This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

CORRESPONDANCE

SECRETE,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

OU

MÉMOIRES

Pour ſervir à l'Hiſtoire des Cours, des Sociétés & de la Littérature en France, depuis la mort de Louis XV.

TOME SEPTIEME.

* * *
* *
*

A LONDRES,

Chez JOHN ADAMSON.

1787.

DC 136
A2C6
v.7

CORRESPONDANCE

SECRETE,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

OU

Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Cours, des Sociétés & de la Littérature en France, depuis la mort de Louis XV.

De Verſailles, le 10 Septembre 1778.

MESSIEURS de Rouen ont pris ſérieuſement de l'humeur ſur le rapport que les Députés ont fait de la réponſe du Roi. Ils ont fait partir le premier Préſident & quatre autres Préſidens pour venir apporter les démiſſions de tout le corps. Le Roi les a reçus, a écouté leurs diſcours & a accepté les démiſſions en ordonnant toutefois que le Parlement continueroit ſes fonctions juſqu'à ce qu'il eût été pourvu au remplacement & au rembourſement. En ſortant de l'audience, ces Meſſieurs ſe rendirent ici chez Madame de Montholon, parente de leur premier Préſident. Elle avoit fait préparer un dîner magnifique, mais le Roi en ayant été informé, leur fit ſignifier l'ordre de partir ſur le champ pour Rouen.

Ils partirent donc & allerent dîner à Paris; d'où ils ont pris la route de Rouen.

Nous ſommes curieux de voir comment le Garde des Sceaux ſe tirera de cette affaire avec deux Parlemens à la fois, car celui de Grenoble a auſſi offert ſa démiſſion qu'on a refuſée & qu'il perſiſte à faire accepter.

Il eſt dans le caractere du Roi d'avoir été vivement offenſé de la démarche de Meſſieurs de Rouen, & par conſéquent je ne doutois pas qu'il ne les prît au mot, mais je préſume qu'on va parlementer & négocier de toutes parts pour tâcher d'opérer un raccommodement, &, s'il a lieu, il pourra y avoir quelques intermédiaires de ſacrifiés.

Dimanche un Anglois de diſtinction étoit au lever du Roi. M. de Sartine étant entré, S. M. lui demanda s'il avoit des nouvelles de l'Amiral Keppel? — *Sire, j'en attends ainſi que de la part de M. d'Orvilliers*, répondit le Miniſtre. Le Roi ayant apperçu l'Anglois, dit: *Ce que vous venez de dire va paſſer au* LONDON CRONICLE. L'Anglois rougit & ſe retira.

La Reine a été ſaignée & s'étant trouvée mal, le chirurgien lui a fait reſpirer de l'eau de Luce. Outre le préſent ordinaire de cinquante louis, cette Princeſſe lui a fait encore préſent de ſon flacon d'or en lui diſant: « *Tenez, Monſieur, il m'a fait revenir & rendra par vos mains le même ſervice à beaucoup d'autres.* »

Le Roi lit les annales de Linguet avec un grand plaiſir. Il tenoit le ſecond cahier qui vient de paroître lorſque M. de Vergennes

vint à entrer. *Avez-vous encore à cœur*, lui dit S. M., *les ſarcaſmes de cet écrivain ?* — *Sire, ils n'ont pas porté juſques-là.*

Il a manqué dernièrement 800,000 livres à la caiſſe de la Marine, pour ſubvenir au paiement des dépenſes du mois. M. de Sartine ne voulant point avoir recours à M. Necker, a demandé cette ſomme à un Financier de ſes amis qui la lui a envoyée d'abord.

Les amis du Directeur des finances aſſurent que le tréſor royal eſt fort riche, & que pour cette raiſon, l'emprunt projetté de cent millions ſera différé. Cela eſt poſſible, mais je croirois plutôt que M. Necker eſt effrayé des cris parlementaires contre ſes opérations. Il ſollicite tant qu'il peut, d'être fait Conſeiller d'Etat, pour pouvoir prendre ſéance au Conſeil ſans le titre de Contrôleur-général qu'à cauſe de ſa religion, il ne doit point avoir, mais on oppoſe encore des difficultés à ce vœu comme à tous ceux qu'il a formés juſqu'à préſent.

Le Chancelier de Maupeou vient de recevoir la permiſſion de quitter ſon exil pour venir habiter à Paris l'hôtel de la Chancellerie de France & même, s'il le veut, de fréquenter la Cour, mais ſans fonctions. On fait des conjectures à ce ſujet; mais je n'y crois pas.

Ayez la bonté, Monſieur, d'inſérer dans votre collection, ces vers charmans que M. Imbert vient d'adreſſer à M. Duport, muſicien du Roi de Pruſſe, qui a eu l'honneur de jouer du violoncelle devant notre charmante

Reine, vous les trouverez ingénieux & bien exprimés.

O toi qui charmes le repos
D'un Prince, à qui le ciel donna pour héritage,
L'esprit & la plume d'un sage,
Avec la valeur d'un héros!
Cette Reine, Duport, dont la France est si fiere,
Qui par l'amour a consacré ses loix,
A donc voulu t'entendre? ah! poursuis ta carriere.
Les amphions sont faits pour l'oreille des Rois.
Mais une Souveraine & si belle & si tendre,
Sensible à tes accords fiers & mélodieux,
Forme un tableau qu'on ne peut rendre.
Quand tu charmois l'oreille, elle enchantoit les yeux.
C'est un plaisir digne des dieux,
Que de la voir & de t'entendre.

De Versailles, le 13 Septembre 1778.

On ne sait point encore si le Roi s'est décidé à ne plus rendre les démissions à Messieurs de Rouen, mais ceux-ci montrent le même courage & la même résignation qu'avant leur démarche désespérée. Cette Cour est aimée & vénérée à Rouen & dans la Province de Normandie; vous en conclurez aisément quel trouble & quelle désolation y regnent en ce moment, quoique le service public y soit continué. Une circonstance favorable au Gouvernement & qui pourra l'enhardir à n'être pas indulgent, c'est la quantité de troupes qui campent dans cette Province, & qui préviendront tous les mouvemens populaires.

Une autre circonſtance, c'eſt qu'avant le grand œuvre du Chancelier Maupeou, tous les Parlemens prétendant ne former qu'un ſeul & même corps, faiſoient cauſe commune & intervenoient pour celle des parties qui avoit beſoin d'être défendue ou ſecondée. Le Gouvernement alors accablé par des remontrances ou s'effrayant des déſordres & de l'interruption du cours ordinaire de la juſtice, étouffoit ſon humeur & plioit. Depuis le rétabliſſement, il ſemble que *Meſſieurs* de Paris comme *Meſſieurs* des autres Provinces, ſe ſont propoſés de vivre chacun pour ſoi & de ne pas s'immiſcer dans les affaires d'autrui, car les Parlemens n'ont rien fait ni en faveur du Parlement de Grenoble qui eſt en guerre depuis quatre ans, ni en faveur de celui de Rouen qui l'a entamée depuis quelques mois, & en ce moment même, le Parlement de Paris qui autrefois ſe ſeroit offenſé du ſilence que le Roi vient de lui impoſer, enſuite des repréſentations de cette Cour ſur les abus des lettres de cachet, &c. paroît vouloir en reſter là & ſe ſoumettre très-reſpectueuſement. En général, *Meſſieurs* ont reconnu que leur anéantiſſement eſt poſſible & peut s'opérer ſans que l'enſemble du Royaume en ſouffre, & c'en eſt aſſez pour les contenir dans les bornes de prudence & de modération qu'ils dépaſſoient ſi légérement autrefois. Les anti-Parlementaires conſeillent à nos Miniſtres de profiter de cette premiere occaſion pour mettre la Normandie ſur le pied de Pays-d'Etats comme la Bretagne, & d'y eſſayer la forme d'adminiſtration

des finances, déjà réſolue pour la Province de Berry. Tout cela eſt plus aiſé à dire qu'à exécuter.

Les gazettes vous auront appris le jugement du grand procès entre le Duc de Bouillon & le Comte de la Tour d'Auvergne. Depuis qu'il a été décidé que le Duché de Château Thierry appartiendroit au Duc de Bouillon, ce Seigneur a emprunté ſur ce Domaine un million pour combler de biens une fille de l'opéra, nommée *Mlle. la Guerre*. Le Roi ayant été informé de ce nouveau déſordre, a exilé le Duc à une de ſes terres en Normandie. Le Comte de la Tour d'Auvergne ne ſe conduit point avec plus d'économie.

La Reine a fait cette réponſe à une lettre de la Princeſſe de Guémenée, nommée gouvernante des enfans, & qui eſt allée voir la Hollande & les Pays-Bas.

» Votre lettre m'a fait le plus grand plaiſir, mais ne différez pas votre retour, » qui me cauſe beaucoup d'impatience. C'eſt » une mere qui s'y intéreſſe, une amie qui » vous attend, & une Reine qui vous demande. »

Le Roi ayant vu dimanche à ſon lever l'ancien Evêque du Puy, qui a fait l'Oraiſon funebre de l'Archevêque de Rheims & en même temps l'Evêque de Senez qui a fait celle du Cardinal de Broglie, dit au premier : *Votre Oraiſon eſt très-pathétique*, & au ſecond : *Votre Oraiſon eſt fort conſolante*. Ce mot a été trouvé bon & remarqué comme faiſant alluſion à l'affliction que la perte de M. de Broglie a

cauſée au Roi & au peu de ſenſibilité qu'il a montrée pour la perte de M. de Rheims.

Le Maréchal de Richelieu, qui s'étoit tenu depuis long-temps à la campagne, s'eſt montré avant-hier au lever du Roi. Le Roi lui dit : « M. le Maréchal, vous êtes bien rare » ici. — Sire, ce reproche eſt aſſez précieux » pour un Maréchal ſous la remiſe. »

De Paris, le 15 Septembre 1778.

VOUS ſerez ſûrement curieux de ſavoir les détails d'une vive querelle qui s'eſt élevée entre les Journaliſtes de Paris & l'auteur de la tragédie des *Barmécides*. Cette querelle fait grand bruit, & M. de la Harpe, ſelon ſa coutume, n'y joue pas le plus beau rôle. Cet hypercritique qui n'emploie dans ſes petits jugemens, que des expreſſions inſolentes, qui ne fait que des citations infidelles, & enfin qui ſe permet tout pour humilier ſes confreres, ou dénigrer les ouvrages dont il eſt jaloux, ce défenſeur du bon goût n'a pu, ſans perdre la tête, lire l'extrait judicieux & motivé que le Journal de Paris a donné de ſes admirables *Barmécides*. Il leur a écrit avec ſa modération ordinaire la lettre ſuivante :

» Je voudrois bien ſavoir, Meſſieurs, le » nom de celui d'entre vous qui a eu l'au» dace de parler avec ſi peu de reſpect, d'une » piece que le public a applaudie avec tranſ» port, comme il le devoit. Je lui dirois en » face qu'il eſt un calomniateur & un infa» me. Signé *de la Harpe.* »

« Les auteurs du Journal de Paris ont répondu à ce doux compliment un billet dont voici à peu près le contenu. « Les auteurs » du Journal de Paris ſont très-ſurpris que » M. de la Harpe qui juge tout le monde, » ne veuille pas être jugé à ſon tour. Ils ſont » encore ſurpris que M. de la Harpe voie » ſeul avec chagrin un petit morceau qui a » amuſé tout le monde. Il n'y a dans l'ana- » lyſe qu'ils ont donnée de ſa piece, rien de » perſonnel. Le cenſeur l'a jugé ainſi. Quant » au nom de l'auteur de cette critique, ils ſe » bornent à dire, que c'eſt le même qui fait » tous les extraits imprimés dans leur Jour- » nal, & ils ajoutent qu'ils adoptent tout ce » qui y a été dit ſur les *Barmécides*. »

M. de la Harpe a ripoſté ſur le champ une lettre que je tranſcris ici. « Seroit-il vrai, » Meſſieurs, que M. Sautereau ſeroit l'auteur » de l'infame diatribe que vous avez publiée » dans votre Journal contre ma tragédie? il » ſied bien à un pareil écrivailleur de juger » un homme comme moi. Mais je vous ré- » ponds que je l'en punirai. J'ignore quels » ſont les autres qui contribuent à la rédac- » tion de ce Journal. Je ſais que M. Cadet, » Apothicaire, en eſt un. Mais je ne ſais ce » que l'art des Corneille, des Racine, des » Voltaire, des... (*pardonnez, j'allois écrire* » des la Harpe) peut avoir à démêler avec » la chymie de cet Apothicaire. Je ſais en- » core que M. d'Uſſieux eſt un des princi- » paux : je ne ſais ce qu'il a fait : on m'a » dit qu'il avoit fait des nouvelles Françoiſes

» qui ne ſont ni Françoiſes ni Allemandes ;
» & des drames dont on n'a pu ſe rappeller
» les noms. Son nom n'eſt connu qu'au car-
» can. Signé *de la Harpe.* »

Muni de cette piece, M. d'Uſſieux, homme bien né, homme de mérite & généralement eſtimé, eſt allé la dépoſer entre les mains de M. le Lieutenant criminel, a formé une plainte contre M. de la Harpe avec la ferme réſolution de le pourſuivre, & d'en obtenir une réparation authentique. M. de la Harpe a eu vent du projet de M. d'Uſſieux, & il a envoyé aux auteurs du Journal de Paris une rétractation par laquelle il avoue qu'il s'eſt trompé en écrivant au *carcan*, qu'il vouloit mettre au *caveau*. On ne lui a fait aucune réponſe. Mais le lendemain il a envoyé la même rétractation par écrit. Les choſes en ſont là, au moment où je vous écris.

Les petits ſpectacles ſe multiplient à l'infini dans cette Capitale. Indépendamment de Nicolet & d'Audinot, nous avons encore depuis peu, le théâtre de l'Ecluſe, ancien acteur de l'opéra comique, établi à la foire *St. Laurent*, un autre dans le bois de Boulogne, près du château de la Muette, & celui des éleves de la danſe pour l'opéra, bâti ſur les grands boulevards du Temple. Tous les acteurs de ces ſpectacles ſont des enfans, mais ce qui nous manque eſſentiellement, ce qu'on deſire avec ardeur depuis long-temps, c'eſt un ſecond théâtre François. Il eſt plus néceſſaire que jamais dans une ville où le goût de la comédie Françoiſe n'a jamais été

plus généralement répandu. Cet établiſſement ranimeroit les talens des auteurs, & redonneroit aux acteurs une activité, une émulation dont ils ont grand beſoin. Croiriez-vous qu'avec un répertoire chargé de quarante pieces nouvelles, nos comédiens n'ont encore donné depuis Pâques, que les *Barmécides* & *l'Impatient* ?

Cette petite piece de *l'Impatient* a diſparu, comme je l'avois prédit, après la ſeconde repréſentation.

Un jeune homme plein de talent, mais qui n'eſt pas encore connu, s'aviſa d'adreſſer ſans ſe nommer il y a ſix ou ſept mois les vers ſuivans à M. le Comte de Maurepas. Ces vers dont il a couru quelques copies, ont été trouvés ſi bien que généralement ont les a attribués à M. de Voltaire. Aucun Journal ne les a imprimés, parce qu'ils ne le pouvoient dans un pays où les écrits ſont ſoumis aux ciſeaux de la cenſure. C'étoit à l'occaſion de la fête du Miniſtre.

Ne vous flattez jamais que Rome vous diſpenſe,
Comme à votre Patron, le Ciel pour récompenſe.
Trop bien ſavez pourquoi n'entrerez dans ce lieu :
Pour trop plaire aux humains vous déplâiſez à Dieu !
Mais ſi l'Egliſe un jour inſtituoit la fête
De ceux qui, comme vous, élevés ſur le faîte,
Encouragent les arts, font reſpecter les loix,
Et font l'amour du Peuple & la gloire des Rois,
En Paradis dès-lors tout changeroit de face.
Parmi les bienheureux bientôt prenant leur place,

Les Sulli, les Colbert verroient tous les mortels
Dans des temples, ſans nombre, encenſer leurs images.
Maurepas au milieu recevroit nos hommages,
Et dès ſon vivant même, il auroit des autels.

On vient de publier des Lettres patentes portant établiſſement d'une *Société Royale de Médecine*. Vous ſeriez effrayé, Monſieur, en voyant la liſte de tant de doctes conjurés contre la ſanté & la vie de nos concitoyens.

Un Sr. d'Ambach, de Manheim, a fait ici une plantation de rhubarbe qui promet beaucoup de ſuccès.

Le cinquieme volume des *Annales poétiques* vient de paroître. Il contient la vie & la plus grande partie des poéſies de Ronſard. Ce poëte a joué de ſon vivant un rôle ſi brillant ſur notre Parnaſſe qu'on eſt bien aiſe de juger par ſoi-même ce qui lui a mérité une ſi grande célébrité, & aujourd'hui un ſi profond oubli. Il manqua de périr peu après ſa naiſſance. Il naquit au château de la Poiſſonniere dans le Vendômois, de Louis Ronſard, Chevalier de l'Ordre, & Maître-d'hôtel du Roi. Sa mere étoit auſſi de noble extraction. Une femme qui le portoit de ce château à l'égliſe de la paroiſſe où il devoit être baptiſé, le laiſſa tomber imprudemment, & pour ſurcroît de malheur, renverſa, ſur la tête de l'enfant, l'aiguiere qu'elle tenoit, & dans laquelle étoit de l'eau roſe pour ce baptême, ſuivant la coutume de ce temps-là. Mais l'enfant ne mourut point de cette double cataſtrophe. Il fut page

de Charles, Duc d'Orléans, qui l'affectionna toute ſa vie. A l'âge de ſeize ans, il fut chargé de quelques affaires ſecrettes en Ecoſſe. Il accompagna enſuite Lazare de Baïf, envoyé par le Roi à la diete de Spire, & peu de temps après, ſuivit M. de Langey, dans le Piémont. De tous les différens voyages qu'il fut obligé de faire, il a rapporté des connoiſſances dans l'hiſtoire & dans les langues, & une ſurdité qui, en le rendant moins propre à la ſociété, le détermina à ſe livrer entiérement à l'étude & au travail. On lui décerna le prix des jeux floraux, ſans qu'il ſe fût mis au nombre des concurrens. Les Magiſtrats de Toulouſe lui donnerent même une Minerve d'argent maſſif, & par un décret rendu en ſon honneur, ils le proclamerent par excellence *le Poëte François*. Charles IX le combla de bienfaits & d'honneurs. Les plus ſavans hommes, les plus grands poëtes & les meilleurs critiques de ſon temps le placent à côté d'Homere & de Virgile. On lui rendit après ſa mort les plus grands honneurs. Et cet homme qui faiſoit l'admiration de ſon ſiecle, qui étoit recherché par les plus grands Seigneurs, & admis dans la familiarité des Souverains, n'eſt plus aujourd'hui qu'un écrivain barbare dont la langue eſt ſouvent inintelligible, moins par la vétuſté du langage que par ſon affectation à ne pas ſe ſervir du langage uſité alors. Des poëtes plus anciens que lui ont plus de goût & écrivent plus purement. Malherbe a témoigné pour ſes vers beaucoup de mépris, & tout le monde fait le jugement

que Boileau en a porté dans les vers ſuivans, tirés de l'art poétique.

Ronſard qui le ſuivit par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à ſa mode;
Et toutefois long-temps eut un heureux deſtin,
Mais ſa muſe en François parlant Grec & Latin,
Vit dans l'âge ſuivant par un retour groteſque
Tomber de ſes grands mots le faſte pédanteſque.

Malgré tout le ſoin des éditeurs de ce recueil dans le choix des œuvres de ce Poëte, je n'ai pu en ſoutenir la lecture, & je me borne à vous citer ces pieces les plus courtes & les plus piquantes.

SIXAIN.

Helene, non jadis le malheur des Troyens,
Souci de tous les cœurs, hélas! ſur-tout du mien,
Qui d'un ſoin amoureux tout entier m'enveloppe
Nom qui m'a juſqu'au Ciel de la terre enlevé.
Qui eût penſé jamais que j'euſſe retrouvé
En une même Helene, une autre Pénolope.

ODE.

Adieu, ma Lyre; adieu, fillettes!
Jadis mes douces amourettes!
Adieu: je ſens venir ma fin,
Nul paſſe-temps de ma jeuneſſe,
Ne m'accompagne en ma vieilleſſe
Que le feu, le lit & le vin.

J'ai la tête toute étourdie
De trop d'eau & de maladie ?
De tous côtés le ſoin me mord.
Et ſoit que j'aille ou que je tarde,
Toujours après moi je regarde
Si je verrai venir la mort.

Je penſe la voir à toute heure
Me mener là-bas où demeure
Je ne ſais quel Pluton, qui tient
Ouvert à tous venans un antre,
Où bien facilement on entre,
Mais d'où jamais on ne revient.

On vient de me raconter une myſtification aſſez plaiſante. Elle pourra vous amuſer. La voici :

Vous vous rappellez, Monſieur, qu'au commencement de cette année un neveu du Roi de Maroc vint à Paris en qualité d'Ambaſſadeur de ſon oncle. Vous vous reſſouvenez de l'accueil qu'on lui fit à la Cour, & des fêtes que les plus grands Seigneurs lui donnerent dans cette Capitale. Il y a ici un certain marchand de chevaux fort riche nommé *Septonville ;* des plaiſans s'aviſerent de lui faire une eſpiéglerie. Ils commencerent par lui perſuader qu'il devoit inviter le Prince Marocain à une fête dans ſa maiſon de campagne qui eſt une des plus belles qui ſoient aux environs de Paris ; ils l'aſſurerent qu'ils avoient aſſez de crédit pour déterminer Son Excellence à accepter la fête & à l'honorer de ſa préſence. Ils lui firent entendre que la dépenſe que la

fête coûteroit ; pouvoit lui être par la ſuite de la plus grande utilité ; qu'une liaiſon auſſi diſtinguée donneroit à ſon commerce plus d'éclat & d'étendue, & que Son Excellence pouvoit par reconnoiſſance lui procurer des chevaux barbes. Septenville calcula tous les avantages qu'il pouvoit retirer, & ſe décida ſans peine à recevoir l'Ambaſſadeur avec tout le faſte & toute la dignité convenables. Quelques jours après, on vint lui annoncer que Son Excellence conſentoit à lui faire l'honneur de paſſer la journée à ſa campagne, qu'elle s'y rendroit *tel jour, à telle heure.* Voilà mon marchand de chevaux qui met tout en mouvement pour rendre ſa maiſon digne de recevoir un pareil hôte : il commande un feu d'artifice à Torré ; il fait placer par-tout, dans le jardin, ſur la façade de ſa maiſon, dans l'intérieur, les illuminations les plus brillantes ; il fait venir à grands frais les muſiciens les plus célebres ; il invite à ſa fête les perſonnes les plus propres à en faire l'ornement, les gens de la Cour, les étrangers les plus diſtingués, & ſur-tout les plus jolies femmes de l'opéra & des autres ſpectacles. Vous penſez bien que le repas répondoit à tous ces préparatifs. Enfin le jour choiſi, après s'être fait attendre quelque temps, ſuivant l'uſage, l'Ambaſſadeur, accompagné de toute ſa cour, arriva dans un carroſſe magnifique. On l'accueille de ſon mieux. On lui adreſſe les choſes les plus flatteuſes auxquelles il répond par le moyen d'un interprète. On le prie de chanter, il s'en acquitte avec la meilleure grace poſ-

ſible. On joue, on ſe livre à tous les plaiſirs. Septenville ne ſe poſſédoit pas de joie. Il étoit tranſporté. Il n'oſoit point s'aſſeoir à la table d'un hôte auſſi illuſtre. Une ſerviette ſur le bras, il ſe tenoit derriere le fauteuil de l'Ambaſſadeur, & ſe faiſoit honneur de le ſervir. Chaque convié prenoit part à la fête ſans ſe douter de rien ; mais vers les trois heures du matin, pluſieurs hommes vêtus d'un habit écarlate avec de grands galons d'or, un bâton d'exempt à la main, arrivent. Ils viennent de la part du Roi arrêter le prétendu Ambaſſadeur. Septenville s'apperçoit qu'il eſt la dupe d'une myſtification. Il eſt furieux. Eh bien ; Monſieur, l'Ambaſſadeur, les gens de ſa ſuite, les exempts, tout cela étoit ſuppoſé. Cette myſtification fut bientôt répandue dans Paris & à la Cour. M. le Comte d'Artois s'en diverti ſſoit plus que perſonne, & le pauvre Septenville eut le double chagrin d'avoir dépenſé beaucoup d'argent & de ſe voir l'entretien & la fable de tout Paris. Celui qui jouoit le rôle d'Ambaſſadeur eſt le fils d'un Libraire nommé *Prault*, ſurnommé *le Problême*, (*Prault blême*) attendu qu'il eſt fort pâle. Il eſt préciſément de la taille, de l'âge & de la figure du Prince Marocain, & tout le monde y a été trompé.

Il paroît depuis quelques jours des lettres-patentes par leſquelles le Roi érige une ſociété Royale de Médecine, & regle le nombre & la qualité des membres tant régnicoles qu'étrangers qui doivent la compoſer.

M. le Préſident de St. Fargeau vient de mourir de la petite vérole dans la cinquan-

tieme année de ſon âge. Il eſt fort regretté. C'eſt bien de lui qu'on pouvoit dire

Il pouſſa la vertu juſques à la rudeſſe.

Il eſt à remarquer que tous les mâles de cette maiſon ne paſſent pas cinquante ans, & qu'ils meurent tous de la même maladie.

De Paris, le 22 Septembre 1778.

LES comédiens François ſe diſpoſent à remettre inceſſamment ſur leur théâtre, *la Veuve du Malabar*, tragédie de M. le Mierre. Cette piece a été donnée il y a ſept ou huit ans, & n'a eu que cinq à ſix repréſentations. Je me rappelle qu'on a trouvé le ſujet vraiment neuf, intéreſſant & tragique : vous ſavez que ſur les côtes du Malabar, le point d'honneur pour une veuve eſt de ne point ſurvivre à ſon mari, & ſous peine d'être regardée comme infame, elle doit ſe précipiter ſur le bûcher qui doit conſumer les cendres de ſon mari. C'eſt cette coutume atroce que M. le Mierre a entrepris de combattre dans ſa tragédie. L'auteur ſuppoſe qu'une femme jeune & charmante vient de perdre ſon époux, & eſt obligée par la loi rigoureuſe du Pays, de s'immoler ſur le tombeau du défunt. Les Bramines fanatiques qui, ſemblables à de certains Prêtres, regardent ce ſacrifice barbare comme un acte de la religion du Pays, ne ceſſent de vanter à cet infortunée la gloire de mourir en même temps que ſon époux, & par les

diſcours les plus ſaintement cruels, l'encouragent à s'y déterminer. Un jeune Bramine, attendri ſur le ſort de la malheureuſe veuve, plaide avec force la cauſe de la beauté, de la jeuneſſe & de l'humanité, contre le fanatiſme aveugle des vieillards naturellement plus endurcis. Un officier François qui a aimé jadis cette infortunée victime, avant ſon mariage, eſt par haſard jetté ſur ces Côtes avec ſa troupe, il la reconnoit au moment où elle eſt ſur le point d'exécuter ce terrible ſacrifice, & la délivre. On dit que M. le Mierre a fait à cette piece des changemens conſidérables, & il faut eſpérer qu'actuellement il y aura mis tout l'intérêt dont ce ſujet eſt ſuſceptible.

Je ne ſais ſi vous vous rappellez qu'une de nos Académies de Province, (je crois que c'eſt celle de la Rochelle) propoſa, il y a quelques années pour ſujet du prix, l'*Eloge de Henri IV, Roi de France.* M. de la Harpe ne dédaigna point de concourir. Il s'étoit fait fortement recommander par tous les chefs de la cabale encyclopédique, & il ne douta nullement que la ſublimité de ſes talens, appuyés par de ſi puiſſantes ſollicitations, ne lui fît décerner le prix par acclamation. En conſéquence, en envoyant ſon manuſcrit à l'Académie de la Rochelle, il écrivit en même temps au Directeur de la monnoie des médailles à Paris, qu'il étoit inutile de faire frapper la médaille deſtinée pour le prix de l'Académie, qu'il étoit aſſuré de l'obtenir, & qu'il recevroit cette médaille en argent. Le Directeur,

d'après cette lettre, ne fit point frapper de médaille. Cependant l'Académie en question, n'ayant aucun égard aux sollicitations, rejetta l'ouvrage de M. de la Harpe, & adjugea une à un discours de M. Gaillard. L'Académie, en annonçant cette victoire au dernier, lui manda qu'il pouvoit se présenter au Directeur des médailles, qui lui remettroit une médaille d'or de la valeur de trois ou quatre cens livres. M. Gaillard se rendit en effet chez le Directeur, & lui demanda la médaille. Ce dernier lui répondit qu'en conséquence de la lettre qu'il lui avoit adressée, il n'en avoit point fait frapper, & qu'il alloit, suivant son desir, lui compter la valeur en argent. Comment, dit M. Gaillard, moi, je vous ai écrit de pareilles choses! — Ah parbleu, Monsieur, repliqua le Directeur, je puis vous montrer que je ne vous en impose pas. Et aussi-tôt il alla chercher la lettre signée de la Harpe. M. Gaillard n'eut pas beaucoup de peine à persuader à son tour qu'il ne se nommoit point la Harpe, & le Directeur avoua qu'il avoit été trompé. D'après cette anecdote, Monsieur, qui est très-vraie, vous voyez la noble confiance que M. de la Harpe a dans ses talens, & combien elle est fondée. Le petit Poinsinet, dont l'aveugle vanité a été si justement bernée, & qui malgré tout son esprit (il en avoit beaucoup) a été la victime des mystifications les plus mortifiantes, n'avoit pas, vous en conviendrez, une crédulité aussi confiante que celle de M. de la Harpe.

On m'a rapporté deux mots de ce fameux

[illegible] ne le [illegible] pas peu à faire [illegible] de son âme & la décence [illegible] les laisser [illegible] de la fortune [illegible] & [illegible] qu'il [illegible] quinze mille livres de re[illegible] — [illegible] ingénuement, *je* [illegible] *de* [illegible] les connoissances lui [illegible] étoit brouillé avec un [illegible] fréquemment. — *Que* [illegible] *cet homme est* [illegible] il n'y a pas [illegible] qui [illegible] un propos [illegible]

[illegible] qui montre ce que [illegible] des personnes qui doivent le [illegible] Un jeune rimailleur qui [illegible] que le suffrage de M. de la [illegible] dans le Mercure est un titre pour la renommée, [illegible] des plus in[illegible] en présence de la [illegible] de ce dernier. — *Vous, Monsieur*, re[illegible] celle-ci, *ami de M. de la Harpe! apprenez* [illegible] *mari* [illegible] *l'ami de personne.* Tous les assistans, frappés de cette vérité, en convinrent unanimement.

On vient de me communiquer la copie d'une lettre que M. de la Harpe adressa à M. de Voltaire, dans le temps que celui-ci soupçonna le premier de lui avoir dérobé des manuscrits. Vous vous rappellez peut-être les bruits qui coururent alors, & que M. de Voltaire voulut bien démentir par une déclara-

tion

tion imprimée dans tous les papiers publics. Néanmoins on ſait aujourd'hui que c'eſt à l'indiſcrétion de M. de la Harpe que nous devons la connoiſſance du Poëme de la guerre de Geneve, que l'auteur, ſans doute honteux d'avoir produit un tel ouvrage, ſe propoſoit de dérober aux regards de la France, & qu'il deſtinoit peut-être bien aux flammes, comme indigne & de ſon talent & de la probité d'un galant homme. Vous ne ſerez peut-être pas fâché d'avoir la copie exacte de la lettre que M. de la Harpe, pour ſe juſtifier, adreſſa dans le temps au vieil hermite de Ferney :

» Je n'avois pas beſoin, mon cher Papa, » de la lettre que vous avez écrite à M. d'A- » lembert, pour être bien ſûr que votre amitié » pour moi n'a jamais été altérée un moment, » & que je n'ai commis qu'une indiſcrétion » en donnant à vos parens & à vos amis un » manuſcrit de deux cens vers que pluſieurs » perſonnes avoient déjà. Si j'ai eu tort de » rendre public ce que ces perſonnes avoient » donné en ſecret, du moins vous m'avez » rendu la juſtice de croire que je n'ai jamais » eu intention de vous faire de la peine, & » que je n'ai fait que céder à l'empreſſement » de quelques curieux. »

» Cependant, quelque raſſuré que je fuſſe » ſur cet article, j'ai été d'autant plus tou- » ché de l'effuſion de cœur qui regne dans » votre lettre, & des ſoins paternels dont » vous vous occupez pour ma petite fortune, » que la rage abſurde & inſolente de mes » ennemis a déjà forgé les hiſtoires les plus

» odieuſes ſur ce léger mécontentement que
» vous avez eu, & ſur mon retour à Paris:
» on ne va pas moins qu'à dire que je vous
» ai pris des manuſcrits pour les vendre à
» des libraires. Il eſt vrai que l'on n'articule
» pas encore le nom de ces libraires, ni le
» titre des imprimés, ni le prix que j'en avois
» reçu : mais tout cela viendra bientôt. Le
» fond du Roman eſt bâti, & je m'en rap-
» porte à ces auteurs pour les embelliſſemens.
» Des impoſtures ſont les ſeuls ouvrages d'ima-
» gination où je les trouve heureux. Car vous
» ſavez comme moi de quelles boutiques ſor-
» tent tous ces poiſons, ce ſont les mêmes
» qui débitoient, il y a trois ans, que j'avois
» compoſé une cinquantaine de couplets fort
» gais & fort ingénieux ſur le produit des
» deniers royaux, les actions des fermes, &
» la caiſſe des amortiſſemens, le tout contre
» M. de l'Averdy, apparemment pour en ob-
» tenir une ordonnance ſur le tréſor royal.
» J'ai lieu de croire que ce Miniſtre ſage &
» bienfaiſant ne m'attribue pas cette petite fail-
» lie de gaîté, puiſqu'il vient de m'accorder
» une gratification de 1200 livres ſur les fonds
» deſtinés aux gens de lettres. Mais cela n'em-
» pêche pas que lorſque ce beau bruit ſe ré-
» pandit, tout Paris me crut enfermé. »

» Voilà les petites douceurs que j'ai eſ-
» ſuyées de la part des gens qui n'ont pas
» l'ame plus douce que leur proſe & leur
» vers. »

» Si les beaux-arts ſont l'aliment des belles
» ames, il faut avouer que les harpies vien-

» nent ſouvent les ſouiller de leurs or-
» dures. »

» Tout Iſraël va donc ſe diſperſer. Mada-
» me Denis vient à Paris, & vous allez à
» Stutgard. On y donnoit autrefois de belles
» fêtes. Votre arrivée en ſera une plus belle.
» on dit que le Duc vous doit de groſſes ſom-
» mes. Beaucoup de gens de lettres ſont les
» protégés de Princes, vous êtes leur créan-
» cier. Adieu, mon cher Papa, aimez tou-
» jours votre cher enfant qui vous aime,
» vous reſpecte & vous admire. »

» *Signé*, DE LA HARPE. »

Après la lecture de cette lettre, Monſieur, vous aurez peine à croire que M. de la Harpe eût critiqué *Zulime*, dans le moment où le cher Papa venoit de mourir, & vous plaindrez bien ſincérement ce cher enfant qui, avec une ame ſi pure, une droiture tant éprouvée & cette ſage circonſpection que vous lui connoiſſez, eſt obligé de paſſer ſa vie à des juſtifications, à des réparations & à des excuſes.

Voilà de ces malheurs qui n'arrivent qu'à lui.

De Verſailles, le 24 *Septembre* 1778.

Le premier Préſident de Rouen eſt ici, le Roi l'a vu hier à ſon lever & lui a fait bonne mine. Les Parlémentaires, ſoutenus par la cabale anti-miniſtérielle, font tous leurs efforts pour opérer pendant les vacances une réconciliation avec Meſſieurs de Rouen & en faire

réſulter le renvoi du Garde des ſceaux & même la diſgrace des Miniſtres qui l'ont ſoutenu juſqu'à préſent. Cette tache eſt difficile quant au dernier point.

Nous allons paſſer quelques jours à Choiſy & enſuite il y aura un voyage de trois ſemaines à Marly. Point de Fontainebleau cette année, à cauſe de l'état de la Reine.

De Verſailles, le 27 Septembre 1778.

M. le Duc de Chartres revenu ſubitement à Paris, a été à Choiſy le même ſoir faire ſa cour au Roi, à la Reine, &c. Ce Prince n'a pas été auſſi bruyamment accueilli que la précédente fois. Il n'a pas manqué de ſe rendre à l'opéra le lendemain avec Madame la Ducheſſe. Comme le parterre eſt dans l'habitude d'applaudir tous les Princes du ſang lorſqu'il les apperçoit au ſpectacle, M. de Chartres a reçu cet honneur, mais on a bien remarqué que les battemens de mains n'étoient que très-ordinaires & on a dit plaiſamment : *C'eſt un Prince qui revient de la campagne & non de faire campagne.* Comme ce fut préciſément au moment où *Legros*, notre premier acteur, entroit ſur la ſcene que M. le Duc fut apperçu & applaudi, une voix aſſez forte du parterre dit : *Eh! Meſſieurs, c'eſt l'acteur qu'on applaudit & non le Prince!* La ſentinelle ayant entendu ce propos, s'eſt approchée pour tâcher de connoître celui qui l'avoit lâché, mais tout le monde s'eſt tû & a paru écouter attentivement la ſcene.

M. le Comte de Maurepas étoit ce même ſoir à l'opéra dans la loge de M. Amelot, Miniſtre, & étoit tapi ſuivant ſon uſage tout au fond de la loge pour ne point être vu. Madame de Maurepas qui s'y trouvoit auſſi avec Madame Amelot, dit à ſon mari : voilà le Duc de Chartres qui entre, c'eſt lui qu'on applaudit. M. de Maurepas toujours gai, toujours plaiſant, répondit par ces deux vers :

Jaſon partit, je le ſais bien ;
Mais que fit-il ?.... Il ne fit rien.

Notre public qui aime toujours avec excès, finit bien ſouvent par maltraiter celui qu'il a careſſé. On a eu la méchanceté d'obſerver que le Duc de Chartres ayant à peine dit quelques mots à ſon adorable épouſe, étoit ſorti de ſa loge pour aller papillonner de loge en loge & enſuite ſe fixer dans celle du Prince de Soubiſe, toujours remplie de danſeuſes & autres nymphes de ſon ſerrail auxquelles le Duc baiſa les mains en entrant, &c. &c. car pour votre édification il faut vous dire que le Prince de Soubiſe a vraiment un ſerrail très-bien garni & même un vieux ſerrail de maîtreſſes réformées comme invalides & ſuffiſamment penſionnées par lui.

La Faculté de médecine à Paris qui a vu avec peine une ſociété de médecine ſe former & obtenir l'approbation royale, a voulu préſenter requête au Conſeil pour demander que ceux de ſes membres admis dans cette ſociété ne puſſent plus aſſiſter aux aſſemblées de la

Faculté, mais M. de Maurepas a fait prévenir la Faculté que ſa requête ſeroit rejettée. C'eſt une de ces maladies de corps dont la ſcience ni même l'eſprit ne guériſſent point.

L'Ambaſſadeur de Naples, ſectateur enthouſiaſte de la muſique de Piccini au détriment de celle de Gluck, étant vendredi à l'opéra à une repréſentation d'Iphigénie que les Gluckiſtes applaudiſſoient, s'écria tout-à-coup : *Muſique du diable.* Il s'éleva autour de lui un concerto ſi nombreux d'éclats de rire que l'Excellence fut décontenancée & ſortit, mais en criant encore : *Muſique du diable.*

L'Ambaſſadeur de Portugal dînoit mardi chez M. de Vergennes auquel il racontoit que le Roi ſon maître avoit dû être ſaigné pluſieurs fois pour cauſe de fievres intermittentes, mais que cependant il ſe portoit mieux ſur ſes jambes. Il n'avoit donc pas été ſaigné du pied? — Pardonnez-moi, Monſieur, & même quatre fois. — Je vous crois, Monſieur l'Ambaſſadeur, mais il n'y a pas à ſe fier ſur ces jambes-là. Il faut vous faire obſerver que juſqu'à préſent tous les Princes de la maiſon de Bragance ont péri par des maux de jambes.

De Paris, le 29 Septembre 1778.

Vingt ou trente Curés de paroiſſes de cette capitale ſont allés trouver M. l'Archevêque de Paris pour l'engager à faire au Roi des repréſentations à l'occaſion du ſujet propoſé par l'Académie françoiſe dans ſa derniere ſéance publique pour le prix de poéſie qu'elle doit

diſtribuer le 25 Août de l'année prochaine. Vous vous reſſouvenez que ce ſujet eſt l'éloge de M. de Voltaire. Le Clergé a vu avec peine qu'on avoit trouvé un moyen de rendre hommage publiquement à notre plus célebre écrivain, ſans redouter la ſévérité de la cenſure, & ils ont mis tout en œuvre pour l'empêcher. M. l'Archevêque a préſenté à cet effet, dit-on, un mémoire très-violent. Les Prêtres ont ſans doute juré de perſécuter le Prince de notre littérature, même dans le tombeau, aſyle que la religion même ordonne de reſpecter.

M. de Bernieres, inventeur des bateaux inſubmerſibles, a préſenté requête au Parlement pour que l'uſage de ces bateaux fût ſubſtitué par-tout à celui des bateaux ordinaires qui occaſionnent journellement des malheurs.

M. le Marquis de Meſnard ayant acheté à vie l'hôtel de Maſſiac, y fait faire des réparations conſidérables. En démolliſſant on y a trouvé environ deux millions en or, qui ont été rendus au petit neveu de feue Madame de Maſſiac, qu'elle avoit fait ſon héritier univerſel au préjudice de beaucoup d'autres parens.

M. le Prince de Condé & Madame de Bourbon ſa fille ont bien voulu tenir, ſur les fonds de baptême, un fils de la muſe limonadiere, à laquelle ils ont fait de beaux préſens d'argenterie en retour d'une piece de vers de ſa façon.

Vous n'ignorez point l'eſpece aſſez ſinguliere de diſpute que le combat naval d'Oueſſant a fait naître entre les deux nations, & vous aurez déjà lu dans le Courier de l'Eu-

'ope & quelques autres gazettes tout ce qu'on s'eſt dit de part & d'autre à ce ſujet. Pour vous mettre à même de fixer votre jugement, liſez cette lettre.

Lettre d'un Officier de l'armée navale de France à M. l'Amiral Keppel : A bord d'une eſcadre françoiſe, près d'Oueſſant, le 9 Août 1778.

MONSIEUR L'AMIRAL,

Je ne ſuis qu'un des moindres Officiers de notre armée, mais pour défendre la vérité on n'a pas beſoin de titres. Je ne ſais quel auteur de pamphlets a fait inſérer, dans une de vos gazettes, une lettre pleine de contradictions; il l'a produite ſous votre nom : perſonne dans notre armée ne vous a fait l'injure de croire qu'elle fût de vous, & ce n'eſt qu'à l'inconnu qui vous offenſe que j'adreſſe ma réponſe.

Je ſuis, &c.

Monſieur l'auteur, lorſque vos Généraux éprouvoient en Amérique des revers continuels, ils vantoient en Europe leurs ſuccès imaginaires. Vous avez déjà fait un eſſai de cette maniere leſte & facile, quand vous vous êtes chargé du récit du combat de la *Belle-Poule*. Les François étoient dans leurs rades; vos Amiraux tenoient la mer, ils venoient d'enlever très-heureuſement deux frégates, avec vingt-un vaiſſeaux; l'une des vôtres, moins heureuſement, venoit d'être battue, déſemparée, forcée de fuir, quand vous pré-

tendîtes que vous aviez été offenſés & vainqueurs. Maintenant vous ſurpaſſez notre attente & celle de toute l'Europe dans votre nouvelle lettre du 30 Juillet.

Quelque opinion qu'on eût de votre ſagacité, on n'auroit pas imaginé que la rentrée de nos vaiſſeaux dans Breſt, vingt-quatre heures après la fuite des vôtres, vous donneroit un prétexte d'en impoſer à votre nation, & d'appaiſer ſon premier reſſentiment; mais votre nation ſera détrompée, c'eſt un hommage que la vérité réclame, les vrais Anglois la reſpectent, & j'atteſte ici en ſa faveur, non les vingt mille François qui ont obtenu le champ de bataille, mais les vingt mille Anglois qui l'ont perdu.

Vous dites qu'avant le 27 Juillet les François avoient fui l'occaſion de combattre! Et pourquoi donc vous étiez-vous réfugiés dans la Manche, dont ils gardoient l'entrée, où vous ſaviez qu'il n'iroient pas, où vous aviez des ports, où ils n'en ont aucun, où un ſeul coup de vent, tel que celui du 23 au 24, auroit diſperſé leur armée & jetté leurs vaiſſeaux à la côte? Avant cette époque du 23, c'étoit donc vous-mêmes qui vous étiez réduits à des croiſieres ſûres & renfermées, en abandonnant à l'armée françoiſe le golfe de Gaſcogne & les grandes mers qui y communiquent.

L'éloignement des François, à l'époque du coup de vent du 23, n'eut que l'objet indiſpenſable de leur ſûreté: & c'eſt ce même vent forcé de *nord-oueſt* qui les mit au large

& vous fit ſortir de la Manche, également pour votre ſûreté, & lorſque vous ſaviez bien que les François ne pouvoient plus être à portée de vous en défendre la ſortie.

Du 24 au 27 vous fûtes à la vue les uns des autres; c'eſt que les François s'étoient rapprochés de vous dès qu'ils l'avoient pu, dès que les vents s'étoient appaiſés. Ils n'avoient donc pas évité le combat: ils ne vous le livrerent point, parce que vous l'évitiez vous-mêmes, & qu'ils attendoient d'être joints par deux de leurs vaiſſeaux, *le Duc de Bourgogne & l'Alexandre*, que la tempête avoit écartés.

Les François évitoient ſi peu le combat, qu'ils ne manœuvroient que pour l'engager le 27, quoique ces deux vaiſſeaux ne les euſſent pas rejoints.

Ils vous y forcerent, lorſque les deux armées faiſant même route, celle des François *revira par la contremarche*. Cette manœuvre, qui trompoit votre Amiral, mit bientôt l'avant-garde & le centre des François hors de meſure. Vous *revirâtes* alors *vent devant*, & vous forçâtes de voiles pour attaquer & ſéparer, avec l'avantage du nombre, l'arriere-garde de vos ennemis; alors, par leur manœuvre, & non par les vôtres, vous vous trouvâtes pour la premiere fois à la portée de leur canon.

Auſſi-tôt *ils revirerent de* nouveau, *vent devant tous à la fois*; & prolongeant leur ligne en ſens contraire, chacun de vos vaiſſeaux fut obligé de recevoir le feu de tous les vaiſſeaux françois, & réciproquement de le leur rendre,

Vous n'ignorez pas que pendant cette promenade militaire de trente de vos vaiſſeaux contre vingt-ſept (M. le Comte d'Orvilliers en avoit mis trois en réſerve), vous aviez l'avantage du nombre, des calibres, de *l'échantillon* de la force & du rang (*), puiſque vous aviez cinq vaiſſeaux de trois ponts, & que les François n'en avoient que deux; que vous aviez la ſupériorité de trois cens canons; que vous étiez penchés par le vent; que vous aviez par conſéquent la facilité de vous ſervir de tout votre feu quand l'armée de France ne pouvoit pas faire uſage de ſes premieres batteries : & *malgré ces avantages*, vous n'ignorez pas non plus, que quand les deux lignes ſe furent dépaſſées, tous les vaiſſeaux françois furent en état de manœuvrer & de combattre. Vous convenez auſſi que vous aviez beaucoup ſouffert; vous aviez pluſieurs de vos vaiſſeaux démâtés & ſans voiles; vous en aviez au moins ſept de déſemparés. Les François, malgré la grande inégalité de leurs forces, vous avoient donc battus autant que le genre de combat qui venoit de ſe donner avoit pu le leur permettre.

Vous ne craignez pas de dire que dans cette ſituation les François *ſe formerent en bataille* & enſuite qu'ils ſe refuſerent à un ſecond combat. Cette contradiction eſt manifeſte : ſe former en bataille, c'eſt au moins ne pas refuſer le combat, c'eſt au contraire s'y

(*) Voyez à la fin le Tableau comparé des deux armées.

diſpoſer & le préſenter de nouveau. Et pourquoi s'y ſeroient-ils refuſés, puiſque, par vos propres aveux, ils avoient moins ſouffert que vous ? Mais il eſt très-aiſé de vous prouver qu'ils voulurent vous contraindre à ce ſecond combat comme ils vous avoient contraints au premier.

Les deux lignes s'étant dépaſſées & ſuivant un cours oppoſé, il falloit de toute néceſſité que l'une des deux, au moins, *revirât de bord* pour vous remettre en préſence. C'étoit le moment déciſif de la volonté; mais votre armée ne *revira point*, ne ſe reforma plus, ce furent les François qui *revirerent par la contremarche ;* ils ne craignirent point *de ſe former en bataille ſous le vent* pour avoir la poſſibilité d'engager une nouvelle action. Vous mîtes à profit cet avantage du vent pour vous ſoutenir loin d'eux, & ce n'étoit pas à l'approche de la nuit, comme vous le dites : il vous reſtoit pluſieurs heures de jour, dont on préſume que votre Amiral auroit fait, s'il l'avoit pu, un plus glorieux uſage.

Le Général François *ſous le vent* ne pouvant pas vous approcher, quand vous ne le vouliez point, vous provoqua en vain à un combat qui ne dépendoit plus que de vous; & lorſque la nuit fut venue, maître du champ de bataille, *allumant ſes feux* pour que vous n'euſſiez pas l'excuſe de l'avoir perdu de vue, ne vous diſcernant plus dans la profonde obſcurité dont vous vous étiez prudemment enveloppés, vous vous remîtes dans *la Manche* auſſi promptement que le déſordre de quel-

ques-uns de vos vaiſſeaux traîneurs pouvoit le comporter.

C'eſt après avoir cédé le champ de bataille, après avoir été forcés à un premier *combat de ligne*, quand vous n'aviez cherché qu'une *ſurpriſe d'arriere-garde*, après avoir évité une ſeconde action, après avoir fui toute une nuit *ſans fanaux* vers Plymouth, & enſuite plus avant juſqu'à Portsmouth, pour y réparer vos vaiſſeaux délabrés, que vous dîtes aux vingt mille compagnons de cette fuite, & à l'Europe entiere, que les François n'ont pas voulu combattre !

Le Général François reſta toute la journée du 28 dans les mêmes eaux où il avoit combattu ; il vous fit ſuivre par ſes frégates, & vous étiez déjà bien loin quand il profita de la proximité de ſon port pour y débarquer ſes bleſſés & réparer des dommages, ſuites inévitables d'un combat. Dès le lendemain, trois de ſes vaiſſeaux reparurent à *l'entrée de la Manche*, où ſe trouve maintenant étroitement renfermé l'ancien orgueil de votre empire maritime.

Cet expoſé ſimple ſuffiroit ſans doute pour rétablir les droits de la vérité ; mais vous l'avez dévoilée vous-même, Monſieur l'Auteur, en vous efforçant de la déguiſer : chacune de vos phraſes contredit celles qui l'ont précedée ou qui la ſuivent : le détail en eſt curieux.

J'étois occupé, faites-vous dire à M. l'Amiral, *de la pourſuite d'une flotte nombreuſe de vaiſſeaux de guerre François.* Quoi ! dans la

Manche, où ils n'étoient pas entrés, d'où vous n'êtes ſortis que par les mêmes vents qui les avoient éloignés, & pour éviter les mêmes dangers de la côte ? Vous ne les avez pas pourſuivis dans la Manche, où ils n'étoient point; le combat s'eſt donné à l'entrée de la Manche : dans quel eſpace les avez-vous donc pourſuivis ?

La flotte Françoiſe étant toujours au vent & gagnant le large, j'employai tous les moyens poſſibles de la ſerrer de près..... Cette précaution étoit devenue néceſſaire à raiſon de la maniere circonſpecte avec laquelle les François manœuvroient. Ils fuyoient & manœuvroient ! Ils gagnoient le large, & ſe trouvoient au plus près ſur Oueſſant ! La vérité eſt qu'ils vous *ſerroient de près* eux-mêmes, & ſur la ligne la plus avancée dont ils vouloient vous défendre l'approche. *Les François*, ajoutez-vous, *commencerent à faire feu ſur celui des vaiſſeaux de la diviſion du Vice-Amiral Sir Robert Harland.* Les François devant Oueſſant, ſur la ligne qu'ils ne vouloient ni ne devoient pas dépaſſer, *font feu les premiers ; ils avoient le vent* & pouvoient vous éviter; eſt-ce ainſi qu'ils vous fuyoient ? Mais cette aſſertion n'eſt point exacte; c'eſt le premier vaiſſeau de la diviſion de votre Vice-Amiral qui tira ſa premiere bordée ſur le *Saint-Eſprit*, quand la manœuvre preſſante & hardie du Général François, en ordonnant qu'on *virât ENSEMBLE vent devant*, eut déconcerté vos projets & vous eut obligé de combattre, non pas une arriere-garde, mais une ligne entiere.

Vous voudriez bien que l'on crût que, *par le premier feu*, les François ont été *les agreſſeurs*. Eh ! qu'importe ce premier feu ? dès qu'ils avoient été ſi bien *pourſuivis*, ſi bien *ſerrés de près*, vous vous étiez déclarés leurs ennemis ; & la défenſe, au moins, leur étoit permiſe. Vous n'êtes pas heureux en inventions : vous vantez vos hoſtilités quand vous n'en faites aucune, & vous en ſuppoſez quand on ne vous en fait point.

Quoi qu'il en ſoit, de ce fait ſi peu important pour les ménagemens réciproques dont nous ſommes diſpenſés de part & d'autre, ſachons de vous-même quelle fut l'iſſue de ce combat : *il paroît*, dites-vous, pour M. l'Amiral, *que l'objet des François a été de déſemparer les vaiſſeaux du Roi de leurs mâts & de leurs voiles, projet dans lequel ILS ONT SI BIEN RÉUSSI, qu'ils ont mis pluſieurs vaiſſeaux de ma flotte HORS D'ÉTAT DE ME SUIVRE, lorſque je virai vent arriere à l'effet de porter vers la flotte Françoiſe ; je me vis donc OBLIGÉ de virer encore POUR JOINDRE les vaiſſeaux, &c.*

Les François avoient *donc bien réuſſi* à déſemparer pluſieurs de vos vaiſſeaux, & *SI BIEN RÉUSSI*, que pluſieurs de ces vaiſſeaux *ne pouvoient pas vous ſuivre*, & que vous fûtes obligé de *virer vous-même pour les joindre*. Et qu'auriez-vous voulu que les François euſſent fait de mieux ? Ils avoient mis une partie de votre armée hors de combat, & *OBLIGÉ* l'autre de manœuvrer *POUR LA JOINDRE ;* c'eſt-à-dire, de ceſſer de com-

battre, de reſter dans l'impoſſibilité, non-ſeulement de nous attaquer, mais même de ſe défendre.

Si l'aveu de votre embarras & de votre impuiſſance étoit moins clair, moins précis, je vous dirois que votre ligne étoit dans le plus grand déſordre ; que pluſieurs de vos vaiſſeaux étoient démâtés ; quelques-uns ſans voiles & ſans vergues ; qu'un de ceux à trois ponts, qui portoit pavillon bleu à ſa miſaine, étoit démâté de ſon grand mât ; qu'un autre des vôtres fit ridiculement feu de ſes deux bords hors de toute portée ; que votre vaiſſeau amiral, après avoir eſſuyé la bordée *de la Brétagne & de la Ville de Paris*, *arriva* tant qu'il le put, & ceſſa tout ſon feu ; que celui des François fut ſi prompt & ſi terrible, que *la Bretagne* ſeule, en longeant votre ligne, tira 1400 coups de canon ; que *la Ville de Paris*, dérivant par défaut de conſtruction, aſſaillie de *basbord* & de *ſtribord* par *votre Amiral* de 100 canons, & *le Formidable* de 90, les combattit tous deux à la fois, & les força de ſe retirer ; qu'enfin, en terminant le premier combat, nous avions *SI BIEN RÉUSSI* à vous déſemparer, que d'après votre propre conviction, & dans peu de momens, notre victoire auroit été complette ſi notre poſition nous avoit permis *de regagner le vent.*

Mais quand vous faiſiez vos mouvemens rétrogrades, quand vous couvriez vos vaiſſeaux preſqu'immobiles & aſſez maltraités pour n'avoir pas même *pu virer avec vous*, quelle étoit la ſituation de l'armée Françoiſe ? C'eſt

encore de vous que nous pouvons l'apprendre.

Vous avouez *que les François, vers le déclin du jour, eurent le temps de rallier leur Flotte & de la FORMER EN LIGNE DE BATAILLE ſous le vent de la vôtre ;* ils pouvoient donc ce que vous ne pouviez plus, former une ligne de tous leurs vaiſſeaux; donc aucun d'eux n'étoit déſemparé : *s'ils ſe mirent en bataille*, ils vous offrirent le combat, que vous n'acceptâtes point, quoiqu'ayant *le vent*, vous fuſſiez libres de l'accepter. Ils oſerent vous défier *ſous le vent ;* mais comment auroient-ils *pu vous rejoindre*, quand vous aviez revirés *pour joindre* en arriere vos vaiſſeaux déſemparés ? Ce fut l'avantage du vent & non le *déclin*, ſuppoſé, *du jour* qui, pendant pluſieurs heures, vous fit éviter une ſeconde action, que vous n'étiez plus en état de ſoutenir.

Comment, après un double aveu ſi précis de la ſituation reſpective des deux armées, oſez-vous dire aux Nations qui vous jugent, à la vôtre que vous n'avez trompée qu'un moment, que les François *ſe formant en bataille, vous ne cherchâtes point A LES INTERROMPRE dans l'exécution, & que vous les laiſſâtes ſe former SANS FAIRE FEU SUR EUX, penſant que leur intention étoit de meſurer galamment le lendemain toutes leurs forces avec les vôtres.*

Ce n'étoit pas pour le lendemain, c'étoit ſur le champ qu'ils vous avoient préſenté le combat : dans l'état où vous étiez, ils avoient plus de jour qu'il ne leur en falloit pour

achever de vous vaincre. *VOUS NE CHERCHATES POINT A LES INTERRROMPRE?* Qui croira jamais que vous ~~ayez~~ refuſé l'occaſion de les battre en les prenant ſur le temps d'une manœuvre aſſez compliquée ? Mais vous n'étiez-là *que pour les interrompre, & c'eſt POUR LES INTERROMPRE* que ſe ſont faits les derniers efforts de votre Nation expirante. Si vous n'avez pas voulu les battre, vous avez trahi l'eſpoir de votre patrie : ſi vous ne l'avez pas pu, c'eſt que vous étiez déjà vaincus.

Vous *comptiez ſur le lendemain*, avec la moitié de vos forces ſans doute ; car vous n'avez pas oublié ces vaiſſeaux déſemparés, *hors d'état de virer avec vous*, contre la flotte Françoiſe, *formée en ligne de bataille*, & c'eſt cette même *Armée en bataille* que vous ſuppoſez en fuite quelques heures après avec ſes fanaux *imprudemment allumés ?* & c'eſt la vôtre, à moitié déſemparée, qui ſe cachant dans les ténebres, craignoit modeſtement d'être éblouie de l'éclat de ſa victoire.

Vous ajoutez enſuite : *mais les François avoient été SI BATTUS pendant le jour, qu'ils profiterent de la nuit pour ſe retirer.* S'ils avoient été *SI BATTUS*, eux qui vous avoient provoqué en ordre de combat, qu'étiez-vous donc, vous, qui n'aviez pu ni manœuvrer, ni vous former, ni combattre ? *Ils profiterent de la nuit pour ſe retirer !* ils allumerent leurs feux pour vous attendre, quand la nuit, qui ne ſervoit que vous, leur déroboit votre fuite.

Les premiers rayons du jour nous retrou-

verent ſur le champ de bataille que vous aviez abandonné, & que nous ne quittâmes que parce qu'il n'y reſtoit plus une ſeule voile ennemie.

La flotte du Roi ne put pas nous *atteindre!* en s'éloignant de nous, on le croira ſans peine. *Dans l'état où ſe trouvoient les vaiſſeaux à l'égard de leurs mâts, de leurs vergues & de leurs voiles.* En vérité, Monſieur l'Auteur, dans cet état des *mâts*, des *vergues* & des *voiles*, dont vous convenez ſi ingénument, & les ailes coupées, il ne vous auroit pas été facile de nous faire fuir, quand vous ne pouviez pas nous approcher, & comme vous concluez très-à-propos, *il ne vous reſtoit PAS MEME A DÉLIBÉRER ſur ce qu'il étoit convenable de faire.*

Encore un mot, Monſieur l'Auteur, & ce ſera pour vous rendre juſtice. En effet, votre lettre, d'un bout à l'autre, dit que vous avez été battus, en concluant que c'eſt nous qui l'avons été. Mais à l'avenir, lorſque vous ferez d'ingénieuſes relations, & que vous vous amuſerez à vous contredire, n'empruntez plus la faveur d'un nom cher à vos compatriotes & reſpecté dans tous les lieux où l'on honore la réputation & le courage; & ſi vous eſſayez encore de tromper votre Nation par le récit de ſuccès imaginaires, choiſiſſez un théâtre plus éloigné de ſes yeux : battez *Washington* tout à votre aiſe, & couronnez *les Héros de Saratoga :* noyez ſans pitié M. *d'Eſtaing ;* dites que vous êtes toujours chers *à ces poltrons de l'Amérique ;* que l'on vous aime dans l'Inde; que vous défendrez dans *Portsmouth votre charte*

authentique de l'empire des Mers : vantez l'honnêteté de vos débats parlémentaires & les mouvemens heureux de vos reſſorts politiques ; rappellez-vous ces temps où ne triomphant que par la ſupériorité du nombre, vos voiles commerçantes couvroient les deux hémiſpheres ; que des rêves complaiſans vous retracent cette gloire paſſée, & gardez le ſilence ſur les malheurs de l'Amiral *Biron*, & la croiſiere incivile de M. *de Fabry* (*).

Je ſuis, &c.

(*) Un étranger débarqua à Londres : dans cette Cité *parfaitement libre*, comme chacun ſait, il rencontra dix fois en une heure les *gens de la preſſe* qui pourſuivoient les paſſans pour en faire des matelots & des ſoldats, à coups de baton ; le lendemain il alla à *Portsmouth*, monta ſur un vaiſſeau, & y trouva la moitié de ces héros involontaires enchaînés à fond de cale ; le ſurlendemain il vint à Breſt ; les matelots qui y arrivoient ſans gardes & ſans contrainte, s'y diſputoient l'honneur d'être embarqués les premiers ; il ſe promena de vaiſſeau en vaiſſeau, & il vit par-tout, ſous des couleurs animées, l'empreinte du courage & de la liberté. Deux gentilshommes Bretons s'étoient préſentés pour volontaires ; le Général les avoit refuſés : ils offroient de payer les congés de deux ſoldats & de ſervir à leur place : tous les ſoldats refuſerent. L'étranger en quatre jours avoit jugé les deux Nations & préſagé avec certitude la deſtinée de leurs armes.

le la frégate
après neuf
ur être pré-
ine de vaiſ-
:z ſon oncle
me doit lui
:rre. M. de
non moins
e, eſt auſſi
:ration non
: à l'anus.
: retourner
)erdent pas

ıſſi dans le
ėr au ſujet
)ur le prix

ille actuel-
ıteur de la
ſſamment.
ıjourd'hui
, que l'on
ıe Denis,
uſtre poſ-
ement de
à l'impé-
e feu ſon
pour la
)it jamais
:ompoſée

que de cinq à ſix mille volumes, mais tous choiſis, & de plus, chargés de notes très-curieuſes de la propre main de M. de Voltaire. L'Impératrice s'eſt propoſée d'élever en l'honneur de cet homme unique un ſuperbe mauſolée, & les ordres doivent être déjà donnés pour l'exécution de ce monument. L'on eſpere même qu'il ſera achevé avant ſix mois. C'eſt le célebre Falconet qui eſt chargé & de la compoſition des deſſins & de la direction des travaux.

Le Sr. Panckouke, libraire, eſt actuellement en poſſeſſion de l'immenſe correſpondance de M. de Voltaire. On aſſure qu'il a déjà raſſemblé plus de ſix mille lettres qu'il ſe propoſe de donner inceſſamment au public. Vous ſentez Monſieur, combien une pareille correſpondance, doit être piquante & combien elle ſera recherchée : mais il faudroit que l'homme de lettres qui doit préſider à cette édition en retranchât tous ces petits complimens de ſimple politeſſe que le Seigneur de Ferney diſtribuoit ſi libéralement à tout le monde, & qu'il ne recueillît que les morceaux qui méritent vraiment d'être conſervés.

On raconte un tour très-adroit du Capitaine Cornick, le même qui a contribué à la manœuvre ſavante du dernier combat entre la flotte de M. d'Orvilliers & celle de l'Amiral Keppel, & qui ſur le rapport même de M. d'Orvilliers, a été fait Capitaine de haut-bord. Cet habile marin étant en croiſiere rencontre un de ſes freres qui, faiſant le métier de Corſaire, revenoit richement chargé des priſes

nombreuſes qu'il avoit faites & qui, obſervé par l'ennemi, n'oſoit faire aucun mouvement pour rentrer au port, dont il n'étoit pas éloigné. M. Cornick entreprend de l'y faire entrer, & voici comme il s'y eſt pris. Il conſeille d'abord à ſon frere de hiſſer le pavillon Anglois. Ce qui a été auſſi-tôt exécuté. A l'inſtant il le pourſuit, avec de nombreuſes décharges à poudre. Le frere ſe défend de même, & vous croyez bien qu'il avoit l'air de braver le danger avec une intrépidité ſans exemple. Les Anglois ſpectateurs de ce combat, applaudiſſoient de toutes leurs forces. Enfin, Monſieur, le frere du marin entre dans le port ſans avoir couru d'autres riſques que la peur, & les Anglois dupes de ce ſtratagême n'ont reconnu qu'avec douleur leur mépriſe & l'habileté du Capitaine Cornick.

Comme il n'y aura point de voyage de Fontainebleau à cauſe de la groſſeſſe de la Reine, on ſe propoſe de donner ſur le théâtre de Verſailles pendant le mois de Novembre pluſieurs tragédies nouvelles & d'en remettre d'anciennes. Au nombre des premieres eſt *Œdipe chez Admette*, tragédie de M. Ducis, compoſée de deux tragédies grecques, d'*Œdipe à Colonne* & d'*Alceſte*. Je doute fort que cette duplicité d'action ne nuiſe pas à l'intérêt général. Le *Pyrrhus de Crébillon*, ſelon moi, une des plus belles de cet auteur, & qui a été ſi long-temps négligée, & *Hamlet* de M. Ducis, ſont du nombre des tragédies remiſes.

» Un colporteur échauffé frappe à ma porte » & me remit un mémoire en me diſant :

» M. le Comte de la Blache vous prie, » Monſieur, de vous intéreſſer à ſon affaire. » — Eh ! me connois-tu, mon ami ? — non, » Monſieur ; mais cela ne fait rien : nous ſom- » mes trois qui courons de porte en porte, » & notre ordre eſt de ne pas même oublier » les couvens ni les boutiques. — Je ne ſuis » pas curieux, ami ; je te rends grace. — Ah ! » Monſieur, acceptez je vous prie : je ſuis ſi » chargé ! voilà déjà bien du monde qui re- » fuſe ! — A la bonne heure. Et toi, prends » ces huit ſous pour ta peine & ton préſent. » — Ma foi, Monſieur, ça ne les vaut pas. » Il court encore, & je me ſuis renfermé. »

C'eſt ainſi, Monſieur, que commence le dernier mémoire de M. de Beaumarchais, en réponſe à celui de M. le Comte de la Blache au Parlement d'Aix, & c'eſt à-peu-près de la même maniere que cette piece ſi rare & ſi recherchée ici, m'eſt parvenue, à la différence près que mon colporteur n'en avoit que très-peu d'exemplaires, & qu'il m'en a fait payer un fort cher. Le Gouvernement en avoit ſaiſi deux éditions, & l'exemplaire que je poſſede eſt un de ceux échappés à la vigilance de la Police. Ce n'eſt Monſieur, qu'en liſant tout l'ouvrage qu'on peut en ſentir le mérite. Il y a de tout. Solidité de raiſonnemens, badinage ingénieux, heureuſe diſtribution des matieres, enchaînement de preuves, énergie de ſentimens, clarté lumineuſe dans l'expoſition des ruſes du Comte de la Blache, &c. Je ne vous préſenterai que les morceaux qui peuvent ſe lire ſéparément ſans rien perdre du pi-

quant qu'ils ont dans l'enſemble. Voici l'exorde. Vous y trouverez autant d'adreſſe que d'énergie.

» Je vous ai répété, (dit-il) ſous toutes les formes poſſibles, Monſieur le Comte, que la loi n'admet point d'allégations ni de ſoupçons contre les engagemens & les perſonnes ; qu'elle proſcrit avec indignation toutes ces inſinuations de dol, de fraude & de ſurpriſes accumulées ſans preuves, & ſur-tout l'odieux plaidoyer de celui qui ne craint pas de dénigrer ouvertement, pourvu qu'il ne ſoit pas contraint d'accuſer juridiquement. »

» Je vous ai répété que les clameurs d'un injuſte héritier ne ſuffiſent pas pour annuler les engagemens du teſtateur, antérieurs à ſon droit, lorſque ſon intérêt eſt de ne les point remplir ; qu'il faut pour les ébranler une action directe & légalement intentée, aux riſques & périls de l'accuſateur : que toute autre voie eſt un crime aux yeux de la loi, tient à la plus baſſe calomnie, & ne doit occuper les tribunaux que lorſqu'on les implore pour en obtenir la punition. »

» Lors donc que vous oſez me faire ſoupçonner de l'infame lâcheté de faux, pourquoi n'oſez-vous m'en accuſer ? Perfide adverſaire, ce n'eſt chez vous ni défaut d'inimitié ni d'envie de me nuire & pour ceux qui vous connoiſſent bien, cette retenue de votre part ſuffiroit ſeule pour montrer quel vous êtes ; ſi je n'avois pas d'ailleurs des moyens victorieux pour le faire. »

» Laiſſons de côté la diſtinction des grades ou des rangs : laiſſons les petites ruſes qu'elle

enfante, les protections ſourdes qu'elle attire, les ſéductions de ſociétés qu'elle occaſionne. Si tout cela ne s'anéantiſſoit pas devant les Tribunaux ; ſi les prérogatives du grade ou du crédit y pouvoient influer ſur le juſte & l'injuſte ; un particulier dénué, s'y battant contre un noble, auroit toujours en face un ennemi plaſtroné. »

» Non qu'il faille oublier ce qu'on doit dans le monde aux rangs élevés ! Il eſt juſte au contraire que l'avantage de la naiſſance y ſoit le moins conteſté de tous : parce que ce bienfait gratuit de l'hérédité, relatif aux exploits, qualités ou vertus des aïeux de celui qui le reçoit ne peut aucunement bleſſer l'amour-propre de ceux auxquels il fut refuſé : parce que, ſi dans une Monarchie on retranchoit les rangs intermédiaires entre le Peuple & le Roi, il y auroit trop loin du Monarque aux ſujets : bientôt on n'y verroit qu'un deſpote & des eſclaves ; & le maintien d'une échelle graduée, du laboureur au potentat, intéreſſe également les hommes de tous les rangs, & peut-être eſt le plus ferme appui de la conſtitution monarchique. »

» Voilà ma profeſſion de foi ſur la nobleſſe. Mais comme il ne s'agit pas ici de décider lequel de nous eſt le plus ou le moins élevé ; mais ſeulement lequel eſt un légataire injuſte ou bien un faux créancier ; débiteur & créditeur ; voilà nos ſeuls noms. Dépouillons donc de bonne-foi ce qui nous ſort de cette claſſe. Ecartons tout preſtige, & diſcutons clairement. »

» Au ſeul aſpect de nos prétentions réciproques, une réflexion s'offre d'abord à ceux qui n'ont pas étudié notre affaire. C'eſt qu'il eſt plus probable qu'un acte fait entre deux hommes reconnus ſenſés, ſoit exact & vrai, qu'il ne l'eſt qu'un légataire univerſel ſoit juſte & déſintéreſſé. Vous pouvez bien nous accorder ce point; ce n'eſt pas là ce qui vous fera perdre votre procès. »

» Il s'en préſente encore une autre : c'eſt qu'il paroît étrange à chacun, malgré l'avidité connue des héritiers, qu'un homme pour lequel on dépouille une famille entiere de l'hérédité naturelle, & qui devient, par ce bienfait, poſſeſſeur excluſif d'un legs de quinze cents mille francs, reſpecte aſſez peu la mémoire de ſon bienfaiteur, pour la traîner & la fouiller pendant dix ans dans tous les Tribunaux d'un Royaume, & cela, pour ne pas payer une ſomme de quinze mille francs à l'acquit de cette ſucceſſion qui ne lui étoit pas due. »

» Paſſez-nous cette ſeconde encore, elle ne ſauroit vous nuire, que dans l'opinion des hommes, & ne fait rien non plus au jugement du procès. »

» Quelques perſonnes même ont été juſqu'à balancer ſi, entre deux plaideurs qui ſe diſputent une ſomme auſſi modique, il n'eſt pas plus probable qu'un héritier peu délicat s'obſtinât à la refuſer, au ſeul riſque de paſſer pour une ame vile, étroite & rapace, qu'il ne l'eſt qu'un créancier aiſé s'acharne à la demander, armé d'un faux titre, au danger d'être puni comme le dernier des ſcélérats. »

» Huit ans de procédures ſur un tel fait, » inſpirant enfin la curioſité d'examiner les » choſes, on lit tous nos mémoires, & l'on y » voit qu'après avoir été traitreuſement dé- » chiré par tous les écrivains aux gages de » mon adverſaire, il y a long-temps que cette » affaire a dû ceſſer pour moi d'être un pro- » cès d'argent. On y voit que je ne puis, ſans » déshonneur, me diſpenſer de le ſuivre & de » le faire juger, quoiqu'il m'ait déjà coûté » vingt fois plus qu'il ne peut me rendre. »

» Mais on y voit auſſi que la fierté de mes » repliques a dû donner un tel diſcrédit à mon » adverſaire, que ſe voyant pourſuivi par le » regard inquiet de tout ce qui l'entend nom- » mer, & ſe ſentant par-tout couvert de l'op- » probre dont il a voulu me ſalir, le déſeſpoir » de ſon état doit l'engager d'épuiſer toutes les » chances poſſibles d'un combat inégal, avant » de s'avouer vaincu : qu'il vaut encore mieux » pour lui ſe réſerver de dire après coup : » les juges ont vu d'une façon, moi je vois de » l'autre; que ſi, deſcendant à quelque traite » conciliatoire, il juſtifioit, par un dur ac- » commodement, l'affreuſe opinion que ſa dé- » fenſe a donnée de ſon caractere.

» Alors l'examinateur bien inſtruit, fait au » juſte pourquoi nous plaidons, M. le Comte » de la Blache & moi, &c. &c. »

» Ce Beaumarchais, dit-il plus loin, que vous ne feignez ici de mépriſer que pour maſ- quer la frayeur qu'il vous cauſe ! Il ne vous cherchoit pas, & votre ſottiſe eſt de l'avoir méconnu en vous attaquant à lui ! Mais voyez

comme nous ſommes loin de compte : pendant que vous êtes aſſez vain pour croire vous commettre, en vous meſurant avec lui, pour ne pas payer quinze mille francs ; il a la fierté de gémir de la néceſſité de deſcendre à votre ton, pour vous les demander : & ſi ſon honneur n'étoit pour rien dans le procès que vous lui faites, il y a long-temps que le roturier peu riche, humilié de plaider auſſi long-temps contre vous pour un objet ſi mépriſable, auroit jetté ſa quittance au noble millionaire qui l'auroit ramaſſée, &c. »

Je laiſſe M. de Beaumarchais, par une foule d'argumens irréſiſtibles, préſentés de la maniere la plus lumineuſe & entaſſés de la maniere la plus favorable, prouver qu'il a exiſté entre lui & feu M. Duverney une liaiſon très-intime, une familiarité bien conſtatée ; & que le titre dont il s'appuie eſt inconteſtable, &c. &c. Toutes ces preuves ſont ſi bien liées qu'on ne peut en détacher une ſans nuire à l'ouvrage.

L'anecdote qu'il rapporte pour juſtifier le ton qu'il a pris dans ſon mémoire au Conſeil, & qui peut en même temps excuſer celui de ce dernier mémoire, eſt trop piquante pour la paſſer ſous ſilence ; la voici.

» Lorſque j'allois remercier les Juges du » Conſeil de ce qu'ils avoient anéanti l'indigne » arrêt rédigé par ce Goezman, en faveur de » ſon protegé la Blache, un Magiſtrat raiſon- » nant avec moi de cette affaire, & me parlant » avec intérêt du grand ſuccès que je venois » d'obtenir, me dit : on a ſupprimé votre » dernier mémoire, quoique bien frappé,

» parce qu'en effet il étoit un peu trop vif.
» — Trop vif, Monſieur ! ni vous ni aucun
» Magiſtrat que je connoiſſe n'êtes en état de
» juger cette queſtion. Il me regarde avec éton-
» nement. Comment donc ! Que dites-vous ?
» Pardon, Monſieur, ſi je vous ai jetté dans
» un moment d'erreur ! Mais ne vous mépre-
» nez plus à mon intention : elle eſt pure, &
» ce n'eſt pas votre amour-propre que j'atta-
» que : c'eſt votre ſenſibilité que j'interroge.
» Avez-vous jamais rencontré dans le monde
» un homme aſſez lâche, aſſez inſolent pour
» vous crier pendant ſix ans, à la face du
» public, que vous étiez un frippon, ſans au-
» tre droit qu'une injuſte & criminelle avidi-
» té ? Non, ſans doute, me répondrez-vous !
» Eh bien ! pardon, Monſieur ! Mais vous qui
» n'avez jamais éprouvé de tels outrages, vous
» qui fronciez déjà le ſourcil au ſeul ſoupçon
» que j'effleurois votre amour-propre ! Com-
» ment pourriez-vous juger du degré de reſſen-
» timent permis à un homme d'honneur, indi-
» gnement attaqué & pourſuivi depuis dix ans
» par la haine & la calomnie ſur tous les points
» les plus délicats de ſon exiſtence ? — Il s'ap-
» paiſa, me prit la main avec bonté. J'en ai
» parlé, dit-il, non en homme, mais en juge
» auſtere ; & je ne puis vous blâmer de votre
» exceſſive ſenſibilité, &c. »

Vous ne ſerez ſûrement pas fâché, Monſieur, de voir de quelle maniere leſte & dégagée M. de Beaumarchais parle de ſes démêlés avec la Chevaliere d'Eon. Après avoir démontré toutes les ruſes que le Comte de la Blache a ſourdement

employées pour envelopper M. de Beaumarchais dans un dédale d'où il ne pourroit ſortir ſans perdre l'honneur, il finit cette tirade par cette réflexion :

» Je ne veux pas lui faire le tort (au Comte » de la Blache) de croire qu'il ait contribué » à répandre avec une profuſion ſcandaleuſe, » à faire colporter & crier, il y a trois mois » dans les rues d'Aix : *A deux ſous la réponſe » véritable & remarquable de la Demoiſelle » d'Eon, à Monſeigneur Caron Carillon, dit » Beaumarchais, &c.* Cela ſeroit auſſi par trop » ruſé. Les gens qui remarquent tout, ont » beau remarquer que des trois ou quatre cens » villes du Royaume où l'on pouvoit me don- » ner ce grand diſcrédit ; on n'a répandu la » *facétie d'Eon* que dans Aix où je plaide, & » dans quelques lieux circonvoiſins comme Avi- » gnon, Marſeille & la Ciotat... Encore pour » cette petite ville.... Oui, en vérité, la Cio- » tat, car j'ai, dit-on, plus d'un illuſtre en- » nemi ! (il ne faut pas oublier que le fameux » Marin dont il a été tant parlé dans les au- » tres Mémoires, eſt de la Ciotat) mais com- » ment veut-on que j'y croie ; & quel rapport » le Comte de la Blache ?..... Comment, quel » rapport ! les ennemis de nos ennemis ne ſont- » ils pas plus d'à moitié nos amis ? quel rap- » port ! n'eſt-ce pas des deux parts, *une mau- » vaiſe tête qui défend un mauvais cœur avec une » mauvaiſe plume ?* Voilà ce qu'ils diſent tous. » Moi, je n'en crois rien. D'ailleurs, je ne » vois dans cette ingénieuſe diatribe, que le » badinage innocent d'une Demoiſelle de beau-

» coup d'eſprit, très-bien élevée, qui a le » ton excellent, & qui ſur-tout eſt ſi recon- » noiſſante de mes ſervices, qu'elle a craint » que ma lettre à M. le Comte de Vergennes, » la réponſe de ce Miniſtre, & mon envoi » ne ſortiſſent trop tôt de la mémoire des » hommes. »

» Quant au cartel mâl & guerrier qu'elle » m'y adreſſe, quoique je n'aie pas manqué » d'en être effrayé, j'ai ſi peu oublié qu'elle » étoit du beau ſexe, que, malgré ſes cinquante » ans, ſes jure-Dieu, ſon brûle-gueule, & ſa » perruque, je n'ai pu m'empêcher de lui » appliquer à l'inſtant ces beaux vers de Qui- » naut, mis en belle muſique par le Chevalier » Gluck. »

» Armide eſt encor plus aimable
» Qu'elle n'eſt redoutable, &c. »

Encore une citation, Monſieur, & je finis. C'eſt une tournure ingénieuſe pour détacher de M. de la Blache la nobleſſe & le militaire qui vouloient faire corps avec lui.

» Si dans un ſujet grave, on oſoit dérober » aux poëtes une image tant ſoit peu rabat- » tue, je comparerois les vaines rumeurs aux » vagues mugiſſantes qui viennent ſe briſer au » pied du roc. — Ces vagues l'ont entamé » M. de Beaumarchais, & dans ce procès mê- » me! — non pas le roc, Meſſieurs, mais des » corps étrangers dont un orage affreux l'a- » voit couvert! autre temps, autres gens! mais » laiſſons les figures. Ce que je voulois dire

» c'eſt que, m'ayant vu réclamer avec ſuccès
» la protection tutélaire de la nation, & m'en
» envelopper dans une injure que le malheur
» des temps rendoit commune à tous; mon en-
» nemi ſe flatte à ſon tour d'armer contre
» moi tout le Corps militaire & la Nobleſſe
» entiere. Mais quelle différence des motifs!
» & qu'a de commun le Corps de la Nobleſſe
» avec un procès du plus vil intérêt? quel,
» entre ceux qui le protegent, oſeroit en ſou-
» tenir un pareil? avec tous les courages, il
» faut encore celui de la honte, pour en avoir
» le front! moi, je réponds à tous ces pro-
» tecteurs trompés: ne confondons rien, Meſ-
» ſieurs, de même que Brutus, le bras enſan-
» glanté, dit au peuple Romain: j'aimois le
» grand Céſar, & j'ai tué l'uſurpateur. De mê-
» me, la plume en main, j'honorerai tant
» qu'on voudra l'homme de nom, l'Officier-gé-
» néral, pourvu qu'on m'abandonne le léga-
» taire univerſel... Hé bien: ſans y penſer, n'ai-
» je pas été le comparer à Jules-Céſar! de quoi
» ſe plaint-il? &c. »

Ce mémoire, quoique très-bien fait, n'eſt pas digne peut-être de figurer à côté de ceux qui l'ont précédé. Il faut convenir auſſi que l'objet des autres mémoires étoit d'une toute autre importance & d'un intérêt bien plus général. Il ne s'agit ici que d'une diſcuſſion particuliere. Ajoutez à cela que, ſuivant M. de Beaumarchais, il n'a eu que trois jours & trois nuits pour compoſer & faire imprimer cette défenſe qui a au moins 120 pages d'un grand *in-quarto*. Quoi qu'il en ſoit, après avoir lu at-

analyſe de cette importante hiſ-
nouvelle partie du monde. Vous
bien que les recherches de l'hiſ-
profondes, & que cette hiſtoire
ec chaleur & avec intérêt, mérite
ureſtablement les Anglois par-deſ-
ous avons le goût, l'élégance, la
la pureté dans le ſtyle, & de la
l'arrangement des parties pour en
enſemble : mais nous ſommes bien
ux écrivains Britanniques dans un
ctere d'originalité qui leur appar-
t plus de profondeur & de vraie
dans leurs vues, & plus d'énergie
s la maniere de s'exprimer. Ainſi,
mme une pareille hiſtoire ne peut
oître que très-imparfaitement par
quelque bien faite qu'elle ſoit,
à vous faire part de quelques
curieuſes & intéreſſantes pour les
ous ſavez, Monſieur, l'étonnante
mines du Mexique & du Perou.
ez les richeſſes conſidérables que
irées de cette partie du monde,
monter à plus de cinquante mil-
qu'il en ſoit, on en a découvert
depuis environ dix ans dans les
Sonora & de Cinaloa, près de la
ui donnent les plus brillantes eſ-
Cineguilla, dans la Province de
l entré dans une plaine de qua-
étendue où l'or s'eſt trouvé ſeu-
pouces de profondeur. Les mor-
ſi conſidérables que quelques-

tentivement tout ce qui ſort de la plume de cet écrivain dans ce genre polémique, on ne ſauroit s'empêcher de convenir que c'eſt l'adverſaire le plus dangereux qu'on puiſſe jamais rencontrer. Comme il pourſuit ſon monde vigoureuſement ! avec quel courage il laſſe ſa victime ! avec quelle ſoupleſſe il ſe replie en cent manieres pour verſer ſur elle à pleines mains le ridicule ! comme il a l'art de préſenter les raiſonnemens les plus ſolides & les plus ſuivis ſous le badinage le plus léger & le plus ingénieux ! comme au milieu des orages, il conſerve une tête froide qui lui fait voir tout-à-coup le moyen de ſe ſauver & de vous perdre ! en vérité, Monſieur, c'eſt un terrible homme que ce M. de Beaumarchais ! le ciel vous préſerve & moi auſſi de l'avoir jamais pour ennemi.

De Paris, le 13 Octobre 1778.

M. Suard, de l'Académie Françoiſe, vient de nous donner une traduction de *l'Hiſtoire de l'Amérique*, par M. Robertſon, principal de l'Univerſité d'Edimbourg, & hiſtorien de S. M. Britannique pour l'Ecoſſe, en quatre volumes in-douze, de cinq à ſix cens pages chacun, avec cinq planches gravées. Vous n'avez pas beſoin du jugement des Journaliſtes pour pouvoir apprécier tout ce qui ſort de la plume d'un auſſi célebre écrivain que M. Robertſon. Je leur laiſſe le ſoin de vous démontrer le mérite & les défauts de cette traduction. Vous n'exigez pas de moi que je vous

donne une analyſe de cette importante hiſtoire de la nouvelle partie du monde. Vous vous doutez bien que les recherches de l'hiſtorien ſont profondes, & que cette hiſtoire eſt écrite avec chaleur & avec intérêt, mérite qu'ont inconteſtablement les Anglois par-deſſus nous. Nous avons le goût, l'élégance, la correction, la pureté dans le ſtyle, & de la raiſon dans l'arrangement des parties pour en former un enſemble : mais nous ſommes bien inférieurs aux écrivains Britanniques dans un certain caractere d'originalité qui leur appartient. Ils ont plus de profondeur & de vraie philoſophie dans leurs vues, & plus d'énergie que nous dans la maniere de s'exprimer. Ainſi, Monſieur, comme une pareille hiſtoire ne peut ſe faire connoître que très-imparfaitement par une analyſe quelque bien faite qu'elle ſoit, je me borne à vous faire part de quelques découvertes curieuſes & intéreſſantes pour les naturaliſtes. Vous ſavez, Monſieur, l'étonnante fécondité des mines du Mexique & du Perou. Vous connoiſſez les richeſſes conſidérables que l'Eſpagne a tirées de cette partie du monde, & qu'on fait monter à plus de cinquante milliards. Quoi qu'il en ſoit, on en a découvert de nouvelles depuis environ dix ans dans les Provinces de Sonora & de Cinaloa, près de la Californie, qui donnent les plus brillantes eſpérances. A Cineguilla, dans la Province de Sonora, on eſt entré dans une plaine de quatorze lieues d'étendue où l'or s'eſt trouvé ſeulement à ſeize pouces de profondeur. Les morceaux étoient ſi conſidérables que quelques-

uns peſoient juſqu'à neuf marcs. En peu de temps, un petit nombre de travailleurs en a recueilli mille marcs. Ils n'ont pas même pris la peine de laver les terres dans leſquelles on ſuppoſe qu'il étoit encore reſté plus de quatre millions de métal fin. Dans la mine d'Yecora, ſituée dans la Province de Cinaloa, on a trouvé un grain d'or de vingt-deux karats, peſant ſeize marcs quatre onces, ce qui fait environ quinze marcs, quatre onces, poids de France. Ce magnifique & unique monument des nouvelles richeſſes de l'Amérique a été dépoſé dans le cabinet de Sa Majeſté Catholique, à Madrid. Vous ne concevez pas qu'avec tant de mines précieuſes & tant de vaſtes poſſeſſions, le revenu de l'Eſpagne ne ſoit pas immenſe. Si vous voulez en ſavoir les raiſons, liſez l'ouvrage en entier de M. Robertſon, il vous ſatisfera pleinement à cet égard.

Voici une hiſtoire de deux ivrognes qui pourra vous amuſer. Deux artiſans aſſez riches de cette Capitale ſe propoſent d'employer une journée à ſe bien régaler. Le jour pris, ils ſe rendent dans un cabaret dès le matin. On jaſe de ſon commerce & de la difficulté de ſe faire payer; tout en converſant, les bouteilles ſe vuidoient & ſe ſuivoient avec rapidité. A onze heures du ſoir, ils étoient encore à parler & à boire. Ils eſt queſtion enfin de ſe retirer : mais ils étoient ſi ivres qu'ils ne pouvoient ſe ſoutenir. Ils cherchent une voiture & n'en trouvent pas. Ils n'apperçoivent qu'une brouette. Ils appellent le brouetteur qui, lui-même occupé à boire, ne les

entend pas. Ils prennent leur parti. Celui qui étoit le moins ivre prend ſon camarade & le jette dans la brouette, & ſe met à tirer de toutes ſes forces. Cette tâche lui ſembloit pénible. Arrivé à la maiſon de ſon camarade, il appelle la femme qui deſcend avec une lumiere. Elle s'épuiſe en remercîmens d'avoir bien voulu ramener ſon mari. On ouvre la brouette : mais quelle fut la ſurpriſe des deux ſpectateurs, il ne s'y trouve perſonne. Le camarade ſur-tout ne concevoit pas comment cela avoit pu ſe faire. *Quoi*, dit-il, *cela n'eſt pas poſſible. C'eſt moi-même qui l'ai mis dedans.* Il cherche par-tout, mais inutilement. La femme ſe rend avec l'ami au même lieu où il avoit pris la brouette. Elle trouve ſon mari étendu dans un tas de boue qui ronfloit de ſon mieux. Son camarade l'avoit jetté à côté de la brouette, & avoit cru le mettre dedans. Et le brouetteur qui avoit vu diſparoître ſa voiture, le gardoit en nantiſſement.

De Verſailles, le 16 Octobre 1778.

DÉJA depuis deux mois le Roi Catholique avoit accedé à notre alliance avec les Etats-Unis de l'Amérique, dont il a reconnu comme nous l'indépendance ; ce Monarque a même depuis trois ſemaines envoyé au Comte d'Aranda une déclaration en conſéquence, pour être remiſe à la Cour d'Angleterre par le Comte Almodovar, mais Meſſieurs de Maurepas, de Vergennes & de Sartine ont prié M. d'Aranda de garder cette déclaration en porte-

feuille, afin de tenir auſſi long-temps que poſſible l'Angleterre dans l'eſpoir d'une réconciliation. Cet Ambaſſadeur y a conſenti & a dépêché un courier à Madrid pour en informer ſa Cour.

Le Frere *Côme* appellé pour faire l'opération de la pierre à M. le Chevalier de Beaumont, s'eſt écrié en ſondant : « Monſieur, voilà une » terrible pierre, il vaudroit mieux pour vous » avoir une balle Angloiſe dans la veſſie. » Par prudence cet habile Religieux a voulu différer l'opération.

Madame la Ducheſſe de Mazarin ſe trouvant offenſée de certains mauvais procedés de la Ducheſſe de Villequier ſa fille, s'eſt mis en tête pour s'en venger, de ſe procurer un autre héritier ou du moins une héritiere. A cet effet elle eſt allée faire viſite à ſon mari, dont elle eſt ſéparée depuis long-temps, & a paſſé quelques heures auprès de lui. Depuis ce moment elle ſe dit enceinte. Comme nous croyons difficilement ici que les enfans ſoient de leur pere, on fait des commentaires ſur cette groſſeſſe, & on dit plaiſamment que l'idée qu'a eue Madame la Ducheſſe d'aller trouver ſon mari, étoit *une envie de femme groſſe*. Quoi qu'il en ſoit, ſi de cette aventure il vient un enfant, la Ducheſſe de Villequier & ſon mari éprouveront un échec conſidérable à leur immenſe fortune.

Voici encore quelques pieces relatives au démêlé de M. de Beaumarchais avec Mlle. d'Eon. Ce ſont des lettres dont je n'avois pu me procurer de copies, lorſque je vous ai commu-

niqué celles dont vous vous êtes amuſé, il y a quelques mois. (*Tome VI. pag. 382 & ſuiv.*)

Lettre de Mademoiſelle d'Eon de Beaumont, à M. le Comte de Vergennes,

Du 20 Janvier 1778.

MONSEIGNEUR!

» TANT que Pierre-Auguſtin Caron de Beaumarchais s'eſt contenté de me dire en Angleterre qu'il me feroit du bien en France, j'ai écrit du bien de lui à Verſailles & à Paris; quand j'ai vu qu'il ne cherchoit qu'à me duper dans ſa négociation, & à établir ſa fortune ſur mon ſexe, &, par conſéquent, à faire beaucoup de mal à mon honneur, j'ai été forcée au bout de ſept mois de patience & de ſilence à vous dire du mal de lui, en vous dépêchant le Chevalier O Goſman, mon beau-frere, le premier Juin 1776, pour vous remettre, ainſi qu'à M. le Comte de Maurepas, le portefeuille in-folio de la fameuſe négociation du Sr. Caron, pour mon retour dans ma patrie; ſans compter les campagnes du Sr. Beaumarchais en Angleterre, années 1774, 1775 & 1776, qui conſommoient ſon triomphe comique & politique. »

» A préſent que j'ai obéi aux ordres du Roi, en reprenant mes habits de fille le jour de Ste. Urſule, patronne des onze mille Vierges & Martyres en Angleterre, aujourd'hui que je vis tranquille & dans le ſilence ſous l'uniforme des veſtales; que j'ai entiérement oublié Caron & ſa barque, quelle eſt ma ſurpriſe en rece-

vant une épître dudit Sr. Caron, à laquelle étoit jointe la copie certifiée conforme aux originaux d'une lettre qu'il dit vous avoir adreſſée, & de votre réponſe ? »

» Quoique je ſache mon *Beaumarchais* par cœur, j'avoue, Monſeigneur, que ſon impoſture & la maniere dont il s'y prend pour l'accréditer, m'ont encore étonnée. Que veut dire cet homme par l'emphaſe avec laquelle il releve ſes prétendus ſervices ? Eh ! quels ſont donc ceux qu'il m'a rendus ? Serois-je aſſez malheureuſe pour que l'intérêt que vous avez daigné prendre à ma poſition fût tout entier le fruit de la ſublime éloquence du Sr. Caron ? Quoi ! ſans ſes diſcours, ma conſtance, mon zele, ma fidélité, mes ſervices, mes bleſſures, mon ſexe & mes longs malheurs, malgré mon double caractere de Miniſtre Plénipotentiaire & d'Agent ſecret pendant vingt ans du feu Roi mon bon & auguſte Maître, n'auroient fait aucune ſenſation ſur l'ame de Monſeigneur le Comte de V., ce Miniſtre auſſi célebre dans l'Europe par la ſupériorité de ſon eſprit que par les excellentes qualités de ſon cœur ! Non, je ne le ſaurois croire, qui que ce fût qui me l'atteſtât, jugez ſi là-deſſus, je m'en rapporte au Sr. de Beaumarchais ? »

» Mais ſi la juſteſſe ordinaire de vos vues, ſi votre bonté naturelle vous ont ſeules décidé à m'accorder votre bienveillance, que dois-je au au Sr. Caron ? arrivé à Londres, ſur les diſpoſitions favorables que vous aviez priſes à mon égard, qu'a-t-il fait ? chargé de pleins-pouvoirs du Roi & de vos inſtructions, il s'eſt

conduit avec un Pair & Amiral d'Angleterre mon créancier, de maniere à me faire rougir pour mon pays. Jamais la léſine, les petits maneges des plus plats uſuriers n'ont été employés auſſi ſcandaleuſement. Son portefeuille plein de lettres de change, il a payé au nom de l'Etat une dette ſacrée, avec des billets à ſix, douze, dix-huit mois, & même vingt-quatre d'échéance; il a pris un eſcompte de ſept pour cent, il a demandé quittance d'une ſomme plus conſidérable que celle qu'il avoit donnée, & il a, ſur ſa parole d'honneur, eſcroqué environ 233 louis à ce même Pair mon ami, le Lord Comte Ferrers. »

» Pour ce qui me concernoit perſonnellement, *dès qu'il m'a vue incapable de me prêter à ſon infâme projet de gagner de l'argent au moyen des polices d'aſſurance ſur mon ſexe*, il ſemble qu'il ait voulu eſſayer juſqu'à quel point il pourroit pouſſer la vilenie, l'indiſcrétion, l'inſolence & la crapule. Grace à ſes airs, à ſes ruſes, à ſes infidélités, à ſes ſales liaiſons avec Morande, auteur du gazettier cuiraſſé, & des mémoires de Madame la Comteſſe du Barry, mon exil a été prolongé pendant plus de deux ans : il a abuſé de ma procuration, manqué à ſes paroles d'honneur comme à ſes écrits, ne pouvant me rendre malhonnête, il a eſſayé de me tourner en ridicule en publiant par tout Paris qu'il devoit m'épouſer après que j'aurois demeuré trois mois à l'Abbaye des Dames de St. Antoine, tandis que dans le fait il a manqué n'épouſer que ma canne à Londres. »

» Parmi mes connoiſſances militaires & politiques en Europe, y a-t-il un être aſſez bas pour imaginer que j'irois laiſſer Pierre-Auguſtin Caron épouſer en quatrieme noce avec moi. Ses vertus ſont un remede contre l'amour nuptial, & ce monſtre feroit peur à la dragone la plus déterminée aux combats nocturnes & des poſtes avancés, ſurtout lorſque le public de Paris ſaura qu'il a le foie blanc & le cœur noir. C'eſt une trop vilaine maladie, dont le Docteur de Marion ramoneur des veſſies, des bougies & des anternes à Londres peut le guérir. Vous n'ignorez pas, Monſeigneur, que je n'avance pas un mot ſans tous mes griefs qu'il ne ſoit facile de miner par des pieces authentiques.

» Cependant mon affaire l'avoit approché du trone un moment. Elle lui procura l'avantage precieux d'une correſpondance directe avec vous, Monſeigneur : elle contribua à ma grande ſatisfaction à le faire laver de ſon blâme au Parlement : mais on a beau favonner la tete d'un Negre, jamais on ne parviendra à la blanchir. »

» Beaumarchais eſt ſi déſintéreſſé, à ce qu'il publie lui-même, qu'il ne veut jamais rien, pas même pour le pauvre Caron : cependant j'avois à Londres une belle vierge en mignature d'après le correge, ce M. Caron, ſi déſintéreſſé, me dit qu'il aimoit beaucoup les vierges, je la donnai à M. Caron. J'avois une Vénus d'après le carrache, M. Caron me dit qu'il aimoit auſſi beaucoup les Vénus, je la donnai à M. Caron. J'avois un grand & magnifique coffre-fort de fer avec des ferrures merveil-

leuſes à ſecret, pour mettre ma correſpondance, M. Caron me dit qu'il aimoit beaucoup les coffres-forts, je le donnai à M. Caron. J'avois un portrait de moi, où j'étois repréſentée avec mon uniforme, M. Caron en eut envie, je le donnai à M. Caron. Il m'avoit offert le ſien, jamais il ne me l'a donné. J'avois une ſuperbe paire de carabines turques, M. Caron me dit qu'il aimoit beaucoup les carabines turques, je les aime & ſais m'en ſervir, je ne les donnai point à M. Caron; j'avois encore un grand nombre d'autres belles armes, en ſuſils, piſtolets & ſabres. M. Caron me dit qu'il aimoit beaucoup les armes; néanmoins comme je les aime auſſi, je ne donnai point mes armes à M. Caron, quoique je ne ſois pas comme lui lieutenant-général & commandant en chef d'une armée de chiens, lievres, lapins, perdrix, faiſans, becaſſes, becaſſines, & autres animaux, de la vénerie. »

» Ces deux refus joint à celui d'entrer *dans ſon noble plan de vuider la poche des parieurs Anglois ſur mon ſexe*, ont fait tout mon tort auprès de ce bienfaiteur ſicophante; j'avoue que je ne me ſuis point portée à me répentir. »

» Croyez-vous, Monſeigneur, que je ſois aſſez dupe du zele de poſtillon que l'envoyé Beaumarchais a mis dans l'arrangement ou plutôt le dérangement de mes affaires, pour croire que c'étoit uniquement pour mes beaux yeux? Non, ce ne ſeroit pas connoître la marche du cœur du Sieur Caron. Tout ce qu'il fait, il le fait pour lui-même, & s'il n'eut pas cru trouver un grand intérêt pour ſa perſonne

dans mes propres affaires, il auroit fait tout au plus pour moi un couplet de chanſon. »

» D'après tout ceci, vous voyez, Monſeigneur, qu'en fait de bons offices, ſi nous comptions, ce ſeroit lui qui me devroit de la reconnoiſſance, quant à moi, je ſuis très-convaincue que je ne lui dois que du mépris, & je vous proteſte que je paie cette dette de maniere à tranquilliſer ſur ma conſcience les plus ſéveres caſuiſtes. En vous parlant avec cette naïveté, je ne vous apprends rien de nouveau. Ma façon de penſer au ſujet du Sieur Beaumarchais vous eſt connue; je vous l'ai dès long-temps manifeſtée. Et lui-même ſait parfaitement à quoi s'en tenir, puiſque vous avez jugé à propos de lui communiquer mes diverſes miſſives contenantes toute ſa brillante négociation; celle entr'autres du 27 Mai 1776, que j'eus l'honneur de vous adreſſer par le Chevalier O Goſman. »

» Quand j'ai été à Paris & dans ma Province, dîner & ſouper dans les plus grandes maiſons (où je ſuis admiſe depuis plus de 35 ans, tant par curioſité que par la conſidération, l'eſtime & l'état dont mes peres ont joui ainſi que moi dans le monde) je n'ai jamais accuſé ni à table ni devant les valets Caron, d'avoir retenu à ſon profit particulier 60,000 liv. ſur les fonds qu'il étoit chargé de me remettre; mais j'ai avancé une choſe très-vraie, en diſant en particulier à trois ou quatre perſonnes à Paris, qu'il avoit le pouvoir du Roi & de ſon Miniſtre de me les remettre, & qu'il ne me les a pas encore ré-

mis,

mis, quoique, s'il avoit de l'honneur, il y ſeroit obligé, & par la promeſſe qu'il m'avoit faite le 15 Juillet 1775, à ſon départ de Londres pour Verſailles, & par le quatrieme article de notre tranſaction du 5 Octobre 1775, il ne me les a pas remis, donc il m'en a fait tort. Il me les auroit certainement remis, ſi j'euſſe voulu avoir pour lui la lâche complaiſance de conſentir à la propoſition qu'il m'a faite & fait faire de le laiſſer gagner tout l'argent des polices Angloiſes ſur mon ſexe. Il eſt content de lui-même : vous faites ſemblant d'en être ſatisfait aujourd'hui que je ſuis à Verſailles ; mais cela ne dit pas que je ſuis contente. »

» Mylord Ferrers n'étoit pas plus ſatisfait que moi à Londres de l'infidélité, de l'inſolence & de l'uſure de Beaumarchais, puiſqu'il vous en a porté plainte par ſa lettre en date de Londres le 24 Mai 1776, que vous lui en avez fait des excuſes au nom de Beaumarchais par votre lettre en date de Verſailles le 15 Juillet 1776 ; & que vous lui avez fait paſſer par votre lettre en date de Verſailles le 16 Mai 1777, une lettre de change de 375 louis, pour remplacer les comptes pris à tort & à travers, & qu'il reſte encore à payer en billets 233 louis à ce Pair, à cet Amiral d'Angleterre, dont Caron a eſcamoté le paiement contre la parole d'honneur qu'il lui avoit donnée : oui, eſcamoté avec l'adreſſe dont le juif Ephraïm ſeroit ſeul capable. Voyez à ce ſujet mes lettres à Caron des 7 & 30 Janvier 1776, n°. 15 & 23, & à M. le Comte de Vergennes des 27 Mai & 1er. Juillet 1777.

Voyez encore à ce ſujet les lettres & quittance du Lord Ferrers à Caron des 15 & 29 Janvier 1776, n°. 18, 19 & 21, & à M. le Comte de Vergennes des 24 Mai 1776, & 22 Avril 1777: & ſi pour en convaincre Caron devant le public, il eſt néceſſaire d'en avoir un certificat légaliſé par la chambre des Pairs d'Angleterre, je le ferai venir quand vous voudrez. En attendant vous pouvez tenir pour certain que toute la probité des quatre Miniſtres réunie, en y comprenant même celle des premiers commis, ne ſeroit pas capable de faire de Caron un honnête homme dans mon affaire. On en eſt ſi convaincu en Angleterre, qu'au-lieu de l'appeller Beaumarchais, le ſurnom de Bon marché lui eſt reſté. »

» Caron ne vous auroit peut-être pas encore, Monſeigneur, retourné ces 60,000 liv., ſi par deux lettres preſſantes, vous ne l'euſſiez pas forcé au mois de Juillet 1776, de vous rendre les comptes exacts de ſa négociation, vis-à-vis de moi en Angleterre. »

» Je ſuis étonnée que ce Caron ſoit ſi délicat ſur mes diſcours à Paris; je lui en ai tenu de bien plus durs à Londres, lorſque j'étois en uniforme, le chapeau ſur la tête, l'épée au côté, la canne en main, & que j'avois l'honneur de parler à ſon excellence Caron, qui le premier, chapeau en tête, s'émancipa un inſtant à faire l'inſolent vis-à-vis de moi dans ſon propre appartement; mais qu'en un inſtant je fis rentrer en lui-même & réduiſis au ſilence en préſence de ſon intime ami Morande le Poltron. »

» Je vous en ai écrit cent fois davantage dans mes épîtres que vous avez eu la bonté de lui communiquer. Il ne s'en étoit pas encore plaint ni au public, ni à moi, ni peut-à-vous. D'ailleurs je dois vous prévenir, Monſeigneur, que dans plus d'une bonne maiſon à Paris, on a préſenté de fauſſes Demoiſelles d'Eon avec la croix de St. Louis, c'étoit des bouffons qui ont tenu les propos les plus plaiſans ſur toutes les connoiſſances de la vraie chevaliere, principalement ſur l'agréable, l'honnête & le brave Pierre Auguſtin Caron de Beaumarchais, ſur ſon ambaſſade paſſée en Angleterre auprès de la Demoiſelle d'Eon pour la demander en mariage, & ſur ſa future ambaſſade auprès du congrès de l'Amérique pour en exporter du tabac propre à faire éternuer tout l'auditoire, lorſqu'on jouera ſon drame copié du *Barbier de Séville*. Cette ſcene de la fauſſe Demoiſelle d'Eon qui a été variée à l'infini, s'eſt encore renouvellée la ſemaine derniere dans une maiſon où étoit Madame de F*** qui a été myſtifiée par le *peintre Muſſon*, connu de la cour & de la Ville, qui contrefaiſoit Mademoiſelle d'Eon, tandis que moi ſolitaire & tranquille, j'étois travaillante & dormante dans mon hermitage au petit Montreuil près Verſailles. »

» Puis-je répondre de tous les diſcours, de toutes les plaiſanteries que tant de fauſſes Demoiſelle d'Eon, peuvent faire dans Paris? Caron qui eſt ſi naturellement enclin à myſtifier tout le monde, voudroit-il encore profiter d'un moment de crédit uſurpé dont il

jouit, pour obtenir à lui ſeul ce privilege excluſif? »

» Tout ce que Caron débite de mes prétendus diſcours à Paris ſont de purs menſonges, de ſa part, auſſi plats que ſes autres calomnies contenues dans ſa lettre à M. le Comte de Vergennes & à la Demoiſelle d'Eon. Ils ſont auſſi croyables que tout ce qu'il a avancé dans ſes mémoires imprimés de ſon incroyable voyage d'Eſpagne. Le public éclairé reconnoîtra facilement les ruſes & la jalouſie du *Barbier de Séville* qui s'eſt conduit dans ſa négociation avec Mademoiſelle d'Eon, de la même maniere que ſon docteur Bertole avec ſa pupille. »

» Quel eſt donc le but de Beaumarchais en ſe plaignant aujourd'hui, après avoir gardé le ſilence autrefois ſur mes plaintes très-graves, quel eſt, dis-je, ſon but en ſe plaignant d'une choſe que je n'ai pas dite, parce qu'elle n'eſt pas vraie intrinſéquement mais extrinſéquement, & que d'ailleurs j'ai des reproches bien plus intéreſſans à lui faire? tels qu'ils ſont contenus dans ma dépêche à Caron du 30 Janvier 1776, n°. 23, dont je vous ai envoyé copie. Je le vois venir; il eſpere que ſur les bulletins qu'il diſtribue par la ville, je prendrai feu, que je lui répondrai & qu'il pourra derechef donner quelques nouvelles ſcenes au public qu'il voudroit occuper ſans ceſſe, *ecce iterùm Criſpinus?* ne ſoyez pas étonné du bruit qu'il cherche. Deſcendu en droite ligne d'une famille à double carillon, il eſt ſemblable au mulet, il mettroit volontiers une cloche à ſes deux oreilles, plutôt que de ne pas étourdir

les paſſans du bruit de ſon exiſtence. Sa vanité & ſon avarice, ſes deux paſſions favorites, y trouveroient une franche lippée; car d'un côté on parleroit de lui, & de l'autre il ne manqueroit pas de vendre à quelque libraire l'hiſtoire de nos démêlés, quelque peu d'honneur qu'ils lui fiſſent, mais il s'eſt trompé dans ſes calculs, quoique très-ſûre qu'il n'auroit pas auſſi bon marché de moi que de certains individus mâles qu'il a déjà traveſtis en ridicule, tels que les *Baculard*, les *Marin*, *la Gazette* & tant d'autres. Je ne me commettrai point avec le Sr. Pierre-Auguſtin Caron, que je n'y ſois abſolument forcée, & alors nous verrons ſi les rieurs ſeront pour lui. »

» Il peut être ſupérieur à Mlle. d'Eon en eſprit, en talens, & ſur-tout en induſtrie; mais le public impartial le reconnoîtra toujours pour bien inférieur en honneur, en vertu & ſur-tout en courage. Il peut dire avec toute l'éloquence & la ſingerie dont il eſt capable, tout le mal de moi qu'il voudra: je lui répondrai par le refrain de ſa chanſon favorite: *Dites blanç, dites noir, elle eſt toujours la même.* Oui, je ſerai toujours en état de faire la barbe à tous les barbiers de Séville. Je ne crains pas plus ſa redoutable plume que ſa formidable épée, qui n'a jamais vu le jour depuis qu'elle eſt ſortie de chez le fourbiſſeur. »

» Mais ſi je ſuis peu ſenſible aux attaques de Beaumarchais, je le ſuis infiniment aux impreſſions qu'il s'efforce de vous donner, & aux termes qu'il emploie en parlant de ma perſonne; je ne ſuis point ingrate envers lui, il

ne m'a fait, pour ainſi dire, que du mal. Je ne ſuis point folle, & la preuve, c'eſt que je n'ai pas donné dans ſes panneaux. Je n'étois pas criminelle, à moins que ce ne fût l'être que de conſacrer ſans réſerve en paix, en guerre, dans le Nord & le Midi, ſa tête & ſon bras au ſervice de ſon Roi & de ſa Patrie. »

» Dès-lors n'eſt-il pas ſingulier, pour ne rien dire de plus, qu'un Caron ſorte de la boutique de ſon pere pour venir inſulter publiquement un militaire décoré & un ancien Miniſtre, que ſon ſexe & ſes ſervices extraordinaires lui devroient rendre reſpectable. Si je portois encore les habits que les ordres du Monarque m'ont fait quitter malgré moi, il auroit tremblé de me provoquer de la ſorte. Ah! mon obéiſſance n'aura-t-elle donc d'autre effet que d'enhardir mes ennemis & de me livrer ſans défenſe aux bravades & aux affronts des lâches que mon coup-d'œil eût jadis glacé d'effroi! »

» Je n'ai, Dieu merci, jamais été dans le cas d'avoir beſoin de la grace du Monarque, je n'ai eu beſoin que de ſa juſtice & de ſa bonté, qui ſont dans ſon cœur royal pour tous ſes fideles ſujets. Celui-là ſeul a véritablement beſoin de la grace du Roi qui, après avoir été blâmé au Parlement, va comme Caron ſe cacher dans la garde-robe de Louis XV. à ſon inſu. »

» Permettez-moi, Monſeigneur, de vous témoigner auſſi ma ſurpriſe de ce qu'il a oſé choiſir mon protecteur-né pour le confident de ſa diatribe; ma peine de ce qu'il n'a pas

craint de lui demander la permiſſion de la publier, & mon vif chagrin de ce qu'il l'a obtenue ſi facilement avec une réponſe qu'il colporte de maiſons en maiſons, bien propre à donner créance à toutes ſes calomnieuſes imputations. »

» Au fait, Monſeigneur, tout ce qui me regarde ſe réunit à un point bien ſimple. Ai-je eu le bonheur d'être utile à l'Etat dans pluſieurs circonſtances très-importantes ? je n'imagine pas que quelqu'un réponde négativement à cette queſtion, lorſque Louis XV. de ſa propre main & de ſon propre mouvement m'en a donné le témoignage le plus authentique & le plus glorieux pour moi & ma famille en date du premier Avril 1766. »

» Dès ce moment j'ai donc droit à une récompenſe. Mais eſt-ce ce fameux Caron, ce divin Beaumarchais qui m'a procuré les occaſions de me diſtinguer dans le Nord, à l'armée & en Angleterre, qui m'a fourni les moyens de contenter le feu Roi & de ſatisfaire l'adminiſtration ? en ce temps il n'avoit pas même d'exiſtence morale. »

» M'a-t-il aidé du moins à obtenir la récompenſe à laquelle je pouvois prétendre ? Monſeigneur, vous êtes équitable, je ne penſerai jamais que vous ayez attendu le bavardage amphigourique du Sr. Caron pour vous déterminer à mon ſujet. »

» D'ailleurs, ai-je en effet été récompenſée ? avant l'arrivée de l'Envoyé extraordinaire Caron en Angleterre, je jouiſſois de douze mille livres de rente qu'il a depuis, en trahiſſant

ma confiance, placées ſur les fonds des affaires étrangeres. « Ces douze mille livres m'avoient » été accordées par Louis XV. dans les pro» pres termes ſuivans : *en récompenſe des ſer» vices que le Sr. d'Eon m'a rendus tant en Ruſſie » que dans mes armées & d'autres commiſſions » que je lui ai données, je veux bien lui aſſurer » un traitement annuel de douze mille livres que » je lui ferai payer exactement tous les ſix mois » dans quelque pays qu'il ſoit,* (hormis en temps » de guerre, chez mes ennemis) & *ce juſqu'à » ce que je juge à propos de lui donner quelque » poſte dont les appointemens ſeroient plus con» ſidérables que le préſent traitement.* A Ver» ſailles le premier Avril 1766. »

Signé, LOUIS.

» La Cour me devroit 318,477 liv. 16 ſous. Caron m'en a donné ou plutôt il s'eſt laiſſé arracher 61,714 liv. 6 ſous : maintenant il ſoutiendroit, ſi je le laiſſois dire, que le ſurplus de 256,763 livres 10 ſous eſt ſoldé par ſon premier paiement. Jugez vous-même, Monſeigneur, des obligations que j'ai à ce grand négociateur & de la gratitude qu'il m'inſpire. »

» Je voudrois pouvoir me diſpenſer de l'imiter en quoi que ce ſoit ; mais ſes lettres injurieuſes, qu'il a le front de m'envoyer à moi-même, circulent & me préſentent ſous les plus odieuſes couleurs ; en conſéquence, daignez, Monſeigneur, écouter la priere qu'il vous fit & que je vous adreſſe à plus juſte titre, de mettre aux pieds du Roi mes plaintes & mes griefs, afin qu'il impoſe ſilence à cet impoſ-

teur, & arrête le cours d'une diffamation qui n'a de fondement que dans ſon impudence & dans ſon penchant à nuire & à tracaſſer : mais non, Monſeigneur, faites-lui grace, laiſſez-le jouir en repos du mépris qu'il inſpire à toutes les ames ſenſibles, laiſſez-le jouir de cette brillante & infame fortune qu'il a méditée en Angleterre ſur les polices de mon ſexe. Quand il s'agit d'argent, il ne ſent plus rien, il eſt comme un cadavre, il ne ſent pas qu'il pue. Toute ma vie, comme militaire, j'ai été auſſi chatouilleuſe ſur l'honneur qu'une fille doit l'être ſur la vertu de chaſteté. Le ſcrupule que j'ai toujours apporté dans ce double objet de ma conduite, me donne aujourd'hui la conſolation de dormir & de mourir tranquille, malgré la calomnie & la méchanceté des hommes. On peut faire paſſer ma vie par le creuſet, elle en ſortira, j'eſpere, auſſi pure que l'or, ſi ce n'eſt aux yeux de Dieu, du moins à ceux des hommes. »

» Le ſeul crime dont S. E. Caron oſe me taxer en public, eſt celui d'ingratitude envers un être auſſi bienfaiſant que celui de Beaumarchais. Il eſt vrai qu'avec une douce compaſſion il rejette cette faute ſur la foibleſſe d'un ſexe à qui l'on doit tout pardonner. Ne vous laiſſez pas toucher le cœur, Monſeigneur, par des paroles auſſi mielleuſes & auſſi amphibiques que les ſiennes ſur ſa prétendue foibleſſe des femmes. Il faut au contraire l'endurcir, car les larmes de Caron en cette occaſion ne ſont que des larmes de crocodile ſa prudence eſt celle du ſerpent. Il reſſem

dans ſa magnanimité parfaitement à ce ſoldat d'Innocent XIV, qui ayant été ainſi que Caron, à moitié tué dans une forêt de la Franconie, fut diſſéqué à Nuremberg. On lui trouva deux geſiers & point de cœur. Qu'il attribue tant qu'il voudra mon ingratitude particuliere au caractere général & incompréhenſible des femmes; je le défie de l'attribuer à mes vapeurs, & je ſuis en état de lui démontrer que ſi les femmes ont cent défauts, les hommes à la Caron ont mille vices. »

» Si je vous enviſageois, Monſeigneur, comme un Miniſtre à l'ordinaire, je m'eſtimerois bien malheureuſe en étant noircie dans votre eſprit par une langue, par une plume, je dirai plus, par une ame à la Caron : mais raſſurée par votre juſtice & votre pénétration, je n'ai rien à craindre de la prévention & des traits empoiſonnés de la calomnie. La plume de Beaumarchais reſſemble à la lance d'Achille, qui n'avoit pas ſitôt bleſſé qu'on en tiroit un ſpécifique à la bleſſure qu'elle avoit faite. La parfaite connoiſſance que le Sr. Caron m'a donnée ſur la conduite adroite de Beaumarchais, m'a forcée à le placer malgré moi dans la claſſe des gens dont il faut être haï, pour avoir le droit de s'eſtimer ſoi-même. Une déplorable révolution m'avoit arraché à ma patrie, m'avoit dépouillé de ma dignité. Mon retour auprès de mon maître eſt le plus beau triomphe de mon innocence, de la juſtice du Roi, de celle du reſpectable vieillard qui gouverne la France, dont la vertu a été ſi long-temps prouvée par le bonheur & le malheur,

& dont la probité eſt auſſi connue que la candeur de ſon ame & de ſes mœurs. Hélas! Monſeigneur, pourquoi le Sr. Caron n'a-t-il pas eu la centieme partie de votre honneur & de votre bonne-foi, je ne ſerois pas aujourd'hui brouillée avec lui, & il y auroit déjà près de trois ans que je ſerois heureuſe dans ma patrie. Vous avez ſi bien ſenti le ridicule qu'il y avoit d'abandonner à la vanité, à la cupidité & aux caprices du Sr. Beaumarchais l'ancien Miniſtre ſecret & public de Louis XV, que par votre derniere lettre vous me faites l'honneur de me marquer en propres termes *d'être ſans inquiétude ſur M. Beaumarchais, de m'adreſſer directement à vous ſans le ſecours d'aucun intermédiaire.* »

» Qu'elle eſt grande ma ſatisfaction, de n'avoir plus rien à faire avec cet adroit charlatan, mais uniquement au Comte de Vergennes; c'eſt-à-dire, au plus vertueux des Miniſtres & au plus honnête des hommes. »

» Je ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, &c.

La Chevaliere d'Eon de Beaumont.

(8)

de Beaumont, ancien
de France en An-
Vergennes, Mi-
partement des

Mai 1776.

grande
ers
affaire, de-
plaint à vous
cette histoire
extraordinaire
Mr. [illegible]
simple
Mr. Barmarchais
de l'influence de ſes
[illegible] de pour d'abuſer
& d'un temps que vous
employer aux bureaux de l'Etat,
[illegible] de vous obſerver ici. Mon-
que *la véritable raiſon ſecrette de la*
humeur de M. de Beaumont dans cette
cette affaire, provient du refus conſ-
ce lui ai fait, ainſi qu'à ſon intime ami
Morande, de les laiſſer avec leurs aſſociés
r tout l'argent des polices ſcandaleuſes qui
nt elevées ſur mon ſexe, ſans qu'ils aient

pu même m'ébranler par leur promeſſe de mettre dans ma poche ſept ou huit mille louis, ſi je voulois avoir pour eux cette infame complaiſance. Ceux qui ont bien connu la trempe de mon caractere en France, en Ruſſie, à l'armée, en Allemagne, & les Anglois qui m'ont vu refuſer conſtamment quinze mille guinées en 1771 pour une pareille opération, n'auront pas de peine à concevoir qu'en cette circonſtance mon indignation a été cent fois plus grande que mon humiliation. »

» Si ce refus obſtiné de ma part a eu le malheur de m'aliéner le cœur de M. de Beaumarchais, mon eſprit s'eſt encore plus aliéné de lui par les actes d'infidélité, de manque de parole d'honneur, & d'une impertinence auſſi incroyable que ſon libertinage. Ce ſont tous ces faits contenus dans cette correſpondance, & les notes y jointes qui ont empêché la concluſion d'une affaire malheureuſe, qui dure depuis tant d'années; & qui, ſous la juſtice de votre miniſtere, devoit être heureuſement terminée, ſans l'avarice ſordide & la conduite impudique, malhonnête & inſolente du Sr. Caron de Beaumarchais. »

» Croyez-vous, Monſeigneur, que depuis près d'un an que le Sr. Caron galope de Verſailles à Londres, & de Londres à Paris, tant pour mon affaire particuliere que pour les autres affaires générales & importantes de la Cour, dont *il ſe dit lui-même & lui ſeul chargé*, tout le temps qu'il m'a accordé pour ſon travail ſérieux & badin avec moi, calculé enſemble, ne peut pas compoſer l'eſpace de qua-

tre ou cinq heures. Il ſemble qu'il ſoit venu à Londres plutôt pour ſes plaiſirs que pour les affaires, plutôt pour négocier avec Morande qu'avec moi. Il n'a jamais travaillé une heure de ſuite chez moi, jamais il n'a rien approfondi. Quelques petites phraſes, cent bons mots étrangers à notre beſogne; voilà à quoi tout ſon travail s'eſt réduit, peut-il appeller cela beſogne faite? »

» La célébrité qu'ont donnée au Sr. Caron ſes mémoires contre Goeſman, ſon Barbier de Séville & ſa facilité à être l'inſtrument, ou le joint de la faction de quelques grands en France, tout cela joint à ſon impudence naturelle, lui a donné l'inſolence d'un laquais parvenu ou d'un garçon horloger qui par haſard auroit trouvé le mouvement perpétuel. Déjà il ſe croit un grand Seigneur; il lui faut un lever, un coucher, des compagnons de voyage, & des complaiſans dans ſes plaiſirs journaliers & nocturnes. L'on doit même imputer à ſon avarice, ſi ce ſicophante miniſtérial n'a point encore de table & de paraſites. »

» Trop grand Seigneur pour traiter lui-même avec moi, qui ai eu l'honneur de négooier avec les Rois, l'Impératrice de Ruſſie & leurs premiers Miniſtres, ce Caron avoit ſubdélégué ſon ami Morande pour négocier à ſa place auprès de moi, tandis que lui, enveloppé dans ſa robe de chambre, ne la quittoit que pour courir à ſes plaiſirs, & s'il paſſoit quelquefois un inſtant chez moi, c'étoit la plupart du temps ſans ſe donner la

peine de deſcendre de ſa voiture : il lui ſuffiſoit de me dire un mot à ma porte de ſon char de triomphe. J'ai eu, contre mon propre caractere, la complaiſance de patienter trop long-temps ; mais à la fin, ennuyée de tant d'inſolence, de ſes tours & de ſes détours, des bavardages & des menſonges de ſon plat Morande, quoique plus ſpirituel & plus adroit que lui en affaires, j'ai envoyé paître ce Caron, & ai mis à ma porte ſon Conſeiller Bonneau, qui, non content de lui avoir procuré une bonne vérole au mois d'Octobre dernier, le mene réguliérement trois fois par ſemaine dans les bordels de Covent-Garden à Londres, où ils font ramaſſer pluſieurs groupes de filles des rues qu'ils font dépouiller pour ſervir & danſer toutes nues, pendant leurs ſales & merveilleuſes orgies. La connoiſſance de ces danſes nocturnes, de ces ſaltinbanques avec de pareils *miniſtraillons noctambules* eſt publique ici. On y ſait que le directeur de ces ballets impudiques eſt le Sr. Caron de Beaumarchais, chargé par le Roi & ſes dignes Miniſtres, d'arranger, en tout bien & tout honneur, les affaires de Mlle. de Beaumont. »

» Il eſt bien triſte pour moi, dans ma poſition, d'en voir le maniment dans les mains auſſi déshonnêtes & auſſi impures. Lorſque vous avez eu la bonté, Monſeigneur, d'envoyer ici M. de Beaumarchais, je croyois n'avoir à traiter qu'avec lui ſeul. Quel a été mon étonnement, lorſque je me ſuis vu avoir plus à négocier avec ſon favori Morande, auteur du Gazetier cuiraſſé, c'eſt-à-dire, avec

un homme qui n'a ni mœurs, ni fortune, ni réputation à perdre, & qui eſt l'ame de tous les plaiſirs & de tous les conſeils du Sr. Caron. Mais le Sr. Caron eût-il traité directement avec moi, ni ſa poſition perſonnelle, ni ſa conduite n'auroient pu me permettre de continuer avec lui aucune négociation publique. »

» Je ne crois pas en effet que le Sr. Caron blâmé au Parlement de Paris, blâmable dans tous les tribunaux & dans toutes les ſociétés honnêtes, ſoit fait pour réparer la réputation d'un ſeul homme victime des paſſions des grands, à plus forte raiſon d'une fille vertueuſe. Morande eſt encore moins propre à donner ce qu'il n'a pas. Ce n'eſt qu'avec répugnance que je prononce le nom de cet aſſocié, il eſt au-deſſous de mon mépris. Un homme qui, après avoir été enfermé à Bicêtre, après avoir fait mourir de chagrin ſon pere, vient à Londres pour y faire imprimer ſon *Gazetier cuiraſſé*, amas confus de ſottiſes contre le feu Roi & toute ſa Cour; qui s'y rend auteur des mémoires ſecrets d'une femme publique, c'eſt-à-dire, de la Comteſſe de Barry; qui ſait mettre à contribution & le Marquis de Marigny & d'autres Seigneurs de cette force, en leur faiſant redouter le fiel de ſa plume; un homme qui lui-même fait imprimer des ſottiſes contre lui-même dans les papiers Anglois pour avoir la méchanceté de les attribuer au Comte de Lauraguais & le plaiſir d'y répondre: puis, qui trois ſemaines après, demande grace & pardon dans les pa-

piers publics au Comte de Lauraguais, en s'avouant lui-même un menteur, un calomniateur, & l'auteur des ſatyres qui avoient paru contre lui-même, peut bien être l'ami & le confident du Sr. Caron & de ſes pareils ; mais n'eſt pas fait pour être celui du Chevalier d'Eon ni pour négocier, même en ſous-ordre, avec lui. Un homme qui dans le ſeul mois de Décembre dernier a fait accoucher de ſon eſtoc, ſa femme, ſes deux ſervantes, & quelques voiſines, peut bien aller de pair pour l'eſprit, les talens & la ſottiſe de conduite avec le fameux Beaumarchais, mais non pas avec le Chevalier d'Eon, & encore moins Mlle. de Beaumont dont la conduite & les mœurs ont toujours été en tout temps & en tous lieux au deſſus du ſoupçon. »

» Je vous ſupplie donc, Monſeigneur, de ne pas prendre comme un manque de reſpect envers vous ni une mauvaiſe volonté de ma part, la réſolution ſage & conſtante où je ſuis de n'avoir plus aucune négociation à faire avec deux pareils ſujets. » .

» Je ne vous dirai pas que le Sr. Caron a communiqué au Sr. Morande ce que j'ai écrit à ſon ſujet au feu Roi & à M. le Comte de Broglie en 1774, par rapport à ſon ouvrage ſur Madame du Barry, que de pareilles infidélités & tant d'autres ſont bien déſagréables dans mon état : mais je me plaindrai de ce qu'il lui communique preſque toutes mes affaires avec la Cour, & que celui-ci s'en va par la ville, les diſtribuant de café en café, de maiſon en maiſon. »

» Eſt-ce ainſi que vous prétendiez être ſervi, Monſeigneur, dans une affaire ſur laquelle vous me faiſiez impoſer un ſilence profond ? cette imprudence eſt cependant une des moindres qu'on ait commiſe. »

» A quel riſque en effet M. de Beaumarchais ne s'eſt-il pas expoſé, en faiſant, à mon inſu, retirer, de l'hôtel du Lord Ferrers, le coffre de mes papiers miniſtériaux, par ſon ami Morande qui, peu de temps après, a témoigné le regret qu'il avoit de ne pas avoir retenu ce coffre, pour mettre M. Beaumarchais ou la Cour de France à contribution ? quel autre riſque n'a pas encore couru mon autre caſſette particuliere, contenant ma correſpondance ſecrete avec le feu Roi & M. le Comte de Broglie, lorſque la nuit du 9 Novembre dernier, M. Caron s'embarqua à Douvres pour Calais ? il étoit ſi accablé ſous le triſte poids d'un cruel mal vénérien, qu'il oublia à l'auberge ſon manteau & ſur un vaiſſeau du lieu, la caſſette de la correſpondance. Les matelots Anglois plus attentifs la jetterent d'un bord à l'autre, & elle manqua de tomber à la mer. Le Sr. Caron, dans ſa barque, n'avoit des yeux que pour une petite caſſette qu'il traîne par-tout après lui, contenant les vieux diamans de ſes femmes & de ſes maîtreſſes, ainſi que mille ducats, dont il dit que l'impératrice Reine l'a gratifié, pour une miſſion qui a manqué lui faire couper le cou, a ce qu'il dit, dans la forêt de Nuremberg. *Credat Judæus appella, non ego.* »

» Il eſt ſi glorieux d'avoir eu cet emploi

que ſemblable à un galérien, il porte à ſon cou une chaîne d'or à laquelle eſt ſuſpendue une petite boîte ovale d'or contenant une petite commiſſion ſecrette large tout au plus d'un pouce ou deux, ſignée par Louis XVI, en date du 14 Juillet 1774, avec ce Taliſman, qui, par haſard lui a ſauvé la vie par un miracle auſſi étonnant que celui qu'il débite avoir couronné ſon voyage incroyable d'Eſpagne, il ſe croit bien ſupérieur aux Miniſtres des Rois & au-deſſus non-ſeulement du blâme des Parlemens anciens & modernes; mais même du jugement intérieur des particuliers, cent fois plus redoutable que les arrêts des Parlemens en fourures. A cela que répondre? ſinon que M. de Beaumarchais a la tête tournée par les careſſes indiſcretes de quelques-uns de nos Princes & qu'il *eſt toujours le même*; c'eſt-à-dire, plein d'eſprit & d'ignorance des affaires de ce monde, rempli d'orgueil & d'impertinence. Il ne voit pas cet homme qui ſe croit illuminé, que les grands ſe ſervent de lui *comme le ſinge ſe ſert de la patte du chat pour tirer les marons du feu* & troubler l'eau claire. „

„ Je vous ſupplie, Monſeigneur, d'être bien perſuadé que, quoique femme, j'ai la vertu & le courage d'un homme & de l'homme le plus vertueux & le plus courageux. Je puis bien, ainſi que je l'ai fait, donner par complaiſance à quelques femmes ou par néceſſité à mes médecins & chirurgiens la démonſtration de mon ſexe : mais je ne le ferai jamais pour aucune ſomme au monde, & ſi la providence daigne me conſerver en ſanté, je ſuis encore en état,

faut plus qu'un honnête homme pour les terminer. Choisissez-en, Monseigneur, un digne du Roi, digne de vous & digne de moi. Mon beau-frere seul, le Chevalier O Gosman, porteur de cette lettre, avec vos pouvoirs, peut tout finir sans dépense, & vous portant le restant de mes papiers je les remettrai avec la même candeur à M.... ou à M.... Si le Sieur Caron avoit eu à me remettre autant de bonne foi & d'argent qu'il a employé d'esprit & d'insolence, en vingt-quatre heures il auroit terminé toutes mes affaires. Cet homme d'esprit peut bien composer les *Fourberies de Scapin* & du *Barbier de Séville* : mais conduire une négociation sérieuse à une heureuse fin, non : il n'en est pas capable : il a trop d'esprit & pas assez de bon sens, beaucoup de pénétration & nulle application au travail : ses courses fréquentes & rapides de Versailles à Londres auxquelles il attache tant d'importance & si peu de secret, ne sont propres qu'à inquiéter l'administration angloise & les Ministres étrangers. On croiroit qu'il a sur les bras toutes les négociations de l'Europe; cependant il n'a que la mienne, le trafic qu'il médite des polices sur mon sexe & sur le commerce des moidores & des bois pour la marine, bois courbes & tortueux comme son esprit. Si vous ajoutez à cela son projet de commerce sur les chiffons, son espionage, & ses malices avec Morande pour inquiéter, avec leur imprimerie secrete, des personnages à Londres, à Paris, & à Versailles *vous saurez tout ce que contient sa tête & son porte-feuille.* „

„ Il s'imagine connoître parfaitement l'An-

gleterre, parce qu'il connoît fort bien toutes les poſtes de Douvres ici, les théâtres & les bordels de Londres : déjà il ſe croit un grand homme d'Etat parce que, d'un ton emphatique & épigrammatique, il déclame quelques maximes paradoxes de politique, qu'on ne pourroit trouver que dans le ſupplément de Machiavel, parce qu'avec le ton naturel de ſa modeſtie orgueilleuſe, il fait confidence au public qu'il n'y a que les papiers d'un portefeuille qui l'embarraſſent, mais jamais les affaires. Cependant malgré ce profond ſavoir, cette dextérité, & ſes courſes légeres à Verſailles, pour abréger, dit-il, la longueur du travail & le faire plus ſolidement, il m'a apporté un ſauf-conduit pour retourner en France, comme *homme*, tandis qu'il vouloit que je reprenne ſur le champ à Londres *mes habits de fille* : il ſtipule dans ſa tranſaction que je dois lui remettre tous mes habits d'homme & il ne m'apporte point les vêtemens de mon nouveau ſexe, ni ne me donne l'argent ſtipulé pour mon trouſſeau ; de ſorte que, ſi j'avois exécuté à la lettre cette tranſaction, je me ſerois trouvée toute nue à Londres au mois de Décembre dernier : admirable moyen, inventé par le ſieur Caron pour me faire donner malgré moi, au public, la démonſtration de mon ſexe & par-là malgré moi empocher l'argent des polices, que lui & ſes aſſociés avoient achetées d'avance. „

„ Je ne puis, Monſeigneur, mieux comparer l'ambaſſadeur extraordinaire Caron qu'à Olivier le Dain, barbier, non de Séville, mais de Louis XI. Il a ſa naiſſance, toute ſa vanité

& ſon inſolence. On peut dire des deux qu'un homme de baſſe extraction élevé à une dignité reſſemble à un mendiant qu'on met à cheval; ils courent tous deux au diable, dit le Proverbe anglois. „

„ En 1472, ce barbier favori eut l'effronterie de prendre ſur lui la commiſſion de réduire la ville de Gand : mais les Gantois qui le connoiſſoient ſe moquerent de lui. En 1775, le Barbier de Séville prend ſur la commiſſion délicate de tondre & de déſarmer à Londres l'indomptable Capitaine de Dragons & de vouloir réduire une femme au ſilence ; mais le Chevalier d'Eon qui connoît l'audace de B. & qui eſt en état de faire la barbe à tous les barbiers de Séville, a pitié du ſieur Garon. Il devroit ſentir, ce Caron, que cette commiſſion eſt au-deſſus de ſes forces, ſur-tout, quand au-lieu de bonne foi il apportoit la ruſe, quand au-lieu d'argent, il apporte des paroles inſolentes. „

„ Je pourrois encore comparer l'envoyé B. à Laigues que le Cardinal de Retz envoya avec autant de répugnance que de complaiſance à Bruxelles. Voici l'idée que ce Cardinal avoit de ſon envoyé & comme il s'en explique lui-même. „

„ Le valet de chambre qu'il m'envoyoit,
» apportoit une dépêche de lui pleine d'eſ-
» prit, qui me fit pitié. Il ne parloit que des
» bonnes intentions de l'Archiduc & de la ſin-
» cérité de Fuenſaldagne & de la confiance
» que nous devons prendre en eux. Il croyoit
» déjà gouverner Fuenſaldagne. Quel plaiſir
» d'avoir un négociateur de cette eſpece,

» dans une cour où nous devions avoir plus » d'une affaire. Noirmontier, qui étoit ſon » intime ami, avoua lui-même que la dépêche » étoit impertinente. Cette dépêche de Laigues » fut la premiere & la derniere. »

» Il en ſera ſans doute de même de celle de l'envoyé extraordinaire B. on y verra partout de l'eſprit & nulle part un jugement ſolide ſur les affaires politiques dont il n'a pris connoiſſance qu'en galopant. Comme il s'étoit mis en tête qu'en m'épouſant, il deviendroit bientôt ambaſſadeur extraordinaire & Morande ſon ſecrétaire d'ambaſſade, ils peuvent prendre, tous deux en paſſant, cette leçon politique de Mlle. de Beaumont. Quels que ſoient mon ſort & la déciſion de mon affaire, je vous ſupplie d'être bien perſuadé que je ne ceſſerai d'être avec une parfaite reconnoiſſance & un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre dévoué ſerviteur.

Signé, le Chevalier d'EON.

De Verſailles, le 23 Octobre 1778.

M. de Sartine ayant écrit l'autre jour un billet à M. Necker pour lui demander s'il pouvoit compter d'avoir à la fin de ce mois les huit millions deſtinés à la marine, le Directeur des finances lui a répondu : *Vous en aurez deux millions de plus, à la recommandation du Roi, ainſi ſoyez tranquille.*

Le Duc de Chartres qui eſt à la Cour à Marly depuis

depuis pluſieurs jours, y jette feu & flamme contre M. de Sartine & ſe trouve fortement ſecondé par M. le Comte d'Artois. Le grand grief du Duc de Chartres, eſt ſon ſoupçon que c'eſt le Miniſtre de la marine qui retient le Roi d'accorder à ce Prince le brévet de ſurvivance à la charge de grand Amiral.

Le Comte de Genlis vient d'être exilé. Cela va redoubler la mauvaiſe humeur du Duc de Chartres qui s'en prendra encore à M. de Sartine.

De Verſailles, le premier Novembre 1778.

La Cour eſt revenue de Marly enchantée de plaiſirs qu'elle y a goûtés. Dans les derniers jours la Reine avoit établi une eſpece de café où les Seigneurs & Dames ſe rendoient le matin en chenille; toute étiquette en étoit bannie, chacun y étoit avec la liberté accoutumée dans cette ſorte de Maiſon. On ſe mettoit à une petite table & ſe faiſoit ſervir ce qu'on vouloit.

M. Necker dont on vouloit croire la ſanté miniſtérielle à ſa fin, vient de donner encore un ſigne de vie non équivoque & très-marqué. La ſuppreſſion de toutes les caiſſes royales pour en réunir les fonds au tréſor royal, eſt un coup de maître déjà tenté par des Contrôleurs-généraux, mais qu'ils n'ont pas eu la force de conſommer. Comme cette opération attaque au vif tous les Tréſoriers-généraux & même les Miniſtres pour les départemens deſquels il y a des Tréſoriers, on eſt curieux de voir ſi le Roi tiendra bon aux plaintes & réclamations des divers intéreſſés.

Le Roi vient de nommer M. le Duc de Chartres Colonel général des troupes légeres de France, mais ce Prince renoncera avec bien du regret à la charge de grand Amiral.

Le Comte de Lauraguais paſſera l'hiver en exil dans ſa Terre, à cauſe de la réponſe trop plaiſante qu'il a faite à M. Necker ſur la propoſition de faire rentrer le Roi dans les domaines de la Couronne que ce Seigneur poſſede.

Comme chez nous tout le monde s'en mêle, le comédien Molé & quelques-uns de ſes camarades ont ceſſé leurs fonctions à cauſe d'une diſpute avec le Duc de Villequier, l'un des quatre premiers Gentilshommes de la Chambre.

De Paris, le 3 Novembre 1778.

Qui auroit jamais cru, Monſieur, que le premier hommage rendu à la mémoire de Voltaire, ſeroit dû à M. Paliſſot, lui qui s'eſt toujours déclaré dans tous ſes écrits & dans toute ſa conduite l'ennemi le plus irréconciliable des philoſophes, lui qui dans ſa comédie contr'eux, les a peints comme des fourbes & des charlatans qui enſeignoient à voler dans la poche, lui enfin qui dans ſes mémoires à l'article du chef de cette ſecte, a employé tout ce qu'il avoit d'adreſſe pour faire appercevoir le fond de ſa penſée à travers tous les éloges qu'il ſembloit prodiguer à l'Apollon de nos jours ? ce n'eſt plus aujourd'hui un tribut équivoque : c'eſt un panégyrique en regle. C'eſt une brochure d'environ une centaine de pages *in-octavo* entiérement en l'honneur de l'auteur de

la Pucelle. Il ne s'y borne pas à rendre à l'univerſalité de ſes talens la juſtice qui lui eſt due : mais il en fait encore dans chaque genre le coriphée de la littérature & de tous les écrivains préſens & à venir. Selon M. Paliſſot, Voltaire étoit le poëte le plus ſublime, le tragique le plus étonnant, l'hiſtorien le plus exact, &c. &c. &c. Il fait plus. Il entreprend de le juſtifier de tous les reproches qu'on lui a faits. Ecoutez M. Paliſſot. « Un peu gâté, dit-il, par l'adulation qu'il aimoit, aigri par l'envie qu'il avoit excitée, il ne connoiſſoit aucun frein ni dans ſes emportemens ni dans ſes écrits échappés au premier mouvement de ſa paſſion ; incapable au fond, de ſe venger autrement que par ſa plume ; il ſembloit ſe complaire dans des projets de vengeance qui s'évanouiſſoient avec ſa colere. A le juger par cette fougue momentanée, on l'eût cru voiſin des plus grands excès & tout prêt à nuire ; mais il ne le fit jamais. Il ſe répandoit en ſarcaſmes, quelquefois même en invectives trop exagérées pour être véritablement offenſantes : mais on ne connoît aucun homme qu'il ait réellement perſécuté, aucun dont il ait détruit ou cherché à détruire la fortune. Ennemi d'autant moins dangereux qu'il l'étoit à découvert & que ſon extrême vivacité étoit connue. Il n'eut jamais à ſe reprocher d'avoir fait le malheur de perſonne. Il fit au contraire beaucoup d'ingrats. » Il ſeroit à ſouhaiter pour l'honneur des lettres & de l'humanité que tout ce que M. Paliſſot avance ici, fût vrai : mais ſi une foule de faits bien conſtatés dépoſent contre cette aſſertion

que deviendra cet emphatique éloge ? par exemple, comment juſtifiera-t-il la conduite de Voltaire avec la Beaumelle qu'il n'a ceſſé de perſécuter même dans le tombeau, en répandant & en faiſant répandre par ceux qui portoient ſa livrée, que la Beaumelle avoit volé des boîtes d'or, & en le faiſant renvoyer de Berlin ? comment juſtifiera-t-il une certaine lettre conſignée dans je ne ſais quelle critique de M. Clément, par laquelle le héros de M. Paliſſot dénonce au Parlement le ſéjour qu'après ſon procès J. B. Rouſſeau fit à Paris *incognito*, dans le deſſein de le faire arrêter ? que répondra-t-il, lorſqu'on lui fera remarquer les paſſages nombreux de ſes ouvrages où il s'efforce de démontrer, plus de trente ans même après la mort de notre Pindare, qu'il étoit véritablement l'auteur des fameux couplets, tandis qu'aujourd'hui la plupart des gens ſenſés penſent le contraire & que du moins ils en doutent ? Que répondra-t-il, lorſqu'on lui objectera & le poëme de la guerre de Geneve, ſatyre affreuſe contre l'autre Rouſſeau, & l'éloge prétendu de Crébillon qui a paru quelque temps après ſa mort ! enfin que dira-t-il, lorſqu'on lui prouvera que non-content de déchirer la perſonne & les ouvrages de ſes ennemis par des ſatyres publiques auſſi pleines de violences que de calomnies, il s'eſt permis encore une foule d'intrigues viles, ſourdes & ténébreuſes pour décourager ceux dont il redoutoit les talens & pour nuire à ceux qui étoient l'objet de ſon reſſentiment ? Je ſuis perſuadé qu'avec toute ſon éloquence, le panégyriſte feroit fort em-

barraſſé, A Dieu ne plaiſe que je veuille rabaiſſer la gloire d'un écrivain célebre à ſi juſte titre & aux talens duquel, ſans l'avoir jamais connu particuliérement, perſonne n'a rendu intérieurement plus de juſtice que moi? Je ſais qu'il a rendu des ſervices ſignalés aux Calas, aux Sirven, aux Montbailly, à la mémoire de M. de Lally, &c. &c. &c. Je ſais qu'il a fait dans ſes terres tout le bien qui a dépendu de lui. Je ne ſuis point aſſez aveugle pour fermer les yeux ſur ſes belles actions; mais s'il eſt affreux de les dénigrer & de ne pas rendre juſtice à ſon mérite ſupérieur, il n'y a pas moins de lâcheté à diſſimuler ſes foibleſſes & ſes vices. Je ſuis même perſuadé qu'en faiſant l'éloge des grands hommes, l'hiſtoire ne doit point craindre de rappeller les ſcenes ſcandaleuſes où des reſſentimens humilians ont pu les engager ni de retracer les excès auxquels par une vanité trop aveugle, ils ont été aſſez malheureux de s'abandonner. Il faut les montrer tels qu'ils ſont à la poſtérité & tranſmettre à nos yeux leurs brigues & leurs ridicules, pour empêcher les hommes d'y avoir recours. Ces tableaux ne ſont pas moins eſſentiels pour retenir ces écrivains pervers qui, dénués de toute eſpece de talens, penſent mériter une réputation qu'ils ne doivent qu'à leur baſſeſſe. C'eſt ainſi, dit un de nos écrivains, que les Spartiates montroient à leurs enfans, pour les porter à la tempérance, des eſclaves plongés dans l'ivreſſe & rendus ſtupides par le vin. Le ſeul article où le panégyriſte abandonne ſon héros, eſt celui de la religion. Voilà, Monſieur, le-

que me M. Paillot vient de publier de M. de [illegible]. Les petites anecdotes qu'il contient [illegible].

« Depuis quelques jours, l'idée de la mort [illegible] ne cessoit [illegible] cesse. Jamais il ne fut [illegible] de mélancolie qu'en revenant de chez Madame la Marquise G*** dont il avoit été [illegible] dans la première jeunesse, lorsqu'elle étoit Mademoiselle de L***. *Je viens*, dit-il, *d'une [illegible] Pantre; je ne me suis jamais [illegible] aussi malheureux.* C'étoit pour Madame [illegible] de L*** qu'il avoit fait l'épître si [illegible].

« [illegible] avant sa maladie, il vint voir [illegible] Madame de Villette, & après quelques [illegible] d'entretien le plus sombre, [illegible] des Rois d'Egypte, [illegible] de mort de-

[illegible] Paris, je suis venu [illegible]

[illegible] présentoit [illegible] mon tombeau [illegible] & me fait trembler. »

Je ne puis me refuser à citer des vers charmans [illegible] sont connus de personne. Voltaire, fort [illegible] encore, les adressa au duc Léopold & à Madame la Ducheſſe de Lorraine. Ils accompagnoient un des premiers exemplaires de la tragédie d'Oedipe. »

O vous, de vos ſujets l'exemple & les délices,
Vous, qui regnez ſur eux en les comblant de biens;
De mes foibles talens acceptez les prémices:
C'eſt aux dieux qu'on les doit & vous êtes les miens.

Quelque médiocre que ſoit cet éloge de Voltaire par M. Paliſſot, il faut, s'il vous plaît, que vous vous en contentiez, en attendant celui qu'on nous promet, & que nous attendons avec impatience d'un Souverain qui ſait chanter les talens dont il eſt le rival, comme il ſait combattre & vaincre.

Mlle. Saint-Val la jeune, après avoir été éclipſée quelque temps, a reparu tout-à-coup avec un éclat qui a ſurpris tout le monde. Elle eſt aujourd'hui l'actrice à la mode. Elle a joué dernièrement *Andromaque* avec un intérêt ſi touchant qu'on a cru voir la veuve d'Hector même qui regrettoit ſon époux & défendoit ſon fils. Le théâtre françois a beſoin de cette actrice pour le ranimer un peu.

Un artiſte vient de perfectionner les cadrans ſolaires qui annoncent l'heure de midi par un coup de canon. On avoit eu deſſein d'en poſer un ſemblable ſur la Samaritaine, & je ne ſais ce qui en a empêché l'exécution. Il fait auſſi de petits cadrans ſolaires très-ornés qu'on peut porter dans la poche comme une montre.

CONTE.

Un Curé franc diſoit à ſon tailleur
Qui lui prenoit meſure de ſoutane :
» Ne ſerois-tu pas un voleur !
» Dans ton métier, je crois que tu n'es pas un âne.
» Dis vrai — *moi*, *Monſieur le Curé*,
Je ſuis un honnête homme, & peux ſans vanité
Me montrer en tout lieu, ſans nulle défiance.
Il eſt aiſé de voir à la défenſe

Que le tailleur pour l'inſtant oublioit
Qu'à ſon confeſſeur il parloit.
Mais le Curé qui s'en ſouvint ſans doute,
Lui dit. « J'ai tort : je plaiſantois. Ecoute.
» Ma ſoutane me gêne au conde & ſous les bras,
» Il eſt bien vrai : je ſuis un peu plus gras
» Que l'an paſſé : je n'étois que Vicaire.
» C'eſt un métier où l'on n'engraiſſe guere.
» Beaucoup de peine & peu d'argent
» Etoit mon lot : mais j'éprouve à préſent :
» Que bon vin, bon lit, bonne chere,
» Engraiſſent mieux que lire ſon bréviaire,
» Auſſi je.... mais ce n'eſt pas ton affaire.
» C'eſt la mienne... au fait. Prends du drap ce qu'il faut.
» Que ma ſoutane ſoit large du bas en haut.
» Sur-tout à celle-ci ne la fais point ſemblable ;
» Car quand je veux lever le bon Dieu.... c'eſt le
diable.

De Paris, le 5 Novembre 1778.

L'AUTEUR des tableaux de la Suiſſe & de l'Italie vient de propoſer, par ſouſcription, *un Eſſai ſur la Muſique* en deux volumes *in-quarto*, ornés d'un grand nombre de figures & de chanſons notées. Dans cet ouvrage on développera le ſyſtême de toutes les muſiques des différens peuples de la terre, tant anciens que modernes. On donnera une deſcription de tous les inſtrumens depuis plus de deux mille ans, avec une notice de la vie & des ouvrages de tous les compoſiteurs, muſiciens, poëtes lyriques & auteurs qui ont écrit ſur la muſique, Grecs & Romains, François & Italiens, & l'on

y prouvera enfin que la muſique des anciens n'avoit aucun des avantages miraculeux qu'on lui attribuoit.

Sentimens de reconnoiſſance d'une mere, adreſſés à l'Ombre de J. J. Rouſſeau.

» PARMI les hommages éclatans que les talens viennent rendre au grand homme qui n'eſt plus, une voix ſimple & naïve ne pourroit-elle s'élever ſans offenſer ſa mémoire, & pour n'avoir pas reçu de la nature une portion de génie dont elle doue les bienfaiteurs de l'humanité, faudroit-il fermer ſon cœur à la douce expreſſion de la reconnoiſſance qu'ils nous ont inſpirée ? Non, ce n'eſt pas de toi, ombre aimante de Rouſſeau, que je dois craindre ces rebuts orgueilleux ; l'hommage ingénu d'un enfant eût flatté ton ame pure & ſenſible. Tu ne dédaigneras point un foible tribut que je te dois à tant de titres, & que j'ai tant de plaiſir à te préſenter. C'eſt toi qui as éclairé mon eſprit en échauffant mon cœur ; c'eſt toi qui m'as montré la voie preſque effacée qui devoit me rapprocher de la nature ; ta main bienfaiſante l'a ſemée de fleurs, & tu m'as conduite au devoir par la route des plaiſirs. »

» Hélas ! je ne puis me rappeller ſans douleur ces temps où une mere ſembloit ſe dépouiller des ſentimens les plus chers à ſon ame. Le charme qu'elle éprouvoit à ſerrer contre ſon ſein le fruit de ſa tendreſſe, ſes yeux que la nature rempliſſoit de larmes pour l'avertir bien un cruel abandon ſeroit contrai

vues, tout lui défendoit vainement de laiſſer échapper de ſes bras l'enfant à qui elle venoit de donner le jour. Quelle eſt donc cette puiſſance barbare qui nous fait agir contre nos intérêts les plus chers, nous fait étouffer les ſentimens les plus tendres, pour ſuivre des exemples cruels dont nous n'avons à recueillir que des remords ? Eſt-il bien vrai qu'effrayée de quelques ſujétions légeres qu'il falloit s'impoſer, une mere ait pu ſe réſoudre à livrer ſes enfans à d'avides mercenaires, dont l'ame eſt déjà flétrie par le prix qu'elles mettent à des ſoins inappréciables ? Se peut-il qu'elle ne ſe ſoit jamais repréſenté le fruit de ſes tendres amours, eſſuyant les duretés d'une femme ſauvage, qui inſenſible à ſes larmes, ſourde à ſes cris plaintifs, ne lui apporte des ſecours involontaires que lorſqu'elle eſt fatiguée de la longueur de ſes gémiſſemens, qui comptant pour rien les maux qui, ſans ôter la vie, la rendent inſupportable, ne ſe croit point reſponſable des infirmités dont le malheureux peut être aſſailli dans un âge plus avancé, lorſqu'éloigné de ſes regards, elle aura oublié qu'il fût un jour nourri de ſa propre ſubſtance ? »

» Pauvres enfans, que votre deſtinée étoit malheureuſe avant que vous euſſiez trouvé un défenſeur ! Mais la nature en mere tendre n'a pu ſouffrir plus long-temps que tous ſes bienfaits demeuraſſent inutiles ; elle a pris ſoin de former de ſes dons les plus précieux un homme qui pût nous faire entendre ſes reproches & ſes ordres ; ſa voix eſt enfin deſcendue dans nos cœurs, elle nous a demandé grace pour l'in-

nocent que nous portons dans notre ſein ; la tendreſſe maternelle s'eſt éveillée à ſes juſtes plaintes ; elle a ouvert ſes tréſors, & étonnée de ſes richeſſes, elle a ſenti le beſoin d'en jouir. »

» Donner l'exiſtence eſt devenu trop peu pour une mere. Elle veut, en allaitant ſon enfant, lui donner cette premiere preuve que ſes jours lui deviendront plus chers que les ſiens. Elle le prend dans ſes bras, ſes yeux ne s'attachent ſur lui que pour ne le plus quitter ; elle ſe plaît à interpréter ſes deſirs en lui donnant ce que la nature lui a confié pour la conſervation de ſes jours. »

» Ses premiers beſoins étant ſatisfaits, elle jette ſur lui des regards encore plus touchans ; elle ne tremble plus de s'en voir ſéparée que par la Parque inhumaine, car ſans elle, qu'auroit-elle à redouter ? Quel œil plus vigilant & plus attentif que celui d'une mere ? Il ſemble, dans ces délicieux inſtans, que tous ſes ſens ne lui ont été donnés que pour veiller à ſon ouvrage. »

» Loin d'elle à jamais ſes liens cruels qui enlevent aux enfans le libre uſage de leurs facultés naiſſantes, arrêtent toutes leurs fonctions, tous leurs développemens, & dès leur entrée dans la vie, travaillent à détruire tous les avantages qui devoient la leur faire chérir. »

» Quel ſpectacle bien plus ſatisfaiſant pour elle, de les voir ſe livrer à tous les mouvemens que leur preſcrit la nature, de lire ſur leur front une douce joie qui ſe répand ſur tous ceux qui les obſervent ! Leurs mouvemens

ont retrouvé les graces qu'ils avoient perdues. La gaîté eſt peinte ſur leur viſage. La franchiſe, fille de la liberté, brille dans tous leurs traits. Leurs careſſes, leur langage, tout annonce l'heureuſe diſpoſition de leurs organes. Quel plaiſir de les voir occupés dans des jeux à montrer leur ſoupleſſe ! Il ſemble qu'ils vous diſent : *Nous avons remporté une victoire : c'eſt à Rouſſeau que nous conſacrons nos plaiſirs, ce ſont des fêtes pour honorer ſa mémoire.* »

» O tendre & généreux Libérateur de ce petit peuple, toi qui lui as ôté ſes chaînes, & de l'eſclavage l'as fait paſſer à un heureux état de liberté, c'eſt avec lui que je viens t'offrir ce tribut de reconnoiſſance ; c'eſt par ſes mains pures que je viens brûler de l'encens ſur ta tombe & la couvrir de fleurs. »

» Si tout ce qui déforme la belle nature, tout ce qui étouffe les ſentimens de pitié & de tendreſſe eſt proſcrit déſormais par les races futures ; ſi les familles deviennent plus unies ; ſi les enfans aiment davantage ceux à qui ils doivent plus que le jour ; ſi les unions deviennent plus douces par le ſpectacle d'une mere entourée de ſes mains, c'eſt à toi que l'humanité doit tous ces bienfaits. «

Comme depuis quelque temps on ne voyoit plus ici l'homme du jour M. de Beaumarchais, quelques perſonnes s'étoient aviſées de croire & de dire qu'il avoit été arrêté par ordre du gouvernement. On ſait aujourd'hui qu'au contraire il voyageoit alors paiſiblement en Angleterre pour ſes affaires ; l'avidité avec laquelle les gazetiers affamés de nouvelles ſe plaiſent à re-

cueillir les moindres anecdotes, lui avoient fait prendre le nom de *Duval*, pour éviter de figurer dans leurs feuilles, mais il avoit eu ſoin d'en prévenir les principaux membres du Miniſtère Anglois, pour obvier à toute interprétation ſiniſtre, ceux-ci lui avoient fait dire qu'il pouvoit être tranquille. Un ſous-Secrétaire d'Etat nommé *Fraſer*, ayant appris que le Sr. Duval n'étoit autre que M. de Beaumarchais, animé par un zele patriotique, lui députa un nommé *Forth*, pour lui déclarer qu'on pendoit en vingt-quatre heures les eſpions en Angleterre. M. Duval remercia par écrit l'honnête ſous-Miniſtre de ſon avis, & lui manda qu'il croyoit le devoir payer par un autre; qu'on venoit de l'informer, que le Parlement avoit ordonné de pendre en douze heures tous les ſots, & qu'ainſi il n'avoit pas un moment de temps à perdre.

Neuf particuliers, parmi leſquels étoit un Prêtre revêtu d'une étole, ont été trouvés à ſix heures du matin dans la forêt de Bondy, creuſant une foſſe. Un garde des chaſſes qui les a vus, a averti la Maréchauſſée; les informations qu'elle a priſe, ont conſtaté que l'eſpoir de trouver un tréſor, avoit réunis ces gens dans ces lieux. Un Commandeur de Malte étoit, dit-on, du nombre de ces gens avides & crédules.

Outre l'ouvrage imprimé tout récemment ſur les principes, on va en imprimer un autre du Sr. Duval ſur la chimere de l'expreſſion muſicale; ces deux ouvrages, dont le premier eſt donné comme un modele de muſique ſimple,

de conſonnance pure, & d'accords parfaits ; & l'autre comme une démonſtration de ce qui a l'air d'un paradoxe ; ſavoir, qu'il ne peut y avoir de muſique expreſſive, pittoreſque, & encore moins imitative. Ces deux ouvrages, dis-je, ſont d'une ſingularité qui prouve combien l'opinion eſt ſuſceptible de probabilités & de vraiſemblances.

On va imprimer auſſi les anecdotes de *Septimanie*, ouvrage qui étonnera, dit-on, le lecteur par la ſingularité des faits.

On parle beaucoup ici d'un ouvrage intitulé : *Hiſtoire de la fondation des colonies des anciennes Républiques*, adaptée à la diſpute préſente de la Grande-Bretagne avec ſes Colonies Américaines.

De Verſailles, le 6 Novembre 1778.

» Le Comte d'Aranda veut la guerre de terre ; M. de Sartine ne la veut que de mer. M. de Vergennes ne voudroit ni l'une ni l'autre. M. de Montbarrey les voudroit toutes-deux à la fois. M. de Maurepas, qui aimeroit mieux la paix, voudroit du moins qu'on s'en tînt à la guerre de mer, & ſur-tout ſans déclaration de guerre, à l'exemple des Anglois. Le Roi ne veut rien de tout cela, & conſent à tout. » Voilà la maniere aſſez plaiſante dont nos Courtiſans expliquent le ſyſtême actuel du Gouvernement.

Le ſecond & le troiſieme des fils naturels laiſſés par feu le Prince de Conti, viennent d'être guéris de la petite-vérole, avec les ſeuls

ſecours de la limonnade & du grand air. Méthode nouvelle fort à la mode en ce moment.

Toute la haute finance eſt en rumeur à cauſe de l'arrêt du Conſeil concernant les caiſſes des départemens; on cabale tant qu'on peut contre M. Necker, mais quoique M. de Maurepas ne l'aime plus, il a répondu aux plaignans: *Il faut vous réſigner, car je n'en parlerai plus au Roi.*

On s'attendoit bien que M. le Duc de Chartres ne ſe contenteroit point de la charge de Colonel-Général des troupes légeres; ce Prince a demandé au Miniſtre que cette faveur royale ne fût pas annoncée dans la gazette de France, parce que *cela étoit de trop mince importance.*

Ce Prince a en même-temps demandé & obtenu l'agrément de lever une légion ſous ſon nom à l'inſtar de celle du Duc du Lauzun. On ſoupçonne que M. de Sartine aura fait inſpirer à *Monſieur*, frere du Roi, le deſir de devenir Grand-Amiral, afin d'oppoſer au Duc de Chartres un concurrent reſpectable, & que ce Miniſtre en a eu d'autant moins de peine à porter le Roi à refuſer cette charge au Duc de Chartres.

Quoi qu'il en ſoit, ce Prince & M. le Comte d'Artois, à la tête d'une nombreuſe cabale, & M. Necker qui s'y eſt joint, font tous leurs efforts pour perdre M. de Sartine dans l'eſprit du Roi. Derniérement M. Necker, ſe trouvant avec ce Miniſtre en préſence du Roi, vantoit ſes ſervices & ſon déſintéreſſement, & ajouta: Je jouis, Sire, de deux cent cinquante mille

communes, des caracteres médiocres, cachés ſous l'éclat impoſant d'une qualité brillante, qui ſecondée par d'heureuſes circonſtances, s'eſt montrée quelquefois avec avantage & a jetté quelques éclairs paſſagers. Il eſt peu de ces ames fortes & vigoureuſes qui n'empruntent leur mérite ni des paſſions ni des événemens & ne ſe démentent jamais; qui ſe déterminent par leur raiſon, agiſſent par leur volonté, rempliſſent leurs devoirs par le ſeul amour de l'ordre, aiment le bien, parce qu'il eſt le bien, & dont toute la vie, retraçant la ſublime uniformité des loix de la nature, ſemble ſe développer d'après un ſeul principe, comme l'arbre d'après le germe où il étoit renfermé & qui ne change, en croiſſant, ni de nature ni d'eſpece. Ces hommes ſont les vrais ſages. »

» Ce ne ſont pas eux qui font le plus de bruit dans l'univers. Si leur naiſſance les place ſur la route qui mene aux dignités & aux fonctions publiques, ils y arrivent preſqu'en ſilence par le long chemin du mérite & des devoirs; & montés ſur le théâtre du monde ils n'aſpirent point à donner des ſcenes éclatantes. Indifférens aux aveugles ſuffrages du peuple, ils ne s'agitent point pour forcer leur rôle & enlever les applaudiſſemens. Soit qu'on les remarque, ſoit qu'on les oublie, ils rempliſſent également leur tâche. L'eſtime ou l'ingratitude des hommes n'influe point ſur leurs actions. La portion de leur vie qui reſte cachée dans l'obſcurité eſt auſſi belle que celle qui ſe montre au grand jour; & leur ſageſſe eſt ſous un

voile que ne pénètre pas toujours l'œil du vulgaire. Tel fut l'homme vertueux & rare dont j'entreprends aujourd'hui d'honorer la mémoire, &c. »

Vous avez entendu parler Monſieur, de l'attachement tendre & conſtant de feu Mgr. le Dauphin pour M. le Maréchal du Muy. M. le Tourneur compare ce dernier à Agricole qui pleure un ſecond Germanicus. Rien de plus touchant que leur liaiſon, de plus déchirant que la priere que l'héritier préſomptif de la couronne adreſſoit chaque jour au ciel pour la conſervation de ſon ami. Je n'ai pu la lire ſans verſer des larmes. Elle produira ſans doute le même effet ſur vous. La voici.

» Seigneur, Dieu des armées, arbitre Souverain de la vie & de la mort, qui, au milieu des combats, détournez les coups de l'ennemi, loin de ceux dont vous avez réſolu de prolonger les jours, exaucez ma priere, en prenant ſous votre protection votre fidele ſerviteur du Muy, éloignez de lui le fer & le feu, les maladies & les atteintes mortelles de la contagion. Soutenez-le dans ſes travaux, afin qu'il continue à me donner, comme il a toujours fait, des conſeils pleins de piété & de ſageſſe & qu'il m'aide à défendre la religion & la juſtice. »

Vous jugez bien, Monſieur, de la douleur du Maréchal du Muy qui déjà étoit inconſolable de la perte du Prince, lorſque cette priere trouvée dans les papiers du Dauphin après ſa mort, vint rouvrir la ſource de ſes larmes & enfoncer encore plus avant le trait

dont ſon cœur étoit déchiré. Depuis ce moment, le Maréchal n'aſpiroit qu'à joindre ſon auguſte ami dans la tombe. C'eſt au pied du Prince qu'il veut qu'on l'enterre, & il fait graver ſur la pierre une épigraphe latine qui veut dire. *Ce n'eſt qu'ici que finira ma douleur.*

Il faut le voir tantôt refuſant du Dauphin le gouvernement d'Alſace dont on avoit privé M. de Broglie; il ne vouloit pas, diſoit-il, accepter la dépouille d'un général diſgracié; tantôt refuſant à Louis XV la place de Miniſtre de la guerre que le Monarque lui offroit. Enſeveli dans la retraite, il n'étoit occupé qu'à pleurer le Prince qui l'avoit chéri, quand Louis XVI monta ſur le trône, & qu'il offrit au Maréchal la même place que lui avoit offerte Louis XV, il l'accepta en diſant; *j'aurois pu refuſer le Roi; mais je ne puis oublier les droits qu'a ſur moi le fils de Mgr. le Dauphin.* On ſait avec quelle ſévérité & quel déſintéreſſement il exerça ce miniſtere. Il ne voulut recevoir que cinquante mille francs pour ſon établiſſement, qui ſuivant l'état qu'il en donna, montoit à plus de cent vingt mille livres. Il n'a jamais poſſédé d'autre gouvernement que celui de Villefranche en Rouſſillon qui ne rapporte que ſept ou huit mille livres, qu'il diſtribuoit en bonnes œuvres ſur les lieux. Voici une anecdote qu'il ne faut pas oublier. Un ſoldat obſcur ſe préſente à ſon audience & perce la foule des courtiſans. Ce guerrier ſans nom a payé ſa dette à la patrie dans nos îles lointaines, & la patrie lui doit encore

les reſtes de ſon foible ſalaire, (48 livres) Du Muy ſort avec lui, le conduit lui-même au tréſor qui lui doit, & le renvoie ſatisfait dans ſa chaumiere.

Vous ſavez que ce Miniſtre n'eut pas le temps d'exécuter tout le bien qu'il projettoit. Il avoit depuis long-temps un mal qui lui cauſoit les douleurs les plus aiguës. Il ſe détermine à l'opération de la pierre. En prenant congé du Roi, il lui dit : *Sire dans trois ſemaines, je ſerai aux pieds de votre Majeſté ou à ceux de votre auguſte Pere.* Ce dernier preſſentiment fut le plus vrai. Après avoir ſouffert avec une fermeté ſtoïque les douleurs de l'opération, il mourut avec tranquillité, & n'eut d'autre regret en mourant, que de ſe ſéparer pour jamais d'une épouſe vertueuſe & chérie, à laquelle il n'étoit uni que depuis peu de temps. Il avoit épouſé en Septembre 1774, Antoinette Baronne de Blanckart, Chanoineſſe de Neufs, & il eſt mort en 1775. M. le Marquis de Caſtries a dit de cette Dame, auſſi ſpirituelle qu'aimable, qu'il ſouhaitoit que le ciel lui donnât une mere, une épouſe, & une fille qui lui reſſemble.

Je ne connois point Monſieur, de diſcours écrit avec tant de chaleur & d'élégance. Les morceaux que je vous ai cités ſuffiront pour confirmer ce jugement.

Je vous avois marqué que J. J. Rouſſeau avoit condamné aux flammes, avant de mourir, une ſuite qu'il avoit faite à ſon immortel ouvrage d'Emile, un des plus beaux monumens, ſelon moi, s'il n'eſt pas le plus beau,

qui ſoient ſortis de la main des hommes. Cette nouvelle qui n'étoit que trop vraie a excité vos juſtes regrets : mais aujourd'hui je viens vous apporter une bien douce conſolation, en vous apprenant qu'on a retrouvé une ſeconde copie de cette ſuite, & que ſa veuve ſe propoſe de la joindre à la nouvelle édition qu'elle ſe prépare à publier des œuvres complettes de ſon illuſtre époux. On nous fait eſpérer auſſi inceſſamment ſes mémoires ſi ardemment deſirés. En attendant, on vient de donner au public un recueil de ce qu'il a fait dans ſa jeuneſſe. Je vous en entretiendrai une autre fois. Vous êtes ſans doute curieux de voir le point d'où le grand homme eſt parti, & enfin d'examiner par vous-même, dans pluſieurs lettres qu'on y a raſſemblées de lui, ſi ce caractere qui a paru ſi ferme & ſi inébranlable, dans les jours de ſa gloire & de ſes malheurs, étoit le même dans un temps où il ignoroit la célébrité qu'il devoit avoir un jour. Ce recueil contient encore pluſieurs drames en vers & des épîtres qui doivent au moins indiquer l'homme ſenſible & le philoſophe, s'ils n'annonçent point le poëte.

Comme vous chériſſez la mémoire de Jean Jacques Rouſſeau, les moindres anecdotes qui regardent ce philoſophe non moins vertueux qu'éloquent, vous intéreſſent. Je ne crois donc pas devoir vous laiſſer ignorer celle qu'on vient de m'apprendre. M. le Marquis de Gerardin, chez qui logeoit J. J. Rouſſeau, avoit un fils de dix à douze ans, que le citoyen de Geneve avoit pris en amitié, & ſur l'éducation du-

quel il vouloit bien veiller. Le jeune homme avoit répondu à la tendreſſe de ſon mentor & profitoit avec empreſſement de ſes conſeils & de ſes leçons. Tous les jours à une certaine heure marquée, l'un & l'autre ne manquoient pas de ſe rendre dans un boſquet du parc, & là, le vertueux Rouſſeau diſcouroit avec ſon éleve qui ne ſe laſſoit point de l'entendre, & qui ne ceſſoit de lui donner des marques de la plus tendre reconnoiſſance. Un jour, J. J. rencontra le jeune homme dans le ſallon & le jeune homme feignit de ne le point appercevoir & ne lui dit rien. Rouſſeau ſurpris ſe rendit ſelon ſa coutume dans le boſquet, attendit quelque temps l'éleve qui n'y parut point. Le cœur ſenſible de Rouſſeau eſt déchiré. Il ne peut ſupporter le changement de ſon diſciple. Il rentre chez lui plongé dans une mélancolie profonde. Sa femme lui en demande le ſujet. *Je ſuis bien malheureux*, dit-il, *je ne puis pas parvenir à me faire aimer même d'un enfant.* Et cet accident qui ne ſeroit rien ou du moins qui ſeroit peu de choſe pour un homme ordinaire, fit dans le cœur ſenſible de Rouſſeau une plaie profonde, dont il eut toutes les peines du monde à guérir. Il en fut long-temps inconſolable.

Vous avez vu, Monſieur, dans le mercure le jugement porté ſur cet homme extraordinaire par le *Fameux critique*, qui s'efforce de meſurer tous les grands hommes à ſon aune. Quand on compare ſes arrêts, ſes déciſions tranchantes & erronées à ſes petits ouvrages ſecs & froids, on eſt tenté de le comparer au ſultan qui pour

jouir en paix, s'efforce de n'être environné que d'eunuques ou à ces petits ſouverains de l'Inde qui, après avoir fait un très-mauvais dîner, aſſis par terre & expoſés aux injures de l'air, font publier leur permiſſion aux autres Rois de l'univers qui ne ſoupçonnent pas même leur exiſtence, de prendre leur repas.

A propos de ce fameux critique. Il vient d'ajouter un nouveau trait à ſon caractere intrépide, noble & généreux. Je vous ai marqué qu'il avoit dit à un de ſes amis, ou plutôt à une de ſes connoiſſances, qu'il ſeroit fort à ſon aiſe, s'il avoit le bonheur de perdre ſa femme. Conſéquemment à ces principes, il a voulu ſans doute hâter le moment de ſa félicité. Ces jours derniers il a pris querelle avec ſa femme, l'a battue à outrance & lui a fait trois ou quatre grands trous à la tête. Cette eſclandre a fait grand bruit dans le quartier. La garde & le Commiſſaire ſont venus pour mettre le holà, & la pauvre victime de la brutalité du ſycophante eſt actuellement dans le lit fort malade. C'eſt par de tels exploits qu'il s'avance à grands pas vers le temple de la gloire.

L'Académie Françoiſe ne ſe preſſe pas beaucoup de donner le fauteuil vacant par la mort de Voltaire; les aſpirans redoublent leurs brigues & leurs vœux, mais une éternelle incertitude les laiſſe flotter continuellement entre la crainte & l'eſpérance.

On a beau mettre au mercure des ailes au cou, aux épaules, & aux talons, il ſe traîne languiſſam-

languiſſamment ſans éclat. Pour parler ſans figure, les écrivains ſoi-diſans les plus diſtingués de la nation, ne contentent pas trop les amateurs de journaux. Leur réunion, ou ſi vous voulez leur aſſociation, dont le public, à ce qu'ils diſoient eux-mêmes, devoit eſpérer des miracles, ne produit que quelques diſſertations froides, & des homélies ennuyeuſes ou des ſatyres dégoûtantes. Ce journal des journaux ne paroît pas réuſſir merveilleuſement dans le monde. Celui de tous les ouvrages périodiques qui a ſans contredit le plus de vogue aujourd'hui, c'eſt celui des annales politiques & littéraires de M. Linguet. On aſſure qu'il a ſept mille abonnés. La ſociété du mercure voudroit bien, je gage, qu'on dît autant de mal d'eux qu'elle en dit de l'auteur des annales, & avoir autant de ſouſcriptions.

M. d'Alembert qui a ajouté 600 livres au prix de poéſie dont l'Académie Françoiſe a propoſé pour ſujet l'éloge de Voltaire, vient de faire préſent à cette Académie du ſuperbe buſte de l'auteur de *Zaïre* par Houdon, chez lequel tout Paris va voir les buſtes de J. J. Rouſſeau, de M. Francklin & de M. d'Alembert. On n'a point d'idée de la reſſemblance frappante de ces portraits. M. Houdon a une maniere qui lui eſt propre pour rendre les yeux. Jamais on n'a pouſſé plus loin la ſculpture dans ce genre. Elle eſt, ſelon moi, au-deſſus de la peinture.

Jamais le gouvernement n'a fait autant d'attention aux hôpitaux de charité & aux priſons ou maiſons de force, qu'il en fait ac-

tuellement. Le Roi y a été pouſſé par l'éloquence de la chaire, dans laquelle ſe ſont ſignalés l'Evêque de Senez & l'Abbé de Belplas. Sa Majeſté a donné des ordres ſi précis ſur ces deux objets, qu'on a déjà établi un nouvel hoſpice de cent vingt lits ſéparés pour hommes & autant pour femmes, où les deux ſexes ſeront reçus ſans autres titres que ceux de la pauvreté.

On ſe propoſe de conſtruire de pareils hoſpices dans différens quartiers de la capitale, pour la plus grande proximité des malades qu'on ſera à portée d'y dépoſer. Chaque malade aura un lit ſéparé.

On va auſſi établir de nouvelles priſons, pour y renfermer les criminels dans des lieux ſéparés de ceux qui ſeront détenus pour dettes, & de ceux qu'on prendra par ordre ſimple de la police.

De Paris, le 21 Novembre 1778.

Le fameux critique vient de donner à l'Europe une nouvelle ſcene qui fait l'amuſement de tout Paris. Il a envoyé un cartel très-plaiſant au rédacteur du *Courier de l'Europe*. Ce rédacteur en a fait voir tout le ridicule en lui donnant le choix des armes depuis *l'épingle juſqu'au canon*. Il a ajouté que, ne pouvant faire de lui un ſoldat, il en feroit un tambour; pluſieurs plaiſans ont écrit au *Fameux critique* en le qualifiant de *Tambour de l'Académie Françoiſe*. On lui a adreſſé derniérement cette lettre, au ſujet de la critique auſſi ſotte qu'in-

décente qu'il a oſé faire de J. J. Rouſſeau dans le Mercure.

A M. de la Harpe, ſur ſon article concernant J. J. Rouſſeau.

MONSIEUR,

» ELOIGNÉ par état de la carriere des lettres, je ſuis aſſez indifférent ſur les petites tracaſſeries qu'ont entr'eux ceux qui les cultivent. J'avois ignoré juſqu'à préſent comment & pourquoi vous aviez le grand nombre d'ennemis dont vous vous plaignez & que vous défiez cependant avec tant de courage; mais je ne le reconnois qu'avec chagrin. J'avois cependant remarqué avec une eſpece de répugnance, que ſix ſemaines au plus après la mort de Voltaire, vous aviez voulu le juger, & qu'au-lieu de voir dans ce grand homme l'auteur de *Mérope*, d'*Alzire*, de *Mahomet*, &c. vous aviez affecté de ne nous montrer que celui de *Zulime*; mais par ſuite de ma bonhomie, je trouvois encore le moyen de vous excuſer. Je concevois que travaillant pour le théâtre, vous pouviez avoir le deſir de vous placer à côté de cet homme célebre; & ne pouvant monter juſqu'à lui, il me paroiſſoit aſſez naturel que vous vouluſſiez l'abaiſſer juſqu'à vous, non pas que l'un ne me parut auſſi impoſſible que l'autre; mais je louois votre intention. »

» J'arrive de la campagne & je lis dans votre Mercure du 5 de ce mois : *On ſouffre*

pour l'amuſement de la malignité, que le talent dans un homme vivant ſoit déchiré ; mais ce talent n'eſt jamais plus intéreſſant que lorſqu'il diſparoît pour toujours. Il faut l'avouer ; ce ſentiment eſt équitable ; la tombe ſollicite l'indulgence en inſpirant la douleur, & il y a un temps à donner au deuil du génie avant de le juger. »

» Qui ſe ſeroit attendu que cette belle tirade dût amener un jugement ſur les ouvrages & la perſonne de J. J. Rouſſeau, & une critique auſſi amere que peu fondée de l'un & de l'autre ? Il ſuit delà, ou que vous ne mettez dans la claſſe des hommes de génie ni Voltaire, ni Rouſſeau, ou que vous bornez à bien peu de jours le deuil que vous devez en porter. Nous les pleurerons, Monſieur, nous les pleurerons encore long-temps. »

» Le premier ouvrage de Rouſſeau, ſelon vous, eſt le moins eſtimable de tous. « Il com» mença, dites-vous, la réputation de ſon » auteur, quoiqu'il ne prouve que le talent » facile de mettre de l'eſprit dans un para» doxe. Ce diſcours entier n'eſt qu'un ſophiſme » continuel, *fondé ſur un artifice commun & » aiſé.* Le diſcours *ſur l'inégalité*, n'eſt que la » ſuite des mêmes paradoxes & un ſophiſme » qui tombe devant une vérité ſimple.... » Vous avouez qu'il dut avoir & qu'il a même encore beaucoup d'enthouſiaſtes parmi les femmes & les jeunes gens ; mais qu'il eſt jugé plus ſévérement par les hommes mûrs, qui le placent cependant dans le rang des plus grands proſateurs, jugement dont il ne peut ſe plaindre. »

» Je vous demanderai d'abord, ſi les ouvrages de Rouſſeau ſont néceſſairement de la compétence du Mercure ; car il me ſemble que pour en parler comme vous faites, il faudroit pouvoir vous excuſer ſur la néceſſité. Je vous demanderai enſuite ſi c'eſt en quatre pages in-douze que vous prétendez réfuter les deux diſcours qui ont commencé & qui ſeuls auroient fait la réputation de ce grand homme. Vous prouvez, & j'en ſuis fâché, que non-ſeulement vous n'avez pas entendu un mot du premier, mais que vous n'avez pas même conçu la queſtion ; car qu'importe que vous prouviez, ce que vous êtes bien éloigné de faire : que les lettres peuvent ajouter aux vices d'un homme déjà corrompu, mais qu'elles ne corrompent point l'individu qui les cultive. Cette queſtion n'a point été propoſée, & Rouſſeau ne l'a point examinée. Il s'agiſſoit de ſavoir, ſi le rétabliſſement des Sciences & des Arts avoit influé ſur les mœurs générales, c'eſt-à-dire, ſur ceux mêmes qui ne les cultivent pas, & c'eſt ce que Rouſſeau a diſcuté. »

» Mon intention n'eſt pas de ſoutenir contre vous les ouvrages du plus profond & du plus éloquent des Philoſophes, ils ſubſiſteront malgré votre critique, & ſe défendront eux-mêmes. Nous ne nous informons pas, pour régler notre opinion, comment les mercures de la Grece & de Rome traitoient les Socrate, les Démoſthene, les Cicéron, & les Virgile ; je deſire que la poſtérité puiſſe juger entre la lettre ſur les ſpectacles & la réponſe de M. Mar-

montel, dont vous faites tant de cas. Je ne vous tairai pas cependant que j'ai ri de bon cœur de l'embarras où vous paroiſſez être pour aſſigner un rang à Rouſſeau; car encore falloit-il, comme Soſie, qu'il fût quelque choſe. Vous vous êtes ſouvenu heureuſement de la diſtinction établie par le maître à écrire de M. Jourdain, que tout ce qui n'eſt point vers eſt de la proſe, & voilà, pour vous mettre hors de page, Rouſſeau au rang des bons proſateurs; & ce ſont des gens mûrs qui vous ont dit cela! Il faut être bien mûr en effet pour ne voir dans Rouſſeau que de la proſe. »

» Après nous avoir ainſi éclairé ſur les ouvrages de Rouſſeau, vous jugez ſa perſonne, & vous deſcendez dans ſa conſcience, à l'exemple de ces faiſeurs de Romans, dont il parle lui-même, qui ſavent tout ce qui ſe paſſe dans le cœur de leurs héros. Vous prétendez qu'il ne penſoit pas un mot de ce qu'il diſoit lorſqu'il prenoit le parti des mœurs contre les lettres, & vous fondez cette opinion ſur une anecdote que vous rapportez en ces termes : « Quel parti » prendrez-vous, dit un homme célebre à Rouſ» ſeau, qui vouloit compoſer pour l'Académie » de Dijon? Celui des lettres, dit Rouſſeau; » non, lui répondit l'homme de lettres céle» bre, c'eſt le pont aux ânes, prenez le parti » contraire, & vous verrez quel bruit vous » ferez. »

» D'abord que fait à la queſtion l'opinion prétendue d'un auteur lorſqu'il donne des raiſons? Mais comment ne vous êtes-vous pas apperçu que cette anecdote, telle que vous la

rapportez, eſt du nombre de celles qu'on laiſſe tomber malicieuſement pour examiner ceux qui les ramaſſent ? Ne voyez-vous pas qu'elle intéreſſe encore plus l'homme célebre que vous déſignez, qui n'eut jamais dit *le pont aux ânes* & *le bruit que vous ferez ?* »

» Rouſſeau étoit à cet égard d'une opinion bien contraire à la vôtre, & ſur cet article ſon ſuffrage doit être de quelque poids. Il prétendoit que tous ſes ouvrages étoient conſéquens entr'eux, il ſe repoſoit ſur la nature même de ſon ſtyle, qui feroit dire à la poſtérité que l'on ne parloit pas ainſi lorſque la perſuaſion n'étoit pas dans le cœur. Il m'a conté à cette occaſion un trait aſſez plaiſant, que je veux vous dire, puiſque vous aimez les anecdotes. Deux Jéſuites ſe préſenterent chez lui pour le prier de leur faire part du ſecret dont il ſe ſervoit pour écrire ſur toutes les matieres avec tant de chaleur & d'éloquence. J'en ai un en effet, mes Peres, leur répondit Rouſſeau, je ſuis fâché qu'il ne ſoit pas à l'uſage de votre Société, c'eſt de ne dire jamais que ce que je penſe. »

» Vous dites encore qu'il n'aimoit pas les gens de lettres, & en le comparant à Marius, vous en voyez la raiſon dans une autre anecdote, qui eſt qu'étant commis chez M. D., il ne dînoit pas à table les jours où les gens de lettres étoient invités. Si cette anecdote étoit vraie, elle ne donneroit pas une grande idée des gens de lettres, choiſis & invités par un homme qui ayant chez lui Rouſſeau ne l'auroit pas jugé digne de ſa table ; & je ne vois

pas matiere à humiliation pour ne pas dîner avec Mrs. Vadé & Poinſinet à la table de M. D. Les conſéquences que vous tirez de ce fait prouvent que vous dîniez à table, même avant d'être de l'Académie, & qu'aujourd'hui vous eſtimez très-heureux ceux qui, à leur tour, ſont admis à dîner avec vous. Je ne connois pas ce bonheur-là, je n'en puis juger, mais je vous jure que ſa privation ne me donne aucune aigreur, &, ſans trop la priſer, je puis ſuppoſer que la tête de Rouſſeau pouvoit être auſſi forte & auſſi philoſophique que la mienne. »

» Vous me diſpenſez ſans doute de répondre aux vingt années de miſere & d'obſcurité. Il a regretté long-temps cette heureuſe obſcurité; mais de bonne foi, un homme tel que Rouſſeau étoit-il obſcur, parce qu'il n'étoit connu ni de M. D. ni de ſes convives? De quel droit donnez-vous, à la médiocrité ſublime & volontaire dans laquelle a vécu & eſt mort ce grand homme, l'odieux nom de *miſere?* Pourquoi ſur-tout affirmez-vous qu'elle a influé ſur ſes opinions, lorſqu'elle n'a influé ni ſur ſa conduite ni ſur ſes écrits? Avez-vous jamais rencontré cet homme ſublime ſur vos pas? Alloit-il dîner chez Mrs. D.? Ecrivoit-il pour imprimer, & faiſoit-il avec ſes Imprimeurs des marchés que l'honnêteté obligeoit de réſilier? Adreſſoit-il des louanges par intérêt? Blâmoit-il pour de l'argent? Empruntoit-il à des gens riches, & leur propoſoit-il des dédicaces en paiement? C'eſt par ces moyens que l'on prouve ſa miſere, & que le miſérable, ſans ceſſer de

l'être, parvient à ſe cacher ſous un ſurtout de velours. L'ame noble & ſublime de ce Philoſophe s'eſt toujours nourrie du lait de la liberté, & c'eſt ſans doute ce qui l'a rendu ſi étranger au milieu de nous. »

» Voulez-vous, Monſieur, prendre des idées plus juſtes de ce grand homme, & le connoître mieux que par vos anecdotes. J'ai eu le bonheur de vivre familiérement avec lui les douze dernieres années de ſa vie; jamais, pendant ce long intervalle, je ne lui ai rien entendu dire contre aucun homme de lettres vivant; je l'ai vu s'élever avec chaleur contre ceux qui blâmoient les honneurs décernés à l'auteur de Mahomet : il avoit de l'homme de lettres que vous déſignez dans votre premiere anecdote, une ſi haute opinion, qu'il ne faiſoit pas difficulté d'avouer qu'il lui avoit les plus grandes obligations littéraires; jamais il n'a vu, dans les auteurs les plus médiocres, que leurs côtés louables. Au milieu de cette fierté dans ſes principes, j'oſe affirmer qu'il ignoroit ſa force & ne ſe voyoit qu'à travers le voile de la modeſtie. Son caractere m'étoit tellement connu, qu'en lui parlant de la chûte des *Barmécides*, je n'aurois pas oſé lui ajouter que cette chûte faiſoit, pour ainſi dire, la joie publique; ſon ame ſenſible en eût frémi. Peſez cette maniere de voir avec l'opinion où il étoit d'être haï de tous les gens de lettres. Je crois au ſurplus que cette équité dégagée de tout ſentiment perſonnel eſt commune aux grands hommes, & les diſtingue. Un homme de lettres prétendoit que M. de Buffon avoit dit & prouvé avant Rouſ-

ſeau, que les meres devoient nourrir leurs enfans. Oui, nous l'avons tous dit, répondit M. de Buffon; mais M. Rouſſeau ſeul le commande & ſe fait obéir. Il eſt permis à un homme comme Voltaire de dire plaiſamment qu'il voudroit arracher les bonnes pages du roman de Julie: le vœu de Rouſſeau eût été d'arracher les mauvaiſes des Œuvres de Voltaire. Pour nous, ſans nous permettre de rien déchirer, n'ayons jamais les yeux fixés que ſur ce qu'ils ont tous deux d'admirable. »

Voici, Monſieur, un apologue dont j'ignore l'auteur. On vient de m'en communiquer une copie. Je vous laiſſe en faire l'application que vous voudrez.

LE CHÊNE ET LE SERPENT.

FABLE.

Dans un bois qu'a jadis habité le Druide,
Partiſan du myſtere & de l'obſcurité,
Un chêne antique & reſpecté,
Dont n'oſoit approcher le Druide timide,
Etaloit avec majeſté,
De ſes vaſtes rameaux la ſombre immenſité.
Au loin éparſe à l'aventure,
Toujours s'enrichiſſant de rejettons nouveaux,
Triomphante du temps, ſa profonde verdure,
Dans ſon large contour, embraſſoit cent berceaux.
Vu la ſûreté de l'aſyle
Eperviers, Cormorans, Emouchets & Vautours
Avoient, dans ſon enceinte, élu leur domicile.
Tout ce peuple vorace y ſéjournoit toujours.

Ces hôtes gloutons & ſauvages,
De la griffe & du bec à l'envi s'eſcrimoient.
Appellés à détruire entr'eux ils s'animoient.
Des ſons aigus étoient leurs ſeuls ramages.
Comme ce chêne épaiſſi par les ans,
Même aux Chaſſeurs étoit inacceſſible,
La colonie étoit paiſible,
Et déchiroit à belles dents
Tout chantre harmonieux, agréable & ſenſible,
Qui moduloit quelques tendres accens....
La ſerre étoit ouverte & le cœur inflexible.
Une ſeule couvée enfantoit vingt tyrans.
A peine éclos, déjà les yeux ardens,
La griffe en l'air & le regard terrible,
De petits émouchets naiſſans,
Promettoient une race encor plus iraſcible,
Que leurs très-coleres parens.
Par une marche imperceptible,
Tout a ſon terme avec le temps.
Dans les flancs obſcurs d'une nue,
D'un déluge de feu menaçant les Paſteurs,
S'achemine un orage, à travers l'étendue.
Un calme morne annonce ſes fureurs.
Sur la cime de l'arbre émue & frémiſſante,
Il ſemble que le ciel peſe de tout ſon poids.
Un tourbillon lointain qui par degrés s'augmente,
Fait bruire ſourdement les profondeurs des bois,
L'air s'agite & mugit. L'éclair brille & ſerpente,
Le coup éclate, part, briſe & fend les rameaux,
Bouleverſe les nids. Le feu gagne. Il dévore,
Tous ces œufs d'où tant de fléaux,
Dans la forêt devoient éclore.
Nos machiavels emplumés,
Effrayés, éperdus, diſperſés dans l'eſpace,

Sous des cieux entr'ouverts en ſillons enflammés,
Perdent leur force & leur audace,
Abandonnent leurs fils au berceau conſumés....
Déjà les roſſignols, après un long ſilence,
Dans un boſquet voiſin protégé par les Dieux,
Forment un chœur mélodieux,
Et célebrent leur délivrance.
Du chêne fracaſſé le tronc ſeul demeuroit:
De ſes cavités ténébreuſes,
Pour nuire ſans péril, un ſerpent s'emparoit.
Sous ſes écailles vénimeuſes,
Du fiel, au-lieu de ſang, dans ſes veines coulois.
Du fond de ſon horrible aſyle,
Il guettoit les pauvres oiſeaux:
Puis, dans ſa ſoupleſſe mobile,
Les enlaçant de ſes impurs anneaux,
Suçoit leur ſang, jouiſſoit de leurs maux,
Et goûtoit à longs traits des plaiſirs de reptile....
Le tonnerre ſur lui tombe à coups redoublés.
Sortant alors de ſon repaire,
Il alonge en ſiffiant ſes reſtes mutilés,
Que tour à tour il déroule & reſſerre.
Chaque tronçon épars ſe meut en murmurant:
Sa crête pâle encor ſe dreſſe,
Sa langue jette un dard mourant,
Qui d'une gueule en feu jaillit avec viteſſe;
Et grace à l'inſtinct qui le preſſe,
Cherche à piquer en expirant.
Lecteur, ceci pour toi n'eſt encor qu'un myſtere
A pénétrer aſſez embarraſſant:
Un mot de plus, la choſe eſt claire.
Dans cet emblême intéreſſant,
Si par haſard ce chêne étoit Voltaire,
Mem.. tu conçois un peu mieux à préſent.

T'y voilà; car je t'ai vu rire,
Et je t'entends déjà me dire :
Ce qui me plaît; c'eſt le ſort du ſerpent.

Cette fable, un peu longue peut-être, eſt très-bien écrite, & la fin m'en a ſemblé très-plaiſante.

Nous attendons des nouveautés intéreſſantes. D'abord les *Epoques de la Nature* par le célebre Comte de Buffon. On aſſure que c'eſt ſon meilleur ouvrage. Enſuite une *Vie de Seneque* avec un grand nombre de notes par M. Diderot. Il y aura ſûrement de très-bonnes choſes, & bien du mauvais goût; & enfin le poëme des *Mois* par M. Roucher, dont la lecture a fait pendant un temps les délices de nos ſociétés les plus diſtinguées.

Cette nouvelle épitaphe de J. J. Rouſſeau me paroît encore la meilleure que j'aie vue.

Parmi ces peupliers, ſous leurs ombres paiſibles,
Repoſe Jean Jacques Rouſſeau.
Meres, vieillards, enfans, cœurs vrais, ames ſenſibles,
Votre ami dort dans ce tombeau.

Avant de finir ma lettre, je ne peux m'empêcher de vous copier ces couplets très-agréables & tout nouveaux de Madame la Marquiſe d'Antremont.

Cœurs ſenſibles, cœurs fideles,
Qui blâmez l'amour léger,
Ceſſez vos plaintes cruelles,
Eſt-ce un crime de changer ?
Si l'amour porte des ailes,
N'eſt-ce pas pour voltiger ?

Le papillon, de la Roſe,
Reçoit le premier ſoupir;
Le ſoir, un peu plus éclоſe,
Elle écoute le zéphir.
Jouir de la même choſe,
C'eſt enfin ne plus jouir.

Apprenez de ma Fauvette
Qu'on ſe doit au changement.
Par ennui d'être ſeulette,
Elle eut Moineau pour amant;
C'eſt ſûrement être adroite,
Et ſe pourvoir joliment.

Mais Moineau ſera-t-il ſage?
Voilà Fauvette en ſouci.
S'il changeoit, dieux! quel dommage!
Mais Moineaux aiment ainſi.
Puiſqu'Hercule fut volage,
Moineaux peuvent l'être auſſi.

Vous croiriez que la pauvrette
En regrets ſe conſuma.
Au village, une fillette,
Auroit ces foibleſſes-là.
Mais le ſoir même, Fauvette
Avec Pinçon s'arrangea.

Quelqu'un blâmera peut-être;
Le nouveau choix qu'elle fit.
Un jaſeur, un petit-maître;
C'eſt pour cela qu'on le prit.
Lorſqu'on ſe venge d'un traître,
Peut-on faire trop de bruit?

Le Moîneau, dit-on, fit rage;
C'eſt-là le train d'un amant.
Aimez-bien, il ſe dégage;
N'aimez pas, il eſt conſtant.
L'imiter, c'eſt être ſage?
Aimons & changeons ſouvent.

De Verſailles, le 24 Novembre 1778.

M. de Maurepas eſt parfaitement rétabli de ſes attaques de goutte; durant ſa maladie, le gros des courtiſans avoit parié que ce ſeroit le Duc de Nivernois que le Roi choiſiroit pour conſeil.

Deux gardes du Roi ſe ſont pris de querelle dans l'antichambre de la Reine, l'un d'eux s'eſt échappé à donner un ſoufflet à ſon camarade, lequel furieux a tiré ſon épée & l'a poignardé ſur la place. Tout le monde s'eſt d'abord inquiété pour la Reine, que cette ſcene affreuſe auroit pu affecter dangereuſement, mais par bonheur cette Princeſſe occupée en ce moment dans ſon cabinet, n'eſt point ſortie & même n'a point entendu la rumeur qu'a occaſionnée cette cataſtrophe.

Sa Majeſté ſe porte très-bien, Elle a choiſi trois femmes pour nourrices, & on a congédié la foule des prétendantes. Deux de ces nourrices ſont de ſimples payſannes de bonne mine, & la troiſieme eſt l'épouſe d'un braſſeur de Paris.

Le Comte de Valbelle eſt mort d'apoplexie dans le bureau de la guerre chez M. de St. Paul, au moment même où le Roi ſignoit pour ce

Seigneur le brevet de Commandant de Provence.

Les tracaſſeries au ſujet des graces accordées au Duc de Chartres, continuent, & elles ne finiront, je crois, que quand ce Prince aura acheté de M. de Bethune la charge de Colonel général des dragons, pour en faire la réunion avec celle de Colonel général des troupes légeres.

Il y a ici grande fermentation à cauſe de l'édit de ſuppreſſion des Tréſoriers généraux. La Chambre des comptes s'oppoſe à l'enregiſtrement, ſes membres perdroient des épices, & les Miniſtres mêmes ont intérêt d'empêcher cette opération, puiſqu'ils n'auroient plus de caiſſe à leurs ordres, & ſeroient obligés de s'adreſſer à M. Necker pour la plus petite ſomme.

On murmure ici & à Paris ſur la maniere dont nos affaires maritimes ſont menées. Notre commerce abymé par les armateurs Anglois auroit pu être protégé ſuffiſamment par un bon nombre des nôtres, ſi le Gouvernement avoit voulu s'obliger à des dédommagemens en cas que la paix ſe fît avant un an. On n'eſt pas plus content des affaires en Amérique, où les Anglois ont encore une conſiſtance qui ne peut qu'inquiéter beaucoup, & où il paroît par l'événement, que l'armement très-coûteux du Comte d'Eſtaing n'a pas été fort utile.

Le Cardinal de Bernis a écrit de Rome que la ſanté du Pape étoit ſinguliérement affoiblie depuis quelque temps, & même teſtement qu'on

pouvoit craindre pour ſes jours; qu'il faudroit peut-être l'attribuer aux miſſives ſucceſſives que le St. Pere a reçues depuis peu des Cours de Madrid & de Naples, leſquelles ne ſe laſſent point d'exiger du St. Siege des ſacrifices ou des innovations; qu'entr'autres Sa Majeſté Catholique demande que les fonctions de la chaire, de la confeſſion & de l'adminiſtration des Sacremens ſoient abſolument & généralement interdites aux Jéſuites. Ce même Monarque a fait déclarer auſſi qu'il ne ſouffriroit plus qu'on recourût au St. Siege pour les diſpenſes de mariage, &c. Le Roi de Naples, le grand Duc de Toſcane, la République de Veniſe ſe ſont joints à Sa Majeſté Catholique, & la Toſcane eſt ſollicitée de faire cauſe commune.

De Verſailles, le 16 Novembre 1778.

M. d'Orvilliers a demandé par écrit ſa démiſſion au Roi même, en même temps que M. de Sartine. Sa Majeſté a fait venir auprès d'Elle ce Chef d'eſcadre, l'a raſſuré contre les accuſations de ſes ennemis, & a exigé de ſa fidélité & de ſon zele qu'il continuât de ſervir comme il a déjà fait. Il doit retourner à Breſt avec de nouveaux ordres ſur les opérations de l'eſcadre affoiblie par les diviſions qui en ont été faites & par pluſieurs détachemens envoyés au loin.

Ode ſur la Guerre préſente, après le combat d'Oueſſant, par M. Gilbert.

Il a fui devant nous, pour retarder ſa perte,
Ce peuple uſurpateur de l'empire des eaux ;
A peine, pour combattre, ont paru nos vaiſſeaux ;
Il laiſſe au loin la mer déſerte ;
Des François menaçans, l'image le pourſuit ;
Il fuit encor, caché ſous de lâches ténebres (*)
Et dans ſes ports jadis célebres,
Il court de ſon ſalut rendre grace à la nuit.

Tu diſois cependant, anarchique inſulaire ;
Environné des mers, ſeul, je ſuis né leur Roi,
L'orgueil des nations s'abaiſſe avec effroi,
Sous mon trident héréditaire ;
Les François ſont ma proie ; ils n'affranchiront pas
Les humbles pavillons que mon mépris leur laiſſe,
Déjà vaincus de leur molleſſe,
Et du ſeul ſouvenir de nos derniers combats.

De tes Chefs dédaigneux, l'eſpérance inſenſée,
D'avance publioit nos vaiſſeaux priſonniers,
Et Londres attendoit nos plus braves guerriers,
Qu'ils enchaînoient dans leur penſée :
A leur table inſultante ils convioient Bourbon ;

(*) L'Armée du Roi a pourſuivi celle d'Angleterre, & lui a toujours préſenté le combat dans le meilleur ordre, ſous le vent, depuis deux heures après-midi juſqu'au lendemain ; mais l'Amiral Anglois n'a pas cru ſans doute devoir l'accepter ; il a profité de l'obſcurité de la nuit pour faire ſa retraite, en cachant ſoigneuſement ſes feux, tandis que tous les vaiſſeaux de l'Armée du Roi portoient les leurs, &c, *Gazette de France, du Lundi 28 Août 1778.*

Bourbon qui ſur les flots eſſayant ſa vaillance ;
Prouve ſa Royale naiſſance,
En bravant des périls auſſi grands que ſon nom.

Rendez-nous ce Héros, mer trop long-temps jalouſe ;
C'eſt à lui d'annoncer la honte des Anglois ;
Il vient : feux d'alégreſſe, entourez ſon Palais ;
Qu'attriſtoient les pleurs d'une épouſe :
O tendreſſe ! ô tranſports, par la gloire permis !
Couple heureux ! Plaiſirs purs, où leur ame ſe noie ;
Croiſſez de la publique joie,
Et de l'abaiſſement de nos fiers ennemis.

Aux armes, fils des Rois ; nos vaiſſeaux vous demandent,
Impatiens du port & de l'oiſiveté ;
L'Anglois, pour avoir fui, n'eſt pas encor dompté ;
D'illuſtres dangers vous attendent ;
Aux armes ! que l'honneur vous enleve à l'amour ;
De nouveau ſur les mers tout Albion s'avance,
Et triomphant de votre abſence,
Par d'inſolens défis preſſe votre retour.

Quel tumulte ! quels cris d'alégreſſe & de guerre !
Annonçent-ils Bourbon aux rivages François ?
C'eſt lui-même ; ſoldats, illuſtrés d'un ſuccès,
Fendez les eaux, fuyez la terre ;
Périſſent les Anglois & leurs défis altiers !
Ciel ! que de ſang verſé teindra l'humide plaine !
Des deux côtés l'onde promene,
Des forêts, des cités enceintes (*) de guerriers.

(*) . . . *Scandit fatales machina muros*
Fœta armis, v. En. II. §.

Bientôt vous entendrez, par cent bouches rivales,
L'airain contre l'airain, tonnant avec fracas;
Vaiſſeaux heurtant vaiſſeaux; ſoldats contre ſoldats,
Epuiſant leurs haines natales;
Triomphons ou mourons; quel opprobre éternel,
Si la plus noble paix, digne prix de nos armes,
Ne ſuit les premieres alarmes,
Dont Louis voit troubler ſon regne paternel.

Songez en défiant l'Anglois & les tempêtes,
Que ſi vous prodiguez votre ſang généreux,
Ce n'eſt point pour tenter un de ces vols heureux,
Anoblis du nom de conquêtes;
François, vous combattez pour l'honneur des François,
Vos affronts commandoient la guerre qui s'éleve;
Un ſiecle efféminé s'achève;
Qu'un ſiecle de grandeur s'ouvre par vos ſuccès.

Vengez-nous; il eſt temps que ce voiſin parjure,
Expie & ſon orgueil & ſes longs attentats;
D'une ſervile paix, preſcrite à nos Etats,
C'eſt trop laiſſer vieillir l'injure:
Dunkerque vous implore; entendez-vous ſa voix
Redemander les tours qui gardoient ſon rivage,
Et de ſon port, dans l'eſclavage,
Les débris s'indigner d'obéir à deux Rois.

Dieu, qui tiens ſous tes loix la fuite & la victoire;
Toi dont le ſouffle appaiſe & ſoulève les eaux;
Qui pouſſes à ton gré les Empires rivaux,
Vers leur décadence ou leur gloire;
Si l'injuſtice arma nos ennemis jaloux;
A nos vaiſſeaux, conduits par tes mains tutélaires,
Soumets les vents auxiliaires;
Deſcends, Dieu des Bourbons, & combats avec nous.

Des vertus de Louis récompensant la France,
Tu permets qu'il revive en sa postérité;
De ce palmier tardif un rameau souhaité,
Est promis à notre espérance:
Naissez, fils de l'Etat, pour le voir triomphant!
Grand Dieu! tu ne veux point, déshonorant nos armes,
Troubler, par le deuil & les larmes,
Les fêtes qu'on prépare à ce Royal enfant.

Non, généreux guerriers; cet enfant vous présage,
Et la faveur du ciel & des lauriers certains:
Cette épée en fureur, qui s'agite en vos mains,
Lui doit la mer pour apanage:
Nuit qui sauvas l'Anglois, prompt à fuir nos vaisseaux,
C'est toi que j'en atteste, & toi, guerre intestine,
Qui tiens la derniere ruine,
Pendante sur le front de ces tyrans des eaux.

O vous qu'ils opprimoient, fils des mêmes ancêtres,
Racontez leurs revers, enhardissez nos coups,
Colons Républicains, par la victoire absous,
D'avoir banni d'injustes maîtres;
François par l'amitié, depuis ce jour vengeur,
Où Vergennes, du monde assurant la balance,
Consacra votre indépendance,
Et défit Albion par un traité vainqueur.

Peignez votre Univers, où leur pouvoir expire,
De leur domaine ingrat, retranché pour jamais;
La liberté transfuge opposant à l'Anglois,
Empire élevé contre Empire;
Leurs climats épuisés d'hommes & de trésors;
Les champs Américains dévorant leurs armées;
Leurs flottes en vain consumées;
Leur triple Etat courant s'engloutir sur vos bords.

avoit écrit une relation de tout ce qui l'avoit frappé dans cette capitale. Cette anecdote eſt intitulée : *Le ſage ou le fou, comme on voudra, conte ou hiſtoire.*

» Mon conducteur, c'eſt le voyageur qui parle, m'engagea à aller voir le premier des hôpitaux où ſont renfermés les eſcrocs, les mendians, les foux, les inſenſés, & enfin tout le rebut de la nation. Je m'y rendis : dans le logement deſtiné aux foux, j'en remarquai un qui, avec un air tranquille & ſérieux ſe promenoit gravement. J'allai à lui & lui demandai pourquoi il ſe trouvoit là. C'eſt, me dit-il, le goût des lettres & de la philoſophie qui m'y a conduit. J'entends, ai-je repris ; l'impoſſibilité de réuſſir vous a fait tourner la tête. — Point du tout. — Ah ! j'y ſuis : vos grands talens ont excité la jalouſie de vos confreres, & votre eſprit.... Ce n'eſt point encore cela, continue-t-il ; la folie n'entre pour rien dans ma détention. Ce n'a été qu'un prétexte. Puiſque vous paroiſſez curieux de connoître mon hiſtoire, je vais vous en faire le détail le plus exact & le plus ſincere, & vous jugerez ſi je méritois d'être confondu avec les inſenſés. »

» L'étude de la ſageſſe & de la vérité, dit-il, a toujours fait ma plus vive paſſion. J'avois » conſumé la fleur de mes beaux jours à les » chercher inutilement & j'étois parvenu à » l'âge de quarante ans, lorſque je déſeſpérois » de les trouver. Un jour en me promenant » dans une allée écartée d'un bois, je déplo- » rois le malheur de l'humanité de conſacrer » des jours ſi rapides à s'égarer dans de vai-

» nes

nes eſpérances ou dans de folles erreurs, à
» être continuellement ou le jouet des illu-
» ſions ou l'eſclave des préjugés, & enfin à
» paſſer la fin de la vie à regretter la perte du
» commencement. J'étois perſuadé du vuide
» des ſciences, du néant des grandeurs. Je re-
» connus que la vanité étoit le ſeul mobile
» de notre ame : que la curioſité plutôt que le
» deſir d'être utiles à nos ſemblables, étoit le
» ſeul motif de nos études & de nos recher-
» ches, & je concluois que la vérité & la ſa-
» geſſe étoient des êtres chimériques. Comme
» j'étois occupé de ces réflexions, je ſentis
» tout-à-coup la terre s'ouvrir ſous mes pas ;
» je tombai en même temps dans un puits vaſte
» & profond. Je roulai long-temps dans cet
» abyme. La frayeur avoit glacé mes ſens : pen-
» dant que je me débattois ſur l'eau qui me-
» naçoit de m'engloutir, j'entendis le bruit
» d'une porte de fer qu'on ouvrit avec force,
» & la difficulté de ſéparer les gonds rouillés
» m'annonçoit qu'on ne viſitoit pas ſouvent ce
» ſéjour ſingulier. Je regarde, j'apperçois à la
» clarté d'un flambeau radieux une grande
» femme dont la beauté étoit ſévere & cha-
» grine. Quoique nue, elle avoit un air im-
» poſant & majeſtueux. Entrez, me dit-elle,
» entrez : c'eſt ici le palais de la vérité & je
» ſuis la divinité qui l'habite. Laſſe de ne
» voir par-tout que de l'ingratitude & des er-
» reurs ſur la terre, je me ſuis retirée dans
» cette ſolitude. Quoique Reine, je vis ſeule.
» Vous ne me verrez point environnée de flat-
» teurs. Suivez-moi. — J'obéis à la Déeſſe. J'en-

» tre : je vois une ſalle immenſe dont le pla-
» fond, les murs & le parquet étoient ornés
» de glaces. Je n'oſois m'y regarder. Je me
» ſuis vu tel que j'étois, & je l'avouerai, cette
» ſurpriſe a furieuſement diminué ma vanité.
» Au milieu de cette ſalle eſt une large ba-
» lance dans laquelle on peſe continuellement
» la grandeur de l'ame avec celle des titres &
» des rangs, les foibleſſes & les crimes de la
» fragile humanité. Une lumiere extrêmement
» vive ſans être éblouiſſante éclaire cette de-
» meure, & le ſilence qui y regne inſpire un
» ſaiſiſſement ſombre & reſpectueux. Vous me
» cherchez depuis long-temps, me dit la Déeſ-
» ſe, j'ai accordé à peu d'hommes la faveur
» dont je vous permets de jouir. La bonne foi
» & la candeur que j'ai toujours remarquées en
» vous, vous ont mérité cet honneur. Au mê-
» me inſtant, j'apperçois un volume énorme
» dreſſé contre un pupitre. Dans le livre que
» vous voyez, reprit la Déeſſe, j'ai réduit à
» leur juſte valeur & les vérités importantes
» que les hommes regardent avec mépris &
» les erreurs puériles auxquelles ils attachent
» tant d'importance. Je ſuis occupée actuelle-
» ment à apprécier la réputation des littéra-
» teurs vivans de votre pays. Ah ! dis-je à
» la Déeſſe, permettez-moi de jetter les yeux
» ſur cet article : elle y conſentit : je le par-
» courus avec avidité. Les noms étoient pla-
» cés par ordre, & ſous chaque nom étoit une
» apoſtille, où les talens de chaque écrivain
» étoient jugés avec juſtice, mais avec ſévé-
» rité. Là, je vis à quoi ſe réduiſoit le pré-

» tendu mérite de la plupart de nos philoſo-
» phes & de nos beaux eſprits modernes qui
» jouent un rôle ſi éblouiſſant dans l'empire
» des lettres. Je vis que l'intrigue & la cabale
» avoient ſeules élevé leur réputation & leur
» avoient ſeules attiré les hommages de l'aveu-
» gle multitude & les bienfaits des Souverains.
» Je vis auſſi que le ſiecle ſuivant les plonge-
» roit avec dédain dans un éternel oubli pour
» avoir uſurpé une célébrité diſproportionnée
» à leurs talens. Ce que je remarquai avec le
» plus de complaiſance, ce fut l'éloge de ces
» véritablement grands hommes qui ont tou-
» jours regardé la brigue comme la reſſource
» de la médiocrité. Je vis ces illuſtres écrivains
» rire tranquillement des feux follets de leurs
» ennemis qui s'imaginoient les accabler de la
» foudre. Le vrai génie eſt un fanal ardent
» que le ſouffle de l'envie ne peut éteindre.
» Les grands hommes n'excitent point, il eſt
» vrai, pendant leur vie cette fermentation
» tumultueuſe que l'intrigue traîne après elle.
» Leur conduite eſt auſſi ſimple que leurs ou-
» vrages, & leur gloire, pour être moins bril-
» lante, n'en eſt que plus durable. Leur répu-
» tation eſt ſemblable à ces aſtres qui, à me-
» ſure qu'ils s'éloignent de nous, jettent une
» lumiere plus vive & plus éclatante. Je vis
» l'envie & la médiocrité implorer chez la poſ-
» térité, les noms célebres qu'ils ont déchirés.
» Je vis que la plupart des littérateurs n'é-
» toient que des auteurs auſſi vains que mé-
» diocres, ou des charlatans adroits qui ont eu
» l'art d'en impoſer à la ſottiſe & à l'ignoran-

» ce, & de doubler par-là l'opinion de leur
» foible mérite : que la fauſſe philoſophie & la
» fureur du bel-eſprit alloient étouffer les génies
» qui pourroient naître : que le ſiecle où tous
» les auteurs avoient également de l'eſprit, ne
» devoit pas être fertile en grands talens,
» & que les jours brillans du bon goût & de
» la ſimplicité produiſoient à la fois les écri-
» vains les plus plats & les hommes ſupérieurs.
» Enfin tout ce que je vis, me frappa ſi vi-
» vement, que tout y demeura gravé dans mon
» eſprit. Il eſt temps, me dit la Déeſſe, de
» nous ſéparer; auſſi-tôt elle me conduiſit à
» une petite porte étroite qui rendoit ſur un
» eſcalier dérobé. Lorſque vous ſerez arrivé au
» dernier degré, pourſuivit-elle, vous trouve-
» rez au-deſſus de votre tête une pierre car-
» rée; pouſſez-la fortement & vous ſerez rendu
» à la lumiere du ſoleil. Je la remerciai &
» j'exécutai ponctuellement ce qu'elle m'avoit
» recommandée : mais à peine fus-je ſorti de
» cette trape qu'elle ſe referma ſoudain, & il
» me fut impoſſible de reconnoître l'endroit où
» elle étoit placée. Je m'en revenois triom-
» phant & je m'applaudiſſois d'avoir ſouvent
» penſé comme la vérité. A quelque diſtance
» de là, je rencontrai une femme plus âgée :
» ſes yeux étoient creux & perçans. Sa figure
» étoit douce & ſa douceur étoit mêlée de
» quelque ſévérité. Elle s'occupoit à contem-
» pler les merveilles de la nature; c'étoit la
» Sageſſe. D'où viens-tu, me dit-elle, je viens,
» lui répondis-je, de viſiter le temple de la vé-
» rité. Quelles richeſſes, reprit-elle, en ap-

» portes-tu ? quels fruits en as-tu retirés ?
» ah ! ſans doute tu y auras pris la connoiſ-
» ſance de toutes les vérités utiles au bon-
» heur de tes ſemblables & au tien. Hélas !
» non, m'écriai-je en ſoupirant. Je n'ap-
» porte avec moi que la liſte des écrivains du
» ſiecle préſent où le mérite de chacun d'eux
» eſt apprécié à ſa valeur réelle par la vérité
» même. Pauvre inſenſé, dit la ſageſſe à ſon
» tour, quoi ! tu étois à la ſource du nectar
» le plus pur, & tu n'y as puiſé qu'une liqueur
» empoiſonnée. Eh ! qu'importe à ta félicité,
» qu'on diſpute à tel homme le mérite qu'il
» poſſede, où que tel autre uſurpe par ſon
» adreſſe, l'apparence du mérite qu'il n'a pas.
» Tu as fait une faute ; mais je veux bien
» encore te donner cet avis. Si tu aimes la
» paix, ne vas pas faire une autre faute en
» publiant cette liſte funeſte. Va, crois-moi,
» les beaux eſprits & ſur-tout les philoſophes
» modernes n'aiment point la vérité, & tu
» ſerois fort mal accueilli. Bientôt la foule
» des hommes médiocres s'ameuteroient con-
» tre toi, inventeroient mille reſſorts pour te
» perdre, & te pourſuivroient avec acharne-
» ment même au-delà du tombeau. Il n'eſt
» point de vrais connoiſſeurs dont les juge-
» mens ne ſoient conformes à ceux de la vé-
» rité ; mais aucun ne s'aviſe de les rendre
» publics. Imite-les. Au même inſtant la ſageſſe
» diſparut. Je m'en retournai bien réſolu à
» ſuivre ſes conſeils ; mais un jour, je ne pus
» ſouffrir ſans indignation qu'une ſecte intri-
» gante & médiocre multipliât de plus en

» plus ſes partiſans, & fît chaque jour de
» nouveaux progrès. Je ne puis ſouffrir que
» ſemblables à des pigmées qui, pour ſe gran-
» dir, montent ſur les épaules de quelque
» coloſſe, ces charlatans littéraires euſſent l'a-
» dreſſe d'aſſocier à leur cabale des hommes
» du plus grand mérite, qu'ils ſuſſent ſe pro-
» curer le crédit le plus puiſſant, qu'ils diſ-
» penſaſſent à leur gré des places & des ré-
» putations, qu'ils abuſaſſent de la faveur
» pour étouffer dans ſa naiſſance l'homme aſſez
» fier pour mépriſer les ſectes, aſſez courageux
» pour les démaſquer, & aſſez ſupérieurs pour
» les effacer. En effet, quels grands hommes
» n'en ont pas été les victimes? Monteſquieu,
» ce légiſlateur du monde, que la ſeule crainte
» a fait placer dans les cieux, tandis qu'il
» vivoit; à peine a-t-il eu les yeux fermés,
» n'a-t-on pas vu des hommes lâches qui l'a-
» voient accablé d'éloges, s'efforcer de le pré-
» cipiter du faîte de la gloire où eux-mêmes
» l'avoient placé? N'a-t-on pas vu l'illuſtre
» Crébillon, preſqu'ignoré pendant ſa vie, ré-
» duit à la plus affreuſe indigence, trouver à
» chaque pas des obſtacles pour faire jouer
» ſes chef-d'œuvres? il n'eſt plus, à peine
» oſe-t-on prononcer ſon nom ſans encourir
» la haine & la vengeance de ſes ennemis. Une
» cabale ſourde & puiſſante nous interdit le
» plaiſir de voir ſouvent repréſenter ſes pieces
» ſur le théâtre de la nation. N'a-t-on pas vu
» Rouſſeau de Geneve, le plus éloquent & le
» plus vertueux de nos écrivains, devenir le
» jouet de quelques hommes lâches auxquels

» il s'étoit livré avec confiance. N'a-t-on pas
» vu cet homme célebre traîner miſérablement
» ſa glorieuſe deſtinée, aller de Royaume en
» Royaume mendier un aſyle où ſes ennemis
» que ſa ſupériorité rendoit furieux, le pour-
» ſuivoient encore avec barbarie ? révolté
» d'une injuſtice auſſi criante, d'une cruauté
» auſſi baſſe & auſſi perfide, je livrai mon
» manuſcrit à l'impreſſion. J'ai cru que la vé-
» rité trouveroit à chaque pas de nouveaux
» partiſans, & que ces partiſans deviendroient
» mes défenſeurs. Je me ſuis trompé. Ce que
» la ſageſſe m'avoit prédit, arriva. Les juge-
» mens de la vérité exciterent une grande
» rumeur dans l'empire des lettres. Les beaux-
» eſprits qui avoient à s'en plaindre, ſe réu-
» nirent contre moi. Leur amour-propre hu-
» milié me livra à toute leur fureur. Je trou-
» vai beaucoup de partiſans & ne trouvai pas
» un ſeul défenſeur. Les beaux-eſprits arme-
» rent contre moi la calomnie, & pour prou-
» ver qu'ils ne devoient point leur réputation
» à leurs intrigues, & qu'ils ignoroient l'art
» de cabaler, ils ſouleverent contre moi les
» hommes les plus puiſſans ; ils me firent re-
» garder comme un citoyen dangereux à l'E-
» tat. Ils ſolliciterent auprès du Gouvernement
» un ordre pour me faire punir : mais heu-
» reuſement comme le miniſtere n'eſt pas fort
» crédule, & que leurs accuſations n'étoient
» pas faciles à prouver, ils ne parvinrent qu'à
» me faire paſſer pour fou. En conſéquence,
» on me fit enfermer dans cette priſon où
» je dois terminer mes jours. Voilà ce qui m'a

» conduit ici, & ce que j'ai recueilli de moi » imprudence & de mon amour pour la phi- » losophie ; & j'en conclus, que la vérité n'é- » toit qu'un bien funeſte, lorſqu'elle n'étoit » pas accompagnée de la ſageſſe. »

» A peine cet homme eut-il achevé ce diſcours que je le remerciai de ſa confidence. Je m'éloignai promptement d'un lieu réſervé pour les fous ; mais qui ne les renfermoit pas tous. »

L'apologue intitulé : *le ſerpent & le chêne*, (*) eſt de feu Bernard, auteur de *l'art d'aimer* & de l'opéra de *Caſtor & Pollux*. Il étoit trop pénétrant pour ne pas prévoir que le ſerpent en queſtion, qui prend ordinairement la forme du Mercure, n'ayant pas oſé l'attaquer pendant ſa vie, & même l'ayant careſſé, ne manqueroit pas après ſa mort de ſe gliſſer dans ſon tombeau pour s'efforcer d'y mutiler ſes reſtes inanimés. En conſéquence, il a compoſé cette fable, l'a remiſe à un de ſes plus intimes amis, & lui a recommandé très-expreſſément de ne la publier que lorſque ce qu'il prévoyoit, ſeroit arrivé. Après la violente ſortie qu'on a faite dans le journal de la Nation, contre toutes les œuvres de Bernard, a propos de la repriſe de *Caſtor*, le dépoſitaire de la fable en a fait courir dans le monde des copies, & c'eſt de cet ami-là que je tiens celle que je vous ai communiquée.

Le *fameux Critique* a pourtant abaiſſé ſa petite grandeur à recevoir la moitié moins d'ap-

(*) Page 126.

pointemens qu'il n'en avoit ci-devant pour la rédaction du *Mercure*. Il a ſenti que l'inaction lui feroit perdre toute ſon exiſtence, & que ce n'étoit qu'en entretenant la haine qu'il pouvoit ſe ſauver du mépris. Quoi qu'il en ſoit, les ſouſcripteurs de cette rapſodie périodique ſont fort mécontens de ce rédacteur, & plus de cinq cens ſe promettent bien de ne pas renouveller leurs ſouſcriptions, s'il eſt continué. Pluſieurs même n'ont pas diſſimulé leur deſſein au Libraire Panckoucke.

Si l'on en croit cet intrépide rédacteur, ces deux épigrammes ſont déteſtables, c'eſt ſans doute parce que tout le monde les a trouvées délicieuſes.

Clément, laiſſe aboyer la Harpe;
Qu'il ſe jacte & déprime autrui,
Qu'il taille, tranche, coupe, écharpe,
C'eſt à lui ſeul qu'il aura nui.
Les lecteurs excédés d'ennui,
Le mépriſent autant qu'il s'aime.
Que peut-on faire contre lui,
De pis que ce qu'il fait lui-même?

La ſeconde fut faite à l'occaſion d'un certain arrêt du Parlement qui tança aſſez vertement le même homme, & ſur le prix d'éloquence qu'il remporta le même jour.

La Harpe joyeux & chagrin,
Vante & pleure ſa deſtinée,
Il eſt couronné le matin,
Et fouetté l'après-dinée.

Puiſque j'en ſuis aux épigrammes, je vous donnerai encore celle-ci.

Manes infortunés, Bernard, Rouſſeau, Voltaire,
Dont les foibles talens ſéduiſirent la terre,
Vains fantômes d'auteurs, évanouiſſez-vous.
La Harpe vous ſuccede, & vous efface tous.

Le célebre comédien François Bellecour eſt mort des ſuites d'une fievre lente.

Le Chevalier Gluck eſt revenu de Vienne, & apporte deux nouveaux opéra.

De Verſailles, le 1 Décembre 1778.

Le Roi a tué à la chaſſe un cerf ſi vieux qu'on peut le regarder comme le Doyen de tous les cerfs. Son muſeau étoit entiérement blanc. Louis XV l'avoit ſouvent rencontré & reſpecté. On a fait mouler la repréſentation de cet animal en plâtre, & tout le monde va l'admirer dans la chambre du Roi.

Le Roi a fait préſent à chacun de ſes freres d'un beau vaiſſeau-corſaire pris ſur les Anglois, mais non contens de cela, ces deux Princes font armer à leurs fraix chacun un corſaire de trente-ſix canons avec cent & cinquante hommes d'équipage & cinquante volontaires. Il faut eſpérer que deux corſaires auſſi illuſtres feront trembler nos ennemis par des exploits extraordinaires.

La Reine continue de ſe porter au mieux. Elle marche tous les jours dans les appartemens ou dans la galerie & avec tant d'aiſance

& de vivacité qu'on a peine à ſuivre cette Princeſſe. Il y a déjà du temps qu'Elle ne met plus de rouge & ne ſe coëffe qu'un grand bonnet ſans en paroître moins jolie.

M. Necker a porté un coup bien ſenſible à la finance par la ſuppreſſion des tréſoriers généraux & la réunion de leurs caiſſes, mais cette opération eſt approuvée de tous les gens raiſonnables : j'aurois cependant ſouhaité qu'elle ne fût pas auſſi ſubitement exécutée, afin d'éviter la faillite de pluſieurs de ces financiers qui, dans le louable uſage de faire valoir les fonds de leur caiſſe, ſe ſont trouvés l'avoir preſque vuide, lorſqu'il a fallu en rendre compte. Ces faillites influent ſur la fortune de nombre de gens qui plaçoient leur argent en billets de finance.

A la ſuite de cette opération, M. Necker a fait celle de l'emprunt depuis long-temps projetté : mais le Parlement ayant jetté les hauts cris ſur l'énormité de la ſomme, il a fallu changer l'Edit & réduire l'emprunt à quarante millions, en rentes viageres à dix pour cent ſur une tête & à huit ſur deux têtes, mais au moyen d'un expédient fort ſimple, cet emprunt ira aux quatre-vingt millions & peut-être au-delà, parce qu'on admettra au tréſor royal tous les capitaux qui ſeront apportés en ſus des quarante millions & qu'on délivrera des contrats de rentes à toutes les perſonnes qui en deſireront.

Le Roi a fait porter cent mille livres chez le grand Aumônier pour être diſtribuées aux pauvres après la délivrance de la Reine. Cette

Princeſſe en a fait remettre autant au Lieutenant de Police de Paris pour acquitter des pauvres peres & meres, des mois de nourrices de leurs enfans, diſtribuer des layettes & autres ſecours aux pauvres.

Le Corps de ville de Paris a auſſi arrêté de faire les fonds de cent mariages de pauvres gens. Les dépenſes qui ſeront faites de toutes parts à cette occaſion, monteront à des ſommes immenſes, heureux encore de ce que l'on préfere aujourd'hui les bonnes œuvres à des feux d'artifice, à des bals & autres fêtes publiques qui, ſous le dernier regne, ont conſommé tant d'argent en pure perte.

La layette de l'enfant royal & celles de ſes nourrices, ont été apportées ici hier de Paris avec le plus grand appareil, elles ſont magnifiques. La voiture étoit eſcortée par des Gardes.

On dit auſſi que l'Impératrice Reine envoie à ſon auguſte Fille & à l'enfant, des préſens eſtimés à plus de trois millions. Comme très-certainement une Reine & un enfant de France n'ont déjà que trop de belles choſes ſuperflues; les gens ſages regrettent que dans un temps où l'argent doit être précieux à Vienne, on en faſſe un tel uſage. L'Empereur fait dépenſer & épargner plus à propos, il a ſouvent, dit-on, calculé avec douleur les ſommes incroyables diſſipées par ſa mere pour des cas ſemblables.

De Verſailles, le 3 Décembre 1778.

Le Roi groſſit à vue d'œil & les médecins lui font boire les eaux de Vichi pour arrêter,

s'il eſt poſſible ; cet embonpoint exceſſif & dangereux. S. M. continue de marquer à ſon épouſe les égards les plus tendres & les plus galans ſur ce qu'elle avoit dit dernièrement en penſant à ſes couches : *Le Carnaval ne ſera rien pour moi cet hyver, & je ne verrai que des maſques découverts*, le Roi a voulu la ſurprendre agréablement. En vingt-quatre heures de temps & dans le plus grand ſecret, à l'aide du magaſin des menus plaiſirs toute la Cour a été déguiſée & maſquée. Le Roi eſt toujours couché à minuit, mais pour cette fête il a veillé juſqu'après une heure. A onze heures il fit demander à la Reine ſi elle vouloit voir des maſques & ſur un *très-volontiers, à condition que le Roi entrera avec & n'en aura point*, il entra dans ſon habit ordinaire ſuivi des Miniſtres, des Courtiſans, des Dames attachées à la Cour, &c. &c. en aſſez bon nombre. Tous étoient en habit de caractere très-brillant. Il y en avoit de galans, de bizarres & de riſibles, par exemple, M. de Maurepas déguiſé en *Cupidon* & Madame de Maurepas en *Vénus*. M. de Sartine étoit en *Neptune* avec un trident à la main. M. de Vergennes avoit un globe ſur la tête, une carte de l'Amérique ſur la poitrine & une de l'Angleterre ſur le dos. Mrs. Bertin, Amelot & d'Oſſun étoient à Paris & n'ont point été appellés à ce divertiſſement. Le Prince de Soubiſe étoit en *Marabou Chinois*; le Maréchal de Richelieu en *Titon* menoit ſous le bras la vieille Maréchale de Mirepoix, déguiſée en *Aurore*. Ce couple danſa un menuet avec autant de grace & de légéreté que des

COUPLETS IM-PROMPTU,

A l'occaſion de la Solemnité que le Régiment de la Reine, cavalerie, en garniſon à Mirecourt, a fait célébrer dans la Paroiſſe de cette Ville le 12 Novembre, pour demander à Dieu l'heureux accouchement de Sa Majeſté.

Sur l'Air de la bataille d'Ivry : *Pour un Peuple aimable & ſenſible.*

Courage, Meſſieurs de la Reine ;
Vous vous ſignalez aujourd'hui !
Pour notre Auguſte Souveraine,
Du Ciel vous implorez l'appui.
Un Colonel ſemblable,
Vaut bien que l'on ſe mette en frais ;
Puiſqu'à nos yeux tout le rend adorable,
Son rang, ſon ſexe & ſes attraits.

Voyant ces braves militaires,
Demander tous que l'Eternel,
Senſible à leurs juſtes prieres ;
Faſſe accoucher leur Colonel ;
La Ville toute entiere,
S'y joint avec empreſſement :
Lorſqu'il s'agit d'une Reine ſi chere ;
Nous ſommes tous du Régiment.

D'Otran, ce noble Capitaine,
Fait voir, en nous donnant la loi ;
Qu'il ſait prier Dieu pour la Reine,
Comme il s'eſt battu pour le Roi.
D'un ſerviteur fidele,
Il a le bras, il a le cœur,

Un régiment animé de ſon zele,
En tous lieux doit être vainqueur.

Que les détails de cette fête,
Sont charmans pour de bons François !
Un aimable objet fait la quête, (*)
Ah ! je lui réponds du ſuccès.
Tous les cœurs, ſur ſes traces,
Groſſiront ſa quête à leur tour.
Il falloit bien qu'à la fête des Graces,
Le frere quêteur fût l'Amour.

Par M. François de Neufchâteau, *Préſident du Préſidial de Mirecourt, des Académies de Nancy, Dijon, Lyon, Marſeille, &c.*

De Paris, le 5 Décembre 1778.

Voici une anecdote littéraire, qui me paroît trop plaiſante pour n'être pas recueillie.

Un bel-eſprit, plus connu par ſa mordante cauſticité que par l'excellence de ſes talens, le Sr. Paliſſot, avoit fait contre l'abbé de Voiſenon une ſatyre pleine de fiel. Avant de la livrer à l'impreſſion, il voulut ſavoir ce qu'en penſeroit l'abbé de Voiſenon lui-même, & juger de l'effet qu'elle produiroit ſur lui. Il alla voir un jour l'Abbé & lui dit, du ton le plus patelin & le plus hypocrite, qu'il y avoit de bien méchantes gens dans le monde, qu'il venoit de lui tomber entre les mains une ſatyre atroce, qu'il en ignoroit l'auteur, & que, quoiqu'on eût laiſſé en blanc le nom

(*) Mademoiſelle de Sylagny.

de celui contre qui elle étoit faite, il s'y trouvoit des traits qui paroiſſoient porter directement ſur l'Abbé. Je vous dirai plus, ajouta-t-il; comme on ignore ſans doute notre liaiſon, on a voulu, avant de la faire imprimer, la ſoumettre à ma critique. Sans ſe le faire demander, l'homme cauſtique tire l'écrit de ſa poche & lit effrontément des vers où les mœurs de l'Abbé n'étoient pas plus ménagées que ſon eſprit : il ne lui fit pas grace d'un vers, appuyant avec complaiſance ſur ce qu'il y avoit de plus fort. L'abbé de Voiſenon l'écouta tranquillement juſqu'à la fin. Après la lecture, l'Abbé reprit l'ouvrage, fit l'éloge des meilleurs vers, critiqua quelques expreſſions & dit au Poëte : voulez-vous me permettre d'y faire quelques corrections ? le Poëte crut que tout au moins l'Abbé alloit jetter le papier au feu : mais celui-ci s'approche de ſon bureau, corrige une douzaine de vers, remplit le blanc de ſon nom; &, toujours avec le même flegme, en rendant la ſatyre à l'auteur qui ne ſe doutoit point que l'Abbé l'eût reconnu : à préſent, mon ami, dit-il, je crois que vous pouvez faire imprimer cet ouvrage; il y avoit quelques incorrections qui auroient pu lui faire tort; il eſt rempli de ſel & d'eſprit, & je crois qu'il ſera favorablement reçu du public. Le Poëte fut ſi frappé de ce ſang-froid qu'il déchira ſon écrit, le brûla, embraſſa l'Abbé, & lui proteſta qu'il étoit guéri pour toujours de la démangeaiſon de faire des ſatyres. Vous ſavez, Monſieur, comme depuis il a tenu parole.

La littérature continue à ne préſenter que des ouvrages dont le fond eſt recrépi, & dont l'exécution eſt commune. Mais on nous promet une moiſſon de ſatyres ; peut-être dans ce champ aujourd'hui le plus cultivé, trouverons-nous quelques récoltes ſatisfaiſantes ?

Les comédiens François ont donné depuis peu deux comédies de M. Dorat, toutes deux tirées des *Mémoires* charmans de Grammont par le Comte Hamilton. Le mérite de ces Contes, les premiers qui aient paru de ce genre en France, conſiſte moins dans les ſituations que dans le ſtyle à la fois naturel & piquant. La premiere de ces comédies étoit à la premiere repréſentation en quatre actes, & s'intituloit : *le Chevalier François à Turin.* La ſeconde étoit en trois actes & avoit pour titre : *le Chevalier François à Londres.* Vous vous attendez ſans doute que je vais vous donner une idée de ces deux comédies : ma foi, que ceux qui en ont entendu le ſujet, vous l'expliquent ; pour moi, je n'y ai rien compris, & ſi vous voulez que je vous parle avec franchiſe, je doute fort que l'Auteur lui-même vienne à bout d'en faire l'analyſe. Tout ce que j'ai pu voir, c'eſt que les détails ſont pleins d'eſprit & de jolis vers : mais rien n'eſt plus aſſomant que ſept actes ſans action, ſans caracteres, ſans ſituation comique. J'ai été ſi fatigué de la premiere repréſentation, que je me ſuis bien promis de n'y plus retourner. M. Dorat a certainement beaucoup d'eſprit : ſes pieces fugitives ſont pleines d'agrémens : mais plus il avance dans la carriere dramatique, & plus

on voit en lui l'impuiſſance d'y réuſſir. On m'a dit qu'à la premiere repréſentation il avoit retranché un acte à la premiere piece & un perſonnage entier à la ſeconde. Mais c'étoit les deux pieces qu'il falloit entiérement ſupprimer. Comment les amis de l'auteur ne lui ont-ils pas fait ſentir que tous ces ſuccès éphémeres nuiſoient plus à ſa réputation qu'ils ne la ſervoient ? Je vous dirai une anecdote aſſez plaiſante à l'occaſion de ces deux pieces.

Le *Chevalier François* borne tous ſes exploits à ſéduire, à corrompre les femmes des pays où il ſe trouve, & enſuite à s'en vanter. Il ſembleroit par le titre que c'eſt là le principal caractere d'un Chevalier François : ce qui étoit injurieux pour la nation. Le cenſeur, chargé d'approuver ces deux pieces, à qui cette obſervation n'étoit point échappée, ne crut pas devoir prendre ſur celui d'en permettre la repréſentation ſans avoir eu l'attache du gouvernement. On remit le manuſcrit à un Miniſtre dont l'enjouement eſt connu. Après l'avoir lu, il le rendit en diſant : *Je ne vois pas de raiſon pour empêcher de donner ces pieces au théâtre, ni pour qu'on y aille.*

Tout Paris va voir chez M. Greuze un nouveau tableau de ſa compoſition. C'eſt la ſuite de la *malédiction paternelle.* Jamais ſcene n'a été plus touchante, plus énergique & plus vraie. Tous les connoiſſeurs penſent que cette derniere production eſt la plus parfaite & la plus étonnante de toutes celles qui ſont ſorties de ſes mains. Je ſuis porté à le croire auſſi ;

mais de pareils ouvrages ſont au-deſſus de toute deſcription. Il faut les voir pour en juger.

M. Gudin, auteur d'un *Coriolan*, tragédie repréſentée ſans ſuccès il y a quelques années, ayant fait inſérer dans le *Courier de l'Europe* des vers de ſa façon, à la louange de M. de Beaumarchais, s'eſt oublié au point d'y injurier le Grand-Conſeil. Cette Compagnie en a porté plainte au Roi. Le rédacteur du *Courier de l'Europe* a eu ordre de ſuſpendre pendant quelque temps la diſtribution de ſes feuilles, & M. Gudin a été décrété de priſe de corps. Il n'y a échappé que par la fuite.

L'Académie Françoiſe avoit arrêté ſecrétement de donner à M. le Marquis de Condorcet la place vacante par la mort de M. de Voltaire; mais on croit que la Cour, qui en a été inſtruite à temps, a donné ordre à ce Sénat littéraire, de ne point recevoir aucun philoſophe dans ſon ſein. On penſe que c'eſt M. le Mierre qui obtiendra enfin ce fauteuil. Il va publier inceſſamment ſon poëme des *Faſtes*.

Dans des Mémoires qu'on vient de publier ſur l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique, j'ai remarqué la pêche des perles, dont les détails m'ont paru aſſez curieux.

C'eſt au cap de Comorin que commence la côte de la *pêcherie*, ſi fameuſe par la pêche des perles. La compagnie Hollandoiſe eſt la ſeule qui faſſe le commerce ſur cette côte. Vers le commencement de l'année, la compagnie envoie dix ou douze bâteaux à l'endroit où elle a deſſein d'établir la pêche. Ces bâteaux ſe ſéparent en diverſes rades & les

plongeurs pêchent chacun quelques milliers d'huitres qu'ils apportent ſur le rivage. On ouvre chaque millier à part & l'on met auſſi à part les perles qu'on en tire. Si le prix de ce qui ſe trouve dans un millier monte à un écu & au-delà, c'eſt une marque que la pêche ſera très-riche & très-abondante en ce lieu; mais ſi ce qu'on peut tirer d'un millier n'alloit qu'à trente ſous, comme le profit ne paſſeroit pas les frais, il n'y auroit point de pêche cette année-là. »

» Lorſque l'épreuve a bien réuſſi, on publie de tous côtés qu'il y aura pêche. Au temps marqué, il ſe rend ſur la côte une multitude extraordinaire de peuple & de bateaux, qui apportent toutes ſortes de marchandiſes. Les Commiſſaires Hollandois viennent de Colombo, ville de l'iſle de Ceylan, pour préſider à la pêche. Le jour qu'elle doit commencer, l'ouverture s'en fait de grand matin par un coup de canon. A l'inſtant, tous les bateaux partent & s'avancent dans la mer, précédés de deux groſſes chaloupes Hollandoiſes qui mouillent l'une à droite & l'autre à gauche pour marquer les limites du lieu de la pêche, & auſſi-tôt les plongeurs de chaque bateau ſe jettent à la hauteur de trois, quatre & cinq braſſes. Un bateau a pluſieurs plongeurs qui vont à l'eau tour-à-tour. Au moment que l'un revient, l'autre s'enfonce; ils ſont attachés à une corde dont l'autre extrémité tient à la vergue du bâtiment, & elle eſt diſpoſée de façon que les matelots du bateau peuvent aiſément, au moyen d'une poulie, la tirer ou

lâcher ſelon le beſoin du plongeur. Celui-ci a une groſſe pierre lice au pied, afin d'enfoncer plus vîte & une eſpece de ſac à ſa ceinture pour mettre les huîtres qu'il ramaſſe. Dès qu'il eſt au fond de la mer, il met dans ſon ſac le plus promptement qu'il peut, ce qu'il trouve ſous ſa main. S'il découvre plus d'huîtres qu'il n'en peut emporter, il en fait un monceau, & puis revenant ſur l'eau pour prendre haleine, il retourne enſuite & envoie un de ſes compagnons le ramaſſer. Pour revenir à l'air, il n'a qu'à tirer fortement une petite corde différente de celle qui eſt attachée à ſon corps; un matelot qui eſt dans le bateau & qui tient l'autre bout à la même corde pour en obſerver le mouvement, donne auſſitôt le ſignal aux autres & dans ce moment on tire le plongeur en haut. Pour revenir plus promptement, il détache, s'il peut, la pierre qu'il a au pied. Les bateaux ne ſont pas ſi éloignés les uns des autres qu'il n'arrive quelquefois des combats ſous les eaux entre les plongeurs pour ſe diſputer un monceau d'huîtres. »

Rien de plus exact, Monſieur, que la maniere dont la juſtice eſt adminiſtrée en Perſe. En voici un exemple tiré de ces mêmes mémoires. Un bourgeois retournoit chez lui avec une piece de viande qu'il venoit d'acheter; il rencontra dans une rue le Commiſſaire, qui lui demanda ce qu'il portoit, & ſi on le lui avoit livré au poids & au prix conformes à la taxe. C'eſt de la viande que j'ai achetée & chez un tel boucher, ajouta-t-il d'un

ton qui n'étoit pas content. Quoi donc, reprit le Commiſſaire, vous l'a-t-il vendue à un prix plus haut que la taxe? vous avez beau fixer des taxes, repartit le bourgeois, les bouchers s'en moquent : ils font payer au-deſſus de ce que vous ordonnez; encore ne donnent-ils pas le poids, il manque deux ou trois onces à ce morceau. Mene-moi, dit le Commiſſaire, à l'endroit où tu l'as priſe. Le Commiſſaire y étant arrivé, il ordonne au boucher de peſer le morceau, & il s'y trouve effectivement quelques onces de moins. Quelle juſtice demandes-tu de cet homme, dit alors ce Commiſſaire au bourgeois? Je demande, dit-il, autant d'onces de ſa chair, qu'il en a retranchée du morceau qu'il m'a vendu. Tu l'auras, repartit le Commiſſaire, & tu les couperas toi-même; mais ſi tu en coupe plus ou moins que le poids juſte, tu auras le poing coupé. Le bourgeois s'en fut ſans demander ſon reſte.

En Perſe, il y a de certains jours de *Courouk* ou de défenſe, c'eſt-à-dire, que ces jours-là, le Roi accompagné d'un certain nombre de ſultanes, ſort de ſon palais d'Iſpahan pour aller paſſer avec elles quelques jours à la campagne. Comme alors elles ont le viſage découvert, contre l'uſage des femmes du pays, qu'elles ſont ſuperbement vêtues & que le brillant de l'or & des pierreries rehauſſe encore l'éclat de leur beauté, le Roi ne veut point qu'elles ſoient vues & moins encore qu'elles voient ni hommes ni garçons; c'eſt pour cela qu'au jour du *Courouk* il y a défenſe ſous peines

de

de la vie, à tout homme ou vieux ou jeune, de ſe trouver dans les chemins, dans les rues, ſur les portes, & ſur les terraſſes de leurs maiſons, ou dans quelques endroits que ce ſoit, d'où ils puiſſent appercevoir les ſultanes, ou être apperçus d'elles; on les oblige même à ſortir de leurs maiſons & des quartiers où le Roi doit paſſer au moins une demi-lieue à la ronde.

On raconte à ce ſujet un trait aſſez plaiſant du Roi Cha-Abas-le-Grand. Un jour de *Courouk*, ce Monarque étant ſorti d'Ispahan accompagné des ſultanes, vit de loin un payſan qui travailloit à ſon champ, aſſez près du chemin par où il devoit paſſer. Le bon homme qui n'avoit pas ſu qu'il y eut *Courouk*, au bruit de l'équipage, jette les yeux ſur le chemin, & voit un grand cortege d'hommes & de femmes. Il ſe douta de ce que c'étoit; il courut ſe cacher le ventre contre terre derriere un buiſſon. Le Roi qui s'en apperçut fit courir après lui : on l'attrape; on le ſaiſit : on le mene devant le Prince. Le pauvre payſan tout tremblant ſe croyoit au dernier jour de ſa vie. Lorſqu'il fut à trois pas du Roi & des Sultanes, il leur tourne le dos pour ne les pas voir, & s'approche en marchant à reculons. Abas aimoit plus à plaiſanter qu'à verſer du ſang : tourne-toi vers nous, lui dit-il, & regarde bien ces femmes. Il fallut le lui redire bien des fois avant qu'il oſât le faire : il ſe retourna enfin baigné de larmes & tranſi de frayeur, de façon à faire pitié. Ce n'eſt pas tout, reprit Abas, je veux que tu me diſes laquelle de ces femmes te plaît davantage : il

eut beau s'excuſer, il fallut obéir : mais comme la crainte dont il étoit ſaiſi lui avoit coupé la parole, ce qu'il put faire, fut de déſigner celle qui lui parut la plus belle & la plus richement vêtue. Hé bien, dit le Roi, je te la donne pour femme : va, te voilà bien marié, & riche pour le reſte de ta vie.

LE MUSICIEN.

CONTE.

Un certain Virtuoſe, amant de l'harmonie,
Expert dans les chants d'Auſonie,
Souvent, au ſortir des concerts,
Alloit chez ſa Philis, frédonner d'autres airs.
Mais quoi ? Tous les talens ne ſont donnés à l'homme.
Celui-ci, j'en conviens, brilloit par ſon archet,
Du claveſſin, du luth, du théorbe touchoit,
Cauſoit, jouoit, danſoit, vuidoit ſon vuid'rogome ;
Mais enfin les Philis ont un autre hochet :
C'étoit là, par malheur, que notre homme bronchoit.

Un jour cette beauté qu'ennuyoit ſon ſilence,
Veut du ſire muet éveiller l'indolence,
Et même de ſa main, complaiſante à l'excès,
Daigne tâter ſon pouls dans l'amoureux accès.
Vous croyez que l'effort de l'indulgente belle,
Anima ſur le champ l'harmoniſte rebelle.
Mais en vain elle livre à ſes vœux languiſſans
Les charmes les plus raviſſans.
Tout eſt en œuvre. Rien n'opere ;
Il faut bien prendre ſon parti,
Dit alors l'amateur que le cas déſeſpere ;
Le proverbe n'a point menti,

» C'eſt des Muſiciens la manie ordinaire.
» Obſtinés par état, rétifs par caractere,
» *Nolunt cantare rogati.* »

Voilà le fait. Pardon, Meſdames,
Si l'on oſe citer du latin devant vous.
L'Idiôme François, plus galant & plus doux,
Ne dit point d'injures aux femmes.
Du Grec & du Latin l'inutile fatras,
Eſt la proie aujourd'hui des pédans & des rats.
On n'en fatigue plus la bonne compagnie,
Et les citations ont fait place au génie.
Mais le ſeul excès nuit. Mon conte prouve bien,
Qu'un petit trait ſavant ne gâta jamais rien.

Malheureux toutefois qui, ſans ame & ſans zele,
Avec un mot latin crois payer une belle!
Il faut parler françois. On préfére, en un mot,
Au jargon d'un ſavant, la franchiſe d'un ſot.

Par M. *François de Neufchâteau.*

De Verſailles, le 8 Décembre 1778.

LA Reine ſe porte autant bien que ſon état le permet, & elle a été ſaignée pour la quatrieme fois. Les eſculapes n'attendent la délivrance que vers le 15 de ce mois. Indépendamment de la Nation en général qui fait des vœux pour un Dauphin, il y a plus de mille perſonnes à la Cour qui y ont un intérêt particulier. La Maiſon du Roi qui fait le ſervice auprès du jeune Prince. Le double de femmes employées à ſon ſervice juſqu'à l'âge de ſept ans. Les gratifications & récompenſes

multipliées & plus fortes à répandre; juſqu'à l'accoucheur qui de droit a quarante mille livres de penſion, ſi c'eſt un Prince, & n'a que huit à dix mille livres une fois payées, s'il ne reçoit au monde qu'une fille.

L'Ambaſſadeur d'Eſpagne a déjà reçu le préſent de famille qu'il doit préſenter de la part de la Cour à l'accouchée.

Inceſſamment le Roi donnera la Barette, apportée par le neveu du St. Pere, à nos deux Cardinaux. Cette cérémonie ſe fera en grand appareil & ſur le trône.

Le Duc de Fronſac eſt tellement pris de la goutte qu'il ne marche qu'appuyé ſur deux cannes.

Encore une fois tout eſt changé par rapport au Chancelier. Le Garde des Sceaux a fait agir des reſſorts ſecrets auprès de la Reine & de M. de Maurepas. Samedi, le Roi dit au Mentor : écrivez donc à M. de Maupeou de revenir ici. — Sire, je n'aurois jamais écrit plus volontiers, mais quelque choſe m'arrête; qu'eſt-ce que dira la Reine, & voudriez-vous lui faire de la peine dans ſa ſituation? Je crois que Votre Majeſté devroit du moins la preſſentir ſur cet objet. — Mais vous avez raiſon, je vais chez la Reine, attendez que je revienne. Au bout d'un quart-d'heure, le Roi eſt rentré en diſant : nous avons bien ſagement fait, car il n'y a pas moyen; la Reine en mourroit ſi elle le revoyoit, mais comment faire? M. de Maupeou a été prévenu de mon intention. — Vous n'avez, Sire, qu'à écrire de votre main une lettre très-gracieuſe au Chan-

celier ; en lui marquant la peine que vous reſſentez de ne pouvoir l'admettre à la Cour pour les couches de la Reine, qu'entr'autres puiſſantes raiſons, il y a celle que dans les lettres patentes de M. de Miromeſnil, il ſe trouve d'avance autoriſé d'aſſiſter aux couches de la Reine. Le Chancelier eſt fin & devinera votre motif ſecret, & votre lettre le conſolera, mais ſans fonctions. La lettre a été écrite en conſéquence. Je dois vous dire que ce que la Reine pardonne le moins au Chancelier, c'eſt d'avoir voulu donner une autre maîtreſſe à Louis XV, pour ſupplanter les Dubarry.

Le Roi, après avoir lu le vingt-huitieme N°. des Annales de Linguet, a dit : *Cet écrivain m'apprend mon catéchiſme, & je ne le ſavois pas encore ; je n'ai jamais lu avec tant d'intérêt que quand je lis Linguet.*

De Paris, le 19 Décembre 1778.

Les charades ont la plus grande vogue cet hiver. On en faiſoit dernièrement chez la Princeſſe de Bourbon, & le Prince de Condé s'en amuſoit beaucoup. Quand le tour vint au Chevalier de Boufflers, *ma premiere partie*, dit-il, *eſt un inſtrument de plaiſir, ma ſeconde, un inſtrument de fortune, & mon tout* (en ſe retournant du côté du Prince) *eſt un héros* (Condé.) Cette charade fut comme un éclair ; elle paſſa bientôt de bouche en bouche. On attribue celle-ci au Maréchal de Richelieu, pour la Comteſſe de Flamarens qui lui en demandoit une : *Ma premiere partie eſt l'immen-*

ſité, ma ſeconde eſt quelque choſe de très-brillant, à quoi vous reſſemblez, & mon tout eſt l'éternité. La Comteſſe Jules de Polignac devina pour Madame de Flamarens, *toujours.* C'étoit le mot, & pour ſa récompenſe ou pour ſa peine, il fallut qu'elle allât embraſſer le vieillard.

On voit tous les jours de nouveaux pamphlets contre la mémoire de M. de Voltaire. Ce ſont de mauvais vers, des gravures déteſtables. On repréſente la Religion qui écarte de ſon tombeau tous ſes admirateurs, qui venoient pour adorer ſa cendre. Tout cela vient des fanatiques du clergé, & ce ſont les amuſemens des *petits-ſoupers* de l'Archevêque de Paris. Quel rapport y a-t-il entre le philoſophe d'Alembert, l'Impératrice de Ruſſie, le Roi de Pruſſe & le Docteur Francklin, que la religion (ſur l'eſtampe) écarte du tombeau de ce grand homme, & cette même religion qui prend tant de peine, puiſque ces gens-là n'ont abſolument rien de commun avec elle? & à quoi tout cela ſert-il, ſinon à faire pitié & à rehauſſer encore la gloire du défunt?

La Pétaudiere, ou Obſervations ſur l'Etat actuel de la Littérature.

L'empire littéraire a ſes révolutions, ainſi que les autres Etats. Il a été gouverné tour-à-tour par des Titus & des Nérons; & ſi le ſceptre a brillé quelquefois dans les mains du génie, on l'a vu plus ſouvent paſſer à celles de la médiocrité. Qui ne ſe rappelle point

avec plaiſir les beaux jours de la Grece, où les Socrates, les Platons, les Euripides, les Sophocles donnoient à la plus belle langue du monde l'harmonie la plus ſéduiſante & la grace la moins altérable ? Ce berceau des arts & des ſciences s'eſt agrandi peu à peu, & Rome en a vu ſortir cette lumiere éclatante dont elle a fixé tous les rayons ſur elle. La rouille des ſiecles ſuivans a bientôt éclipſé cet aſtre qui n'a recouvré ſa ſplendeur que ſous Louis XIV. C'eſt alors que les arts & les lettres ont éclairé de nouveau le monde. Le ſoleil d'Athenes & de Rome ſe levoit tous les jours ſur Paris ; & le ciel le plus pur ſuccéda à l'horreur des plus épaiſſes ténebres. La barbarie s'enfuit à l'aſpect des belles palmes cueillies par les Corneilles & les Racines. Le génie prit le ſceptre, & l'empire littéraire, en s'arrondiſſant de toutes parts, vit éclorre dans ſon ſein mille beautés nouvelles. Mais que nous reſte-t-il aujourd'hui de ce ſiecle célebre ? Les Boſſuets, les Fénélons, dont l'éloquence forte & perſuaſive s'ouvroit le cœur des Rois & charmoit les peuples, n'ont-ils paru que pour la gloire de leur âge & la honte du nôtre ? Où ſont les Paſchals dont le ſel attique excite encore les ris ? Boileau, Racine, Rouſſeau, ombres cheres aux muſes, n'avez-vous enrichi le champ de la poéſie que pour nous apprendre à le deſſécher ? Plus de Moliere qui ſaiſiſſe & peigne nos ridicules avec ce trait qui les immortaliſe ; plus de Regnard, ni de Dufreny qui ſache habiller Thalie avec grace, & faire naître le rire ſur les levres. L'arbre vigoureux de la littérature,

qui portoit ſa cime & ſes branches dans les nues, n'eſt plus qu'un tronc nain, dépouillé, informe; & s'il a pouſſé quelques rejettons ſuperbes, nous venons de les voir tous expirer. Monteſquieu, Piron, Greſſet, Voltaire & l'auteur d'*Emile* dorment ſous la tombe. Il ne nous reſte plus que le peintre de (*) la nature, toujours ſublime dans ſes deſcriptions, brillant dans ſes hypotheſes, mais peu exact dans ſes recherches, & qui n'a pas craint ſouvent de nous donner ſes rêves pour des réalités. Ainſi voilà la poéſie à ſon déclin, l'éloquence au tombeau, & l'empire littéraire abandonné à de vils mercenaires. Alexandre n'eſt plus; & déjà ſes Lieutenans, érigés en autant de Souverains, ſe partagent à grand bruit ſes vaſtes dépouilles. Déjà l'auteur de *Warwick* (**), où brillent par intervalle quelques lueurs de génie, ſe croit un Racine, un Voltaire. Il ſort de l'antre du Mercure, & oſe ſe promener ſur la ſcene en robe tragique. On ſe ſouvient de l'avoir vu dans *les Barmécides* avec une allure gênée, une contenance ridicule, & un ton de fauſſet. »

» C'eſt-là qu'on n'entend plus le cri de la nature.

» Pauvre Melpomene, je te plains d'être abandonnée à de ſi chétifs adorateurs. Il n'eſt plus le temps où les larmes d'Andromaque & le déſeſpoir d'Hermione, appelloient aux ſpec-

(*) M. de Buffon.
(**) M. la Harpe.

tacles les Montaufiers, les Condés, les Villars; où Cinna étonnoit la grande ame du Monarque, où Zaïre, ſous les traits de Gauſſin, attendriſſoit les cœurs de bronze. Mais le temps du drame & de l'opéra prétendu comique lui a ſuccédé. Les Roméos, les Hamlets, les Gabrielles de Vergi ont étalé l'horreur où régnoit la terreur, & la pantomime des convulſions a remplacé l'accent vrai de la nature. On diroit que la cendre du Diacre Paris repoſe ſous le théâtre François. Ceux-ci ne pouvant parler à l'ame, parlent aux yeux; ceux-là, incapables d'occuper l'ame ni les yeux, nous déchirent par l'âpreté de leur verſification, & ſemblent faire de la ſcene la forge de Vulcain. Racine, poëte du goût & du cœur, quel ſeroit ton effroi, en voyant Artaxerce hurler le ſentiment en vers rocailleux, & le diſputer en dureté à cette veuve de Malabar qui menace de reparoître cet hiver? ne t'élancerois-tu pas de la tombe, en entendant réciter ces vers devenus fameux par le ridicule? »

» Hâte-toi; fais marcher ſous diverſe conduite;
» Vers les divers Châteaux notre intrépide Elite.

Guill. Tell.

„ ou ceux-ci: „

» *Je pars, j'erre en ces rocs*, où *par-tout ſe hériſſe*
» Cette chaîne de monts qui couronnent la Suiſſe.

Idem.

„ ou ces autres : „

» Je vois l'ennui dans tes rideaux,
» Se cacher avec l'inſomnie. . . .
. . . . . .
» *Les Farfadets ; les Diablotaux,*
» *Troupe fantaſque, errant ſans guide,*
» *Faire de ton cerveau trop vuide,*
» *Le Théâtre de leurs aſſauts.*

„ ou mieux : „

» Nous deſcendions chez les Ombres,
» *Par des ſentiers de verd-de-gris.*

Le Miere.

„ ou ces vers déjà fameux qui commencent un Poëme annoncé depuis long-temps, & battu mille fois ſur l'enclume. „

» Riche variété, divinité ſuprême;
» Toi qui mets ſur ton front un priſme en diadême, &c.

„ Racine, cher Racine, admire ce choix heureux d'épithetes : *Riche* Variété, Divinité *Suprême* : & cette belle imagination qui érige en Divinité, le réſultat de pluſieurs nuances, & l'idée neuve du *Priſme* qui ſert de *Diadême* ſur le front de la Variété. Quel goût ! rien n'eſt au-deſſus de ces deux vers, ſinon les vers oubliés de *Cléopatre* & d'*Egyptus*, ou les triſtes gentilleſſes de *Lucile* & de *Sylvain*. „

» *Qui ſe cache en pleurant, de peur qu'on ne les voie ;*

Vers de Sylvain.

„ car il faut toujours citer les choſes frappantes. Melpomene n'a donc plus de ſoutien moderne, „

„ Et la ſcene Françoiſe eſt en proie aux Barbares.

„ à moins qu'on ne regarde comme d'excellens modeles, *Régulus*, que *la Feinte par amour* a fait vivre douze ſoirées; *Loredan*, qui n'en a vu qu'une; ou *Muſtapha*, tant prôné à Fontainebleau & dont l'agonie a duré quinze jours à Paris. Que de pieces vieilliſſent aujourd'hui en naiſſant! On dit que l'Auteur des *Barmécides* récrépit de ſa truelle académique un Guſtave ſiflé jadis à outrance. Mais la ſeconde forme fera-t-elle oublier la premiere? & quand on a écrit *l'Ode ſur la Navigation*, les *Conſeils à un jeune Poëte*, & *les Barmécides* où ſix vers brillans tiennent lieu d'action & de vraiſemblance, ne devroit-on pas renoncer à la poéſie & ſe livrer à un genre plus analogue à ſon génie? Si Boileau reparoiſſoit de nos jours, ne diroit-il pas à l'Auteur de la *Dunciade?* Ecrivez quelques plaiſanteries ſur nos Ridicules; la matiere eſt abondante & vous avez du ſel dans l'eſprit. Mais quittez la ſcene que vous avez refroidie. La correction ne ſuffit point au Poëte comique; il faut qu'il ait encore de la verve, de la gaîté vive & de ces graces faciles qui ne s'empruntent jamais. Ne diroit-il pas à Clément? Quand j'ai repris Cotin, j'ai fait mieux que lui; mais je n'ai attaqué perſonne au-deſſus de mes forces; je n'ai même acquis le droit de châtier les Auteurs de mon ſiecle, qu'en m'é-

levant au-deſſus d'eux par mon élégance, par ma correction, & par des vers bien travaillés. Et de quel droit avez-vous épanché votre bile ſur les vers du traducteur des Géorgiques, vous qui avez fait des Satyres qu'on ne lit pas, vous dont les vers ſecs rampent preſque toujours à terre, *ſans chaleur & ſans vie*, vous enfin dont le talent s'eſt enfoui dans je ne ſais quel journal, & s'eſt perdu avec lui ? Il conſeilleroit à l'Auteur *de la Feinte par amour*, (*) de ſe borner aux bagatelles de ſociété, & d'y attacher moins de faux bel eſprit. Mais il le chaſſeroit de la ſcene où il a porté le jargon *des précieuſes Ridicules.* „

„ Quant à l'homme ſingulier qui a eu quelques Prôneurs dans le Nord pour avoir été le premier Maçon de l'Encyclopédie, (**) qui, peu content de la robe de Socrate, a voulu prendre le maſque de Thalie & s'envelopper de crêpes, il lui diroit : jettez au feu votre *pere de famille* & vos *fils ingrats* qui déshonorent leur pere : laiſſez vos guenilles philoſophiques ſur les fourneaux de l'Encyclopédie, & ne viſez plus à la qualité de bel-eſprit. La chaleur de tête n'eſt pas celle du cœur. Votre ton dogmatique nous ennuie. C'eſt le naturel qui plaît, & votre proſe n'eſt que de la déclamation. „

„ Mais ce n'eſt point aſſez de déplorer l'exil de la belle poéſie & la chûte du théâtre : nous avons encore à nous plaindre de la langueur

(*) M. Dorat.
(**) M. Diderot.

extrême de l'éloquence. Vainement quelques hommes eſſaient de la ranimer. Depuis la mort du célebre Génevois, elle ſe ſent glacer de jour en jour & va le ſuivre dans la nuit des ſiecles. Ce ſont les couronnes académiques qui ont *ébloui* la jeuneſſe & qui l'ont gâtée; au-lieu d'aller puiſer chez les Latins, chez les Grecs ou dans les bons Auteurs modernes, ce ſtyle plein, fort, ſublime, énergique, & de mûrir leur jugement des penſées de pluſieurs ſiecles, nos jeunes Auteurs voltigent d'Académie en Académie, étudient le goût à la mode, courent après ces bluettes philoſophiques qui brillent un inſtant, & s'effacent de même, montent ſur des échaſſes pour ſe mettre au niveau de leurs Juges, & ne manquent pas de trépigner de joie, ſi la ſalle retentit de quelques applaudiſſemens. Enfin, depuis que des philoſophes jugent la poéſie & la ſoumettent au compas d'Euclide; depuis que le Barreau a *perdu l'Ecrivain dont la plume* énergique faiſoit trembler l'impoſture, tout s'eſt jetté dans la carriere de l'éloquence académique. On a vu même quelques Déſerteurs de la chaire deſcendre dans le Licée & venir peindre les guerriers avec le pinceau qu'ils ſembloient réſerver aux vérités de la religion. La chaire a-t-elle gagné à cette eſpece de lutte où l'eſprit & l'antitheſe ſe diſputent la palme? Non, ſans doute; l'orateur profane n'y a reporté que du clinquant, quelques mots mieux arrangés & des penſées qu'on cherche à deviner. Mais ce ſtyle ſimple, dont Fénélon embelliſſoit la morale, ces tableaux du vice qui ſortoient brû-

lans de la main de Boſſuet, ces fleurs naturelles qui naiſſoient pour Maſſillon, on ne les retrouve plus, on les néglige, on les dédaigne. Un ſeul Orateur chrétien conſerve un peu le ſecret des grands hommes que j'ai nommés, & l'ame de Fénélon ſe montre par fois dans l'oraiſon funebre qu'il a faite de ſon ami. „

„ Mais dans le Licée du Louvre & des Provinces, quel ouvrage vraiment beau avons-nous vu couronner depuis vingt ans? Je ne parle point des Odes, des morceaux traduits, des Epîtres & de tant de Poëmes dont on n'a pas retenu ſix vers; je n'en ai vu que les Eloges en proſe. „

„ De la rapidité, une tournure nouvelle, quelques mouvemens oratoires ont valu au peintre de Maurice & de Deſcartes des récompenſes méritées. Mais qu'il eſt encore éloigné de la véritable éloquence! combien de tours & d'expreſſions paraſites arrêtent ſouvent le Lecteur! que de chocs! que de reſſorts! que d'équilibre! que de larmes dans tous les diſcours! que d'obſcurité dans la diction! que d'emphaſe où la ſimplicité convenoit ſi bien! J'avoue que ſix pages de Boſſuet me font entiérement oublier mon Thomas & mon Gaillard. On ſait que ce dernier arrache de temps à autre quelques brins de laurier aux Académies de Province. Mais eſt-ce là qu'on peut appeller un Orateur? Voit-on chez lui les comparaiſons toujours juſtes, toujours belles, ſouvent neuves? Y remarque-t-on ces brillantes images i font vivre le ſtyle, ces tours heureux, ces nces flexibles & cette pureté qui rendent

Fénélon admirable, ou cette vigueur de pinceau, ces traits de génie qui ſont de Boſſuet un modele ſublime ? Oſeroit-on citer le foible Eloge du fameux Chancelier l'Hôpital, où les mots tiennent lieu de choſes, où l'hiſtoire eſt falſifiée, où la ſatyre de quelques particuliers vivans remplace l'éloge du mort, enfin où deux expreſſions heureuſes peuvent à peine juſtifier l'indulgence de l'Académie ? Il eſt donc vrai de dire, que nous avons perdu le goût de la belle éloquence & que nous touchons à la nuit de la barbarie. On vante depuis quelques jours un Eloge du Maréchal du Muy, qui a remporté le prix à l'Académie de Marſeille. Il eſt du même Auteur qui nous a donné les *Nuits d'Young*. Répond-il à l'idée que cette traduction en avoit fait concevoir ? Il ſuffit d'en lire pluſieurs pages pour ſe convaincre que ce genre ne lui convient pas, & n'ajoutera rien à ſa gloire. Il faut, pour bien louer, avoir dans l'eſprit cette fleur de délicateſſe que Racine avoit ſi heureuſement cultivée & que Voltaire ſeul a eue depuis. Leurs Epîtres dédicatoires ſont des modeles de goût, de fineſſe & de ſtyle. Je doute qu'on trouve rien de pareil dans celle de M. le Tourneur, accoutumé à manier les pinceaux rembrunis d'Young & de Shakeſpear. La premiere phraſe ſeule inviteroit à fermer le Livre. " C'eſt à vous, dit » l'Auteur à Madame la Maréchale du Muy, » que je dois offrir la couronne accordée à » cette foible eſquiſſe, jugée la plus reſſem» blante à l'homme vertueux que la France » regrette avec vous. „

„ Quelle eſt la couronne accordée à l'eſquiſſe de M. le Tourneur ? Ne ſont-ce pas la médaille & les lauriers qui l'accompagnent ? Ce n'eſt pas là cependant ce que l'Orateur offre à Madame la Maréchale. Il n'a donc pas dit ce qu'il vouloit dire. C'eſt l'Eſquiſſe qui a obtenu la couronne qu'il préſente à Madame du Muy, & non la couronne accordée à l'Eſquiſſe. „

Ce qui ſuit n'eſt guere plus heureux. « L'hom» mage public & ſincere que j'ai rendu à ſa mé» moire, appartient auſſi à la tendre & ver» tueuſe épouſe qui lui ſurvit. »

» *Qui lui ſurvit* eſt de trop; car ſi vous dédiez à Madame du Muy l'éloge de ſon mari mort, il eſt évident qu'*elle lui ſurvit*. L'uſage n'eſt pas de dédier ſes ouvrages aux morts. Et qu'eſt-ce *qu'une douleur qui eſt plus rare qu'un nom & des aïeux illuſtres* ? Je paſſerai ſous ſilence la derniere phraſe qui n'eſt pas liée avec la précédente, & qui repréſente *Madame du Muy verſant des flots de larmes ſur la cendre du Maréchal*. »

» Voyons l'eſquiſſe, & gardons-nous de nous appeſantir ſur les détails. D'abord, l'exorde m'a paru beaucoup trop long & plein de tournures peu oratoires. Les penſées en ſont communes & ſouvent fauſſes. Voici le commencement. »

» Combien d'hommes célebres chez qui la » gloire ou la vertu ne furent qu'un haſard ! »

» Je crois que le mot *haſard*, qui eſt très-bien appliqué à la *gloire*, convient très-mal à la *vertu*, & que cette penſée ainſi exprimée, n'eſt pas vraie. »

» Sans la fortune qui fit la moitié de l'ouvra
» ge, ſans les paſſions qui exalterent leur cou-
» rage & les éleverent par intervalle au-deſſus
» d'eux-mêmes, ils auroient vécu ſans mérite
» & ſeroient morts ſans renommée. »

» *Qui fit la moitié de l'ouvrage* eſt trivial, & le reſte ne préſente rien que de commun. Qui ne ſait pas que, ſans les paſſions, l'homme eſt nul? Et c'eſt préciſément ce que l'orateur a délayé en trois lignes glaciales. Plus bas, on voit une *lacune immenſe & ſtérile qui n'a rien produit.* Je deſirerois ſavoir quelles ſont les lacunes fécondes, & ſi le mot *ſtérile* dit moins que *qui n'a rien produit.* Voilà ce qu'on ne craint pas d'appeller aujourd'hui de l'éloquence. La phraſe qui ſuit commence ainſi : *on eſt embarraſſé d'expliquer, &c.* Ce ſtyle de gazette convient-il à un exorde où l'orateur annonçoit du feu dès la premiere ligne : *Combien d'hommes, &c.* »

» L'orateur après avoir tracé un portrait fort ordinaire des vrais ſages, ajoute :

» Tel fut l'homme vertueux & rare dont
» vous voulez honorer la mémoire, hommes
» juſtes & éclairés qui ſavez l'apprécier. Ce
» choix vous honore vous-mêmes ; il prouve
» que vous n'avez pas dégénéré de vos ancê-
» tres. » Suit l'éloge des Marſeillois ; car il faut bien flatter ſes Juges. Ce coup d'encenſoir eſt même devenu une petite ruſe dont on ſe méfie, mais qui ne laiſſe pas de produire encore de bons effets. »

» Je ne ſais pas ſi la France conclura, avec l'orateur, que *Marſeille n'a pas dégénéré de ſes*

ere d'Antigone ſa fille, & les remords de Polinice, ſont des tableaux ſi vrais, ſi déchirans, qu'ils ont fait le ſuccès de cette nouvelle production. On l'a beaucoup applaudie. Mais on regrette que l'auteur ait traité ſi froidement l'amour d'Alceſte & d'Admete. Euripide lui avoit tracé un ſi beau modele ! On prétend que ce ſuccès va jetter M. Ducis ſur le fauteuil académique que Voltaire a laiſſé en mourant. On peut lui ſuccéder à l'Académie ; mais il n'y a guere d'apparence qu'on remplace jamais cet homme immortel.

Le buſte de Moliere vient d'être placé dans la ſalle de l'Académie. On a fait à cette occaſion l'épigramme ſuivante :

Avec vous, Meſſieurs, Dieu merci !
Moliere déſormais figure.
Tous nos grands hommes ſont ici,
Mais ils n'y ſont plus qu'en peinture.

Il eſt ſûr que, ſi l'on en excepte M. de Buffon, les autres peuvent avoir du mérite, mais ils ne ſeront jamais au premier rang. Ce vers que M. Saurin a mis au bas du buſte de Moliere, eſt à mon gré ſi noble & ſi juſte, qu'il efface dans mon eſprit l'épigramme que je viens de tranſcrire.

Rien ne manque à ſa gloire, il manquoit à la nôtre.

Vous vous rappellez que Moliere n'a point obtenu les honneurs du fauteuil, il pouvoit s'en paſſer. Les grands hommes honorent l'Académie, & l'Académie n'honore que les écrivains médiocres.

Patience, laiſſez-moi faire :
Je veux que le ſifflet auſſi,
Soit déſormais votre ſalaire.
Par ma ſorgnette atrabilaire,
Votre mérite recréci
Ne paroîtra qu'une chimere.
Et peut-être dans ma colere,
Avec ma juſteſſe ordinaire,
A vos lecteurs vais-je prouver,
Que votre écrit ne ſe lit guere,
Qu'il faut être un ſot pour le faire,
Et plus encor pour l'approuver ?
Quoique par-tout chacun me fronde,
Je pourrai démontrer, je trois,
Qu'il faut qu'on ſiffle tout le monde,
Et qu'on n'admire enfin que moi.

De Paris, le 26 Décembre 1778.

L'IMPÉRATRICE de Ruſſie, pour honorer la mémoire de M. de Voltaire, a demandé ſa bibliotheque à Madame Denis. S. M. I. fait élever un *muſeum*, dans lequel cette bibliotheque ſera placée ; & au milieu de ce vaſte dépôt de toutes les connoiſſances humaines, ſera la ſtatue du grand homme qui avoit ſu les réunir.

Cette illuſtre protectrice des arts porte ſi loin ſa vénération pour la mémoire de Voltaire, qu'elle a fait demander les plans de Ferney, pour bâtir une petite ville ſur ce modele, & en faire ſa maiſon de plaiſance. En conſéquence le ſieur Vagnieres, Secrétaire de M. de Voltaire, part ces jours-ci pour Pétersbourg, avec ces plans, & pour diſpoſer la bibliotheque dans l'ordre où elle étoit.

Colore ou rafraîchit ſon teint,
Et le réveil ſuivi du bain,
Et l'inſtant où ſa main légere,
Fait ſuccéder avec gaîté,
Au négligé d'une Bergere,
L'éclat d'une divinité.

Le premier chant eſt conſacré à peindre les amours de Cupidon & de Pſiché. L'auteur a oublié que la Fontaine avoit traité ce ſujet, & que c'étoit pour lui un terrible rival. Cependant ce chant offre quelques tirades agréables. Pſiché eſt tranſportée dans un palais. Elle s'écrie :

Où ſuis-je?.... O Ciel!... en quel ſéjour,
Vient de m'égarer ma tendreſſe?
Quelle demeure enchantereſſe!
Et quel Dieu tient ici ſa cour?
Ces boſquets parfumés de roſes,
Cet ombrage ſi ſéduiſant:
Sont-ce les lieux où tu repoſes,
Etre inconnu de mon tourment?

Elle preſſe l'amour qu'elle ne connoît pas, de ſe montrer à elle. L'amour lui répond :

Regne dans mon cœur ſans partage,
Et fais-moi les mêmes ſermens;
Sois heureuſe en ces lieux charmans,
Tout s'empreſſe à t'y rendre hommage:
A ma place donne des loix,
Prends ce flambeau dont la lumiere,
Pourra te guider quelquefois,
Dans ce lieu ſombre & ſolitaire;

Mais

Mais ſur-tout, Pſyché, garde-toi
De t'en ſervir pour me connoître :
L'objet qui t'a donné ſa foi,
A tes yeux ne doit point paroître :
Je m'échappe & fuis pour jamais,
Si tu ne gardes le myſtere :
Tels ſont les céleſtes décrets,
Que je ceſſerai de te plaire,
Sitôt que tu verras mes traits.

Pſiché preſſe encore davantage l'amour de ſe découvrir. Mais elle n'en obtient que des refus. Ah, dit-il,

Ah ! laiſſez-moi dans le myſtere
D'une obſcurité qui me plaît,
Et vous adorer & vous plaire !
Tout mon charme eſt dans le ſecret ;
Quel que ſoit ſur moi votre Empire,
N'eſpérez point me l'arracher.
Je gagne trop à me cacher,
Et cet aveu doit vous ſuffire.
Fuyez des plaiſirs indiſcrets ;
Quel bien en pouvez-vous attendre ?
Ah ! lorſque j'offre à vos attraits,
Un amour fidele, un cœur tendre,
Qu'importent ma forme & mes traits ?

Enfin l'amour ſe découvre, s'envole auſſi-tôt & laiſſe Pſiché dans les regrets. Ah, dit l'auteur,

Les vrais atours de la beauté
Sont l'ouvrage de la nature,
Et ſa plus brillante parure,
Les roſes de la volupté.

Vous ſavez qu'il eſt défendu en Angleterre d'enſevelir aucun cadavre avant d'avoir appellé les experts jurés. Il faut que ceux-ci examinent le cadavre & certifient que le fer ou le poiſon n'a point abrégé ſes jours : mais vous ignorez peut-être l'anecdote qui a donné lieu à ce réglement. La voici :

Une belle marchande de Londres avoit pris ſucceſſivement ſix maris. Le premier par obéiſſance pour ſes parens ; les cinq autres par ſon propre choix. Un Anglois fut aſſez hardi pour l'épouſer en ſeptiemes noces. Les premiers mois de leur nouveau mariage n'eut rien que d'agréable. Un amour exceſſif rend aiſément une femme indiſcrete : celle-ci faiſoit, dans les bras de ſon ſeptieme époux, la ſatyre des ſix qui l'avoient précédé ; ils lui avoient déplu, diſoit-elle, par leur ivrognerie ou par leurs infidélités ; & jamais elle ne les avoit pleurés ou regrettés ſincérement. Le mari, curieux d'apprendre le caractere de ſon amoureuſe moitié, affecte de s'abſenter ſouvent & de paroître ivre toutes les fois qu'il rentroit tard chez lui. D'abord on ne lui fit que des reproches : mais bientôt les menaces ſuccéderent aux repréſentations ; il continua ſon train & feignit d'être encore plus adonné au vin. Un ſoir qu'elle le crut ivre mort & bien endormi, elle détacha un plomb de la manche de ſa robe, le fit fondre & s'approcha du faux dormeur pour lui verſer dans l'oreille, à l'aide d'une pipe, le métal en fuſion. Le mari, ne doutant plus de la ſcélérateſſe de cette femme, l'arrêta, cria au ſecours & fit venir la juſtice. La criminelle

fut miſe en priſon ; ſon procès fut inſtruit. Les ſix cadavres exhumés dépoſerent contr'elle & la firent condamner à mort.

Cette aventure fit donner le réglement en queſtion & peut-être en attend-on une pareille en France pour établir une ordonnance auſſi utile.

On prétend que la Muſe Limonadiere (Madame Curé) ayant ſollicité auprès du Directeur-général des finances une petite penſion ou du moins la diſpenſe du vingtieme, M. Necker lui a répondu. « Il m'eſt auſſi impoſſible de » vous faire grace de ce vingtieme que de vous » ôter celui de votre âge. »

Un ſoldat aux gardes Françoiſes fort amoureux d'une fille, n'ayant pu obtenir la préférence ſur un rival, s'eſt brûlé la cervelle en laiſſant ſur la table de la chambre ces deux vers :

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'eſpoir,
La vie eſt un opprobre & la mort un devoir.

Il eſt à préſumer que ce malheureux avoit été factionnaire à quelques repréſentations de la tragédie de *Mérope*.

LE CIVISME DES CAFÉS.

De tous les animaux, la mere libérale,
Oui, la nature, entre eux, tient la balance égale;
Pour rendre à peu de frais tous les hommes contens,
Leur rend en vanité ce qu'elle ôte en talens.
Tel ſe croit un eſprit éminent & ſublime,
Dont jamais le cerveau n'a produit une rime.

Après avoir en vain ſué ſur un couplet,
Honteux, déſeſpéré de ne l'avoir pas fait,
Il dit impudemment qu'un ſolide génie,
Mépriſe les chanſons, la rime & l'harmonie;
Que dédaignant enfin l'art frivole des vers,
Il ne veut s'amuſer qu'à régir l'univers.
Dans un obſcur café, trois ou quatre mazettes,
Ainſi que ce docteur, grand lecteurs de gazettes,
Lui prêtent leur avis pour gouverner l'Etat.
Sans ſouper on ſe quitte; on gagne ſon grabat,
Leſté d'un petit pain & d'une bavaroiſe,
L'eſtomac tiraillé fait ouvrir d'une toiſe,
La bouche qui dicta les arrêts du deſtin.
Le Précepteur des Rois, tourmenté par la faim,
Avec peine endormi, dans ſes projets s'égare;
Il vogue dans la Manche & ſur la Delaware:
Il s'éveille bientôt & retourne au café.
Cé grand Miniſtre, ailleurs, jamais ne s'eſt chauffé.
D'eau fraîche, vite & tôt, qu'on m'apporte un grand verre,
Dit-il, & recommence à gouverner la terre.
Aujourd'hui, ce qu'il fait, il le fera demain,
Mal vêtu, des portiers eſſuyant le dédain;
Triſte objet de pitié, dupe du perſifflage,
De ſon ſiecle il ſe croit le plus grand perſonnage.
Du moins, que ne va-t-il, ce ſublime écrivain,
Auprès des *innocens*, prêter ſa docte main
Aux galans porte-fraix, aux jeunes cuiſinieres,
Qui n'auroient pas *gratis* recours à ſes lumieres.
Il donneroit du ſtyle à ſix, à douze ſols;
Pourroit vendre, ſix blancs, poulets & billets-doux;
Et, ſur tous les ſujets, employant ſon beau ſtyle,
Au public, à ſoi-même, il deviendroit utile.

De Verſailles, le 29 Décembre 1778.

Il y eut ici, le 24, une longue conférence entre le Feld Maréchal Comte de Laſcy, qui a apporté les préſens deſtinés par L. M. I. & R. à la Reine, le Comte de Mercy-Argenteau, leur Ambaſſadeur, & Mrs. de Maurepas & de Vergennes, au ſujet des deux guerres qui ſe font aujourd'hui en Europe. On préſume que le principal objet auquel il faut rapporter la commiſſion de pur cérémonial dont on a pu charger un homme du rang & du mérite de M. de Laſcy, étoit ſpécialement de tenter une conciliation entre la Grande-Bretagne & la France; le Roi d'Angleterre ayant, en ſa qualité d'Electeur d'Hanovre, réclamé, dit-on, la médiation de l'Empire à ce ſujet; mais la contenance du Miniſtere de France à cet égard a été ſi ferme & ſi vigoureuſe ſur le parti pris de continuer la guerre de mer, & les raiſons qu'il en a données aux Miniſtres Impériaux ont été trouvées ſi juſtes & ſi bien fondées, que loin de les combattre, ils ont fini par paroître les approuver. Quant à la guerre entre la Pruſſe & l'Impératrice, on aſſure que cette derniere a enfin engagé la France dans une médiation auprès du Roi de Pruſſe, & que M. de Maurepas a répondu au Comte de Laſcy & à l'Ambaſſadeur de Vienne qu'il ſe faiſoit preſque fort de réuſſir.

premier moment, ſi frappée de n'être mere que d'une Princeſſe, qu'on a craint la ſuffocation. Sans la ſaignée que l'accoucheur Vermont lui a faite, malgré les médecins, il y auroit eu un danger imminent. Sa Majeſté ne ceſſe de dire qu'elle doit la vie au courage & à l'habileté de ce Chirurgien. Elle a fait venir Madame Vermont, & la garde auprès d'elle. La jalouſie des autres eſculapes s'exerce, pendant ce temps-là, aux dépens de l'Accoucheur, qui y donne priſe par ſon extrême groſſiéreté. La Reine, ſur la fin de ſa groſſeſſe, ſe plaignoit du volume de ſa gorge : — Songez donc, lui répondit-il, que vous êtes naturellement tétoniere..... Tel eſt le ton ordinaire de Mrs. les accoucheurs, mais c'étoit bien le cas d'en changer.

Le Marquis de la Fayette a écrit ici à un ami : *Je commence à m'appercevoir que ſéduit par un faux enthouſiaſme, j'ai fait une faute de tout quitter pour courir en Amérique, mais c'en ſeroit une plus grande de revenir. Le calice eſt tiré; il faut le boire juſqu'à la lie, mais cette lie ſe fait déjà ſentir.*

La Piece ſuivante n'eſt pas abſolument neuve, mais elle eſt aſſez piquante pour qu'on la reliſe avec plaiſir.

STATUTS

Pour l'Académie Royale de Muſique.

Nous qui régnons ſur des couliſſes
Et dans de magiques palais,
Nous, juges de l'orcheſtre, intendans de

Premiers inſpecteurs des actrices :
A tous nos fideles ſujets,
Vents, fantômes, démons, déeſſes infernales,
Dieux de l'olympe & de la mer,
Habitans des bois & de l'air,
Monarques & bergers, ſatyres & veſtales.
SALUT. A notre avénement
Chargés d'un grand peuple à conduire,
De loix à réformer & d'abus à détruire,
Et voulant ſignaler notre Gouvernement ;
Oui notre Conſeil ſur chaque changement
Que nous deſirions introduire,
Nous avons rédigé ce nouveau réglement,
Conforme au bien de notre Empire.

I.

A tous muſiciens, connus ou non connus,
Soit de France, ſoit d'Italie,
Paſſés, préſens, à venir ou venus,
Permettons d'avoir du génie.

II.

Vu que pourtant la médiocrité
A beſoin d'être encouragée ;
Toute paſſable nouveauté
Par nous ſera très-protégée.
Confreres généreux, nous ferons de grands frais ;
Pour doubler un petit ſuccès ;
Uſant d'ailleurs d'économie
Pour les chef-d'œuvres de nos jours,
Et laiſſant la gloire au génie
De réuſſir ſans nos ſecours.

III.

L'orcheſtre plus nombreux ! Sous une forte peine ;
Défendons que jamais on change cette loi.

Six flûtes au coin de la Reine ;
Et ſix flûtes au coin du Roi.
Baſſe ici, baſſe là, cors-de-chaſſe, trompettes,
Violons, tambours, clarinettes ;
Beaucoup de bruit, beaucoup de mouvemens,
Sur-tout pour la meſure un batteur frénétique ;
Si nous n'avons pas de muſique
Ce n'eſt pas faute d'inſtrumens.

IV.

Sur le muſicien, même ſur l'ariette
Doit peut compter l'auteur des vers ;
Comme à ſon tour l'auteur des airs
Doit peut compter ſur le poëte.

V.

Si cependant quoiqu'averti,
Le poëte glacé, glace toujours de même ;
Comme ſur l'ennui du poëme
Le public a pris ſon parti,
Que les intrigues mal tiſſues
N'ont plus le droit de l'effrayer,
Que même des fragmens ne peuvent l'ennuyer,
Et que les nouveautés ſont toujours bien reçues.
Pourrons quelque jour eſſayer
Un ſpectacle complet en ſcenes découſes.

VI.

Si le poëte ſans couleur,
Le muſicien ſans chaleur,
Si tous deux à la fois ſans feu, ſans caractere,
Ne donnent qu'un vain bruit de rimes & de ſons,
En faveur des abbés qui lorgnent au parterre,
On raccourcira les jupons.

VII.

Effrayés de l'abus énorme
Qui coupe l'intérêt par de trop longs repos;
Voulions ſur les ballets étendre la réforme,
Leur ordonner ſur-tout de paroître à propos,
En régler le nombre & la forme;
Mais en méditant mieux, nous avons découvert,
Qu'à l'opéra ce ſont les jolis pieds qu'on aime,
Il ſeroit par notre ſyſtême
Très-régulier & très-déſert.
Que les ballets ſoient donc brillans & ridicules;
Qu'on vienne encor, comme jadis,
En pas de deux, en pas de fix,
Danſer autour de nos Hercules;
Que la jeune Guimard, en déployant ſes bras,
Sautille au milieu des batailles,
Qu'Allard batte des entrechats
Pour égayer des funérailles.

VIII.

Si du moins nos acteurs ſavoient ſe concerter,
Que chaque Dieu pût s'acquitter
Du rôle impoſant qu'on lui donne,
Qu'Apollon ſût toujours chanter,
Que l'Amour eût au moins une mine friponne,
Que le grand Jupiter, couvert d'or & d'argent,
Parût moins gauche ſur ſon trône,
Le public ſeroit indulgent,
Ce qui n'eſt pas indifférent,
Car la recette ſeroit bonne.

IX.

Ordre à Pilot de ne plus détonner;
A Muguet de prendre un air leſte;

A Durand d'ennoblir ſon geſte ;
A Gelin de ne pas tonner ;
Que le Gros chante avec une ame ;
Beaumeſnil avec une voix ;
Que la féconde Arnould ſe montre quelquefois ;
Que la Guimard toujours ſe pâme.

X.

Ordre à nos bons acteurs, pour eux, pour l'opera,
D'uſer modérément des nymphes de couliſſes,
Permettons à Muguet, Pilot & cœtera,
L'uſage illimité de toutes nos actrices.

XI.

Pour ſoutenir l'auguſte nom
De la Royale Académie,
On paira mieux l'amant d'*Armide* & d'*Aricie*,
Pollux, *Neptune* & *Phaëton*.
Mais qu'ils n'eſperent pas que leur fortune accroiſſe
Juſqu'au titre pompeux de ſeigneur de paroiſſe,
Aux honneurs d'eau bénite & de droit féodal.
Roland, dans ſon humeur altiere,
Doit-il ſe prétendre l'égal
Ou du chaſſeur de la Laitiere ;
Ou du cocher du Maréchal !

XII.

Rien pour l'auteur de la muſique ;
Pour l'auteur du poëme, rien ;
Et le poëte & le muſicien
Doivent mourir de faim ſelon l'uſage antique.
Jamais le grand talent n'eut droit d'être payé :
Le frivole obtient tout, l'or, les cordons, la

Rameau dut aller à pié,
Les directeurs en carroſſe.

XIII.

En attendant que pour le chœur
On puiſſe faire une recrue
De quinze ou vingt beautés qui parleront au cœur,
Et ne bleſſeront point la vue,
Ordre à ces mannequins de bois
Taillés en femme, enduits de plâtre,
De ſe tenir toujours immobiles & froids,
Adoſſés en ſtatue aux piliers du théâtre.

XIV.

Tout remplis du vaſte deſſein
De perfectionner en France l'harmonie,
Voulions au Pontife Romain
Demander une colonie
De ces chantres flûtés qu'admire l'*Auſonie*;
Mais tout notre Conſeil a jugé qu'un *Caſtra*
Car c'eſt ainſi qu'on les appelle,
Etoit honnête à la chapelle
Mais indécent à l'opéra.

XV.

Pour toute jeune débutante
Qui veut entrer dans les ballets,
Quatre examens au moins : c'eſt la forme conſtante.
Primò, le Duc qui la préſente,
Y compris l'Intendant & les premiers valets;
Ceux-ci près de la Nymphe ont droit de préſéance
Secundò, Nous, ſes Directeurs;
Tertiò, ſon Maître de danſe;
Quartò, pas plus de trois acteurs.

XVI.

Fieres de vuider une caiſſe,
Que celles qu'entretient un Fermier général
N'inſultent pas dans leur ivreſſe
Celles qui n'ont qu'un Duc : l'orgueil ſied toujours mal
Et la modeſtie intéreſſe.
Que celles qu'un Evêque ou qu'un ſaint Cardinal
Viſite ſur la brune au ſortir de l'office,
N'aillent pas imprudemment
Prononcer dans la couliſſe
Le beau nom de leur amant ;
Voulons qu'au moins on s'inſtruiſe
A parler très-décemment,
Et ſur-tout enjoignons qu'on reſpecte l'Egliſe.

XVII.

Le nombre des amans limité pour jamais
Et pour la blonde & pour la brune :
Défenſe d'en avoir jamais
Plus de quatre à la fois ; ils ſuffiſent pour une.
Que la reconnoiſſance égale les bienfaits,
Que l'amour dure autant que la fortune.

XVIII.

Que celles qui pour prix de leurs heureux travaux
Jouiſſent à vingt ans d'une honnête opulence,
Ont un hôtel & des chevaux,
Se rappellent par fois leur premiere indigence,
Et leur petit grenier & leur lit ſans rideaux
Leur défendons en conſéquence
De regarder avec pitié
Celle qui s'en retourne à pié

Pauvre enfant dont l'innocence
N'a pas encore réuſſi,
Mais qui, grace à la danſe,
Fera ſon chemin auſſi.

XIX.

Item, ordre à ces Demoiſelles
De n'accoucher que rarement;
En deux ans une fois, une fois ſeulement.
Paris ne goûte point leurs couches éternelles;
Dans un embarras maudit
Ces accidens là nous plongent.
Plus leur taille s'arrondit,
Plus nos viſages s'alongent.

XX.

Item, très-ſolemnellement
Prononçons une juſte peine
Contre l'uſurpateur qui vient inſolemment
L'or en main dépeupler la ſcene,
Et ravir à nos yeux leur plus bel ornement;
Taxe pour chaque enlévement
Et le tarif inceſſamment
Rendu public dans tout notre Domaine;
Cette taxe impoſée à raiſon du talent,
De la beauté ſur-tout; tant pour une danſeuſe,
Tant pour une jeune chanteuſe,
Et pour celles des chœurs, nous en ferons autant.

XXI.

Et comme un point capital
En toute bonne police
Eſt une prompte juſtice;

Tous leurs procès jugés à notre Tribunal;
Jugés ſans nul appel, & l'ordre & la décence
Veulent que chacune à ſon tour
Comparoiſſe à notre audience;
Viendront l'une après l'autre & nous feront leur cour.
Les plus jeunes, d'abord admiſes.
Ayant plus de procès, elles pourront nous voir
Dès le matin à ſept heures préciſes,
Ou vers les onze heures du ſoir.

XXII.

Et pour qu'on ne prétende à faute d'ignorance;
Sera la préſente ordonnance
Imprimée, affichée à tous nos corridors,
Aux murs des loges, aux couliſſes,
Aux palais des Rolands, aux chambres des Médors;
Et dans les boudoirs des actrices;
De plus, dans nos foyers, ſera ledit arrêt
Enregiſtré ſous la forme ordinaire
Pour le bien général & pour notre intérêt,
Détruiſant, annullant, autant que beſoin eſt,
Tout réglement à ce contraire,
L'an de grace ſeptante-ſept,
Fait en notre château, dit en langue vulgaire;
Le magaſin près du Palais Royal;
Signés, le Berton & Trial,
Plus bas, Joliveau, ſecrétaire.

Par M. BARTHE.

De Paris, le 3 Janvier 1779.

Je ne vous parlerai point d'une petite bro[illegible] qui a pour titre : *L'horloge parlante.* On [illegible] cette bagatelle à l'auteur de *l'Ecu d*[illegible]

ſix francs. Mais il s'en faut de beaucoup que le cadre de la nouvelle production ſoit auſſi ingénieux & les détails auſſi piquans que dans la premiere. Ici l'auteur court toujours après l'eſprit & ne l'attrape jamais. Cette *Horloge* eſt celle de la Samaritaine, placée ſur le Pont-neuf à Paris. Elle veut peindre tous les perſonnages qui paſſent à ſes pieds. Voici quelques-uns de ces portraits :

» Le jeune Florimond tout fier d'avoir fait diſparoître ſes habits chamarrés des couleurs du printemps, pour prendre l'accoutrement des *Jockeis*, ſe laiſſe emporter par un cheval anglois, s'abat, ſe bleſſe, & dans le moment qu'on le releve & qu'on lui reproche ſa trop vive ardeur, froidement il répond : *J'en mourrai..... mais c'eſt la mode.* »

» Là, le vieil Orgon, traînant dans un char doré preſqu'autant de vices que d'années, court marchander le cœur d'une Laïs, dont il ne ſera jamais poſſeſſeur, moins encore parce qu'il eſt âgé que parce qu'il paie. »

» Ici, une Comteſſe dont l'exiſtence ne ſe déploie que ſur des cartes & ſur des numéros, tue ſes chevaux, harcele ſon cocher, va rejoindre un tripot où elle a ſi complétement perdu ſon bien, ſon crédit, qu'on ne ſait plus ce qu'elle joue. »

Je crois qu'après ces trois portraits vous n'êtes pas curieux d'en voir davantage. C'eſt pourtant ce qu'il y a de mieux.

L'Almanach littéraire ou *Etrennes d'Apollon*, vient de paroître. C'eſt un recueil d'anecdotes & de petites pieces de vers. On nous en pro-

met une ſuite tous les ans. Je deſirerois que l'auteur choiſît un peu mieux les vers qu'il y inſere.

Quant aux anecdotes, vous en ſerez plus content : ce petit volume en renferme un grand nombre parmi leſquelles pluſieurs méritent d'être recueillies.

» Au commencement de ce ſiecle, diſoit M. de Fontenelle, j'étois déjà ancien dans les Académies & un émérite du Parnaſſe, lorſque Rouſſeau & la Motte, jeunes encore, me rechercherent. Ils paroiſſoient très-unis & venoient me voir enſemble. Un penchant ſecret me porta, dès les premieres viſites, à préférer la Motte, dont le caractere étoit d'une grande douceur. Je craignois de manifeſter cette préférence, les deux amis, comme je l'ai dit, ne me voyant preſque jamais qu'enſemble. Les ayant perdu de vue quelque temps, un jour Rouſſeau vient tout ſeul me trouver, la fureur dans les yeux. Je lui demandai des nouvelles de la Motte. — « La Motte, me dit-il ? j'ai été » bien trompé quand je l'ai choiſi pour ami : » c'eſt un homme abominable, mais je ſerai » vengé, il eſt ſenſible ; je le ferai mourir ſous » les traits les plus acérés de l'épigramme. » Il étoit ſi furieux que je ne pus ſavoir le ſujet ou le prétexte de tant de haine. Ce vilain homme qui me faiſoit peur, ſe retira. Une demi-heure après, la Motte entra, de l'air le plus affligé : « M. de Fontenelle, me dit-il, » conſolez-moi, plaignez-moi. Ce Rouſſeau, » que vous avez vu, mon ami, eh bien, je ſuis » forcé de le haïr. » Cette différence de ſentir

la même ſituation décida mon penchant pour la Motte & mon éloignement pour Rouſſeau »

» Voltaire lut un jour ſa tragédie de Mérope à l'Abbé de Voiſenon. Celui-ci, tranſporté de joie, s'écria : c'eſt un chef-d'œuvre ! C'eſt la meilleure de vos pieces. — Eh bien, lui répondit Voltaire, les comédiens l'ont refuſée. »

» Piron dînant chez Madame ***, ſe livra à quelques ſarcaſmes violens qui déplurent. Vous êtes un cheval, lui dit cette Dame. Le poëte ſe leve de table tenant ſa ſerviette à la main. — Où allez-vous donc ? — A l'écurie. — Vous n'avez pas beſoin de ſerviette pour cela. »

» Lorſque Mlle. Arnoult, célebre actrice de l'opéra, alla rendre viſite à Voltaire, il lui dit par ſuite de converſation : ah Mademoiſelle, j'ai quatre-vingt-quatre ans & j'ai fait quatre-vingt-quatre ſottiſes. — Belle bagatelle, répondit l'actrice, & moi qui n'en ai que quarante, j'en fait plus de mille.

„ La Motte, par mégarde, marcha ſur le pied d'un jeune homme dans une foule : celui-ci lui donna un ſoufflet, *Monſieur*, lui dit la Motte, *vous allez être bien fâché ; je ſuis aveugle.* „

M. d'Alembert a fait ces vers pour mettre au bas du portrait de M. Francklin.

Sa vertu, ſon courage, & ſa ſimplicité,
De Sparte ont retracé le caractere antique ;
Et cher à la raiſon, cher à l'humanité,
Il éclaira l'Europe & ſauva l'Amérique.

Je crois devoir vous annoncer un ſupplément aux Œuvres de J. J. Rouſſeau, qui vient de paroître à Paris. C'eſt un recueil de pluſieurs poéſies & de différentes lettres qu'il a faites dans ſa premiere jeuneſſe, c'eſt-à-dire, avant qu'il fût connu dans la littérature. Vous ſavez que ce grand homme, après avoir lutté fort long-temps contre ſa propre infortune & l'injuſtice des hommes, n'a annoncé ſes rares talens qu'après l'âge de quarante ans. L'école de l'adverſité a donné à ſon ame cette énergie, cette ſenſibilité qui a fait toute ſa célébrité & ſon malheur. Dans toutes les pieces que renferme cette collection, ſi on ne reconnoît point le ſtyle de l'auteur de l'immortel Emile, &c. on y remarque toujours dans quelque ſituation où le ſort l'ait réduit, une ame droite, vertueuſe, ſenſible & qui exagère plutôt le ſentiment de ſa reconnoiſſance qu'il ne craint de le faire éclater. On y a recueilli auſſi les paroles d'une tragédie lyrique & un fragment d'une autre; l'éditeur en faiſant imprimer ces eſſais, a montré plus d'avidité que de goût. Dans les épîtres, il y a des tirades qui m'ont paru fort belles. Je vous citerai ce morceau.

Non, je ne puis forcer mon eſprit, né ſincere,
A déguiſer ainſi mon propre caractere;
Il en coûteroit trop de contrainte à mon cœur:
A cet indigne prix je renonce au bonheur.
D'ailleurs, il faudroit donc, fils lâche & mercenaire,
Trahir indignement les bontés d'une mere;
Et payant en ingrat tant de bienfaits reçus,
Laiſſer à d'autres mains les ſoins qui lui ſont dus.

la même situation décida mon penchant pour la Motte & mon éloignement pour Rouſſeau »

» Voltaire lut un jour ſa tragédie de Mérope à l'Abbé de Voiſenon. Celui-ci, tranſporté de joie, s'écria : c'eſt un chef-d'œuvre ! C'eſt la meilleure de vos pieces. — Eh bien, lui répondit Voltaire, les comédiens l'ont refuſée. »

» Piron dînant chez Madame ***, ſe livra à quelques ſarcaſmes violens qui déplurent. Vous êtes un cheval, lui dit cette Dame. Le poëte ſe leve de table tenant ſa ſerviette à la main. — Où allez-vous donc ? — A l'écurie. — Vous n'avez pas beſoin de ſerviette pour cela. »

» Lorſque Mlle. Arnoult, célebre actrice de l'opéra, alla rendre viſite à Voltaire, il lui dit par ſuite de converſation : ah Mademoiſelle, j'ai quatre-vingt-quatre ans & j'ai fa... quatre-vingt-quatre ſottiſes. — Belle bagate... le, répondit l'actrice, & moi qui n'en ai q... quarante, j'en fait plus de mille.

» La Motte, par mégarde, marcha ſur le p... d'un jeune homme dans une foule ; celu... lui donna un ſoufflet, *Monſieur*, lui di... Motte, *vous allez être bien fâché ; je ſ... aveugle.* »

M. d'Alembert a fait ces vers pour... au bas du portrait de M. Franklin.

Sa vertu, ſon courage, [illegible] ſa ſimpli...
De Sparte [illegible] le [illegible] caractere...
Et ch[illegible] [illegible] l'Ame...

Ah! ces ſoins ſont trop chers à ma reconnoiſſance!
Si le ciel n'a rien mis de plus en ma puiſſance,
Du moins d'un zele pur, les vœux trop mérités,
Par mon cœur, chaque jour, lui ſeront préſentés.
Je ſais trop, il eſt vrai, que ce zele inutile,
Ne peut lui procurer un deſtin plus tranquille;
En vain, dans ſa langueur, je veux la ſoulager,
Ce n'eſt pas les guérir que de les partager.
Hélas! de ſes tourmens le ſpectacle funeſte,
Bientôt de mon courage étouffera le reſte!
C'eſt trop lui voir porter, par d'éternels efforts;
Et les peines de l'ame & les douleurs du corps.
Que lui ſert de chercher dans cette ſolitude,
A fuir l'éclat du monde & ſon inquiétude,
Si juſqu'en ce déſert, à la paix deſtinée,
Le ſort lui donne encore, à lui nuire acharné,
D'un affreux Procureur le voiſinage horrible,
Nourri d'encre & de fiel dont la griffe terrible
De ſes triſtes voiſins eſt plus crainte cent fois,
Que le huſſard cruel du pauvre Bavarois.
Mais c'eſt trop t'accabler du récit de nos peines;
Daigne me pardonner, ami, ces plaintes vaines;
C'eſt le dernier des biens, permis aux malheureux,
De voir plaindre leurs maux par des cœurs généreux, &c.

Ce recueil avoit déjà été imprimé dans le pays étranger : mais l'édition qu'on vient d'en faire à Paris renferme un grand nombre de pieces nouvelles. Par exemple, voici une lettre où il ſe plaint amérement de ſes ennemis qui, non-contens de le tourmenter par des humiliations cachées, ſont encore parvenus à lui ôter la faculté de ſe juſtifier des torts qu'ils lui imputoient. C'eſt une réponſe à une femme de

qualité qui lui avoit demandé la permiſſion de l'aller voir. La lettre de cette derniere eſt pleine d'éloges & d'empreſſemens. Voici celle de Rouſſeau.

„ François ! nation jadis aimable & douce, » qu'êtes-vous devenue ? que vous êtes chan- » gée pour un étranger, infortuné, ſeul, à » votre merci, ſans appui, ſans défenſeur, » mais qui n'en auroit pas beſoin chez un peu- » ple juſte ; pour un homme ſans fard & ſans » fiel, ennemi de l'injuſtice : mais patient à » l'endurer, qui jamais n'a fait, ni voulu, » ni rendu du mal à perſonne, & qui depuis » quinze ans, plongé, traîné par vous, dans » la fange de l'opprobre & de la diffamation, » ſe voit, ſe ſent chargé, à l'envi, d'indi- » gnités inouies juſqu'ici parmi les humains, » ~~ſans avoir pu jamais en apprendre au moins~~ » la cauſe ! c'eſt donc là votre franchiſe, votre » douceur, votre hoſpitalité ? Quittez ce vieux » nom de *Francs*, il doit trop vous faire rou- » gir. Le perſécuteur de Job auroit pu beau- » coup apprendre de ceux qui vous guident » dans l'art de rendre un mortel malheureux ? » Ils vous ont perſuadé, je n'en doute pas, » ils vous ont prouvé même, comme cela eſt » toujours facile, en ſe cachant de l'accuſé, » que je méritois les traitemens indignes, » pires cent fois que la mort. En ce cas, je » dois me réſigner ; car je n'attends, ni ne » veux d'eux, ni de vous aucune grace ; mais » ce que je veux eſt ce qui m'eſt dû, tout au » moins, après une condamnation ſi cruelle & » ſi infamante, c'eſt qu'on m'apprenne enfin

» quels ſont mes crimes, & comment & par
» qui j'ai été jugé. Pourquoi faut-il qu'un ſcan-
» dale auſſi public ſoit pour moi ſeul un myſ-
» tere impénétrable ? A quoi bon tant de ma-
» chines, de ruſes, de trahiſons, de menſon-
» ges, pour cacher au coupable ſes crimes,
» qu'il doit ſavoir mieux que perſonne, s'il
» eſt vrai, qu'il les ait commis ? Que ſi, pour
» des raiſons qui me paſſent, perſiſtant à m'ô-
» ter un droit dont on n'a jamais privé aucun
» criminel, vous avez réſolu d'abreuver le
» reſte de mes jours d'angoiſſes, de dériſion,
» d'opprobre ſans vouloir que je ſache pour-
» quoi, ſans daigner écouter mes griefs, mes
» raiſons, mes plaintes ; ſans me permettre
» même de parler (*) j'éleverai au Ciel pour

(*) Note de J. J. Rouſſeau : « Quel homme de bon
» ſens croira jamais qu'une auſſi criante violation de la
» loi naturelle & du droit des gens, puiſſe avoir pour
» principe une vertu ? S'il eſt permis de dépouiller un
» mortel de ſon état d'homme, ce ne peut-être qu'après
» l'avoir jugé & non pour le juger ! Je ne vois par-tout
» qu'ardens exécuteurs, ſans avoir apperçu jamais aucun
» Juge. Si tels ſont les principes de juſtice de la phi-
» loſophie moderne, malheur ſous ſes auſpices au foible,
» innocent & ſimple ! honneur & gloire aux intrigués
» cruels & ſenſés ?

» De bonnes raiſons doivent toujours être écoutées,
» ſur-tout de la part d'un accuſé qui ſe défend, ou d'un
» opprimé qui ſe plaint ; & ſi je n'ai rien de ſolide à dire,
» que ne me laiſſe-t-on parler en liberté ! c'eſt le plus ſûr
» moyen de décrier tout-à-fait ma cauſe, & de juſtifier
» pleinement mes accuſateurs ; mais, tant qu'on m'em-
» pêchera de parler ou qu'on refuſera de m'entendre,
» qui pourra jamais, ſans témérité, prononcer que je
» n'avois rien à dire ? »

» toute défenſe, un cœur ſans fraude & des
» mains pures de tout mal. Lui demandant,
» non, peuple cruel, qu'il me venge & vous
» puniſſe, (ah! qu'il éloigne de vous tout
» malheur & toute erreur,) mais qu'il ouvre
» bientôt à ma vieilleſſe un meilleur aſyle,
» où vos outrages ne m'atteignent plus. ».

Signé, J. J. ROUSSEAU.

» *P. S.* François, on vous tient dans un dé-
» lire qui ne ceſſera pas de mon vivant; mais
» quand je n'y ſerai plus, que l'accès ſera
» paſſé & que votre animoſité, ceſſant d'être
» irritée, laiſſera l'équité naturelle parler à
» vos cœurs, vous regarderez mieux, je l'eſ-
» pere, à tous les faits, dits, écrits que l'on
» m'attribue, en ſe cachant de moi très-ſoi-
» gneuſement; à tout ce qu'on vous fait croire
» de mon caractere, à tout ce qu'on vous fait
» faire par bonté pour moi, vous ſerez alors
» bien ſurpris & moins contens de vous que
» vous ne l'êtes; vous trouverez, j'oſe vous
» le prédire, la lecture de ce billet plus in-
» téreſſante qu'elle ne peut vous le paroître
» aujourd'hui. Quand ces Meſſieurs, couron-
» nant toutes leurs bontés, auront publié la
» vie de l'infortuné qu'ils auront fait périr de
» douleur, cette vie impartiale & fidelle qu'ils
» préparent depuis long-temps avec tant de
» ſecret & de ſoin; avant que d'ajouter foi à
» leur dire & à leurs preuves, vous recher-
» cherez, je m'aſſure, la ſource de tant de
» zele, l'objet de tant de peine, la conduite,
» ſur-tout, qu'ils eurent envers moi de mon

[illegible] je cm-
[illegible] oulez ne
[illegible] ugiez ce
[illegible] roduction. „
[illegible] cette lettre étoit *A tous Fran-*
[illegible] *ore à justice & La verité.*
[illegible] la lettre étoit écrit : " Je ſuis fâché
[illegible] pouvoir complaire à Madame la Com-
[illegible] mais je ne fais point les honneurs de
l'homme qu'elle eſt curieuſe de voir, & ja-
» mais il n'a logé chez moi : le ſeul moyen
» d'y être admis, de mon aveu, pour quicon-
» que m'eſt inconnu, c'eſt une réponſe cathé-
» gorique à ce billet. „

Avez-vous pu lire ce morceau ſans être vivement touché? Vous me pardonnerez de vous l'avoir copié tout entier. Eh, que pourrois-je vous envoyer de meilleur, de plus attendriſſant & en même temps de plus curieux! je n'aurai pas toujours occaſion de vous en adreſſer de pareils. Le moule en a été briſé pour jamais. J'oubliois de vous dire que la date de cette lettre n'eſt point ancienne. Elle eſt du mois de Mai 1776.

Pour effacer l'impreſſion que les plaintes du célebre & infortuné citoyen de Geneve ont pu exciter en vous, je veux vous raconter un tour fort plaiſant qu'une jeune pupille vient de jouer à ſon vieux tuteur. Ce tuteur avare, comme ils le ſont tous & moins amoureux de ſa pupille que de ſes biens, éconduiſoit tous les partis qui ſe préſentoient. Un jeune homme vient d'employer pour tromper le vieil argus les déguiſemens du carnaval. La Demoiſelle étoit de

moitié

moitié dans la ruſe. Son tuteur feignant d'être jaloux lui reprochoit ſans ceſſe ſa légéreté. Celle-ci feignant à ſon tour d'être piquée de ce reproche, paria avec le gardien d'être quinze jours ſans parler & ſans quitter le maſque. Le pari accepté, la jeune fille choiſit une perſonne de ſa taille à qui elle fit la leçon. A ſa premiere ſortie, cette confidente déguiſée la remplaça : pendant ce temps, la pupille intéreſſa ſes parens & obtint leur conſentement pour épouſer ſon amant. Le tuteur de ſon côté cherchoit tous les moyens de toucher la confidente qu'il prenoit pour la pupille. Lorſque le terme pari fut expiré, la fauſſe pupille répondit par un oui à la propoſition qu'il lui faiſoit tous les jours de l'épouſer. Elle ſe démaſqua en même temps. Le tuteur ſurpris courut après la jeune perſonne qui l'avoit trompé. Il la trouva mariée & revint dans ſon déſeſpoir offrir ſa main & ſa fortune à la confidente qui les accepta.

Voici une anecdote qui prouve que la plupart des hommes, même parmi les connoiſſeurs, ne jugent d'un ouvrage que ſur le nom de l'Auteur. On déchiroit ſans pitié la Motte au Temple dans une compagnie compoſée des perſonnes les plus diſtinguées & des plus beaux eſprits. Voltaire, fatigué de cet acharnement, joua ce tour adroit à la ſociété.... Meſſieurs, dit-il, je ſuis poſſeſſeur d'une Fable de la Fontaine, qui n'a jamais été imprimée... Comment, vous avez une Fable de la Fontaine que nous ne connoiſſons pas ? Dépêchez-vous de nous la lire. Voltaire en fit la lecture

chacun dut ſe récrier : Voilà de l'admirable cela, ce n'eſt pas comme ces vilaines fables de la Motte. Ici que de naturel, que de naïveté, que de graces ! Eh bien, Meſſieurs, s'écria M. de Voltaire, cette fable charmante que vous admirez tous eſt pourtant de M. de la Motte.

Les Anglois viennent de rendre un hommage bien flatteur à M. l'abbé Raynal, Auteur de l'*Hiſtoire Politique des Etabliſſemens Européens dans l'Inde* : ſon neveu qui porte ſon nom ayant été fait priſonnier, & s'étant préſenté à l'Amirauté pour être inſcrit, on lui a demandé s'il n'étoit point parent de l'Auteur de ce ſublime ouvrage. Sur la réponſe qu'il a faite qu'il en étoit neveu, on lui a ſur le champ donné ſa liberté, & offert tous les ſecours dont il pourroit avoir beſoin pour retourner en France. Ce trait fait honneur à nos ennemis & ne peut que faire plaiſir aux gens de lettres.

Bien des Muſes ont célébré l'heureux accouchement de la Reine, commençons par ce quatrain :

Un Dauphin manque au bonheur de la France.
Conſolons-nous, il fait notre eſpérance.
Le Lys s'éleve, & l'altiere Albion,
Baiſſe au midi comme au ſeptentrion.

Voici des vers qu'on a adreſſés à M. Vermont l'accoucheur.

Ton courage a fait un prodige ;
C'eſt ta gloire que nous chantons.

De cent tigres jaloux tu feras des moutons,
Et la main qui ſauva la tige,
En cueillera les rejettons.

De Verſailles, le 5 Janvier 1779.

Le Duc d'Aiguillon a tant intrigué & tant tourmenté ſes parens, qu'il a obtenu la permiſſion de revenir à la Cour, mais il ne paroîtra point devant la Reine. Le Roi l'a reçu très-froidement, & cette faveur paroît devoir être ſans conſéquence.

M. Necker va toujours en avant contre les branches inférieures de la finance, & conſerve tout ſon crédit auprès de M. de Maurepas, & conſéquemment auprès du Roi. Les autres Miniſtres ne paroiſſent point auſſi affermis, & M. de Sartine ſur-tout. Ses antagoniſtes veulent le rendre reſponſable de tout le mal que les Anglois nous ont fait, & de celui que notre marine auroit pu leur faire & ne leur a point fait.

On raconte ici de Conſtantinople que le Grand-Seigneur, dont les tréſors étoient épuiſés, vient d'en trouver un fort conſidérable en pierreries & pieces d'or, enfoui dans les jardins du ſerrail par ſon prédéceſſeur Muſtapha; que c'eſt le Boſtangi-Bachi, ou Chef des jardins qui, ayant été congédié, avoit révélé ce ſecret à ſon maître, avant de quitter ſon poſte.

M. de Jarente, Evêque d'Orléans, qui a déjà tant fait parler de lui ſous le regne précédent, & auquel le Roi n'a permis que depuis

peu de revenir à la Cour, s'eſt attiré cette ſemaine une ſemonce très-vive de la part du Roi, au ſujet de la vie ſcandaleuſe que Monſeigneur a recommencée avec la célebre Demoiſelle Guimard de l'opéra. Tout le monde & les amis même de l'Evêque s'en ſont amuſés ſuivant l'uſage.

On mande de Varſovie, un trait fort ſingulier.

» Des bateleurs traînant des ſinges à leur ſuite, étoient entrés dans Stornim, ville de Lithuanie, dépendante du grand Général. Le peuple les ſuivoit en foule. Les boutiques & les atteliers étoient abandonnés. Le Comte Oginski, pour rémédier à cet abus, manda ces gens; & après avoir calculé avec eux les profits qu'ils attendoient de leur ſéjour dans ſes domaines, il les leur fit percevoir ſur le champ & les renvoya, en leur donnant même quelques ducats de gratification. Les Bateleurs bien contens, s'éloignoient de la ville. Mais à peine ſont-ils entrés dans une forêt voiſine, que des brigands inſtruits de la généroſité du grand Général, fondent ſur eux & ſur leurs animaux. Ils les maſſacrent, les pillent & enfouiſſent les hommes & les ſinges dans la terre, qu'ils couvrent de feuilles & de branchages. Cependant, un des ſinges avoit échappé au carnage. Grimpé ſur un arbre, il avoit tout conſidéré attentivement. Les brigands étoient déjà loin, lorſqu'un carroſſe paſſe fort près de là. L'animal jette des cris perçans. Le voyageur fait arrêter: & étonné, ainſi que ſes gens, de voir un ſinge dans une forêt du Nord; plus ſurpris encore des ſignes que faiſoit cet ani-

mal, il l'invite à deſcendre. Le ſinge ſe précipite & conduit le voyageur à l'endroit où le crime venoit d'être commis. Là, il redouble ſes cris. Il écarte les branches & les feuilles; & en grattant la terre, il donne l'exemple aux domeſtiques, qui découvrent bientôt les cadavres encore palpitans; à cette vue, le gentilhomme craignant pour lui-même, ſe jette dans ſa voiture & court à toute bride, pour aller avertir le grand Général. On envoie auſſitôt ſur les traces des aſſaſſins. Ils ſont arrêtés; & ils ne tarderont pas à ſubir le châtiment dû à leur crime. Quant au ſinge, il s'étoit cramponé à la voiture du gentilhomme, & étoit entré avec lui dans Stornim. Le grand Général l'a fait placer dans ſon Palais, & a recommandé qu'on en eût grand ſoin. »

Encore quelques anecdotes. Lorſque Voltaire fit jouer ſa *Mérope*, il rendit compte de ſon ſuccès à un de ſes amis, (M. d'Aiguebere) qui étoit alors à Toulouſe. Voici ce qu'il lui écrivoit. « Ma piece n'eſt pas encore imprimée. Je doute qu'elle réuſſiſſe à la lecture autant qu'à la repréſentation. Ce n'eſt pas moi qui ai fait la piece; c'eſt Mlle. Dumeſnil. Que diriez-vous d'une actrice qui fait pleurer pendant trois actes de ſuite? Le public a pris un peu le change, il a mis ſur mon compte une partie du plaiſir extrême que lui ont fait les acteurs. La ſéduction a été au point que le parterre a demandé à grands cris à me voir. On m'a mené de force dans la loge de Madame la Maréchale de Villars où étoit ſa belle fille. Le parterre étoit fou. Il a crié à la Du-

cheſſe de Villars de me baiſer ; & il a fait tant de bruit qu'elle a été obligée d'en paſſer par-là, par l'ordre de ſa belle-mere. J'ai été baiſé publiquement comme Alain Chartier, par la Reine Marguerite d'Ecoſſe ; mais il dormoit, & j'étois fort éveillé. »

» Dans preſque toutes les éditions de Voltaire, il ſe trouve nombre de pieces qui ne ſont abſolument pas de lui, quoique les éditeurs les donnent comme telles de la meilleure foi du monde. C'eſt ce qui a fait dire à ce grand poëte : *On fait mon inventaire, quoique je ne ſois pas encore mort, & chacun y gliſſe ſes meubles pour les vendre.* »

» Un jeune homme qui ſe diſpoſoit à étudier en médecine, fit part de ſon deſſein à Voltaire qui s'intéreſſoit à lui : *Qu'allez-vous faire*, lui dit-il en riant? *vous mettrez des drogues que vous ne connoîtrez pas, dans un corps que vous connoîtrez encore moins.* »

» Un jour M. de Voltaire qui avoit alors au plus vingt-quatre ans, lut à M. de la Motte une tragédie qu'il venoit de compoſer. Ce dernier étoit doué d'une mémoire prodigieuſe. Après avoir écouté la piece du jeune poëte avec toute l'attention poſſible juſqu'à la fin : » Votre tragédie eſt belle, lui dit-il, & j'oſe vous répondre d'avance du ſuccès. Avec le talent que vous avez, une ſeule choſe me fait peine, c'eſt que vous vous permettez des plagiats les plus manifeſtes. Je puis vous citer en preuve la ſeconde ſcene de l'acte quatrie-e. » M. de Voltaire fit de ſon mieux pour liſier d'une pareille accuſation. Je n'a-

vance rien, dit M. de la Motte, qu'en connoiſſance de cauſe, & pour vous le prouver, je vais réciter cette même ſcene que je me ſuis fait un plaiſir d'apprendre par cœur, & dont il ne m'eſt pas échappé un ſeul vers. En effet, il la récita toute entiere ſans héſiter, & d'une façon auſſi animée que ſi lui-même l'eût faite. Tous ceux qui avoient été préſens à la lecture de la piece, ſe regardoient les uns les autres, & ne ſavoient ce qu'ils devoient penſer. L'auteur ſur-tout étoit abſolument déconcerté. Quand M. de la Motte eut un peu joui de ſon embarras, remettez-vous, Monſieur, lui dit-il, la ſcene en queſtion eſt de vous, ſans doute, ainſi que tout le reſte; mais elle m'a paru ſi belle & ſi touchante, que je n'ai pu m'empêcher de la retenir. »

PENSÉES DIVERSES.

» La Cour eſt une compagnie de mendians bien élevés & bien vêtus. »

» Pour faire fortune, ce n'eſt pas de l'eſprit qu'il faut, c'eſt de la délicateſſe qu'il ne faut pas.

» On ſe doit tant les uns aux autres que le plus grand des ingrats eſt celui qui n'en fit jamais. »

» Les petits eſprits font du bruit à peu près comme une voiture vuide qui roule avec rapidité dans les rues. »

» On gagne plus chez les grands à cultiver leurs vices qu'à labourer leurs terres. »

De Paris, le 9 Janvier 1779.

CETTE nuit, Monſieur, j'ai été réveillé à deux heures par des cris affreux qu'on faiſoit dans la rue. J'entendis crier, au feu, au voleur, on m'aſſaſſine, ah le coquin, au guet. Je ſautai de mon lit avec précipitation pour examiner ſi réellement le feu n'étoit point à la maiſon ou dans le voiſinage. Après avoir tout bien obſervé, je me recouchai, & les mêmes cris continuerent avec plus de violence. Le lendemain je fus informé de ce qui les avoit cauſés. Un jeune homme recherchoit en mariage une jeune & jolie Demoiſelle fort eſtimable & fort eſtimée dans ſon quartier. Quoique généralement on ſoit ici fort peu curieux des affaires de ſes voiſins, dont on ne s'occupe guere, il y a néanmoins toujours quelques commeres, dont l'eſprit tracaſſier, le caractere médiſant, les oreilles & les langues toujours en l'air ne ſauroient ſe contenir. Cinq de ces commeres, ayant entendu parler de la recherche que le jeune homme faiſoit de cette Demoiſelle, n'épargnerent point, dans leurs propos, cette vertueuſe fille qu'elles ne connoiſſoient que très-imparfaitement. Ces propos ſe répan-
& parvinrent à la Demoiſelle, qui,
faire ceſſer, pria celui qui la recher-
ſupprimer ſes viſites. Elle lui raconta
calomnies dont les commerettes la dé-
Notre amant entreprit de s'en venger,
comme il s'y prit. Comme il connoiſ-
bien ces cinq babillardes, il alla les

inviter toutes ſéparément de la part de ſa mere de vouloir accepter un petit régal qu'elle vouloit leur donner avec quelques-unes de ſes amies, & dans lequel elle avoit arrêté qu'il n'y auroit que des femmes ; comme chacune d'elles connoiſſoit cette Dame, elles promirent toutes en particulier de s'y rendre, & pas une n'y manqua. Cette invitation de la part de la mere étoit un piege que le jeune homme avoit imaginé pour les attirer plus ſûrement chez lui. Il y avoit plus d'un mois que la bonne Dame étoit à ſa campagne. Quoi qu'il en ſoit, elles donnerent toutes dans le panneau, & vinrent au rendez-vous ſans leurs maris, à qui même elles ne communiquerent rien de cette aſſemblée féminine. Elles furent un peu ſurpriſes d'abord de ne point voir la mere paroître à table avec la compagnie : mais le fils, ayant auſſi-tôt prétexté une affaire pour laquelle elle avoit, dit-il, été obligée de repartir ſur le champ pour ſa campagne, après avoir affecté d'en être un peu mortifiées, elles ne laiſſerent pas d'y prendre leur place. La chere étoit friande & délicate ; le vin y étoit excellent & en abondance. Auſſi nos cinq femelles, pourvues d'appétit comme de babil, s'en donnerent tant & plus. On voulut ſe retirer lorſqu'on entendit ſonner onze heures. Mais le jeune homme qui étoit, & qui les avoit miſes de bonne humeur, les engagea de ſi bonne grace à reſter chez lui, que de propos en propos, de raſade en raſade, elles y demeurerent juſqu'à deux heures du matin. Le jeune homme auroit bien voulu les retenir juſqu'au grand jour,

afin que la vengeance & la comédie qu'il méditoit fuſſent plus complettes ; mais il n'y eut pas moyen de les retenir plus long-temps. Cependant les cinq maris qui ne ſavoient ce qu'étoient devenues leurs femmes, & qui les attendoient avec une impatience qu'il eſt plus aiſé de ſe figurer que de bien exprimer, peſtoient, juroient & blaſphêmoient contre leurs chers moitiés. Une abſence ſi longue, & qui avoit été ſi myſtérieuſe fit naître à ces bonnes gens des idées qui n'étoient pas des plus gracieuſes.

L'arrivée d'une des Dames que le jeune homme reconduiſit interrompit ces déclamations. L'accueil ſombre & colérique que lui fit ſon mari, auſſi bien qu'à ſon conducteur, fut comme une eſpece de prologue qui lui annonça la comédie qui s'alloit jouer. Il ſe hâta de reconduire les autres, qui toutes furent accueillies à peu près de même par leurs maris. A peine étoit-il dans la rue pour s'en retourner chez lui, que les cinq acteurs, & les cinq actrices commencerent leurs rôles. Maris de gronder & de tempêter : & femmes de tâcher à s'excuſer : mais le moyen de ſe juſtifier ? Le jeune homme de chez qui elle venoient avoit la réputation d'être galant & même un peu libertin. Paſſer la nuit à boire avec un pareil égrillard, quelles conſéquences des maris ne devoient-ils pas tirer d'une ſemblable incar- .de. Le moyen de laiſſer paſſer tranquillement c. telles fredaines. Enfin, chaque mari commença par des reproches, continua par des injures, des invectives, les femmes entrerent en fureur, & les coups s'enſuivirent. Ces femmes

maltraitées ſe mettent à crier de toutes leurs forces, & appellent le guet à leur ſecours. Voilà en un inſtant tout le quartier en alarmes. Chacun ſe réveille en ſurſaut, & ſaute de lit croyant que le feu eſt dans la maiſon. Revenu de cette premiere peur, on court chez les voiſins chez qui l'on ſoupçonne l'incendie, de maniere qu'en trois ou quatre minutes, à cette heure indue, ma rue ſe trouva auſſi pleine de monde qu'elle le pouvoit être en plein midi. Par cette eſclandre, Monſieur, les femmes & le ſujet de leurs diſputes ſont devenus publics dans tout le quartier. Les femmes ſont perdues de réputation, on ſe moque des maris, & le jeune homme en a tous les honneurs.

L'Académie Royale de chirurgie ayant à donner une place de Conſeiller, vacante par la vétérance accordée à M. de la Faye, n'a point procédé à l'élection par ſcrutin, comme c'eſt l'uſage. Elle y a nommé par acclamation M. de Vermont, accoucheur de la Reine, qui par ſon habileté & ſon courage, a ſauvé la vie de cette Souveraine.

Il paroît depuis environ quinze jours trois ouvrages qui font quelque bruit, les uns par leur mérite & les autres par la réputation de leur auteur.

Le premier eſt un recueil d'éloges lus à l'Académie françoiſe par M. d'Alembert. La plupart de ces éloges ont paru dans le *Mercure*. On y voit un homme de beaucoup d'eſprit: mais en général ces ouvrages ſont écrits tantôt avec ſéchereſſe & tantôt avec une démangeaiſon d'amuſer le public par des épigrammes qui

ne conviennent point à la dignité d'un Secrétaire de l'Académie françoiſe. D'ailleurs, l'auteur ne paroît s'être chargé de faire l'éloge des morts que pour faire la ſatyre des vivans. Tout en criant contre les critiques, il eſt le plus mordant de tous les ſatyriques. Il a ajouté à ce volume deux diſcours prononcés à la diſtribution des prix, dans leſquels il s'efforce de prouver que l'Académie a toujours été juſte dans les choix des ouvrages qu'elle a couronnés & que M. de la Harpe méritoit plus que perſonne par l'énergie de ſon éloquence & la chaleur de ſa poéſie, de remporter les prix, dont le docte aréopage l'a gratifié pendant plus de douze ans. C'eſt au public à voir ſi l'amitié de M. d'Alembert pour M. de la Harpe ne l'aveugle point trop.

Le deuxieme ouvrage qui paroît, eſt une *Vie de Seneque*, par M. Diderot. Il eſt impoſſible que dans un ouvrage de cet auteur il n'y ait point d'excellens morceaux. Mais il eſt ſouvent exagéré & ſa chaleur vient plus de la bile que du cœur. Le Clergé y a trouvé des penſées mal ſonnantes & la Sorbonne eſt occupée dans ce moment-ci à examiner le livre en queſtion, & ſe diſpoſe à lancer ſa foudre ſur l'auteur & le cenſeur. Quoi qu'il en ſoit, Voltaire a dit dans la *Henriade*,

Rome aujourd'hui n'eſt plus terrible à l'univers,
Ses foudres impuiſſans ſe perdent dans les airs.

L'anathême de la Sorbonne devient, dans ce ſiecle philoſophe, un droit infaillible à la

célébrité : mais ce qui doit nuire à l'auteur dans l'eſprit des honnêtes gens, ce ſont deux ou trois remarques, où il aſſure que J. J. Rouſſeau étoit un ſcélérat inſidieux. Tout le monde s'eſt récrié contre la lâcheté & la baſſeſſe d'inſulter un homme après ſa mort.

Le troiſieme enfin eſt intitulé : *Obſervations ſur l'Atlantide de Platon*, par M. Bailly. Cet auteur dans ſon *Hiſtoire de l'aſtronomie*, avoit avancé qu'il pourroit ſe faire que les arts nous fuſſent venus des peuples ſeptentrionaux. Cette opinion qui contrediſoit toutes celles reçues à ce ſujet, engagea M. de Voltaire à la réfuter : cette réfutation engagea M. Bailly à faire de nouvelles recherches, & il eſt venu enfin à démontrer ſon opinion qui, ſelon les apparences, ſera déſormais la ſeule adoptée. D'ailleurs, ſon livre eſt écrit avec un charme qui le fait lire avec autant d'avidité que de plaiſir ; c'eſt ſans contredit une des meilleures productions de ce ſiecle.

De Verſailles, le 11 *Janvier* 1779.

Quelques obſervateurs prétendent que l'on s'attend à une guerre de terre. M. de Montbarrey qui paroît en bonne intelligence actuellement avec M. de Sartine, parce qu'ils ont beſoin de s'épauler l'un l'autre, fait des marchés avec les fourniſſeurs ; on prépare des magaſins ſur les frontieres. Ce Miniſtre a pris la maniere magnifique ou du moins libérale du Duc de Choiſeul ; mais il eſt bien autrement gêné par M. Necker qui retranche ou refuſe

ſomme il le trouve bon. Dernièrement M. de Sartine lui a demandé quatre millions d'extraordinaire pour le ſervice de la Marine, M. Necker a voulu en ſavoir la deſtination, ce que le Miniſtre a refuſé de dire, en alléguant que c'étoit un des ſecrets de l'Etat. Le Directeur général a prétendu au moins de connoître les détails de la diſtribution de cet argent. M. de Sartine eſt allé chez le Roi & en eſt revenu avec un ordre de la main du Maître pour le paiement de cette ſomme.

Le Roi cependant goûte & ſeconde parfaitement les principes d'économie de M. Necker. S. M. ſe propoſant de donner une fête à ſon auguſte Epouſe, a demandé à l'Intendance des *menus-plaiſirs* ce qu'elle pourroit coûter. L'Intendant a fait un devis de 800,000 livres. Cette ſomme ayant paru exorbitante, le Roi a envoyé quelqu'un de confiance à Paris chez Torré, celui qui tient le Vaux-hall, avec le projet, ſans dire pour qui il étoit fait; Torré a répondu qu'il ſe chargeroit de l'exécuter avec quatre-vingt mille livres. Le Roi a été ſi content qu'il a écrit à Torré, lui diſant que cette fête ſeroit pour la Reine, qu'il lui en confioit le ſoin & qu'au-lieu de quatre-vingt mille francs il lui en feroit compter cent. Enſuite S. M. a défendu à l'Intendant des menus de s'en mêler, & cette aventure pourra favoriſer l'intention de M. Necker de ſupprimer tout ce département des menus plaiſirs, qui a coûté des ſommes incroyables à Louis XV.

L'accoucheur Vermont a reçu du Roi une penſion de 12000 livres & l'expectative de l'or-

dre de St. Michel. S. M. lui a dit en même temps: *Comme je vous dois la conſervation de la Reine, vous pouvez penſer que je n'en reſterai pas là.*

Les Banqueroutes & faillites à Paris & dans nos Villes commerçantes ſe multiplient d'une maniere effrayante. Les pertes que le commerce continue d'eſſuyer ſur la mer ſont prodigieuſes. Les Anglois ſont moins malheureux en ce point; mais les élémens les maltraitent terriblement.

De Paris, le 13 Janvier 1779.

L'ÉLOGE de Voltaire propoſé par l'Académie Françoiſe a ſoulevé tout le Clergé & notamment l'Archevêque de Paris. Nos plaiſans de Cour s'amuſent à déſoler ce Prélat en lui perſuadant que bien-loin de penſer, comme le Clergé, il fait ériger à ſes frais un monument ſuperbe à Voltaire. Ils ont tellement répandu ce bruit que l'Archevêque en entend parler par-tout, & a beau s'en défendre, on ne veut pas l'en croire. Le Duc de Noailles, l'un des plus ſpirituels & des plus méchans de la Cour, a pouſſé la plaiſanterie plus loin. Il a eu l'inhumanité de lire à l'Archevêque ces vers, ſoutenant qu'il les avoit faits pour ſervir d'inſcription à ce monument.

Ses écrits ſont gravés au temple de mémoire;
Il a tout vû, tout dit, & ſon cœur enflammé,
Des paſſions de l'homme a ſu tracer l'hiſtoire.
Du feu de ſon génie, il mourut conſumé.
Il ne manque rien à ſa gloire:
Les Prêtres l'ont maudit, & les Rois l'ont aimé.

La Dlle. Thevenin, une impure de ce ſiecle, la même que le Marquis de Villette corrigea ſi bien en plein colyſée avec un fouet qu'il tenoit à la main, eſt morte, & laiſſe une ſucceſſion qu'on évalue à cent mille écus. Il y a deux ou trois ans qu'elle n'avoit point de ſouliers. Le bon métier !...

L'Académie Françoiſe vient d'élire M. Ducis, auteur des tragédies d'*Hamlet*, de *Romeo* & d'*Œdipe chez Admete*, à la place vacante par la mort de M. de Voltaire. Comme on ne fait point d'élection dans ce corps, ſans que le public ne s'égaie aux dépens du choix, un plaiſant vient de faire l'épigramme ſuivante, dont je vous laiſſe apprécier la juſteſſe & le mérite.

Et quoi ! le fauteuil à Ducis !
Oui, pourquoi pas ? l'Académie
Peut, je crois, donner ſon *gratis*,
Auſſi bien que la comédie.

De Paris, le 16 Janvier 1779.

Les banqueroutes ſont dans ce moment ſi fréquentes, qu'on n'entend parler que de pareils événemens, & la plupart de ceux qui les font les regardent comme un moyen plus ſûr & plus prompt de ſe retirer du commerce & de s'enrichir. Cependant, un bijoutier fameux de cette Capitale, plus jaloux de ſa réputation qu'on ne l'eſt ordinairement ſur cet article, & réduit à cette extrémité par une longue ſuite de faillites qu'il venoit d'éprouver, a trouvé le ſecret de ſe tirer de cet abyme

par un expédient aſſez ſingulier. Ce marchand avoit épouſé une jeune & jolie femme, & dont il eut une dot conſidérable. Il tira d'abord de ce mariage deux grands avantages pour ſon commerce. Le premier eſt qu'avec le fond qu'elle lui avoit apporté, il fit des entrepriſes qui lui réuſſirent aſſez bien. Le ſecond eſt que la beauté de ſa femme lui attira un grand nombre de pratiques avec leſquelles il fit fort bien ſes affaires. Par ce double moyen il étoit parvenu à ſe mettre à ſon aiſe, & il faiſoit un commerce des plus brillans : mais le coup fatal que la guerre vient de porter à cette partie, lui fit eſſuyer pluſieurs banqueroutes, & le réduiſit lui-même à la néceſſité de la faire auſſi. Pour ſe ſouſtraire à cet affront qu'il regardoit comme le plus ſanglant pour un négociant, il s'adreſſa à quelques-uns de ſes amis les plus intimes, auxquels il fit part de l'état de ſes affaires, & qui l'aſſiſterent de tout leur pouvoir, mais comme les ſecours qu'ils lui procurerent n'étoient pas ſuffiſans pour faire face à tous ſes engagemens, il ſe voyoit ſur le point d'y manquer. Il a, comme je l'ai dit, une femme dont la beauté avoit contribué à ſa fortune; & qui, aux charmes de la figure, réunit ceux de l'eſprit, & une vertu que rien juſqu'alors n'avoit été capable d'ébranler, malgré les fréquentes occaſions qu'elle avoit trouvées d'être ſéduite. Autant d'acheteurs qui venoient chez elle, autant de ſoupirans qui lui contoient fleurette : mais la marchande ſavoit mettre à profit leur galanterie ſans paſſer avec eux les bornes de la

pudeur & de la bienſéance. Ce talent ſi rare lui avoit gagné le cœur d'un riche banquier qui en étoit preſque fou. Il lui rendoit en conſéquence de très-fréquentes viſites, qui toujours aboutiſſoient à quelqu'achat conſidérable, dans lequel il n'étoit jamais queſtion de marchander. Vous croyez facilement que la femme s'apperçut très-bien des motifs d'un pareil *déſintéreſſement*. Le banquier, de ſon côté, n'avoit pas manqué de lui faire connoître ſa paſſion ; mais la marchande ne faiſoit que s'en amuſer avec ſon mari. La ſageſſe de cette femme ne fit qu'irriter l'amour du banquier qui, à force de perſévérance, ne déſeſpéra point de triompher de la réſiſtance qu'on lui oppoſoit. Elle voyoit depuis quelques jours ſon mari plongé dans une rêverie profonde, & comme elle étoit loin d'en ſoupçonner le ſujet, qu'il lui cachoit ſoigneuſement de peur de l'affliger, elle s'imagina que cette humeur triſte & ſombre étoit un effet de la jalouſie, que pouvoient lui avoir donnée les fréquentes viſites du banquier. Pour le tranquilliſer, elle lui déclara, qu'elle alloit le congédier la premiere fois qu'il viendroit. Le bijoutier bien aſſuré de la vertu de ſa moitié n'avoit pas pris le moindre ombrage des aſſiduités du banquier. Il prit enfin la réſolution de déclarer à ſa femme la ſituation de ſes affaires & le moyen d'y remédier. Je ſuis perſuadé que vous ne devinerez jamais ce dernier ; au-lieu de conſeiller à ſa femme de perſévérer, comme elle avoit fait juſqu'alors dans ſa vertu ; au-lieu de la preſſer de congédier

au plutôt ſon rival, il lui conſeilla au contraire de le flatter dans ſon amour, & de ne pas manquer l'heureuſe conjoncture qui ſe préſentoit. Il ajouta que de toutes les reſſources qu'il avoit inutilement tentées, c'étoit la ſeule qu'il connut pour remédier au dérangement de ſes affaires, dont il lui fit alors le plus grand détail. Rien ne peut égaler l'étonnement de la femme, lorſqu'elle apprit l'infortune de ſa maiſon & le remede que lui propoſoit ſon mari. Elle ne ſavoit ſi elle avoit un ſonge, ou ſi elle veilloit. Fidelle juſqu'alors à ſon devoir, & conſtante dans une vertu d'autant plus eſtimable qu'elle devient chaque jour plus rare, elle rejetta avec indignation la propoſition de ſon mari. Elle lui en fit les reproches les plus vifs, & ſe plaignit amérement du peu de cas qu'il faiſoit de ſon honneur & de ſa perſonne. Le mari ſans ſe déconcerter, lui dit que ſa perſonne & ſon honneur étoient à lui, & qu'il étoit le maître d'en diſpoſer comme il jugeroit à propos ; « Et quel emploi plus avanta-» geux, ajouta-t-il, en puis-je faire que celui » que je vous propoſe ! Il s'agit ici de notre » réputation, de notre crédit, de notre for-» tune, de notre vie & de celle de nos en-» fans. Dois-je à tant de motifs preſſans ne » pas ſacrifier un préjugé chimérique & ima-» ginaire. » S'il eſt difficile à certaines femmes de réſiſter aux ſollicitations de leurs amans, on peut juger quelle impreſſion auroit fait ſur de pareilles femmes le diſcours de notre bijoutier. La ſienne n'en fut pas d'abord ébranlée, mais il revint tant de fois à la charge

que, malgré ſa répugnance, elle prêta enfin l'oreille aux galanteries du banquier. Celui-ci ſe voyant écouté, redoubla de zele & d'ardeur pour ſa chere maîtreſſe, perſuadé que toute femme qui ſouffre, ſans ſe fâcher, qu'on lui parle d'amour, en eſt bien aiſe dans le fond du cœur. Il conclut de ce changement de conduite à ſon égard, qu'elle commençoit à s'attendrir pour lui, & qu'il l'amenceroit enfin au but que ſon amour ſe propoſoit. Pour y arriver plus promptement, il mit en œuvre un reſſort aſſez efficace, celui des préſens. Les ſiens furent d'abord refuſés & enſuite acceptés. Les préſens du banquier furent payés par de petites privautés qu'on lui laiſſa prendre, & qui lui en firent eſpérer de plus grandes. Cependant l'époux qui obſervoit tout, s'applaudiſſoit des progrès que le banquier faiſoit chaque jour. On ne pouvoit rien ajouter à la violence de la paſſion de ce dernier, auquel il ne manquoit qu'une occaſion de la ſatisfaire. De concert avec ſa femme, le bijoutier prétexta une abſence, afin qu'elle pût en liberté réuſſir dans le projet formé, qui étoit déjà en bon train. Le marchand feint d'aller paſſer quelques jours à la campagne. Le banquier en eſt informé, il vole chez la belle qui, en le voyant, feint de ſon côté d'être dans une grande déſolation. Il lui en demande le ſujet. Après quelques difficultés, elle lui dit, que ſon affliction vient d'une banqueroute que ſon mari vient d'eſſuyer, & qui les mettoit l'un & l'autre dans un embarras d'autant plus grand, que le marchand qui la leur

faiſoit étoit un de ceux ſur qui ils avoient le plus compté pour certains paiemens, qui viennent d'échoir. Quoi ! ce n'eſt que cela, s'écria le banquier ; allez, ſoyez tranquille, je me charge de tout. En diſant ces mots, il apperçoit ſur la table une plume & du papier. Il ſe leve brusquement, & après avoir écrit une demi-minute, il préſente à la marchande quatre billets de cent mille livres, payables au porteur. Tenez, dit-il, vivez heureuſe, oubliez vos chagrins & livrons-nous à la joie. Ne penſons plus qu'aux plaiſirs, profitons de l'abſence de votre mari pour.... L'excès de ſa paſſion & trois ou quatre baiſers qu'il haſarda de prendre ſur la bouche de ſon amante lui couperent la parole. Cependant malgré ce que le banquier venoit de faire pour elle, la belle ne ceſſoit de pleurer. Dans un cœur vertueux, l'ombre même du crime excite des remords qui le déchirent, & auxquels il ne peut réſiſter. La joie que devoit cauſer à la belle le rétabliſſement des affaires de ſon mari, ne put étouffer la douleur que lui cauſoient les petites atteintes qu'avoit reçues ſa vertu. La crainte où elle étoit que ſon ſéducteur ne pouſſât les choſes plus loin, lui fit imaginer un prétexte pour ſortir un moment de la chambre. Le banquier que la paſſion aveugloit, ne s'y oppoſa point. Un fiacre qu'elle vit paſſer la ſauva du précipice où elle ſe voyoit prête à tomber. Elle monte dedans, & va trouver ſon mari qui étoit dans une maiſon de campagne à une lieue de la ville ; elle lui raconte ce qui vient de ſe paſſer, lui remet les

quelques

quelques ſemaines après, il s'eſt vu lui-même obligé de faire une banqueroute qui l'a totalement ruiné.

L'aventure que je viens de vous raconter eſt toute nouvelle & n'a point encore éclaté. Je vous laiſſe décider lequel de ces trois perſonnages eſt le plus coupable.

MADRIGAL

Attribué à M. de Voltaire.

Aimable Eglé, vous lirez les écrits
D'un Roi fameux par plus d'une victoire;
Légiſlateurs, Rois, Héros, beaux-eſprits,
Dans tous les temps vanteront ſa mémoire;
Il a cherché tous les genres de gloire,
L'amour à part, j'en excepte ce point,
Mais ſi jamais j'écrivois ſon hiſtoire,
J'ajouterois qu'il ne vous connut point.

LE CHASSEUR.

Sur l'Air du Vaudeville de la Roſiere.

Par le plus beau jour de printemps,
D'un bois traverſant la liſiere,
Lindor vit à travers les champs,
A lui venir une Laitiere;
Pied mignon, jambe faite au tour,
Sont, comme on ſait, pieges d'amour.

Pied mignon la friponne avoit,
Nez retrouſſé, taille élégante;
Avec cela qui ne ſeroit,
A la ville aſſez opulente?

Aline, aux champs, ne poſſédoit,
Pour tout bien, que ſon pot au lait.

Quinze ans avec des yeux charmans,
Gorge de Lys & teint de Roſe,
Bouche vermeille & belles dents,
Quinze ans ſont pourtant quelque choſe!
Mais Aline ne ſavoit pas,
A quoi ſervoient autant d'appas.

Encor plus blanche que ſon lait,
Sortant à peine de l'enfance,
Aline inſpiroit l'intérêt,
Que cauſe toujours l'innocence;
Et Lindor, par le chaud du jour,
Mouroit de ſoif, brûloit d'amour!

Lait verſé par main de quinze ans,
En faveur de quinze ans réclame:
Lindor rafraîchi par un ſens,
Des autres ſens eſt tout de flâmme.
L'hiſtoire ajoute (& ne ment pas.)
Que la belle fit un faux pas.

Encor ſi pour le pot au lait,
La Bergere en eût été quitte;
Mais le chaſſeur fin & diſcret,
Cherchoit toujours le lievre au gîte.
Le lievre fut ſi bien chaſſé,
Que le pot au lait fut verſé.

Enfin Aline ouvrant les yeux,
De ſes quinze ans connut l'uſage;
Lindor au comble de ſes vœux,
But ſon lait, eut ſon pucelage.
Un pucelage & du lait frais,
Trouveront toujours des gourmets!

Aux noms près, c'eſt l'hiſtoire aſſez plaiſante d'un de nos jeunes Princes avec une petite payſanne de Choiſy, & qu'un bel-eſprit de la Cour vient de rimer fort agréablement.

De Verſailles, le 18 Janvier 1779.

M. Necker ſollicite depuis quelque temps le Roi pour la ſuppreſſion de différentes grandes charges de la Cour qui ſont très-onéreuſes à l'Etat. M. le Prince de Condé a été au-devant pour la charge de grand-Maître, en propoſant de renoncer à ſon produit & de n'en conſerver que l'honorifique. La plupart des autres grands Officiers intriguent pour n'avoir rien à ſacrifier.

Dans le département de la grande-maîtriſe, il y a eu de tout temps des abus énormes. L'article des bougies, par exemple, ſe montoit à 450,000 liv. par an: M. Necker a réduit cet objet à 50,000 livres, & l'on brûlera juſqu'aux petits bouts.

Le Maréchal de Richelieu eſt ſans ceſſe careſſé de la fortune. En même temps la mort le délivre de ſes deux plus terribles adverſaires, Madame de St. Vincent & le Marquis de Caſtelane, parent de cette Dame. Les amis du Maréchal racontent qu'elle a déclaré en mourant que les billets qu'elle avoit exigés, étoient faux, mais on n'en croit rien.

M. de Vergennes eſt, ou du moins paroît l'homme du monde le plus affairé. C'eſt la choſe du monde la plus difficile d'en avoir audience. Une femme de la Cour vieille & laide

ayant pu encore moins être admiſe, s'étant approchée l'autre jour dans une parure trop brillante pour ſon âge & ſa figure, de la table du Roi, *Monſieur* lui demanda bruſquement & avec un air de mépris ce qu'elle vouloit. — Hélas, ce que je veux, je veux prier le Roi de me faire parler à M. de Vergennes. Le Roi en riant de bon cœur avec tout le monde, a promis à cette ſeptuagénaire de lui procurer l'audience du Miniſtre encore avant qu'elle mourût.

Un Monſieur Bellanger, jeune & joli Américain, ſort opulent & non moins étourdi, avoit donné à la Comteſſe du Bary quelque fantaiſie de Sacrement. L'intrigue s'étoit nouée à la campagne chez le fameux joueur Sormanni. La meche ayant été éventée, il eſt intervenu un ordre du Roi qui a preſcrit au futur de s'embarquer ſubitement, & S. M. a fait conſeiller à la belle Dame d'être moins ſenſible aux impreſſions de l'amour, conjugal ſur-tout.

De Paris, le 23 Janvier 1779.

Ma correſpondance ne ſauroit être agréable dans un temps où perſonne ne peut ſe ſouſtraire, ſoit aux peines, ſoit aux inquiétudes, qui ſont la ſuite des faillites ſans nombre dont notre capitale eſt affligée. Mes efforts pour être gai ne vaincront pas l'influence du chagrin, dont j'ai ma part comme tous mes concitoyens. Trois Tréſoriers royaux, deux Banquiers, cinq Agens de change, & une vingtaine de négocians & marchands, ont depuis très-peu de temps

fait repentir leurs créanciers de la confiance qu'ils leur avoient accordée : pluſieurs de ceux-ci ne ſoutiendront point le choc & en entraîneront d'autres ; le diſcrédit & la défiance générale occaſionneront encore de nouveaux déſordres ; ces circonſtances ſervent de prétexte aux uns, & ſont la cauſe néceſſaire de la ruine des autres.

Voilà au moral une partie de nos maux : nous en avons auſſi de phyſiques. Les dépoſitaires des fuſeaux, auxquels eſt attaché le fil de notre exiſtence ; les gardiens & les reſtaurateurs de nos ſantés ; la milice qui devroit ſans ceſſe être armée contre les maladies qui nous aſſiegent, la Faculté de médecine enfin nous menace de nous abandonner à notre miſérable ſort. Le Gouvernement affligé de voir que l'eſprit de parti & l'amour des ſyſtêmes s'étoit emparé de ce corps au point qu'un docteur n'auroit pas pardonné à ſon confrere de s'écarter en rien des cahiers, qui ſont le manteau de l'ineptie, a établi ſous le nom de *Société Royale de médecine*, une eſpece d'Académie dont chaque membre a la permiſſion d'avoir des talens & des lumieres, de faire des découvertes & de ſe ſouſtraire à la routine aveugle des préjugés. Grande oppoſition de la part de la très-ſalubre & très-meurtriere Faculté ; efforts inutiles pour arrêter l'effet des vues ſages & des motifs preſqu'indiſpenſables, qui ont préſidé à cet établiſſement auſſi utile que ſenſé. L'humeur s'en eſt mêlée, la Faculté a ſuſpendu ſes leçons, a fermé les écoles, a renouvellé les ridicules diſſentions qui nous ont fourni quelquefois l'oc-

caſion de rire aux dépens des *Pédans*. Comme des curieux ont paru s'intéreſſer au ſort de ce corps malade, & qu'on tâche ici de rire de tout, on les en a inſtruits par le Bulletin ſuivant qui a couru dans nos ſociétés.

*La Faculté de Paris a paſſé une très-mauvaiſe nuit, ſa tête eſt toujours embarraſſée, ſes membres roides, le pouls dur, la langue mauvaiſe, tout le corps plein de vent. Ce qui en ſort eſt fort mal digéré & de mauvaiſe qualité. L'affaiſſement eſt général dans toute la machine qui ne fait plus ſes fonctions. L'uſage des bains & de l'*HELLEBORE *n'a rien produit de ſatisfaiſant. On craint d'être obligé d'en venir à des remedes violens.*

Quelques jours après a paru ce nouveau Bulletin : *L'état du malade eſt toujours le même, mais on eſpere pour ſon rétabliſſement depuis que l'on a découvert la cauſe du mal. Il conſiſte en une quantité prodigieuſe de vermine qui le ronge.*

Ce dernier Bulletin pourroit convenir à pluſieurs autres autres corps qui ne jouiſſent pas d'une ſanté parfaite. L'Académie Royale de muſique, par exemple, ſoulevée contre ſon Directeur, qui préfere les intérêts du public à ceux de quelques membres accoutumés à ſe les voir ſacrifier, auroit beſoin d'une petite purgation. M. de Viſmes eſt dans une guerre continuelle contre la troupe, qu'il a le malheur d'avoir à commander. Il paie bien cher, je vous l'aſſure, les profits qu'il en retire. On m'a aſſuré que notre Hôtel-de-ville lui avoit offert 200,000 livres de ſon privilege & 5000 livres de penſion pendant tout le temps de ſon cours. Je ſerois étonné qu'il n'acceptât pas cette offre,

qui lui procureroit la tranquillité, le premier de tous ſes biens; mais je ſuis plus ſurpris encore, qu'il ait fallu que cette entrepriſe fût entre les mains d'un particulier pour qu'on connût ſa valeur. La ville a perdu beaucoup à l'adminiſtration de l'opéra dont elle a été chargée pendant long-temps, & elle y perdroit encore.

Tous les amis de l'humanité ont gémi à la lecture de la ſentence de l'Inquiſition eſpagnole, qui a condamné M. Olavidès: les gens ſenſés ont frémi à ce témoignage de l'autorité que reprend ce Tribunal redoutable, & on plaint généralement le ſort de cette malheureuſe Eſpagne, victime des préjugés & de la ſuperſtition, mais je ne ſaurois me diſpenſer de blâmer la conduite de M. Olavidès qui a voulu être le prédicant du déiſme & heurter de front les opinions reçues dans ſon pays. Il paroît au reſte, que ſon jugement ſera adouci; car tous les grands du Royaume ſe réuniſſent pour y parvenir. Je conçois qu'une punition auſſi ridicule que celle qui lui a été infligée eſt un double ſupplice pour un homme d'eſprit.

L'éloge de Voltaire par le Roi de Pruſſe eſt très-rare ici, il ſe vend à un prix fou, & encore ne l'a pas qui veut.

Le numéro de M. Linguet, dans lequel il s'annonce comme le ſucceſſeur de M. d'Alembert à l'Académie françoiſe, a fait agiter parmi les quarante, s'il ne ſeroit pas convenable de réprimer l'audace de la prophétie, en donnant d'avance l'excluſion au prophete.

L'Archevêque de Paris, toujours zélé & vigi-

lant, quelquefois même minucieuſement, pour le bien de la religion, a écrit à M. Ducis, élu à la place vacante de Voltaire, pour le prévenir du ſoin qu'il convenoit qu'il prît de ne pas bleſſer la délicateſſe chrétienne dans l'éloge public qu'il ſeroit de ſon prédeceſſeur, le jour de ſa réception. Le Prélat ne ſe preſſera pas de communiquer la réponſe du nouvel académicien, aux profanes du dioceſe, car on la dit à peu près en ces termes : *Monſeigneur, comment pourrois-je bleſſer les oreilles chrétiennes, en faiſant l'éloge d'un académicien, qui a ſigné ſa profeſſion de foi avant de mourir ? qui a honoré la religion par ſes écrits contre les Athées, à l'appui du dogme de l'immortalité de l'ame, & à la gloire d'un Dieu infiniment juſte ? Soyez tranquille, Monſeigneur; je ne ſuis pas moins chrétien que lui, ni moins votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.*

On dit que l'Impératrice de Ruſſie n'a pas témoigné aſſez d'envie de voir notre petit *la Harpe* pour le déterminer à affliger la France de ſa perte. Il ſe fait querelle avec tout le monde. Notre célebre Préville vient de lui adreſſer une épître de reproches ſur l'amertume de ſon ſtyle, à l'occaſion de la notice du *Mercure* ſur la mort du comédien Bellecourt. Cette notice n'eſt qu'un maigre éloge, farci de réticences malignes, dont les comédiens François ont été choqués.

On eſt auſſi enchanté ici qu'à la Cour d'une piece nouvelle, donnée aux Italiens ſous le titre de l'*Amant Jaloux*. Elle eſt d'un M. d'Hele, Anglois, & le charmant Gretry en a fait la mu-

fique. C'eſt une des pieces les mieux *intriguées* qu'on ait vues depuis long-temps.

Une religieuſe du fauxbourg St. Marcel, par un mouvement d'inconſtance ou de foibleſſe, ayant eſcaladé pendant la nuit le mur de ſon couvent, & de-là, paſſé par deſſus celui de la maiſon voiſine, a été ſi éloquemment réprimandée par le maître de cette maiſon, qu'elle s'eſt préſentée le matin à la grille du même couvent, pour y être admiſe en pénitence, comme répentante de ſon évaſion : la ſupérieure, la touriere, & les principales religieuſes, accourues à la grille du parloir, bien loin de la plaindre & de l'accueillir avec des marques d'humanité, l'on accablée de reproches injurieux, & l'ont ainſi renvoyée. L'émigrante a porté plainte ſur l'avis de gens puiſſans, qui s'intéreſſent à ſon ſort ; elle demande à entrer dans une autre clôture ou communauté, ce que probablement elle ne manquera pas d'obtenir : & l'on ne doute pas que les religieuſes inhumaines, qui ont rejetté le retour louable de la brebis égarée, ne ſoient condamnées à rendre la dot, ou à payer ſa penſion.

On a remarqué dans le *Journal général de France*, une demande auſſi comique que ſinguliere, que fait un Conſeiller de la Cour des Aides. Il propoſe, par-la voie de ce journal, & ſous le nom d'un nommé *Moreau*, Avocat ; de prendre à ſon ſervice un domeſtique, qui puiſſe lui ſervir en même temps de ſecrétaire, d'intendant, de lecteur, de maître d'hôtel, d'officier, & de valet de chambre. Il s'eſt préſenté, dit-on, un facétieux, qui a voulu s'amuſer. Il

eſt allé chez le robin avec une perruque *à la maſſarille*, ſurchargée de deux livres de poudre de chypre ; il s'eſt préſenté en faiſant trois profondes ſalutations qui répandirent la poudre parfumée ſur le parquet, & formerent un nuage qui a rempli toute la chambre du Magiſtrat. Comme il étoit richement vêtu d'un habit de fripperie, & que d'ailleurs il s'étoit fait annoncer ſous un nom emprunté & *romaneſque*, ſans dire ce qu'il demandoit, on lui a donné un faxteil qu'il ne vouloit point accepter. Le Conſeiller le preſſoit, ſon bonnet de nuit à la main, de vouloir prendre le ſiege : l'autre, de ſaluer en ſecouant la tête très-près du Magiſtrat, qui à la fin lui a demandé ce qui lui procuroit l'honneur de ſa viſite. « Je ſuis, Monſieur, l'homme » univerſel que vous voulez prendre à votre » ſervice. — Eh, Monſieur! s'eſt écrié le robin, » en remettant ſon bonnet de nuit, tout mon » bien ne ſuffiroit pas pour vous entretenir de » poudre! Hola! Qu'on me délivre de cet hom- » me! Hola! quelqu'un...! » On eſt entré, & mon homme s'eſt retiré en redoublant ſes profondes révérences, qui ont rempli de poudre tout l'appartement. Ce facétieux eſt un comédien de province, qui a une figure vraiment théâtrale & impoſante, & qui va débuter à la Comédie françoiſe dans les rôles de Roi ou de Prince dans la tragédie, & de Marquis ou Chevalier dans le comique.

Le 17, fête de St. Antoine, une bouquetiere du Palais-royal, qui fournit ordinairement des bouquets à la Cour, s'ingéra de préſenter à la Reine une corbeille garnie de tou-

tes les plus belles fleurs du printemps, au milieu deſquelles s'élevoit un lys avec deux tourterelles. Ce préſent fit d'autant plus de plaiſir, qu'indépendamment des circonſtances dans leſquelles il étoit offert, une des deux tourterelles avoit autour du cou un papier ſur lequel étoient écrits ces vers.

A LA REINE.

De la beauté, c'eſt tous les jours la fête.
On l'a dit & redit; nous le répéterons.
C'eſt tous les jours auſſi la fête d'Antoinette.
Et toujours nous la célébrons.
Meſſieurs les beaux eſprits, creuſez-vous bien la tête;
Pour la chanter ſur tous les tons;
Mais permettez que nos chanſons,
Remplacent votre encens (Meſſieurs mille pardons)
Dont bien ſouvent l'odeur entête.
Eh! qui n'a vu parfois les Dieux & les Bourbons,
Chercher loin de la Cour la plus ſimple retraite,
Et venir dans les bois, à l'ombre des buiſſons,
Ecouter des Bergers la timide muſette,
De préférence au bruit des tambours, des clairons,
Et des accens de la trompette?
Voilà les Dieux que nous ſervons,
Les Dieux qui nous ſont chers, aimable Souveraine;
Avec vous le reſpect ne tient point de la gêne,
Et l'amour eſt un droit que nous nous impoſons.

On loua fort le zele & les vers de la femme Merda (c'eſt malheureuſement pour le poëte le nom de la bouquetiere;) les femmes ſur-

tout s'empreſſerent de les faire valoir, parce que la Reine parut les goûter. Cependant il ſe gliſſa un impromptu qui courut quelques minutes après de main en main, & que voici.

Pour chanter notre Souveraine
Bonne femme, il falloit prendre un autre Amphion;
Le tien paroît avoir toujours la bouche pleine;
De ce que ſignifie en bon François ton nom.

Comme on s'apperçut que la Reine n'applaudiſſoit pas à cette poliſſonnerie, on la laiſſa là pour en revenir au préſent de la bouquetiere que le Roi vint voir avec empreſſement, & ſur lequel alors, comme de raiſon, les éloges ne tarirent plus.

De Paris, le 30 Janvier 1779.

Le faux bruit de la détention de M. de Laborde à la Baſtille, ſe maintient populairement. On lui attribue la cherté de la viande de boucherie, pour avoir fait paſſer des bœufs, des veaux & des moutons en Angleterre. M. de Laborde, le plus riche particulier de l'Europe, n'a aſſurément pas beſoin de faire cette contrebande anti-patriotique; on oublie que la grande ſéchereſſe qui a régné l'été dernier a deſſeché les pâturages & que les maladies épizootiques ont fait périr quantité de beſtiaux & qu'une autre quantité eſt en proviſions pour la Marine. On s'apperçoit trop tard qu'on a immolé des veaux en trop grand nombre : c'eſt le veau ſeul qu'il auroit fallu renchérir, &

même diminuer le bœuf & le mouton. On dit que la viande ſera ce carême à douze ſols la livre. Ce ſera un bien ſûr moyen de nous faire faire pénitence.

Le Sr. Doffémond vient d'être chargé de faire l'épreuve d'un certain nombre de doubles d'étoffes de ſoie, mis enſemble pour garantir de la balle. Ayant diſpoſé ſon eſſai, il l'a porté à l'hôtel de l'arquebuſe; on a tiré deſſus : la balle eſt demeurée aux premieres étoffes & elle eſt tombée auſſi-tôt par terre. Celle du piſtolet à brûle-pourpoint, eſt tombée ſur le champ. D'après cette épreuve, on lui a commandé deux cuiraſſes qu'il a faites & livrées. Ces cuiraſſes ſont plus légeres de moitié, que celles de fer.

Les deux poëmes attendus depuis ſi long-temps du public, celui des *Mois*, par M. Roucher, & celui des *Faſtes*, par M. le Mierre, vont paroître.

Le Sr. Duval fait imprimer ſon petit ouvrage ſur la muſique, intitulé *l'Expreſſion muſicale démontrée une chimere.* Cet opuſcule a l'air d'un paradoxe. L'épigraphe néanmoins ſemble le ſemble le juſtifier. Ce ſont les deux vers ſuivans.

Lorſque ton ame éprouve un ſentiment tragique;
Es-tu jamais tenté de le dire en muſique?

L'abbé de Launay ayant appris derniérement la mort d'un de ſes parents, à qui il étoit redevable d'une ſomme conſidérable, que ce parent n'avoit point répétée, a répondu *cur-*

rente calamo à celui qui lui en avoit mandé la nouvelle, les quatre vers ſuivans.

En lui je perds & pleure un bienfaiteur;
Sans être ingrat, je ne ſaurois m'en taire;
De ſon plein gré je fus ſon débiteur,
Et malgré lui, je ſuis ſon légataire.

Le directeur du nouveau théâtre des élèves pour la danſe de l'opéra, a obtenu la permiſſion de faire parler & chanter ſes acteurs. Son ſpectacle, qui juſqu'ici a été pantomime, réuſſit fort bien.

L'Imprimeur de l'Académie Françoiſe, vient de s'arranger avec M. de Sacy, homme de lettres, connu par ſon livre intitulé *l'Honneur François*, par ſon *Hiſtoire d'Hongrie* & par pluſieurs articles de l'*Encyclopédie*, pour compoſer les *Mémoires hiſtoriques de toutes les Provinces de France*, à l'inſtar des *Mémoires ſur Paris*, de feu M. de Saint-Foix.

Le Lieutenant de Police, ſur la repréſentation puérile de quelques obſervateurs inquiets, avoit refuſé au directeur de l'ambigu-comique, la permiſſion de repréſenter la parodie de la *Jéruſalem délivrée*, qui a pour titre : *La montagne délivrée d'une ſouris* : on craignoit que ce titre n'eût l'air d'une alluſion à l'accouchement de la Reine, mais M. de Plinchames qui eſt auteur de la parodie, a fait voir que l'alluſion eſt imaginaire, la permiſſion a été accordée, & la piece ſe joue.

On prépare au théâtre de l'Opéra, la reprise de la tragédie lyrique de *Theſée*, par

Lully : ce ſera un vrai tableau d'oppoſition pour les Lulliſtes & les Gluckiſtes. C'eſt à cet opéra que la Reine aſſiſtera. Nous avons actuellement ici huit grands théâtres en activité, outre les petits ſpectacles de foire. Il y a affluence par-tout. On ne joue plus dans les maiſons qu'après ſouper, à moins que ce ne ſoit dans les tripots, où toutefois les jeux de haſard ſont rigoureuſement défendus.

Le célebre Garrick qui étoit né à Harreford, en Mars 1716, eſt mort à Londres le 19 Janvier, de la pierre, âgé de 62 ans, il étoit fils d'un Capitaine de Cavalerie, qui lui avoit fait donner une éducation diſtinguée. De l'étude des loix, dans laquelle il s'étoit d'abord ſignalé, il avoit paſſé à celle du théâtre, où il a acquis cette grande réputation qui l'a fait nommer le *Roſcius de l'Angleterre.*

M. d'Alembert très-ſatisfait d'avoir réuſſi dans les deux coups fourrés qu'il a portés au Clergé, en faveur de Voltaire, avouoit dernièrement dans une maiſon, qu'il avoit eu long-temps peur d'échouer. Vous vous rappellez que ces deux coups fourrés ſont, l'arrêté de ſa compagnie de ne plus faire le ſervice d'uſage, pour aucun confrere, avant qu'on eût célébré celui de l'Académicien anathématiſé, & l'éloge propoſé publiquement de ce chef de l'impiété, & propoſé en vers, afin d'éviter la formalité des Cenſeurs de la Faculté de Théologie, qui auroient pu chicaner les concurrens : mais que de peines, que de délais, que d'anxiétés ne lui a pas coûté ce doublé projet. Il faut que vous ſachiez que, pour qu'une

délibération de l'Académie Françoiſe ſoit valable, elle doit être de douze voix unanimes. M. d'Alembert s'eſt ſouvent vu ce nombre de cabaleurs réuni ; mais avec des faux freres dont il craignoit la puſillanimité, l'indiſcrétion ou la fureur. Pour mieux étendre & conſolider ſon plan de deſpotiſme ſur ſa compagnie, ce ſecrétaire éternel a imaginé depuis quelque temps, d'avoir chez lui trois fois par ſemaine au ſortir de la ſéance, de petits conventicules, où l'on met au jour, prépare, combine, digere toutes les délibérations propres au ſuccès de ſes entrepriſes. On appelle ces aſſemblées, les *Soirées* de M. d'Alembert.

Le rédacteur d'une gazette étrangere, ayant eu le malheur, il y a quelques années, d'inſérer dans ſa feuille un article qu'on lui avoit envoyé de Paris, lequel n'étoit pas trop à la louange de M. d'Alembert, ce potentat de la république des lettres, s'en plaignit amérement à un grand Monarque qui lui fait l'honneur de lui témoigner beaucoup d'eſtime, & de correſpondre avec lui moyennant quinze cens écus dont il le gratifie tous les ans; l'illuſtre offenſé finiſſoit ſa lettre par dire que le gazetier méritoit d'être pendu. *Oh ! oh ! diable comme il y va*, dit le Monarque au ſecrétaire qui lui liſoit la lettre, *pendu ! l'on ne pend pas comme cela les gens dans mes Etats; & ce ſera bien aſſez ſi je lui ordonne de ſe rétracter;* ce qui eut lieu en effet ; & ce qui prouve très-bien, comme dit M. Linguet, que ces coquins de philoſophes ne valent pas mieux que ces [illegible] de dévots ; qu'ils ſont auſſi perſécu-

teurs les uns que les autres, que déſormais l'honnête homme, l'homme ſenſible & humain ſera celui qui vivra iſolé, qui ne tiendra à aucun parti, à aucune ſecte, où qui tout au plus ſera de celle des Rieniſtes, ſi jamais les Rieniſtes qui n'ambitionnent rien, qui ne prétendent à rien, peuvent former une ſecte.

Il court au ſujet de la Marquiſe de G., pluſieurs bons mots & épigrammes, entr'autres ſur ce que le Marquis a donné la groſſe galanterie à ſa femme; le Duc de N. toujours en poſſeſſion de dire les meilleures plaiſanteries a dit, voilà ce qui s'appelle mettre un bon Suiſſe à ſa porte, & le Chevalier de B. a fait, dit-on, cette épigramme.

La jeune Eglé, des galans bien venue,
Vouloit un ſoir de carnaval,
Incognito courir le bal.
Pour ne pas être reconnue,
Lui dit ſon cher époux, il eſt un ſûr moyen,
Déguiſez-vous en perſonne de bien.

Madame la Maréchale de Mirepoix s'intéreſſoit pour de pauvres gens auxquels il étoit queſtion de faire avoir un entrepôt de ſel & de tabac qui dépendoit de M.*** fermier-général. Elle attendoit depuis deux heures dans l'antichambre du traitant, remplie de laquais. Le Duc de Nivernois, qui étoit à parler à l'homme de finance ſortant de ſon cabinet, témoigna ſa ſurpriſe à la Maréchale de la voir attendre en ſi mauvaiſe compagnie : *Oh*, lui dit-elle, *je ſuis bien ici, je ne crains point*

ces Meſſieurs, tant qu'ils ſont encore laquais. Il faut ſavoir que le pere du Fermier-général l'avoit été.

La Ducheſſe de King.... ſi célebre par ſon procès à la Cour des Pairs d'Angleterre, eſt devenue un objet de riſée par ſon faſte, & par le luxe étonnant qu'elle étale ſur elle, & qu'elle traîne à ſa ſuite : elle ne paroît jamais en public, ſans avoir pour deux à trois millions de diamans. Son âge, qui ne s'accorde pas trop avec tout cet apparat, contribue à augmenter le ridicule qu'elle ſe donne.

Lyce, ſis anus & tamen vis formoſa videri!

L'amour, continue Horace, eſt un oiſeau qui ne ſe repoſe pas ſur un arbre mort; cependant les appas ſurannés de la Lycé moderne n'ont point effarouché un jeune Officier aux Gardes, fort bel homme, mais abſolument ruiné, qui, dans la vue ſans doute de ſe remonter & de rétablir ſa fortune délabrée, lui fait une cour aſſidue; & la bonne Dame a ſi bien donné dans le panneau que les créanciers du Chevalier paroiſſent depuis quelque temps entiérement tranquilliſés ſur leurs créances.

Un auteur, nommé *Gudin*, adreſſa il y a quelque temps une épître au ſieur de Beaumarchais, ſon ami, dans laquelle il lui prodiguoit des éloges, & les mêloit à des ſarcaſmes piquans ſur le Grand-Conſeil, ci-devant le *Parlement Meaupeou.* Ce Tribunal furieux, rendit un décret de priſe de corps contre le Poëte, qui fut obligé de gagner le large pour

éviter d'être enfermé. Ayant été compris dans l'eſpece d'amniſtie accordée à l'occaſion des couches de la Reine, il eſt revenu à Paris, & pour ſe venger des perſécutions du Grand-Conſeil, il a répandu avec profuſion des copies manuſcrites d'un apologue intitulé : *Madame Hermiche*, qui eſt aſſez plaiſant, & aſſez cauſtique pour mériter d'être rapporté. Le voici.

Dieu béniſſe le grand conſeil!
En bon chrétien je le ſouhaite;
Mais qu'il préſerve tout poëte,
De trouver un lecteur pareil.
Connoiſſez-vous Madame *Hermiche*,
Qui, naguere, à trois beaux-eſprits
A fait, aux yeux de tout Paris;
Un procès pour un hémiſtiche?
Elle étoit belle, elle étoit riche,
Se piquoit d'un rare bon ſens;
Et d'avoir toujours été ſage,
Ce que nioient beaucoup de gens.
Mais ſon humeur un peu ſauvage,
N'aimoit pas les mauvais plaiſans;
La plus légere raillerie,
Le moindre petit mot gaillard,
Un geſte, un ſourire, un regard,
Soudain la mettoit en furie.
Contoit-on quelque exploit galant,
Aſſuroit-on que quelque belle,
Avoit forfait au ſacrement,
Madame *Hermiche*, au même inſtant,
S'imaginoit qu'on parloit d'elle,
Et ſe fâchoit très-fortement.
Ses amis avoient beau lui dire,

» Taiſez-vous, & laiſſez-les rire;
» Qui n'a rien à ſe reprocher,
» N'eſt pas ſi prompt à ſe fâcher:
» La colere qui nous enflamme,
» Trahit le ſecret de notre ame,
» Taiſez-vous.... Rien ne l'appaiſoit;
Or, un ſoir qu'elle repoſoit,
Sur chaiſe longue & fort galante;
Et qu'à ſes côtés on voyoit
Une bourſe ronde, & peſante,
Qui de ſa vertu dépoſoit,
Au ſommeil un peu provoquée;
Pour le hâter, pour dormir mieux,
Elle ouvre une lettre indiquée,
Par deux journaliſtes fameux....
O trahiſon! ô crime affreux!
Elle lit, elle eſt effrayée:
Eh quoi! ces mots ſentencieux,
Marion fut très-bien payée!....
Elle appelle, elle entre en fureur,
» Un Commiſſaire.... Un Procureur,
» Un Avocat.... que l'on ſéviſſe,
» Qu'on décrete & livre au ſupplice,
» Les journaliſtes, le rimeur,
» Et le Libraire & l'Imprimeur,
» Et quiconque fut le complice
» De cette exécrable noirceur.
Mais, Madame, la loi.... la forme;
Ecoutez; Marion de l'orme
Eſt morte & on la connoiſſoit;
Chacun ſait ce qu'elle valoit.
» Non Monſieur, dans cet hémiſtiche,
» Le ſcélérat fait mon portrait;
» Je m'y reconnois trait pour trait,
» Je m'appelle *Marie Hermiche*,

» C'eſt moi-même, on le voit très-bien.
Je veux mourir ſi j'en vois rien....
N'importe; écrivez; je rends plainte,
Et veux qu'on pende inceſſamment
L'auteur qui porta cette atteinte,
A mon honneur qu'on priſoit tant.
Que l'un & l'autre journaliſte,
Complices de ce noir forfait,
Soient feſſés au pied du gibet,
Telle eſt ma plainte; & j'y perſiſte,
Je ſigne & date cet écrit
Conforme à ma fureur jalouſe,
L'an de grace ſoixante douze,
Temps propre aux gens de mon eſprit.
La plainte alloit être reçue,
Mais tout à coup le vent changea,
Le vent en jouant diſſipa,
Le brouillard qui troubloit ſa vue;
L'air devint pur, le jour brilla;
Madame *Hermiche* fut déçue,
De l'eſpoir qui trop la flatta.
Mais, Madame *Hermiche* reſta,
Sur ce point toujours chatouilleuſe;
Et jamais rien ne corrigea,
Sa cervelle trop orageuſe.
En gens de bien nous qui vivons,
O mes amis, nous, nous penſons
Que chacun nous aime, & nous priſe:
Mais celui qui, mal renommé,
Aux camps, au barreau, dans l'Egliſe,
N'eſt pas digne d'être eſtimé,
Penſe toujours qu'on le mépriſe.

De Verſailles, le 2 Février 1779.

On a été fort allarmé ces jours-ci à Verſailles de l'arrivée de pluſieurs couriers au Comte d'Aranda ; ce Miniſtre s'eſt rendu ſucceſſivement à la Cour, & a fait partir chacun de ces couriers pour Londres.

Il paſſe pour conſtant que M. le Comte de Montmorin, ayant refugié chez lui un François que l'inquiſition faiſoit rechercher ; les chefs du ſaint office s'en ſont plaints au Prince des Aſturies. Celui-ci a fait appeller notre Ambaſſadeur qui s'eſt retranché ſur les droits de ſon caractere ; de propos en propos la diſpute s'eſt échauffée au point que le Prince a donné un ſoufflet à l'Ambaſſadeur. C'eſt déjà le troiſieme ſoufflet de cette eſpece qu'il donne, ſavoir, un au Comte d'Aranda, un au Marquis de Grimaldi, & ce dernier.

Voici des couplets ſortis au ton actuel de nos ſociétés, & qui en effet y circulent rapidement.

CE QUI PLAIT AUX DAMES.

Sur l'Air du Vaudeville du Bucheron (Trop de pétulance gâte tout.)

Demandez ce qui plaît aux femmes ;
Voltaire dit tout naiment,
Que le ſeul plaiſir de leurs ames,
Eſt d'avoir le commandement.
Le mot de l'Enigme, Meſdames,
Voltaire ne vous l'a pas dit,
Ce qui plaît aux Dames,
C'eſt un bon . . . . . lit. *Bis.*

La Prude Amiathe dans ſon ménage,
Depuis le matin juſqu'au ſoir,
Se fonde ſur ce qu'elle eſt ſage,
Pour mettre Hylas au déſeſpoir.
Au lit c'eſt la perle des femmes,
Levée, ah quel mauvais eſprit!
Ce qui plaît aux Dames,
C'eſt un bon . . . . . lit. *Bis.*

Avec ce jeune amant qu'elle aime,
Orphiſe n'eſt jamais d'accord;
On ſe boude, on ſe hait de même;
Minuit ſonné, tous deux ont tort:
On ſe couche, plus d'épigrammes,
L'amour chaſſe au loin le dépit;
Ce qui plaît aux Dames,
C'eſt un bon . . . . . lit. *Bis.*

Clitandre un jour, ſur la fougere,
Surprit Juſtine qui dormoit;
L'endroit étoit propre au myſtere,
Et le drôle à ſon but alloit;
La belle alors, crainte de blâmes,
S'éveille, le repouſſe & dit,
Ce qui plaît aux Dames,
C'eſt un bon . . . . . lit. *Bis.*

Je crois par ma chanſon, Meſdames,
Avoir prouvé, ſans contredit,
Que rien n'égale dans vos ames,
Le plaiſir d'avoir un bon lit;
C'eſt-là qu'Amour ourdit ſes trames;
Ecoutez ſa voix qui vous dit,
Ce qui plaît aux Dames,
C'eſt un bon . . . . . lit. *Bis.*

De Paris, le 6 Février 1779.

Il paroît une ode imprimée à Paris, adreſſée au Roi & à la Reine, par M. Cuinet d'Orbeil, d'Iſſoire en Auvergne. Cette ode commence ainſi :

Une Princeſſe arrive la premiere,
Lorſque la France attendoit un Dauphin.
Ah ! taiſons-nous. . . . . .

Ce jeune homme auroit dû s'arrêter là, & ne pas prendre les tranſports de ſon cœur, pour des élans poétiques.

Une vieille femme avant de mourir vient de déclarer à ſon confeſſeur une caſſette que la femme Deſrues avoit miſe en dépôt chez elle, & dont elle ignoroit le contenu. Le confeſſeur lui a dit que c'étoit un fait de conſéquence, qu'elle devoit elle-même déclarer à la juſtice ce que la bonne femme a exécuté. L'ouverture faite de la caſſette, a mis en évidence les effets en diamans & en bijoux de feue la Dame de Lamotte, empoiſonnée par l'hypocrite Déſrues, & dont ſa femme avoit détourné la caſſette, pour la ſouſtraire à la connoiſſance de ſes juges.

La fête des acteurs de l'opéra, annoncée par ſouſcription, aura lieu mardi au Coliſée. La Famille royale s'y arrêtera. Le marié futur eſt un jeune ſerrurier du Prince de Soubiſe, & la mariée future eſt une jeune fille de marchande de marée, belle comme le jour. Le Prince de Soubiſe lui donne dix mille francs; les acteurs, trente louis, & chaque ſpectateur un louis;

les

les frais des nôces ſeront prélevés ſur le produit de la ſouſcription. L'aſſemblée ſera nombreuſe & brillante. Elle ſera compoſée de tout ce que la France a de plus élégant dans les deux ſexes. Les meilleurs inſtrumens en formeront l'orcheſtre, & les plus grands danſeurs en femmes & en hommes en orneront le bal. La table couverte de fruits eruds, de fleurs précoces, & de confitures en cryſtaux ou en porcelaines, étonnera les ſpectateurs. La diſtribution des lumieres en bougies & en lampions de couleur fera un effet remarquable : & l'enſemble de la fête ſera piquant par la nouveauté & la variété des acceſſoires.

On a donné vingt fois de ſuite chez Nicolet *l'Heureux jour*, ou *la Fête des Lys* : cette petite piece eſt d'un meilleur ton que la plupart de celles jouées ſur le même théâtre. Le peuple a fort applaudi les couplets du divertiſſement, ſur-tout celui-ci.

Ciel ! accomplis une auſſi douce attente !
Prolonge les jours de mon Roi !
Accorde à notre Reine bienfaiſante,
Un nouveau gage de ſa foi.

La petite piece en un acte & en vers qui a été jouée à la comédie françoiſe ſous le titre *des Muſes rivales*, a donné lieu à l'épître ſuivante:

ÉPITRE A CORNEILLE.

Ma foi, mon vieux & bon Corneille !
Du Parnaſſe il faut déguerpir,
On a juré de t'en bannir.

Et chaque ſiecle a ſa merveille.
L'admiration de cent ans,
Te décernant le rang ſuprême,
En vain cachoit tes cheveux blancs,
Sous le tragique diadême.
En vain ſouffiant ſur le cahos,
Que fut animer ta préſence,
Tu tiras d'une longue enfance,
Par la ſplendeur de tes travaux,
La Melpomene de la France,
Balbutiant ſur les tréteaux,
Entre les bras de l'ignorance.
En vain dans tes élans nouveaux;
Comme l'aigle atteignant la nue,
Et par une audace inconnue,
Conſacrant preſque tes défauts,
Tu voyois, vainqueur de l'envie,
Au ſein d'un ſublime repos,
Pâlir le front de tes rivaux,
Devant les feux de ton génie.

Hier, par un peuple empreſſé,
Echo d'un très-joli blaſphême, (*)
Je t'ai vu bravement chaſſé,
Des Etats créés par toi-même.
Sur ton trône un autre eſt placé.
Chef-d'œuvre d'un ciſeau magique,
Son buſte couronné de fleurs,
Reproduiſoit ſon air cauſtique,
Aux yeux de ſes adorateurs.

(*) Voyez *les Muſes rivales*, petite piece charmante, mais où l'on trouve, ſelon l'auteur de cet Epître, plus d'eſprit que d'équité.

Et grace au zele fanatique,
Ta pauvre Melpomene antique,
N'a qu'à chercher fortune ailleurs.

Oui ! notre Apollon à bluettes,
Lui-même encourageant ſa cour,
Etoit tout couvert de paillettes,
Pour mieux fêter le ſaint du jour ;
Et du Pinde les neuf caillettes,
Dont tu fus ſi long-temps l'amour,
Vinrent, l'adulant tour à tour,
Lui céder Lyres & trompettes.
Leurs boſquets jadis révérés,
Vont, ſe peupler d'ombres frivoles.
Les lauriers ne ſont plus ſacrés.
Le Dieu rampe au pied des idoles.
Tancrede a délogé Cinna.
Ta force cede aux graces molles
De la tragédie-opéra.
Tes héroïnes ſont des folles
Qu'au premier jour on ſiffiera.
Et Momus, s'il t'eut trouvé là,
T'auroit donné des croquignoles.

Patientons pour le moment.
Roi détrôné, que peux-tu faire !
L'uſurpateur qu'on te préfere,
Se voit proclamé hautement,
Par la milice du parterre,
Mais tout peut tourner autrement ;
Et ſi je fais ta centénaire,
Tu verras que notre engoûment
N'étoit que la fievre éphémere,
Et le rapide mouvement
D'une nation trop légere,

Juſte à la fin par ſentiment,
Si ce n'eſt point par caractere.

C'eſt alors que ton front divin
Reprendra l'auguſte couronne ;
Et que ton rival trop hautain
Ira s'aſſeoir au bas du trône,
Ses commentaires à la main...
Je m'attendris avec Racine.
Je frémis avec Crébillon.
Voltaire, les palmes au front,
Se gliſſe entr'eux à la ſourdine,
Tous trois ont part à nos regrets.
Mais quoique leur mérite brille,
Même à côté de tes ſuccès,
Mon choix, n'en déplaiſe aux cadets,
Eſt pour l'aîné de la famille.

Voici la copie d'une lettre de l'Abbé de Launay à un premier Commis de l'Intendance de Paris, qui lui avoit promis quatre louis d'or pour un divertiſſement en vers exécuté ſur le petit théâtre du château de Sauvigny, le jour de la fête de l'Intendant de Paris ; la convention verbale ayant été négligée depuis près de quatre mois, l'Abbé lui a écrit le billet ſuivant en ces termes :

» L'Abbé de Launay, perſuadé qu'un homme » bien né & en bonne ſituation ne peut igno» rer la maniere délicate de traiter avec les » gens de lettres, eſt fort ſurpris que M. Jan» ſelme ne lui ait encore donné aucune nou» velle ſatisfaiſante. »

» *P. S.* Il reſte de l'encre dans mon écritoi» re ; après m'être occupé ſans fruit à obliger

» un ingrat, je ſaurai m'amuſer à ſes dépens & » en amuſer bien d'autres. »

» Par lui ſi je me vois berné,
» Il ſera, j'en jure d'avance,
» Bien chanſonné, turlupiné,
» Dans les bureaux de l'Intendance. »

Voici la Réponſe faite & envoyée le même jour.

» Je me garderai bien, Monſieur, de m'expoſer à l'effet d'une menace qui ne mettroit » pas les rieurs de mon côté. Je ſuis ſi honteux » du tort que j'ai avec vous, que je vais me » hâter de le réparer. Je ferai plus que je n'ai » promis, puiſque vous avez plus fait que vous » n'aviez promis vous-même.

» J'ai l'honneur d'être, &c. »

Pour vous remettre, Monſieur, au commencement de l'année, un peu au courant de nos principaux ſpectacles & de notre littérature, je vous invite à lire ce qui ſuit.

» *Œdipe & Admete* de M. Ducis, connu déjà par les pieces de *Hamlet* & de *Romeo*, copies du théâtre anglois, eſt le drame qui occupe notre ſcene : il a eu un grand ſuccès. Il renferme deux ſujets fort en réputation chez les Grecs, *Alceſte & Admete* & *Œdipe à Colonne*, ce qui fait dans le poëme françois double action; conſéquemment il faut que l'une nuiſe à l'autre, Alceſte ici ne produit aucun effet, mais l'épiſode d'Œdipe a des beautés qui ont décidé

le ſuccès de cette tragédie. Ce perſonnage paroît au troiſieme acte avec ſa fille, & ſon arrivée excite de l'intérêt; il remue, il attache, en un mot il fait couler des larmes : ſa ſcene au cinquieme acte avec Polymie ſon fils, eſt encore un morceau qui a enlevé les applaudiſſemens & qui aſſurément les mérite. D'ailleurs cette piece eſt le monſtre d'Horace *humano Capiti*; nulle ſuite, nulle liaiſon; un ſtyle inégal, quoiqu'il ſe trouve de très-beaux vers, des ſemences d'un grand tragique, de la nobleſſe, un pathétique impoſant; voilà à-peu-près le réſultat de cette nouveauté qui a ouvert à M. Ducis les portes de l'Académie. Comme il eſt nommé dans un moment où les ſpectacles ſe donnoient *gratis* pour ſignaler la joie qu'a fait naître l'accouchement de la Reine, la plaiſanterie françoiſe s'eſt égayée aux dépens de l'auteur d'*Admete* en diſant qu'il étoit le *gratis* de l'Académie. Au reſte, c'eſt un homme de mérite; s'il étoit plus jeune, on pourroit eſpérer qu'il atteindroit aux parties dramatiques qui lui manquent, mais il ne fera jamais un pas de plus dans la carriere; il y reſtera toujours bien loin de l'homme célebre qu'il remplace; ſongeons que Voltaire n'avoit que *vingt-cinq* ans quand on joua ſon *Œdipe*, & M. Ducis ſon ſucceſſeur en a plus de cinquante. »

» L'opéra n'avoit jamais réuni plus de ſuffrages : M. de Viſmes, le directeur de ce ſpectacle, cherchoit à plaire au public en donnant les meilleures pieces lyriques, les opéra bouffons les plus agréables : il a eu le malheur d'irriter la *tourbe danſante*, parce qu'il fuyo-

riſoit M. Gluck & les gens de goût qui ſe plaignent que chez nous la danſe écraſe le chant ; les danſeurs devenoient donc la partie la moins dominante : ces Meſſieurs & Dames ont fait une eſpece de conſpiration. Il eſt inutile de dire que cette canaille a ſes entrées libres chez les grands qui ſe mettent à leur niveau & ſe rendent peut-être auſſi mépriſables en épouſant les caprices & les querelles de cette eſpece. En un mot les Dauberval, les Veſtris, les Guimard, ont tant intrigué, cabalé, crié, que le pauvre M. de Viſmes aſſez mal-adroit pour bien faire, a eu le deſſous. Le voilà forcé de ſe retirer à Pâques avec 6000 livres de rentes viageres qu'on lui fera : on aſſure que les danſeurs ſous les auſpices de la ville préſideront à ce ſpectacle, comme les comédiens françois ſont les petits deſpotes de leur démocratie. On peut augurer de là la décadence totale de l'opéra qui ſembloit promettre de nouveaux plaiſirs à la nation. On nous annonce cependant *Iphigenie en Aulide*, par M. Gluck; il s'eſt obſtiné à n'y faire entrer aucun ballet, voulant que cet opéra reſſemble aux tragédies grecques, qu'il en ait la nobleſſe, la ſimplicité, & que l'action ne ſoit point coupée par des acceſſoires abſolument étrangers au ſujet & ſouvent ridicules. Voilà peut-être une des cauſes qui ont fait germer la diſcorde entre M. de Viſmes & les baladins. »

» La comédie italienne vient de nous donner un opéra-comique très-joli & qui a beaucoup de vogue : il eſt de M. d'Hele, Anglois d'origine, dont nous avons déjà un ouvrage

agréable, *le Jugement de Midas* : celui-ci ſe nomme l'*Amant jaloux*; il eſt rempli de délicateſſe, d'agrément & de traits d'un bon comique, la muſique eſt de M. Gretry. En général elle a réuſſi quoique les Cenſeurs y aient trouvé des imperfections. »

L'Eſſai ſur la vie de Seneque, production de M. Diderot qui a les beautés & les défauts qu'on a reconnus dans ſes ouvrages, eſt la brochure du jour; c'eſt-à-dire qu'il y a un parti qui s'efforce de la prôner, tandis qu'un autre parti l'a rejettée, & la met au rang de ces inepties littéraires dont abonde notre capitale. Quel réſultat recueillir de ces deux jugemens oppoſés ? que M. Diderot travaille d'après ſa tête & non d'après ſon cœur, qu'il n'a jamais ſu compoſer un livre, qu'il n'écrit que par morceaux, c'eſt un volcan qui vomit du feu, de la fumée, des pierres, du charbon; aucun goût, aucune ſuite, un enthouſiaſme factice. Ce que les honnêtes gens ne lui pardonneront pas, c'eſt que cet écrivain plutôt audacieux & ſingulier, qu'homme de génie, a pris a tâche d'être l'Avocat bénévole de Seneque : il voudroit pallier ſes fautes, ſes crimes : en vérité à des pareils écrits on ſeroit tenté d'avoir de l'humeur contre le talent. A quoi ſerviroit donc d'être plus éclairé que les autres hommes, ſi l'on ſe jouoit ainſi de la vertu, des bonnes mœurs, de l'hiſtoire. Bientôt on nous remettra ſous les yeux l'éloge de Néron, de Caligula. Ce ſont, en quelque ſorte, des tours de force qu'on imagine pour faire briller les reſſources de l'eſprit. Je comparerois aſſez vo-

lontiers les écrivains de cette eſpece à ces miſérables voltigeurs qui font des ſauts périlleux. De ſemblables auteurs s'amourachent, ſi l'on peut le dire, du paradoxe pour ſe diſtinguer de leurs rivaux; ne pouvant créer des corps parfaits dans toutes leurs parties, ils s'amuſent à nous donner des monſtres, perſuadés que par cette ſingularité ils fixeront les yeux, s'ils n'ont pu réuſſir à les attacher ſur des images, le fruit de l'entente, de l'heureux accord de l'art & de la belle nature (*).

Nous pouvons jetter quelque variété ſur ces différens objets qui n'ont entr'eux que trop de reſſemblance, en rapportant ici une anecdote qui fait honneur à M. de la Harpe. Ceci aſſurément vaut mieux que la meilleure tragédie. Il étoit très-public que l'auteur des *Barmecides* ne vivoit pas cordialement avec M. Dorat. L'un & l'autre s'étoient eſcarmouchés juſqu'au ſcandale & avoient manqué à l'eſprit littérateur qui prêche la concorde & la paix. Le ſecond chaſſe un frippon de ſecrétaire dont il avoit à ſe plaindre; quelque temps après il s'apperçoit qu'on lui a dérobé des papiers d'importance qui concernoient ſes affaires domeſtiques: il fait d'inutiles recherches & en reſſent

(*) M. Diderot peut être malheureuſement accuſé d'avoir, dans cet ouvrage, eſſayé de juſtifier le crime & de ternir la vertu. Puiſſe cette ſingularité atroce n'être que la ſuite d'une erreur d'imagination! Je reviendrai ſur ce ſujet pour vous rendre compte de deux notes fameuſes qui n'ont pas peu contribué à exciter la curioſité & à fixer l'attention ſur cette vie de Seneque.

une peine très-vive. Il eſt bien étonné qu'on lui annonce un jour M. de la Harpe. — M. de la Harpe ! s'écrie M. Dorat, qu'il entre !... L'académicien paroît. — Vous avez raiſon, Monſieur, de me témoigner quelque ſurpriſe : vous ne vous attendiez pas à me voir chez vous.... Enfin on entre en matiere. — Monſieur, pourſuit M. de la Harpe, j'ai pu vous critiquer, dire le diable de vos vers grimacés, mettre le doigt ſur toutes vos fautes, me ſervir de toutes les armes pour vous combattre ; mais il en eſt que je m'interdirai toujours : prenez ce paquet. — M. Dorat reconnoît ſes papiers ; il reſte immobile ! — Par quel haſard, Monſieur ! — N'aviez-vous pas un ſecrétaire ? — Eh, oui, ſans contredit, j'avois un mauvais ſujet que j'ai renvoyé & qui m'a laiſſé des dettes. — Il faut croire, Monſieur, qu'il vouloit les payer avec vingt-cinq louis qu'il m'eſt venu demander à condition qu'il m'abandonneroit ces papiers que je vous remets : ce malhonnête homme s'étoit repoſé ſur notre méſintelligence littéraire ; il avoit cru que cela alloit juſqu'à mon cœur. Il eſt donc venu me propoſer vos papiers pour vingt-cinq louis, j'ai fait de céder à la propoſition, je lui ai dit que je les examinerois & que je le récompenſérois d'un ſi noble procédé, qu'il pouvoit revenir ſous peu de jours ; j'ai cru devoir employer cette feinte pour vous rendre en mains propres un dépôt dont la perte devoit vous affecter.... M. Dorat, enchanté du procédé de M. la Harpe, lui a montré la plus vive reconnoiſſance & lui-même raconte à tout le monde un

procédé qui eſt bien propre à faire oublier toutes les tracaſſeries du bel eſprit. (*)

On attend avec bien de l'impatience deux poëmes, l'un de M. le Miere & l'autre de M. Roucher. Le dernier eſt à peu près dans le genre de celui de Lucrece : l'autre eſt intitulé les *Faſtes françoiſes*, il y aura de la vérité, de l'imagination, de la ſaillie. On craint que la verſification ne ſoit inégale & ne manque de goût. Pour M. Roucher, il nous donnera de beaux vers, des deſcriptions poétiques ; il faut croire qu'il aura ajouté l'intérêt à ces talens, qui ſans cette partie ſi néceſſaire à toutes ſortes d'ouvrages, ne ſont que des beautés hors d'œuvre & dénuées du ſecret d'attacher.

IMPROMPTU

A une Dlle. qui chantoit agréablement.

Que ta voix divine me touche,
Et que je ſerois fortuné,
Si je pouvois rendre à ta bouche
Le plaiſir qu'elle m'a donné.

(*) Je ne me pardonnerai pas ſur cette anecdote la moindre réflexion qui ne fût avantageuſe à M. la Harpe. Malheur à ceux qui ne croient point aux retours de la vertu. J'aurois bien de la joie à vous rapporter beaucoup de traits de la nature de celui-ci, & à vous apprendre, je ne dis pas la converſion, mais la métamorphoſe de M. de la Harpe. Puiſſe-t-il me mettre à portée de faire ſervir ma correſpondance de contrepoiſon à tout ce qui vous a été écrit à ſon ſujet, l'année derniere !

De Paris, le 13 Février 1779.

On écrit de Londres en date du 2 de ce mois, ce qui ſuit.

» Le corps de Garrick, a été expoſé dimanche dernier ſur un lit de parade, & viſité par vingt ou trente mille perſonnes. Hier, on l'a transféré, avec toute la ſolemnité poſſible, à l'abbaye de Weſtminſter, & dépoſé ſous le monument érigé à la mémoire de Shakeſpear. Le drap mortuaire étoit porté par le duc de Devonshire, Lord Camden, le Comte d'Oſſory, le Comte de Spencer, le Vicomte de Palmerſton, Sire W. W. Winne, Mrs. Rigby, Stanley, Patterſon & Albany Wallis. Nombre de perſonnes de diſtinction ſuivoient le convoi à pied; puis venoient cinquante carroſſes drapés, & une quantité prodigieuſe de voitures vuides; un détachement des gardes, chargé de maintenir l'ordre, fermoit la marche. «

Quatrain ſur la mort de Garrick.

Au théâtre du ſombre Empire,
Arrouet & le Kain déjà donnoient la loi.
Quoi! j'aurai cet affront! s'écria Shakeſpire,
Non! par le ſtyx! Garrick! à moi.

A l'occaſion des honneurs rendus aux cendres de Garrick & à ſa mémoire, un journaliſte compare la conduite des Anglois vis-à-vis d'un comédien, à celle qu'ils tiennent à l'égard de l'amiral Keppel. Je ne comprends pas la fineſſe de cette penſée qui me paroit

fauſſe que déplacée. Keppel déclaré in-
-ent, la nation entiere ſera à ſes pieds :
aura à ſe reprocher l'injuſtice d'avoir
même pu le ſoupçonner : mais ſi Garrick avoit
-té accuſé de quelque crime capital ; ſi ſes
accuſateurs avoient été trouvés dignes de créan-
ce ; ſes talens & ſa célébrité auroient-ils pu le
ſouſtraire aux loix ? fermons les yeux ſur les
torts d'un peuple qui les rachete par l'hom-
mage éclatant qu'il s'empreſſe de rendre au
mérite & aux talens dans toutes les claſſes
d'hommes, & félicitons-le d'avoir pu ſecouer
le joug des préjugés qui combattent ailleurs
la gloire des grands hommes, ou éviter d'y
être ſoumis.

Le 8 de ce mois, le Roi, la Reine & la
Famille Royale ſont venus environnés de toute
la majeſté du trône, rendre graces à Dieu,
dans la Métropole, du préſent qu'il vient de
faire à l'auguſte famille qui nous gouverne.
M. Linguet s'eſt élevé avec raiſon contre l'u-
ſage barbare de donner du plaiſir au peuple
en lui briſant la mâchoire à coups de cerve-
lats. Sa plume éloquente s'exercera ſans doute
également contre la diſtribution d'argent qui
ſe fait d'une maniere plus barbare encore dans
les entrées publiques de nos Princes. Une foule
d'athletes vigoureux entourent les carroſſes
dans leur marche, au riſque d'être mille fois
écraſés ſous les roues, & le plus fort d'en-
tr'eux, le plus habile à écarter ſes camara-
des, recueille ſur leurs fronts ſanglans, les
écus qui les ont frappés. Les cabarets & les
mauvais lieux peuvent atteſter que ce ſont

toujours à peu près les mêmes perſonnes qui recueillent le fruit de ces bienfaits, d'où le pauvre timide & affoibli par la miſère eſt ſans ceſſe repouſſé. Cette réflexion n'aura pas échappé vraiſemblablement à l'humanité & à la ſagacité de nos Souverains, mais peut-être croit-on qu'il faut payer un tribut aux anciennes coutumes, que le peuple toujours mal éclairé ſur ſes propres intérêts regarde comme des droits ſacrés. Après avoir ſacrifié à l'étiquette, la Reine a conſolé ſon cœur qui en gémit; elle fournit la dot de ſix cens filles qui vont être mariées dans la capitale, & ſur le ſort deſquelles ſa bienfaiſance ne ceſſera pas de veiller.

Ce qui a le plus affecté LL. Majeſtés, lors de leur paſſage dans la Capitale, ce n'eſt pas l'affluence ordinaire des habitans! ce n'eſt pas la harangue du Prévôt des Marchands, ni du Recteur de l'univerſité. Mais ça été le cri général des *Vive le Roi*, *Vive la Reine*, des enfans du college de Louis-le-Grand, & le compliment des marchandes d'oranges ſur le Pont-neuf, vis-à-vis la ſtatue d'Henri IV. Le voici.

SIRE,

» C'eſt un grand bonheur pour les mar-
» chandes d'oranges du Pont-neuf, de ſe ren-
» contrer ſous les pieds de Votre Majeſté.
» C'eſt à l'ombre ſacrée de la ſtatue d'un il-
» luſtre Bourbon, qu'elles trouvent leur ſubſiſ-
» tance. Les regards paternels de Votre Ma-

» jeſté leur donnent l'eſpoir qu'elles ne ſeront » jamais privées de ces précieux avantages. Les » vœux qu'elles offrent au ciel pour la con- » ſervation & la félicité de vos Majeſtés, ſont » les plus ardens que puiſſent ſentir des cœurs » François. »

La harangue du Prévôt des Marchands eſt trop longue pour être tranſcrite, & ne contient rien de remarquable. Voici celle du Lieutenant civil.

» Sire, l'Egliſe vient de conſacrer vos bien- » faits & ceux de votre auguſte Epouſe. Per- » mettez aux Magiſtrats de la ville, de vous » exprimer les témoignages de la félicité pu- » blique & les vœux de vos peuples au ciel, » pour en obtenir bientôt un nouveau gage. »

Voici celle de l'Abbé de Ste. Genevieve en croſſe & en mitre.

» Sire, c'eſt un grand ſpectacle pour la re- » ligion, de voir Votre Majeſté venir dans ce » temple antique, rendre graces au Très-Haut, » d'un bienfait précieux en lui-même, & plus » encore par les douces eſpérances qu'il fait » naître dans le cœur de vos fideles ſujets; & » c'eſt auſſi un grand motif de joie & de con- » ſolation pour tous ceux qui aiment cette » religion ſainte, de voir l'auguſte compagne » de votre trône, partager avec vous les ſen- » timens d'une piété reconnoiſſante, comme » elle partage l'amour des peuples & les tranſ- » ports de leur alégreſſe. »

» Ce temple, dans lequel repoſent les cen- » dres de la puiſſante protectrice de votre » Royaume, eſt, Sire, le premier que les

» Rois vos prédéceſſeurs aient conſacré à la » gloire du Dieu des armées. Celui qui s'éleve » maintenant & qui a déjà frappé les regards » de Votre Majeſté, ſera un monument éternel » de votre munificence, comme de celle du » Roi votre aïeul; & votre regne, Sire, ſem- » blable à celui de Salomon, ne ſera pas moins » illuſtre par l'entier accompliſſement de ce » grand ouvrage, que par cette haute ſageſſe, » qui fait déjà le bonheur de votre peuple & » l'admiration de l'univers. »

La plus plaiſante de toutes eſt celle des Poiſſardes de la Halle.

SIRE.

» Voici des lauriers pour vous, voici des » fleurs pour la Reine : Les ronces ſont pour » les pauvres poiſſardes : mais nous oublions » tous nos maux, dès que nous avons le plaiſir » de crier *vive le Roi, vive la Reine.* »

On les a renvoyées en leur jettant de l'argent.

Voici deux épigrammes tombées dans ma poche.

Sur la querelle de l'ordre profond.

L'ordre mince & l'ordre profond,
Diviſent le haut militaire;
Vous êtes tous d'accord au fond,
Meſſieurs, on vous voit d'ordinaire;
Profonds dans la diſcuſſion,
Et bien minces dans une affaire.

Sur la prise du Corsaire le Gamby *armé par les Dames de Londres.*

Sur un Corsaire armé par des femelles,
Vous vous flattiez en vain d'obtenir du succès.
Anglois! tout ce qui tient aux Belles,
Appartient de droit aux François.

RÉPONSE DE CORNEILLE

A l'Epitre qui lui a été adressée au sujet des Muses Rivales. (Page 261.)

Grand merci cher Parisien,
De ton Epître enchantéreſſe.
Dans le ſéjour Elisien,
On l'a remiſe à ſon adreſſe.
J'ai lu deux fois ce joli rien.
Tu m'apprends que ſur mon théâtre,
D'un nouveau Roi qu'on idolâtre,
Le buſte vient d'être placé.
Je connois ce nouveau Monarque;
Graces aux bontés de la Parque,
Ici nous l'avons embraſſé.
Mais dis-moi donc pour quelle cauſe,
Quand mon front eſt toujours ſerain,
De la nouvelle apothéoſe,
Vois tu la pompe avec chagrin?
Moi, je fus toujours un bon-homme,
Dans mes préfaces qu'on renomme,
J'ai moi-même de mes défauts,
Offert une liſte aſſez ample;
Et n'ai pas crû qu'à mes rivaux,
La gloire dût fermer ſon Temple.
Je chaſſai les uſurpateurs,

[illegible] ma pensée ;
[illegible] créateurs,
[illegible] mon domaine.
[illegible] mes crimes les plus beaux,
[illegible] chez grotesques ;
[illegible] bien que mes heros
[illegible] un peu gigantesques.
[illegible] me fréquemment,
[illegible] souvent encor, pareille
[illegible] Homere qui sommeille,
Ma Muse aussi dort longuement.
Au désordre de mon génie,
Et de mes vers sans harmonie,
Voltaire autrefois s'est moqué ;
De bon cœur je le lui pardonne.
Quelquefois il m'a critiqué,
Plus souvent encore il me donne
L'éloge que j'ai mérité.
Eclairé par la vérité,
Lorsqu'il m'accorde ses suffrages,
Il me fait voir dans mes ouvrages,
Des beautés, qui jusqu'alors
N'étoient pas des plus apparentes.
Il met dans mes mains ignorantes,
La clef de mes propres trésors.
Messieurs du parterre & des loges,
Souvent m'adulent à l'excès ;
Et mes nobles mânes jamais,
Ne rougiront de ses éloges.
Dans ces retraites nous lisons,
Graces aux soins du bon Mercure,
De la belle littérature
Les aimables productions.
De mon successeur véritable,
Crois-tu que je puisse ignorer

La célébrité reſpectable ?
Que je ceſſe de l'honorer ?
Mon ame ne l'eſt point connue ;
Va, va, je l'ai mille fois lue,
Cette *Zaïre*, où les beautés
Se ſuivent, ſans ſe faire attendre ;
Où d'un amant ſérpce & tendre,
On adore les cruautés ;
Et mes lauriers ſont humectés,
Des pleurs qu'elle m'a fait répandre.
J'ai lu *Brutus*, *Semiramis*,
Mérope, *Mahomet*, *Alzire*.
Ces drames, quoi qu'on puiſſe dire,
Près des miens doivent être mis.
Guſman, par l'exemple qu'il donne,
Parle au cœur de l'homme de bien ;
Et mon dévot Arménien (Polieucte)
N'a jamais converti perſonne,
Quoiqu'il prêche long-temps & bien

Mon deſſein n'eſt jamais d'inſtruire,
Le ſpectateur qui m'applaudit,
Mon but eſt rempli, s'il m'admire.
Voltaire plaît, étonne, inſtruit,
Eſt-ce à moi qu'appartient l'Empire ?
J'en doute. Ce mortel hardi,
(Tout Paris s'en ſouvient encore)
Fut le vainqueur à ſon aurore,
De ma muſe dans ſon midi. (*)
Cette anecdote dramatique,
D'Œdipe fait à dix-huit ans,
Peut rendre encore quelque temps
La queſtion problématique.

(*) Pierre Corneille avoit 23 ans, lorſqu'il fit Œdipe.

Dans ma centenaire tu veux,
Me rendant ma vieille couronne,
Placer au plus bas de mon trône,
L'auteur ſi cher à mes neveux!
Prends garde à ce que tu vas faire.
Dans ces vergers délicieux,
Il vient de deſcendre, naguere;
Et moi, je ſuis déjà bien vieux!
Près de la Seine & *de l'Averne*,
Le mérite le plus moderne,
N'eſt pas celui qu'on voit le mieux.
Quoi qu'il arrive, j'ai des yeux.
Et ſi par haſard ton audace,
Aux marches de mon trône place
L'auteur de tant d'écrits vantés,
Vengeant l'affront fait à ſa cendre,
Moi, je te jure de deſcendre,
Pour le placer à mes côtés.

De Paris, le 28 Février 1779.

Les journaux ont annoncé, avec le plus grand faſte, l'union d'un couple indigent, dont la troupe danſante de la ſoi-diſante Académie de muſique a fait les frais, & la fête dont elle avoit projetté d'embellir ces noces. On a applaudi au premier de ces témoignages de la part que cette eſpece de république a priſe à la joie publique, à l'occaſion de l'heureux accouchement de notre auguſte Reine; mais l'on a trouvé aſſez indécent que cette bonne action pût ſervir de prétexte à une ſcene de diſſolution. Le Roi a défendu l'exécution de ce projet, & comme cela s'eſt pratiqué dans une circonſtance à peu près de même nature, la

ſcène a été tranſportée chez la Demoiſelle Guimard. Au moment où on s'y mettoit à table, un inſpecteur de police s'eſt préſenté pour prendre ſéance, & a exhibé un ordre du Roi qui a fermé la bouche à tous les convives, dont la licence ſe trouvoit réprimée par ce ſpectateur inattendu. Une nouvelle peine a empoiſonné les plaiſirs qu'on s'étoit préparé à goûter. Vers le ſoir, un autre inſpecteur eſt venu enlever les ſieurs Weſtris pere & fils, le ſieur d'Auberval, & quelques autres danſeurs. Je vais dérober à l'hiſtoriographe de cette reſpectable Académie, le plaiſir de vous raconter la cauſe d'un événement auſſi important.

Vous avez vu, dans mes lettres précédentes, que l'opéra eſt livré à des diſſentions inteſtines, comme l'ont été tous les Empires parvenus à un certain degré de puiſſance. La police ſévere que M. de Viſmes a voulu établir, le malheur qu'il a eu de reconnoître que ce n'étoit pas amuſer le public que de l'accabler d'une fatiguante abondance de ballets qui ſe répetent ſans ceſſe, & enfin la confiance qu'une troupe de femmes jeunes & complaiſantes ont dans le pouvoir de leurs charmes ſur des protecteurs puiſſans, voilà la ſource des troubles auxquels l'opéra eſt en proie. Quel attentat affreux, & que deviendra la nation! On parle de donner un opéra ſans ballets. Ce de Viſmes que le grand Weſtris a comparé à ſon chapeau qu'il tenoit avec le pouce & l'index, & qui eſt tombé à terre lorſqu'il a lâché les deux doigts, a l'audace de réſiſter aux propoſitions de paix qui lui ont été faites: il refuſe d'abdiquer, & il

a le courage de vouloir maintenir ſon autorité! On n'a qu'à ſuſpendre ſes fonctions, *que ſera de Viſmes ſans Weſtris?* D'Auberval & lui, les deux colonnes du tripot, ſont attendus en vain pour danſer leur entrée; ils paroiſſent dans les couliſſes, mais en habit bourgeois; c'étoit le ſignal des conjurés. Le jeune Weſtris, fils du Dieu de la danſe & de la Demoiſelle Allard, dans l'âge encore où l'on connoît la ſoumiſſion, alloit danſer: ſon pere court à lui; *arrête malheureux! Si tu danſes, je t'empêcherai de porter le nom du grand Weſtris.* Le directeur fait des reproches au jeune homme: *c'eſt à mon pere avant vous que je dois obéir*, répond le marmouſet avec fermeté. Je regrette, Monſieur, de n'avoir pas la plume d'Homere pour vous peindre ces nobles débats, & décrire les grands ſentimens qui animent ces héros. Déplorons leur ſort, ils gémiſſent maintenant ſous les triples verroux du For-l'Evêque.

Le public eſt ſatisfait de l'adminiſtration de M. de Viſmes, & la canaille qui refuſe de s'y ſoumettre, finira ſans doute par haïſſer ſon front ſuperbe & impudent. On ne peut cependant ſe diſſimuler que ce théâtre perdra à Pâques une partie de ſon éclat. Il eſt menacé de pertes que l'activité de M. de Viſmes, & l'accueil qu'il fait aux vrais talens, ne le mettront même pas à portée de réparer facilement. L'arrivée l'a prévenu depuis long-temps de ſa retraite. Mlle. le Vaſſeur, inſultée grièvement par l'amant de Mlle. Beaumeſnil, ſa rivale dans les premiers emplois, demande auſſi que ſa démiſſion ſoit agréée; & la derniere eſt bien peu propre à

nous en conſoler. Il faut croire que quelque négociateur habile, ou plutôt que la ſévérité juſte & éclairée du gouvernement, accordera tous ces grands intérêts.

Puiſque je vous entretiens d'affaires de théâtre, j'ai envie de vous raconter, Monſieur, une aventure toute récente & aſſez piquante pour les amateurs d'hiſtoires ſcandaleuſes. Vous devez d'abord vous rappeller que la guerre ôte à nos courtiſanes, les Anglois & les militaires; les financiers ont bien d'autres affaires dans ce moment, que de penſer à elles, & il ne leur reſte guere que les robins. Malheureuſement la prodigalité n'eſt pas le vice de ceux-ci. Une de nos actrices qui ſouffroit plus que toute autre de la diſette, s'eſt aviſée d'un expédient aſſez ingénieux. Elle avoit choiſi pour ſa dupe un de nos millionaires. Elle prend un carroſſe drappé, deux grands laquais, & ſe donne pour une Comteſſe de province qui vient viſiter ſon cher couſin M. Harpagon. Le Richard, qui étoit un homme de la fange, tréſaille d'aiſe d'être avoué par une femme de qualité : l'intrigante avoit des notions ſur la famille de ſon prétendu parent. On entre dans des détails, dans des éclairciſſemens; mon cher couſin par-ci, mon cher couſin par-là; la couſine étoit tous les jours dans la maiſon du Plutus; enfin elle parvient à faire un emprunt conſidérable, elle engage le ſot à venir chez elle prendre des arrangemens; mon vilain, qui étoit auſſi avare qu'entêté de nobleſſe, vole au rendez-vous. Quand il eſt néceſſaire de dénouer la farce, la Dame dit avec toutes les graces connues ſur la ſcene :

— Mon cousin, c'est assez long-temps jouer la comédie, embrassez votre cousine, & de bon cœur; elle n'a pas l'honneur de dater d'une antique noblesse, encore moins de vous appartenir, mais elle brûle de vous témoigner sa reconnoissance : c'est ainsi qu'une actrice s'acquitte : il faut que nous soupions ensemble, & je vous payerai cette nuit vos contrats en bons effets de Cythere. Le Richard ouvre les yeux, il veut faire le méchant.... Point de bruit, mon cher, vous aurez du plaisir pour votre argent; Harpagon vit qu'il falloit en passer par cette espiéglerie, & en galant homme il se résigna.

Les Muses rivales ont un succès soutenu : ce petit drame en un acte est un des plus jolis bouquets qu'on ait offerte à la mémoire de Voltaire. Il y a du saillant & de l'élégance dans cette piece. Il est reconnu aujourd'hui que M. de la Harpe en est l'auteur. Ce que c'est que la prévention ! Nous avons beaucoup de gens qui commencent à médire du plaisir que leur ont fait *les Muses rivales*, parce qu'ils ont juré une haine éternelle à M. de la Harpe; & présentement ils en appellent de leur premier jugement à l'examen de la critique. Cette production ne peut manquer de plaire à la lecture. On en attend l'impression avec une impatience qui doit flatter le poëte & le dédommager un peu des dégoûts que depuis long-temps il s'est attirés.

On attend la premiere représentation de la tragédie de *Médée*, ouvrage d'un M. Clément, surnommé *l'Inclément*, qui a traité la plupart de nos auteurs avec beaucoup de rudesse dans des

des critiques, où d'ailleurs il y a des lumieres. On a fait une eſpece de vœu de lui rendre la pareille : on s'attend en conſéquence au tumulte & aux orages du parterre. On ne doute pas qu'il n'y ait du mérite dans cette tragédie, mais la cabale s'efforcera de prévaloir, & M. Clément aura des combats à ſoutenir.

Les Italiens ont à s'applaudir de l'eſpece de bonne fortune qui ſemble les accueillir : ils ont donné ces jours-ci la premiere repréſentation d'une petite comédie en un acte, intitulée *les deux Billets* : en voici une idée. Argentine aſſure, par un billet écrit à Arlequin, qu'il ne ſauroit douter de ſon amour. Il eſt tranſporté de joie. Selon l'ordre reçu, les amans favoriſés ont des rivaux, & Scapin eſt celui d'Arlequin ; il lui dérobe le billet dans l'idée que c'eſt un billet de loterie ; il ſe voit déjà poſſeſſeur pour le moins d'un terne, ſa fortune eſt aſſurée, il donne une fauſſe adreſſe à Arlequin pour aller toucher ſon lot. Scapin n'a pas tardé à s'appercevoir de la mépriſe, cela lui cauſe un dépit qu'il veut pouſſer juſqu'à la vengeance. Il a pris le parti de ſe ſervir du billet qu'il a entre les mains pour rompre une intelligence dont il n'eſt que trop jaloux : il peint aux yeux d'Argentine, Arlequin comme un indiſcret, un infidele auquel elle doit abſolument renoncer ; Arlequin reparoît, il n'a point trouvé les commis : ſa maîtreſſe furieuſe lui fait les reproches les plus ſanglans, elle fait le ſerment de donner ſa main à celui qui ſe trouvera poſſeſſeur du billet qu'elle a écrit. L'amant infortuné eſt bientôt éclairé ſur la perte qu'il a faite, il voit qu'il a

été volé : il fait une propoſition à Scapin, qu'il prenne en échange le billet de loterie pour le billet doux ; celui-ci, excité par l'intérêt, ſe rend à la demande, & tandis qu'il court chercher l'argent, les deux amans ſe rapprochent, entrent dans des éclairciſſemens, ſe raccommodent ; l'amour n'a plus rien à deſirer : il n'en eſt pas de même de l'intérêt. Le billet de loterie eſt enfin, par un tour d'adreſſe, enlevé à Scapin, qui maudit à la fois & les femmes & la fortune. Les plaiſanteries d'Arlequin achevent la défaite de Scapin qui ſe retire berné, hué, conſpué, &c. &c. Cette piece eſt une des plus jolies comédies que ce théâtre ait eues depuis long-temps. L'auteur reſſuſcite ce vrai genre de nos modeles qu'on ſembloit avoir oublié ; c'eſt un des pinceaux de la palette de Moliere. Il eſt fort à ſouhaiter que ce nouvel athlete, dans la carriere de Thalie, ne s'arrête point à cet ouvrage, & qu'il continue d'employer auſſi bien des talens ſupérieurs & rares, à l'époque où nous écrivons.

Tandis qu'on accuſe nos poëtes de rejetter les agrémens de l'imagination, on reproche à un de nos célebres aſtronomes de s'égarer dans le labyrinthe de l'hypotheſe. Je veux parler de M. Bailly, auteur des *Lettres ſur l'Atlantide de Platon, & ſur l'ancienne hiſtoire de l'Aſie.* Cet ouvrage eſt un nouveau développement de ſon ſyſtême qui a quelque choſe de piquant, & pour ainſi dire d'injurieux. Il veut que, preſque ſous le pôle, il y ait eu un peuple prédeſtiné auquel nous devons les arts & preſque toutes nos connoiſſances, il oppoſe à ſes cen-

ſeurs qui lui demandent comment le Spitzberg a pu être le berceau de la belle poéſie, un raiſonnement aſſez ſingulier s'il prétend qu'en nos climats les ſaiſons offroient toutes les douceurs du printemps, que le noyau de la terre, qui eſt le principe de la chaleur vitale, ſi on peut le dire, n'étant pas encore refroidi, les habitans de ces contrées pouvoient ſe paſſer de la chaleur du ſoleil. Il faut lire cet ouvrage de ſuite, pour rendre juſtice du moins, aux divers talens de M. Bailly, qui écrit avec autant de grace, qu'il conçoit avec ſagacité. Il eſt fâcheux que cette production ait l'air d'un roman, & ſon auteur, malgré tout ſon eſprit, aura bien de la peine à nous perſuader que les pays enchanteurs de l'Aſie ſoient redevables au nord, de tous les avantages dont ils ſe ſont enorgueillis juſqu'à préſent.

Il paroît qu'il y a une ligue offenſive & défenſive pour combattre les philoſophes. M. d'Alembert leur chef eſt expoſé ſur-tout à toute la fureur des adverſaires. On ne lui donne aucun relâche; on lui diſpute des ſuccès reconnus, on s'efforce à lui trouver des défauts; A-t-on ſaiſi quelques imperfections? On triomphe & l'on part de cette découverte pour lui refuſer juſqu'au moindre talent. C'eſt ainſi qu'à préſent l'eſprit de parti décrie notre littérature & l'avilit. Et vainqueurs & vaincus, aux regards des gens ſenſés, ſont couverts du même opprobre: de cet acharnement réſulte une injuſtice révoltante qui s'écarte abſolument de la vérité. Les journaliſtes ne ſont plus que les échos du menſonge & de la haine; on ne ſait

à quel jugement s'arrêter. Il faut croire que cette épidémie paſſera ainſi que les modes préſentes, & qu'avec la diminution ou plutôt l'abaiſſement total de la coëffure de nos femmes renaîtroit la paix & le bon ſens parmi nos littérateurs.

Nous ſommes dans le délire des bals : un mari vient de leur être redevable d'une connoiſſance qu'il auroit pu s'épargner. Il vivoit dans la ferme croyance que ſa chere moitié ne reſpiroit & ne s'embelliſſoit que pour lui ; il auroit cautionné ſans crainte la vertu de ſon Arthemiſe. L'honnête Dame va ces jours-ci à un bal maſqué, elle y avoit aſſigné un rendez-vous à quelqu'un qui aſſurément n'étoit pas ſon mari, elle l'apperçoit, court à lui, & la premiere parole qui lui échappe : — Enfin je ſuis débarraſſée de mon ſot ; il ne m'a jamais paru plus ennuyeux ; croirois-tu qu'il m'a parlé tout le ſoir de mon amour & du bonheur qu'il avoit d'être aimé d'une femme qui lui étoit ſi attachée : j'ai penſé éclater de rire ; oh oui fort attachée, fort fidelle, n'eſt-il pas vrai ? J'ai tout arrangé au ſortir d'ici pour lui donner une preuve de ma fidélité conjugale ; tu m'entends, tu le trouveras chez Madame ****. Tu ne me réponds point, prendrois-tu le parti de mon maſſade époux ?... Il eſt vrai que ce ſoir j'ai une envie déterminée de lui manquer. — Oh pour ce ſoir, lui répond-on, je gage que votre ſageſſe ſera à l'abri de toute atteinte. Quel ſon de voix a frappé l'oreille de Madame ? Quel ſpectacle ! ſon mari, ſon cher mari qui par une fatalité

ſinguliere avoit pris un domino ſemblable à celui de l'abbé. La pauvre femme eſt écraſée de la foudre, elle n'a pas la force de proférer un ſeul mot, elle ſe laiſſe entraîner par ſon époux qui la conduit à ſa maiſon & quelques jours après dans l'obſcurité d'un couvent où elle aura tout le temps de réfléchir ſur la ſingularité des mépriſes.

ÉPIGRAMME.

Lorſqu'au bas du Pinde on apprit
Que Jean Freron avoit ceſſé de vivre,
R.... s'écria, Dieu merci,
Je vais faire imprimer mon livre.

Stances par M. le Baron de Caſtelnau après avoir été préſenté au Roi de Pruſſe, à Breſlau.

Juſqu'ici j'avois cru que le dieu de la guerre,
Etoit un des faux dieux par l'erreur enfanté.
Je croyois le dieu Mars un être imaginaire,
Un factice héros, par la fable inventé.

Tel eſt dans les humains l'imprudent égarement,
De ſuivre aveuglément leur folle vanité,
De n'imaginer rien au-deſſus de leur ſphere,
Et de douter enfin de la divinité.

Mais, j'abjure aujourd'hui mon coupable ſyſtême,
Un regard a dompté mon eſprit orgueilleux,
Frederic d'un coup-d'œil m'a montré le Dieu même,
Que je ne croyois pas, & qui régne en ces lieux.

De Paris, le 10 Février 1779.

VIE DE M. CLÉMENT.

Il ſe leve tranquillement,
Déjeûne raiſonnablement,
Dans le Luxembourg fréquemment,
Promene ſon déſœuvrement :
Lit la gazette exactement,
Quand il a dîné largement,
Chez ſa voiſine Clidamant,
S'en va cauſer très-longuement ;
Revient ſouper légérement,
Rentre dans ſon appartement,
Dit ſon *Pater* dévotement,
Se déshabille lentement,
Se met au lit tout doucement,
Et dort bientôt profondément ;
Ah ! le pauvre Monſieur Clément !

Si tel étoit le train de vie de tous les Clément du monde, je n'aurois pas eu le plaiſir de voir hier bien d'honnêtes gens vengés par la chûte de la nouvelle tragédie. Je vous ai déjà marqué que l'auteur eſt un M. Clément qui s'eſt annoncé depuis long-temps comme le fléau des écrivains & qui s'eſt attaché ſur-tout à déchirer ceux en faveur deſquels le public s'eſt déclaré. Lié avec un homme de ſa trempe, nommé *Palliſot*, il a barbouillé un journal ennuyeux, où ces deux dogues ſe ſont efforcés inutilement de ternir la réputation d'une infinité de gens de lettres eſtimables. Par-deſſus tout cela, M. Clément a fait ſur-tout une

guerre ſanglante à M. de Voltaire : ces cauſes réunies ſe ſont élevées contre le pere malheureux de la nouvelle *Médée*. Si cet Auteur avoit eu, comme M. de la Harpe, pour les *Muſes rivales*, l'adreſſe de ſe cacher, peut-être le public ſeroit-il venu avec un deſir moins marqué de critiquer : cependant le premier acte a été accueilli avec les plus grands applaudiſſemens ; en effet il les méritoit. L'expoſition eſt en action, on aime à voir le caractere de Médée s'annoncer dans toute ſa vigueur : il faut avouer que l'actrice chargée de rendre ce perſonnage, (Mlle. Sainval l'ainée) a joué avec une chaleur, une énergie, dont on ne ſauroit donner d'idée ; elle s'eſt ſurpaſſée elle-même : jamais la Dumeſnil dans les plus beaux jours n'a fait voir tant de talent : c'étoit Médée elle-même : auſſi a-t-elle, pour ainſi dire, enchaîné le parterre qui étoit venu voir la piece dans une très-mauvaiſe intention : jamais cabale ne s'étoit formée avec plus d'intelligence, & d'opiniâtreté dans le projet de nuire. L'actrice a étonné par ſon jeu plein de génie & a déconcerté les ſifflets. Au ſecond acte, quel que fut ſon art & ſon ſuccès, elle n'a pu empêcher que les défauts de la tragédie ne priſſent le deſſus : la ſcene où Médée eſt prête à égorger ſes enfans, cette ſcene qui fit frémir la Grece aſſemblée, qui produit encore tant d'effet dans la piece de Longepierre, a porté le coup mortel au nouveau drame : nul développement, nulle chaleur, des vers ſans phyſionomie, point d'action, le ton continuel d'une héroïde languiſſante ; tous ces défauts

réunis ont entraîné & décidé la chûte de la tragédie. On s'eſt obſtiné à ne vouloir pas entendre le dernier acte où cependant ſe trouvent des beautés ; en un mot il eſt décidé que Mlle. Sainval eſt une actrice qui a les plus grands talens, que peut-être il n'en paroîtra jamais une pareille au théâtre françois, mais pour la tragédie de *Médée*, l'arrêt eſt prononcé ; ouvrage ſans génie, condamné à être enſeveli dans le gouffre de la médiocrité, quoique les vers ne ſoient pas ſans élégance, & que le drame ſoit compoſé dans cet eſprit de naturel & de ſimplicité que les poëtes Grecs ont fait admirer ſur leurs théâtres. O ! M. Clément,

La critique eſt aiſée mais l'art eſt difficile :

Vous n'auriez point paſſé à M. de Voltaire ce vers qu'il n'eut pas fait, où l'harmonie imitative eſt pouſſée un peu trop loin. Il s'agit de la chemiſe fatale,

Sans déchirer la chair on ne peut l'arracher.

Un des endroits que le public a le plus applaudi eſt celui où Médée dit à ſa confidente en parlant de Jaſon dont le rôle eſt rempli par Larive.

Avez-vu ſa froideur ?

En effet quelle humiliation pour le Kain, ſi dans le temple de mémoire il lit les Journaux où l'on oſe lui comparer ſon médiocre ſucceſſeur ! l'entrée de ce ſéjour eſt heureuſement fermée aux feuilles hebdomadaires & aux louangeurs à gages qui les compoſent.

Pendant qu'au théâtre François on rioit aux dépens de l'auteur honni & baffoué qui avoit oſé y ſacrifier à Melpomene, il ſe paſſoit ſur le rivage oppoſé, une ſcene plus vraiment tragique. Deux ſoldats du régiment des gardes ſe battoient avec une égale fureur; on les ſépare, le guet approchoit, le peuple croit les devoir lâcher pour qu'ils puiſſent ſe ſouſtraire par la fuite à la peine qui leur étoit préparée : les ſoldats de concert, quoique bleſſés tous deux, prenant chacun leur ſabre dans les dents, ſe jettent à la nage, traverſent la riviere, & à peine arrivés à l'autre bord recommencent le combat. L'un des deux eſt reſté ſur la place. On ignore le ſujet de la querelle; s'il eſt légitime, il faut avouer que cet exemple eſt bien propre à prouver que nous n'avons pas entiérement dégénéré de la valeur de nos ancêtres.

De Paris, le 25 Février 1779.

Les *Muſes rivales* ſemblent avoir perdu de leur prix depuis que M. de la Harpe s'eſt dépouillé du maſque de l'anonime : ce que c'eſt que la prévention! les gens de goût perſiſtent à trouver cette piece digne de ſon ſuccès, & ils font voir dans leur jugement autant d'équité que de connoiſſance. *L'Amant jaloux* eſt toujours revu avec un nouveau plaiſir aux Italiens. Cette jolie bagatelle fait déſirer que ſon auteur, encouragé par une réuſſite ſi flatteuſe n'en reſte point là.

Je vous ai annoncé, Monſieur, un *Eſſ*

la vie de Sénèque, par M. Diderot, & je vous ai promis d'y revenir : c'étoit une tâche assez pénible que de lire six cents pages sur un tel sujet, discuté par un écrivain aussi lourd & aussi diffus. Je l'ai remplie enfin pour vous, en évitant les dégoûts. Il vous suffira de connoître les motifs de l'ouvrage & l'esprit dans lequel il a été composé.

Les fameux mémoires de J. J. Rousseau sont destinés à voir le jour : cet écrivain aussi différent des autres hommes dans sa conduite qu'il en est distingué par la sublimité de son génie & de ses talens, y parle sur son propre compte avec autant de liberté que sur les vices qu'il a pénétrés dans les autres. Il ne s'y fait pas grace de la moindre pensée, ni de l'action la plus secrete : cette espece de confession générale ne lui fera rien perdre dans l'estime des gens qui connoissent les replis du cœur humain, & qui sont de bonne foi sur ses foiblesses, & elle doit inspirer de la confiance dans la franchise de ses jugemens. C'est ce qu'ont senti ceux qui avoient à le redouter ; les philosophes sur-tout, de la part de qui J. J. a éprouvé des noirceurs, sont ceux sur lesquels il s'est exercé le plus librement : M. Diderot a, selon les apparences, de fortes raisons pour croire qu'il a été moins ménagé qu'aucun autre. Se mettre à la place de Sénèque, & présenter J. J. sous l'emblême des Suilius, des Dion & des écrivains qui ont offert l'instituteur de Néron comme un scélérat hypocrite, voilà comment M. Diderot a imaginé de repousser d'avance les accusations

du philoſophe juſte & ſenſible qui ne ſera jamais un calomniateur aux yeux de ceux qui l'ont connu & qui ont pu l'apprécier. On ne peut ſans indignation penſer que l'homme le plus vertueux ſoit l'objet de la note que je vais tranſcrire : il eſt vrai que cet homme a mis au nombre de ſes vertus, une franchiſe trop cynique ſans doute pour ce ſiecle. Ecoutons M. Diderot : c'eſt ici que ſe dévoile le véritable motif qui lui a fait entreprendre la juſtification de Séneque, entrepriſe auſſi diſficile que celle qu'il y a jointe de faire regarder J. J. comme un *ſcélérat artificieux* & un impudent calomniateur.

» Si par une bizarrerie qui n'eſt pas ſans exemple, il paroiſſoit jamais un ouvrage où d'honnêtes gens fuſſent impitoyablement déchirés par un artificieux ſcélérat, qui pour donner quelque vraiſemblance à ſes injuſtes & cruelles imputations, ſe peindroit lui-même de couleurs odieuſes : anticipez ſur le moment & demandez-vous à vous-même ; ſi un impudent, un Cardan qui s'avoueroit coupable de mille méchancetés ſeroit un garant bien digne de foi ; ce que la calomnie auroit dû lui coûter ; & ce qu'un forfait de plus ou de moins ajouteroit à la turpitude ſecrete d'une vie cachée pendant plus de cinquante ans ſous le maſque le plus épais de l'hypocriſie. Jettez loin de vous ſon infame libelle, & craignez que ſéduit par une éloquence perfide, & entraîné par les exclamations auſſi puériles qu'inſenſées de ſes enthouſiaſtes, vous ne finiſſiez par devenir ſes complices. Déteſtez l'ing-

dit du mal de ſes bienfaiteurs (*Les philoſophes bienfaiteurs de Jean Jacques !*) déteſtez l'homme atroce qui ne balance pas à noircir ſes anciens amis : (*Quels amis ! jugez-en par cet échantillon :*) déteſtez le lâche qui laiſſe ſur ſa tombe la révélation des ſecrets qui lui ont été confiés ou qu'il a ſurpris de ſon vivant : (*Ce ne ſont plus des calomnies, ce ſont des ſecrets. Garder de certains ſecrets, n'eſt-ce pas s'en rendre complice ?*). Pour moi, je jure que mes yeux ne ſeroient jamais ſouillés de la lecture de ſon ouvrage, je proteſte que je préférerois ſes invectives à ſon éloge. » Vous voilà, Monſieur, prémuni contre les impreſſions que vous pourriez prendre d'après la lecture des mémoires de J. J. Tenez-vous-bien pour dit, qu'il n'a dit la vérité que quand il a mal parlé de lui-même, & que ſi par haſard il ſe trouve quelque choſe de vrai dans ce qu'il a dit des autres, il ne faut pas plus l'en croire, parce que ce ſont des ſecrets qu'il a révélés, & des ſecrets ſont des calomnies ſuivant le Dictionnaire de ces Meſſieurs.

Nous allons voir M. Rouſſeau jugé comme homme de lettres par le défenſeur de Séneque. » Il ſeroit aiſé de prouver qu'il doit à Séneque, à Plutarque, à Montagne, à Locke & à Sidnei, &c. (*) la plupart des idées philoſophiques & des principes de morale & de po-

(*) Le nom de Diderot & comp. eſt oublié ici. Peut-être au reſte tous ces noms ſont-ils des voiles allégoriques, Séneque & Diderot ſont probablement ſynonimes.

litique qu'on a le plus loués dans ſes écrits : il doit même à Séneque quelques-uns de ſes ſophiſmes & de ſes paradoxes les plus étranges ; c'eſt une ſource où pour me ſervir de l'expreſſion de Montagne, *il a puiſé comme les danaïdes, rempliſſant & verſant ſans ceſſe.* Mais l'eſpece d'enthouſiaſme, de fanatiſme même, qu'il a ſur-tout inſpirée à ces êtres mobiles & paſſionnés dont l'imagination prompte à s'allumer, ouvre l'ame à toutes les ſortes de ſéductions, & qui toujours à la diſcrétion du moment, donnent la préférence ſur le philoſophe qui les éclaire, au ſophiſte éloquent qui les émeut, s'affoiblira peu à peu, & peut-être même ſe perdra tout à fait, à meſure que les ouvrages des auteurs dont on vient de parler, leur ſeront mieux connus. (*) C'eſt alors que ceux ou plutôt celles (**) à qui la magie du ſtyle de M. Rouſſeau en a ſi ſouvent impoſé, retrouvant ſans ceſſe dans ces auteurs les mêmes idées, & quelquefois les mêmes

---

(*) Vous comprenez qu'il ne ſauroit être queſtion ici des ouvrages des anciens, puiſque certainement ils ne ſeront pas *mieux connus* dans un ſiecle qu'à préſent : l'auteur a craint qu'on ne devinât pas aſſez que M. Rouſſeau n'a eu de mérite que celui qu'il a uſurpé aux philoſophes ſes contemporains. C'eſt donc à eux qu'il faut rapporter toute la réputation dont il jouit, & il faut apparemment rejetter ſur Jean-Jacques la médiocrité de ſes détracteurs. Ce calcul ſeroit aſſez plaiſant. Malheureuſement (pour me ſervir d'une expreſſion triviale) *cela ne peut pas prendre.*

(**) Prenez garde, Monſieur, de vous laiſſer ſéduire par le magicien J. J., vous ſeriez féminiſé *ipſo facto.*

écarts, n'admireront plus que la forme ſéduiſante ſous laquelle il a ſu les préſenter, & fixeront avec plus de juſteſſe & d'impartialité le degré d'eſtime & de réputation qu'il mérite. En effet, ce n'eſt ni un penſeur profond, ni un logicien exact & ſévere, ni un moraliſte auſſi inſtructif, auſſi original, auſſi agréable à lire (*) que Montagne, ni même un ami très-ſincere & très-zelé de la vérité (**) : c'eſt un écrivain très-éloquent dont le ſtyle vif, élégant, rapide & plein d'énergie, entraîne preſque toujours ſans perſuader : c'eſt un ſophiſte adroit, quelquefois même très-ſubtil, qui ſe met fort peu en peine de ſe contredire, (***) & à qui le choix des opinions eſt en général à peu près indifférent, pourvu que celle qu'il embraſſe, vraie ou fauſſe, lui offre un champ aſſez vaſte pour faire briller tous ſes talens. S'il trouve par haſard ſur ſon chemin une vérité piquante dont le dévéloppement & les preuves exigent toutes les reſſources de ſon eſprit & de ſon éloquence, il la ſaiſit avidement, la pare, l'embellit, écarte, diſſipe les nuages dont elle étoit environnée, & la porte même ſouvent juſqu'à la dé-

(*) C'eſt-à-dire que M. D..... accordez cela avec l'influence prodigieuſe que J. J. a eue ſur le changement de nos mœurs en quelques parties, par exemple, relativement à l'éducation.

(**) Cependant il me paroît que l'on craint vivement qu'il n'ait été trop vrai dans ſes mémoires.

(***) M. Diderot emploie tous les moyens pour perſuader que J. J. n'eſt qu'un copiſte.

monſtration : mais un moment après, il fait les mêmes efforts pour appuyer un ſophiſme, pour établir un paradoxe ingénieux ou même pour conſacrer une erreur, ſi ce dernier parti lui paroît plus convenable à l'emploi de ſes forces & à l'exercice de cette réthorique brillante que Montagne appelle quelque part *une art pipereſſe & menſongere*. La célébrité dont M. Rouſſeau a joui, & que peut-être il conſervera longtemps encore, eſt une forte preuve de cette vérité : c'eſt que ſi les hommes veulent être inſtruits, ils deſirent encore plus d'être amuſés (*) ceux qui mépriſent la grace du ſtyle ne les connoiſſent pas aſſez, & ne ſont pas aſſez jaloux de leur être utiles. Ils entendent encore mal l'intérêt de leur réputation : ils penſent ; mais n'ayant pas le talent, peut-être plus rare encore, d'écrire avec cet agrément, ce nombre & cette harmonie dont le charme eſt irréſiſtible, ils rendent mal leurs penſées, & ſont bientôt oubliés. Fontenelle en s'emparant du travail de Vandale, lui en a ravi pour jamais la gloire. Un jour viendra que le nom de ce ſavant médecin déjà preſqu'ignoré parmi nous, ſera entiérement effacé de la mémoire des hommes ; tandis que la voix de l'écrivain enchanteur qui a fait naître des fleurs dans un terrain riche à la vérité, mais hériſſé de ronces & d'épines, qu'il a défriché, ſera entendue dans l'avenir (**) tant que les langues

(*) On nous diſoit tout à l'heure que M. R. n'étoit pas un moraliſte agréable.

(**) Par quelle fatalité arrivera-t-il préciſé

latine & françoiſe ſubſiſteront ; Séneque & Montagne ſeront lus, médités & admirés des bons eſprits : & toute l'éloquence de M. R... qui en s'appropriant leurs penſées, s'eſt, pour ainſi dire, aſſocié à leur gloire & a brillé parmi nous d'un éclat emprunté, ne les fera jamais oublier; mais elle les fera négliger plus ou moins long-temps particuliérement des femmes & des gens du monde, *en général peu* inſtruits, mais ſur-tout trop avides de jouiſſances, pour conſacrer à l'étude un temps qui ſuffit à peine à leur amuſement, & trop diſſipés pour mettre dans leur lecture ce choix, cette ſuite & ce degré d'attention qui peuvent ſeuls, les rendre utiles & inſtructives. Les étrangers ont dit que M. R. avoit fait ſecte parmi nous : ils auroient pu ajouter que cette ſecte eſt ſi aveuglément dévouée & ſoumiſe à ſon chef, qu'elle eſt plutôt religieuſe que philoſophique (*). En effet, il n'y a guere que des opinions religieuſes mal entendues & portées à l'excès, qui puiſſent inſpirer cet eſprit d'intolérance dont tous les

---

contraire à l'égard de Rouſſeau. L'objet de cet *exemple eſt* l'oppoſé de ce qu'il prouve.. Voilà ce que c'eſt que d'être *un logicien exact & ſévere.*

(*) Nouveau motif d'averſion pour le pauvre J. J. Il y a jalouſie de métier. Mais en vérité un philoſophe ſimple, ſans faſte, ſans intrigue, & ſans allure, perſécuté ſans ceſſe, mépriſant les richeſſes & le grand monde, volontairement réduit à l'indigence, & confiné dans une retraite dont un ou deux amis avoient à peine l'accès, un tel homme, dis-je, ne me paroit guere mériter le titre de fondateur d'une ſecte.

partiſans du citoyen de Geneve ſont plus ou moins animés. (*) Quiconque oſe avoir ſur ſes écrits & ſur ſa perſonne, un ſentiment contraire au leur, s'expoſe infailliblement à une eſpece de perſécution qui a tous les effets de la haine théologique. Que faire donc alors? Etre ſincere avec ſoi-même; dire froidement & d'une maniere ſimple, ce que d'après un examen réfléchi, on croit utile & vrai, & oppoſant à toutes les critiques un ſilence obſtiné, attendre en paix le jugement du public éclairé & impartial. „

C'eſt ce que M. R. a fait dans ſa retraite. perſuadé que les ennemis étoient pires encore que ceux qui ont voulu s'armer des foudres d'un Dieu vengeur & à qui ils ont l'injuſtice de comparer le plus patient des hommes. J. J. dans ſes mémoires aura cru devoir à l'humanité qu'il aimoit, les vérités qu'il avoit découvertes; mais ne comptant pour rien le plaiſir de la vengeance, il n'a pas voulu être le témoin de la confuſion de ſes ennemis. Au reſte; Rouſſeau iſolé, livré à lui-même aimoit à ſe plaindre; c'eſt le ſeul ſoulagement qu'il ne ſe ſoit pas refuſé. Il écrivoit, mais il y a apparence que ſon intention n'étoit pas que ſes mémoires viſſent jamais le jour.

(*) Voilà de ces imputations auxquelles on ne ſauroit répondre. Que dire à quelqu'un qui ſoutient qu'il fait nuit quand il eſt midi? Il eſt aiſé de prouver que perſonne n'eſt plus intolérant que les prétendus apôtres de la tolérance, les philoſophes qui ſervent ſous les drapeaux de l'Encyclopédie. Rouſſeau étoit le plus tolérant des hommes.

M. Rouſſeau, ſans prétention même à la qualité de philoſophe, n'a pas ſenti auſſi bien que ſes adverſaires combien les hommes décorés de ce titre ſont précieux à l'humanité. Ecoutez M. Diderot. Il ne s'agit pas ici des profonds penſeurs de l'antiquité, mais des philoſophes de l'A, B, C. (*) qui font la gloire & l'ornement de ce ſiecle. " Le Magiſtrat rend la juſtice, le Philoſophe apprend au Magiſtrat ce que c'eſt que le juſte & l'injuſte. Le militaire défend la patrie; le philoſophe apprend au militaire ce que c'eſt qu'une patrie. Le Prêtre recommande au peuple l'amour & le reſpect pour les Dieux; le Philoſophe apprend aux Prêtres ce que c'eſt que les Dieux. Le Souverain commande à tous; le Philoſophe apprend au Souverain quelle eſt l'origine & la limite de ſon autorité. Chaque homme a des devoirs à remplir dans ſa famille & dans la ſociété; le Philoſophe apprend à chacun quels ſont ces devoirs. L'homme eſt expoſé à l'infortune & à la douleur; le Philoſophe apprend à l'homme à ſouffrir. „ Il eſt clair qu'un pays fertile en philoſophes, & ſur-tout en philoſophes d'une certaine trempe, n'auroit beſoin pour ſon adminiſtration que d'automates dociles.

De Paris, le 1 Mars 1779.

J'ai à vous offrir pour ce courier l'échantillon d'un manuſcrit apporté par un homme

(*) Voyez l'alphabet qui ſe trouve à la tête du Dictionnaire univerſel des Sciences & Arts.

de lettres arrivant de l'Inde. Il conſiſte en traductions de divers ouvrages dont il s'eſt procuré les originaux dans le pays.

Principes myſtiques des Berberis, Dervickes d'une ſecte en vogue aux Iſles Philippines.

» *Dieu eſt ſouverainement juſte* : ainſi il veut que nous ſoyons heureux & contens, nous qui faiſons révérer ſon nom, qui entretenons ſon culte, qui célébrons ſes myſteres : donc il nous a tranſmis ſes droits & ſon autorité ſur les perſonnes & les fortunes des êtres qu'il a créés. „

» *Dieu eſt ſouverainement bon* : donc il veut que chacun jouiſſe des biens qu'il a réſervés dans une vie future, à ceux qui ſuivront exactement ſa loi dont nous ſommes les interpretes : donc nous devons employer tous les moyens, même le fer & le feu, pour y ſoumettre ceux qui paroiſſent diſpoſés à s'en écarter.

» *Dieu voit tout* : donc il ne doit y avoir rien de caché pour nous qui ſommes ſes miniſtres. „

» *Dieu eſt tout-puiſſant* : Donc rien ne doit nous réſiſter, à nous qui ſommes les dépoſitaires de ſa puiſſance : les Rois de la terre doivent nous aſſiſter des forces humaines, quand on ceſſe de reſpecter celles que nous tenons de Dieu. Ils ne ſont que les archers à qui il eſt preſcrit de faire exécuter les arrêts de la juſtice ſuprême dont nous ſommes les organes. „

» *Dieu eſt immuable* ; donc il ne ſauroit révoquer les décrets qu'il a prononcés : une fois rendus par notre bouche, ils ne ſont ſuſceptibles d'aucune altération, d'aucun retard dans

leur exécution. Les graces, les pardons, les abolitions de peine ſont des foibleſſes humaines dont la juſtice divine ne ſauroit être capable. Les volontés de l'Etre ſuprême ſont ſtables, & ſa juſtice abſolue. „

» *Dieu eſt miſéricordieux* : c'eſt-à-dire, que ceux qui ſe répentent ont des droits à ſa clémence, mais le remords après le jugement eſt tardif, la crainte l'a excité : une ſoumiſſion aveugle aux conditions que nous attachons à la clémence, peut ſeule prouver la ſincérité du pénitent. Il faut qu'il la démontre par un renoncement total (en notre faveur) aux choſes de la terre. „

» *Dieu eſt par-tout* : Donc il n'eſt pas un coin de la terre qui doive & qui puiſſe ſe ſouſtraire à notre pouvoir. »

» *Dieu eſt la vérité* : Donc toutes nos déciſions ſont infaillibles, chacune de nos paroles eſt un axiome, & qui oſe douter un inſtant mérite le ſupplice. »

» *Dieu eſt le maître de tout* : Les Rois même tiennent leur ſceptre de lui : donc tout doit nous être ſoumis. »

Fragment d'un Conte oriental.

Je m'étois endormi ſur le tillac, je me réveille dans une caverne affreuſe ; une voix terrible ſe fait entendre : *Pars, & dans une heure apportes-moi ce que tu trouveras !* A ces mots, un vigoureux coup de pied me prenant préciſément au centre de gravité, m'enleve hors de terre. Je parcours les airs comme un

ballon qu'une main robuſte a lancé. Je retombe ſur la cime d'une montagne eſcarpée d'où je roule avec violence en me déchirant ſur mille pointes qui formoient ſa ſurface. J'entraînois avec moi un corps qui pouſſe de longs gémiſſemens. En étendant les bras je m'apperçois que j'étois reſſerré par une chaîne dont l'extrêmité avoit entouré un autre être ſans doute auſſi malheureux que moi. Un rocher avoit ſuſpendu ma chûte : je conſidere en tremblant le compagnon de mon infortune : une vieille femme à laquelle le temps deſtructeur avoit à peine laiſſé la forme humaine, étoit aſſociée à mon ſort. L'heure s'écoule, me dit-elle, hâte-toi de m'arracher un cheveu près de l'oreille gauche. Je m'empreſſe pour lui rendre ce foible ſervice, je l'eſſaie en vain ; ſa tête chauve n'offroit que la ſurface la plus nue comme la plus polie. ... Quel ſort déplorable eſt le mien, s'écrie la vieille, j'ai tant éprouvé de malheurs qu'il ne me reſte pas un cheveu ſur la tête ; (delà ſans doute eſt venu le proverbe) je ſuis la fée *Bobine ;* le deſtin a voulu que le ſacrifice d'un cheveu pût ſeul me ſouſtraire aux cataſtrophes ſiniſtres ; je n'ai que ce moyen d'échapper au barbare ennemi dont nous portons les fers ; à ce prix ſeul, je puis être libre & te prouver ma reconnoiſſance. La vieille bavarde n'auroit pas eu de ſitôt fini ſes lamentations ; j'apperçois enfin un petit poil blanc ; je l'arrache, ma fée diſparoît ; le plus hideux de tous les chats avoit pris ſa place. Je ne puis, me dit-il, payer que pour un, mais en revanche du ſervice que tu

as rendu à Bobine, elle te doue du don de faire une rencontre heureuſe chaque fois que tu t'arracheras un cheveu du côté droit..... Je voulois queſtionner, je ſens tirer la maudite chaîne avec violence, & je me retrouve dans l'antre d'où j'étois parti. Un géant affreux ſaiſit & dévore le chat au même inſtant, & d'un nouveau coup de pied me renvoie en courſe par le même chemin que j'avois parcouru. Je me rappelle la leçon du chat; je m'arrache un cheveu & je tombe dans un bain vaſte, où dix jeunes filles d'une beauté extrême étaloient tous les appas qu'elles avoient reçus de la nature. Je l'avoue, j'oubliai un inſtant ma triſte ſituation : bientôt après, le ſouvenir d'Acteon me fit friſſonner; la contenance humble & ſoumiſe des charmantes baigneuſes me raſſura. Elles me reconnoiſſoient à ma chaîne pour un des pourvoyeurs du monſtre à qui quelques-unes de leurs compagnes avoient ſervi de pâture. Elles me ſupplioient de leur épargner le même ſort. Mon ſilence & mon air égaré les effrayoient; elles attribuoient à férocité ce qui n'étoit que l'embarras d'un chaſſeur tout novice. Je leur fis comprendre du mieux que je le pus, mes bonnes intentions. Une d'elle reconnut ma bonne foi, & jetta ſur la chaîne fatale un brochet que ſon mauvais ſort fit trouver là; la chaîne l'entoura ſur le champ & fut retirée avec la même violence que la première fois : brave émiſſaire du plus barbare des tyrans, qui font la guerre à l'eſpece humaine, me crierent les dix voix enſemble, porte-lui des excrémens de l'Empereur Segre-

leb, & tu ſeras maître d'un pouvoir dont tu feras un meilleur uſage. Revenu à la caverne, je vis bien que mon maître n'étoit pas content de ma chaſſe : un coup de pied de mauvaiſe humeur me jetta dans la lune. Je m'étois encore tiré un cheveu, en tombant je fis un fracas épouvantable. J'avois mis en pieces plus de cent bouteilles. Un grand homme maigre qui ſe trouva là s'empreſſa de renifler la vapeur qui s'en échappoit ; il bouffiſſoit à vue d'œil, je me hâtai avant qu'il en vînt au point de crever, de lui demander où je trouverois l'Empereur Segreleb. Je te l'aurois pu dire avant ce que je viens de faire, me répondit-il en me tournant le dos & en me donnant un bonnet rempli de grelots qu'il portoit auparavant. Ma chaîne s'étoit chargée de teſſons & de morceaux de verre caſſé, je me retrouvai bien triſte, bien harraſſé & tout en ſang dans la caverne ; le diable t'emporte, me dit le géant en me donnant un coup de pied qui faillit me réduire en poudre ! armé du bonnet & avec un troiſieme cheveu de moins, je tombai dans un des ſatellites de Jupiter. Je me trouvai près d'un homme dont l'aſpect étoit vénérable ; je lui demandai où régnoit l'Empereur Segreleb. C'eſt ici, me répondit-il avec douceur. Je viens, criai-je avec tranſport, chercher de ſes excrémens... Mon vieillard ſe met à rire comme un fou ; la colere me tranſporte, je le ſaiſis par ſa longue barbe, & la chaîne nous emporte tous deux avant que je puſſe arrêter ſes ris immodérés. Le mouvement de la voiture & le déſagrément de la ſituation où je

tenois mon compagnon de voyage, rappellerent ſon ſérieux & il m'apprit que l'Empereur Segreleb étoit conſtipé depuis 150 ans. Cette nouvelle étoit affreuſe pour moi. Un coup de pied dans le cul que je recus du géant me rendit la connoiſſance qu'elle m'avoit fait perdre. Le vieillard avoit déjà été la proie de ſon appétit dévorant. L'extirpation d'un cheveu & mon bonnet à grelots me firent tomber ſur un toit que la lourdeur de ma chûte enfonça. Je me trouvai au milieu d'une cour brillante ſur l'épaule de celui qui paroiſſoit y dominer. Je me doutai que c'étoit Segreleb lui-même, & je ſentis que le moment de ma libération approchoit; en effet, la peur l'avoit ſaiſi au point de remplir mes vœux bien au-delà de mes eſpérances : je me ſaiſis avec avidité de ce qui devoit être l'inſtrument de mon bonheur... A peine rentré à la caverne, l'influence du produit heureux de ma chaſſe détruiſit les enchantemens du maudit géant; je me trouve au comble de la félicité... Une voix s'éleve... & je m'éveille entouré du Taliſman qui m'avoit délivré du monſtre, de la chaîne & de la caverne; mais qui faiſoit le ſupplice de mon odorat... »

On ne parle ici dans ce moment ni de l'Angleterre, ni des Inſurgens, ni de notre marine, on ne parle que de *Théſée*, tragédie lyrique de Quinault, muſique de Lully. Cet ouvrage ſembloit avoir été conſacré ſur notre ſcene par un ſuccès de plus de nonante ans. La révolution que les Gluck, les Piccini nous ont fait éprouver, préſente aujourd'hui *Théſée* ſous

ſous un nouvel aſpect, quoiqu'il y ait de grandes beautés dans le poëme. Il eſt revêtu d'une muſique bien différente de celle qui a maintenant & avec raiſon la préférence. Par parenthèſe les troubles ſurvenus entre M. de Viſmes & les danſeurs ont repris une nouvelle vivacité, depuis que la liberté a été rendue aux chefs du parti contraire à l'adminiſtration. Des médiateurs s'étoient réunis pour arranger cette importante affaire, on auroit dit qu'il s'agiſſoit d'un traité de paix entre deux Puiſſances; les négociations paroiſſoient promettre du ſuccès : le feu s'eſt allumé plus que jamais. Le mauvais accueil que le public a fait à la Guimard & à Weſtris à leur retour, ſemble avoir encore aigri le levain qui les met en fermentation, & ces deux reſpectables perſonnages vont par-tout cherchant à ſoulever les eſprits contre leur malheureux Directeur.

L'édition des *Œuvres de Colardeau* eſt dans les mains du public : elle forme deux volumes *in-octavo* enrichis d'eſtampes. On s'accorde pour applaudir à la verſification de ce poëte élégant que la mort nous a enlevé trop tôt : mais, c'eſt une tête légere qui renferme peu de germes créateurs. En général, Colardeau eſt dénué d'idées, d'invention. C'eſt un joli écho; d'ailleurs toujours le même ton; *Chordâ oberrat eâdem*. Il n'y a abſolument que ſon épître d'*Héloïſe*, imitation de celle de Pope, qui mérite une diſtinction favorable; ſes tragédies aſſez bien coloriées manquent d'action, d'énergie, d'intérêt : point d'entente dans les caracteres. Peut-être la mauvaiſe ſanté dont a jou-

écrivain a-t-elle été un obſtacle aux progrès qu'il eût pu faire dans ſon art. C'eſt bien de ce verſificateur que l'on peut dire ; *il jouoit agréablement du violon.* Il y a une grande différence entre un joueur d'inſtrument & un habile muſicien.

Nos Tribunaux retentiſſent de plaintes en adultere. Il va auſſi ſe publier un Mémoire qu'on dit fort intéreſſant ſur la bâtardiſe, ſujet bien propre à des diſcuſſions approfondies, & il n'y eut jamais un moment ſi favorable pour traiter cette ſorte de matiere. Les lumieres de la philoſophie ne doivent-elles pas ſe répandre juſques ſur notre légiſlation ſouillée encore des fanges de la barbarie ! & ſi les hommes ont beſoin d'être éclairés, n'eſt-ce pas dans l'adminiſtration de la juſtice qu'on diroit n'avoir pas paſſé les bornes du douzieme ſiecle, tant elle eſt remplie de préjugés auſſi cruels qu'abſurdes.

Il paroît depuis quelques jours un Mémoire très-bien fait en faveur des gens de lettres & des libraires, à l'occaſion des nouveaux réglemens qui les concernent. Peut-être les uns & les autres ont-ils à ce ſujet des repréſentations juſtes à faire, mais peut-être auſſi un attachement aveugle à d'anciens uſages, & une prévention dont les gens plus éclairés ont ſouvent peine à ſe défendre, leur font-ils méconnoître leurs véritables intérêts.

Une anecdote aſſez ſinguliere pour notre ſiecle philoſophe, ſe répand dans Paris : M.*** & ſa femme, l'une de nos plus jolies financieres, venoient de ſe mettre au lit : le mari a

ſenti retirer ſa couverture : il a cru que c'étoit une plaiſanterie de Madame qui s'eſt fort excuſée en marquant ſa ſurpriſe. A ſon tour, elle a éprouvé la même choſe, & elle a imaginé que ſon époux prenoit la revanche : plaintes de part & d'autre. Bien convaincus qu'ils n'avoient nul reproche à ſe faire, ils ont ſonné. Il eſt venu un gros lourdeau de domeſtique à qui l'on a raconté l'aventure & qu'on a conſigné pour reſter dans la chambre. Il s'eſt armé d'un gros bâton, bien décidé à s'en ſervir contre le téméraire qui viendroit faire à ſes maîtres ce tour d'eſpiéglerie. Ceux-ci un peu raſſurés commençoient à s'endormir, leur couverture de nouveau retirée, ils ſe réveillent ſaiſis de frayeur, appellent le laquais qui accourt avec ſa maſſue. Au moment qu'il ouvre les rideaux, de grands éclats de rire déconcertent ſon courage, il veut fuir, les jambes ſe refuſent à ſes efforts : le maître a diſparu ſous la couverture dans laquelle il s'eſt enveloppé. Quant à Madame *** elle ne s'eſt retrouvée que quelques momens après. On a fait la recherche dans l'appartement, toutes les perquiſitions ont été inutiles. Que penſer de cet événement ? voilà les eſprits mis en jeu. Là-deſſus tous les contes de revenans. Les mécréans qui ne veulent pas abſolument qu'on revienne, imaginent qu'il y a là-deſſous quelque grand myſtere, & je me garderai bien de vous dire ce qu'ils en penſent, de peur que vous ne communiquiez ma lettre au digne époux de la Dame, dont la tranquillité pourroit en être troublée. Tôt ou tard ſans doute, quelqu'un

de moins diſcret publiera le dénouement de cette aventure. Elle a tout l'air d'une comédie qui n'attend plus qu'un bel-eſprit pour en réjouir notre ſcene. Si je ne connoiſſois les perſonnages, je pourrois croire qu'elle n'eſt qu'un amuſement de l'imagination de quelqu'oiſif.

ÉPIGRAMME.

Combien gagniez-vous autrefois,
Durant votre mauvaiſe vie,
Diſoit un Curé tout pantois,
A vieille Catin convertie?
Douze ſous ne mettoient en jeu,
Repart-elle avec modeſtie:
Quoi, douze ſous! quoi, pour ſi peu!
Ah! mieux eût valu, femme impie,
Le faire pour l'amour de Dieu.

De Verſailles, le 3 Mars 1779.

Le Marquis de la Fayette eſt de retour. Comme il avoit quitté la France ſans permiſſion du Roi, il a été puni par les arrêts *pro formâ*. Libre au bout de douze jours, il a été préſenté au Roi & s'eſt montré publiquement. Il lui a été enjoint, ainſi qu'à tous les Officier qui ſont revenus avec lui, de ne rendre aucun compte de l'état des affaires d'Amérique dont il ne rapporte pas des nouvelles fort ſatisfaiſantes. Ce qui a tranſpiré donne beau jeu aux ennemis de M. de Sartine, qui lui reprochent d'avoir jetté 140 millions par la fenêtre pour nous donner une marine inſuffiſante & malheureuſe.

Une Dame de la Cour de Madame la Ducheſſe de Chartres a reçu la lettre ſuivante, d'une Dame de ſes amies qui ſe trouve actuellement dans nos Colonies de l'Amérique.

De la Montagne, le 24 Décembre 1778.

» Oh, ma chere amie, que vous êtes heureuſe d'être loin du théâtre de la guerre! nous en avons ici toutes les horreurs, & notre poſition eſt cruellement changée depuis ma derniere. »

» Je vous annonçois l'arrivée de M. d'Eſtaing; il a rapporté ici le malheur & la mort: honteux de n'avoir rien fait à la nouvelle Angleterre, & de trouver en arrivant ici la Dominique priſe par M. de Bouillé, il a voulu commencer par une expédition. Il a fallu raſſembler toutes nos troupes & celles de la Guadeloupe. Il les a fait embarquer ſur de miſérables petits bateaux qui ne les auroient pas conduites juſqu'à la Barbade, où on croit qu'il comptoit aller, car il n'avoit fait part de ſes projets à perſonne, pas même à M. de Bouillé, qui connoiſſant mieux que lui toutes les iſles Angloiſes & Françoiſes, lui auroit fait quelques repréſentations, mais il n'a rien voulu écouter, cet homme ne connoît pas d'autre mot que — *je le veux.* »

» M. de Bouillé déſolé de voir dégarnies de troupes les iſles qui lui ſont confiées, pour les mener à une expédition ſi mal digérée, prit le parti de les ſuivre. L'embarquement ſe fit Dimanche 13. Je ne puis vous don-

de ce moment, dont l'impreſſion n'a pu s'effacer en moi, que par l'horreur de ceux qui l'ont ſuivi. »

» Lorſque l'eſcadre & tout le convoi étoient prêts à partir pour cette fameuſe conquête, on apprit que les Anglois nous avoient prévenus, & qu'ils y étoient deſcendus la veille avec 6000 hommes de troupes, 60 vaiſſeaux de tranſport, ſix vaiſſeaux de guerre & huit frégates. Auſſi-tôt notre eſcadre appareilla, & notre armée, au-lieu d'aller conquérir, ſuivit en ſecours de Ste. Lucie. On regardoit cela comme la choſe la plus heureuſe, & chacun diſoit que les Anglois venoient ſe mettre à la gueule du loup, n'ayant que ſix vaiſſeaux & M. d'Eſtaing en ayant douze. Mais ſa maladreſſe & ſon entêtement ont tout fait tourner contre nous. Il s'eſt amuſé la premiere journée à paſſer & repaſſer devant l'eſcadre Angloiſe, & à lui lâcher des bordées, dont les canons ne portoient même pas, parce qu'ils étoient extrêmement mouillés en dedans & que le vent en éloignoit M. d'Eſtaing. Cette manœuvre ayant été abſolument inutile, il fit mouiller ſon eſcadre au Chocau, qui eſt un autre port de cette iſle, & ce Général amphibie ſe mit alors à la tête de l'armée, qu'il fit deſcendre ſans ordre, ſans vivres & ſans la moindre précaution. »

» Les Anglois avoient eu le temps de ſe retrancher dans les trois jours qu'on avoit perdus; M. d'Eſtaing voulut les attaquer dans leurs poſtes avec la baïonnette au bout du fuſil. »

» M. de Bouillé lui repréſenta que les Anglois étoient bien fortifiés avec des canons ſur les hauteurs; que nous les attaquerions ſans nul ſuccès; que c'étoit ſacrifier inutilement nos troupes; qu'il valoit mieux leur couper toute communication & les prendre par famine; M. d'Eſtaing ne voulut rien entendre & ordonna à M. de Bouillé avec hauteur de marcher avec toute l'armée & d'attaquer. Il commandoit lui-même, tout ſe fit ſans ordre, auſſi nos troupes y ont été écraſées; les Anglois du haut de leurs *Mornes* les foudroyoient avec le canon, & les tiroient comme au blanc. Nous avons perdu dans cette attaque 1500 hommes & 50 officiers, l'élite de nos troupes, & ſans la prudence & la valeur de M. de Bouillé nous euſſions perdu tout le reſte, & le tout ſans avoir ſeulement ébranlé les Anglois de leurs poſtes. »

» Depuis cette action qui eſt du 18, nos troupes ſont campées à Ste. Lucie dans la boue, dans des marais infects, & les maladies vont achever ce que les ennemis ont épargné. Figurez-vous, ma chere amie, la déſolation de ce malheureux pays! Chacun avoit là ſon fils, ſon mari, ſon frere, enfin un objet cher. Depuis trois jours, il arrive ici ſans ceſſe des bateaux chargés de bleſſés; les hôpitaux ſont pleins, & on ne ſait plus où les mettre. Il eſt impoſſible de vous peindre l'horreur de ce ſpectacle; on n'eſt occupé dans toutes les maiſons & par toutes les rues qu'à faire de la charpie: je n'ai pas été occupé à autre choſe depuis huit jours. Tous nos pauvres amis, nos ſo-

ciétés, les gens avec leſquels nous vivions tous les jours, nous les voyons arriver les uns eſtropiés, les autres bleſſés, & le reſte eſt encore expoſé au danger le plus affreux Ils échapperoient au feu de l'ennemi ; peuvent-ils échapper à l'air de Ste. Lucie qui eſt mortel; avec la pluie ſur le corps depuis huit jours. Ils ſont couchés dans la boue; Madame de Bouillé eſt dans une *déſolation affreuſe*, & je ne l'ai pas quittée de tous ces jours-ci; mais ſi quelque choſe peut adoucir ces inquiétudes, ce ſont les éloges que l'on donne à ſon mari. Sa valeur, ſa prudence & ſon humanité l'ont fait adorer de tout le monde. Les ſoldats bleſſés à l'hôpital, diſent que, s'il commandoit l'armée, ils ſe releveroient pour le ſuivre; mais pour M. d'Eſtaing, ils font mille imprécations contre lui. Je ne comprends pas pourquoi M. de Sartine a voulu donner à M. de Bouillé le déſagrément d'envoyer cet homme-là ici lui enlever le commandement ; nous étions, ſous ſes ordres, dans la meilleure poſition, & aujourd'hui nous avons perdu l'amitié de tout le monde. La Guadeloupe & nos terres ſont dégarnies de ſecours, &, d'un jour à l'autre, nous pourrions voir arriver les Anglois ici. Par vanité M. d'Eſtaing veut être à tout, & n'eſt capable de rien. Il veut commander en même temps la terre & la mer. Il ne fait qu'aller & venir de ſes vaiſſeaux à terre. Quand il eſt à bord il ne veut pas que l'armée de terre faſſe rien, & laiſſe par-là échapper des momens avantageux que M. de Bouillé pourroit ſaiſir, ſelon les circonſtances, & éga-

nt quand il eſt à terre, il ne veut pas
n eſcadre faſſe la moindre choſe, &
cauſe qu'il eſt entré des bâtimens
vivres pour les ennemis, que no-
auroit pu intercepter. C'eſt une
ciſe que de placer un homme à deux
& de lui donner des pouvoirs illimi-
ſ. de Sartine doit bien ſe repentir, de
x qu'il a donnés à celui-ci : tous les cris
oivent ſe tourner contre lui, comme tous
les éloges pour M. de Bouillé, & retentir,
s'il eſt poſſible, aux oreilles du Roi & du Mi-
niſtere : c'eſt le vœu général de tout ce pays,
citoyens & militaires. »

» Ce petit poliſſon de ***** qui eſt Aide de Camp de M. d'Eſtaing, s'eſt aviſé d'envoyer promener M. Damas, Colonel du régiment d'Auxerrois, un homme plein de mérite, de bravoure & reſpectable à tous égards, en lui portant les ordres de ſon maudit Général. J'apprends qu'à ſon retour M. d'Eſtaing l'a tant maltraité qu'il l'a quitté. »

» *Le* 28. Rien de nouveau encore de notre armée de Ste. Lucie. Nous ſommes toujours en préſence de l'ennemi, bien retranchés chacun de ſon côté. On dit que les vaiſſeaux ſe diſpoſent à aller à l'abordage. Il y a long-temps que cela devroit être fait ; c'eſt en vérité à la honte de la France que douze vaiſſeaux n'en puiſſent réduire ſix, dont le plus fort ne l'eſt pas plus que le plus foible de notre eſcadre. »

» *Du* 31 *Décembre.* La voilà finie cette guerre de cette Lucie à la honte de la France,

M. d'Eſtaing après avoir regardé tranquillement les ſix vaiſſeaux Anglois avec ſes douze pendant quinze jours, a pris un beau matin le parti de faire embarquer les troupes & de revenir avec toute ſon eſcadre au Fort-Royal; il a donné l'ordre à M. Mirault, Commandant de Ste. Lucie, de capituler, & voilà les Anglois maîtres de cette iſle, dans le moment où ils ſe repentoient ſûrement de s'y être enfournés & où ils n'auroient peut-être pas mieux demandé, que de capituler eux-mêmes. Vous ne pouvez pas vous figurer la conſternation & l'indignation de tout le pays; les militaires ſe mangent les poings de rage; les officiers de la marine ſont furieux; après l'avis qu'ils avoient donné d'aller à l'abordage, ils ne devoient pas s'attendre à cette honteuſe retraite, qu'on ne peut pas comprendre, mais ce fameux Général ne rend compte à perſonne de ſes deſſeins, & ne ſouffre aucune repréſentation. Je ne crois pas que l'hiſtoire nous offre un pareil trait de lâcheté, & certainement la tête de M. de Lally a ſauté pour bien moins; malheureuſement ceci aura une ſuite fatale pour nous. On dit que Biron vient ici avec douze vaiſſeaux & dix mille hommes de troupes; cela devoit donc engager M. d'Eſtaing à combattre, à quel prix que ce fût, les Anglois à Ste. Lucie; en les y abandonnant. Ils vont ſe rejoindre à Biron, & ſeront par ce moyen du double plus forts que nous. D'ailleurs les ſix mille hommes de troupes qui ſont à Ste. Lucie, vont ſe répandre dans nos iſles, & la Dominique ſera repriſe. »

De Paris, le 7 Mars 1779.

Le cinquieme volume du *Monde primitif*, cet ouvrage ſingulier de M. Court de Gebelin, vient de paroître. Si jamais l'homme s'eſt livré à des recherches pénibles pour ſatisfaire ſon inſatiable curioſité, c'eſt lorſqu'il a voulu pénétrer la nuit des temps, & démêler les vérités primitives à travers l'altération inſenſible de toutes choſes. Quoique j'eſtime infiniment ce travail toujours intéreſſant & qui n'eſt toutefois preſque jamais ſatisfaiſant, & plus encore ceux qui ont le courage de s'y livrer, je ne puis m'empêcher de les comparer à ce fou dont nous parle le Docteur Swift, qui avoit entrepris de rétablir les excrémens dans leur ancienne forme alimentaire. M. de Gebelin a raiſon ſans doute de faire dériver de l'ancien Celte la majeure partie des mots de notre langue, mais il n'eſt pas toujours heureux dans les preuves. En voici un exemple d'autant moins ſuſpect que l'auteur me paroît le mettre au nombre des découvertes ſur leſquelles il compte le plus pour établir ſa gloire. « Le monoſyllabe » celtique BAL, fut un mot primitif qui dé» ſigna le ſoleil, & par conſéquent 1°. tout ce » qui eſt beau & brillant comme le ſoleil. » 2°. Tout ce qui eſt élevé comme lui; 3°. tout » ce qui eſt rond. Sous chacun de ces points de » vue, ce mot eſt devenu la ſource d'une mul» titude de familles dans la langue françoiſe, » en ſe prononçant ſuivant les peuples; *Bal*, » *Bel*, *Bol*, & avec l'éliſion de la voyelle,

» *Bla*, *Ble*, &c. de là réſultent dix branches » dérivées de cette ſeule racine, & d'où réſul- » tent une cinquantaine de diviſions. 1°. Les » noms de quelques plantes & animaux; 2°. *Bel*, » déſignant la beauté : 3°. *Bal* devenu *Bla*, » nom de diverſes couleurs des mots *Blanc*, » *Bleu*, *Blond*, *Blazon*, &c. 4°. (Voilà qui eſt » fort.) *Bail*, nom relatif à la puiſſance, à la » conſervation & protection. 5°. *Bal* relatif à » l'élevation, d'où *Balcon*, *Baluſtrade*, 6°. *Bal*, » relatif à l'action de garantir en enveloppant, » d'où *Bâle*, *Baline*, *Baldaquin*. 7°. *Bal*, rela- » tif à l'action phyſique de s'élever en s'élan- » çant; d'où *Bal*, *Ballet*, *Balade*, *Baladoire*, » *Baliſte*. 8°. *Bal*, déſignant la groſſeur, d'où » *Baleine*, *Bloc*. 9°. *Bal*, déſignant la rondeur; » d'où *Balle*, *Balon*, *Ballotte*, *Boule*. 10°. Quel- » ques mots compoſés de *Bal* joints à d'au- » tres, &c. &c.

Extrait d'une Lettre d'Edimbourg.

» Un malheureux oiſeau qu'un chaſſeur a placé à la tête de ſes filets pour attirer les autres, s'élance ſans ceſſe, & retenu par le fil qui l'enchaîne, il retombe. Ses efforts multipliés le fatiguent, il épuiſe ſes forces, & bientôt il n'en a plus aſſez pour s'élever de terre. Les hommes de même font quelques élans vers la vérité, & retirés ſans ceſſe par les chaînes des préjugés, de la ſuperſtition, ils retombent enfin dans les ténebres, & s'enfoncent dans la fange de l'erreur d'autant plus profondément qu'ils s'étoient élevés à une plus grande hau-

teur. Nos progrès philoſophiques avoient été trop rapides, & nous avions porté trop haut notre vol, pour ne pas craindre qu'avant la fin du ſiecle nous retomberions dans l'abyme de la barbarie. Nous en avions gravi les bords, nous les meſurons de nouveau, en y roulant avec fracas, & peut-être en ce moment ſommes-nous plus près des mœurs du onzieme ſiecle que de la philoſophie du dix-huitieme. L'hiſtoire de l'eſprit humain eſt toute renfermée ſous l'emblême de ce jeu cruel des enfans entre les mains deſquels eſt tombé un malheureux moineau. Ils appellent *galere* un ſupplice qu'ils lui font ſubir, & qui conſiſte à une promenade aſſez ſemblable à celle d'un ſeau qui s'éleve du fond d'un puits à ſur & à meſure que l'autre y deſcend. Les vérités, la ſaine philoſophie ſont dans l'un des ſeaux; les préjugés, l'intolérance, le fanatiſme ſont dans l'autre. Les paſſions de l'homme rendent ce dernier plus léger, ainſi que le liege appliqué à un corps qu'on a plongé dans l'eau, diminue l'effet de ſa peſanteur ſpécifique. L'homme attaché à ſa galere comme le miſérable moineau, ne fait monter qu'avec bien des efforts les vérités & les vertus; il ne faut qu'un inſtant pour qu'elles échappent, & elles ſont précipitées pour long-temps vers l'extrémité oppoſée à la poulie. Le fatal contrepoids remonte avec une prodigieuſe rapidité, & toute la terre eſt infectée du venin qu'il apporte avec lui. Pendant que dans l'Ibérie le froc, qui ne pardonne jamais, déploie ſes fureurs, ici nous prenons notre revanche, & nous perſécutons le papiſme

avec une rage effrénée. Le peuple vient de brûler, malgré les ſoins des Magiſtrats, une chapelle où les Catholiques faiſoient le ſervice divin, & tous ceux qui profeſſent cette religion ont à craindre une guerre ſanglante. Ceci ſembleroit un juſte châtiment de la providence, mais cette providence ne ſeroit pas celle qu'admet l'Egliſe romaine : elle ne mettroit pas de diſtinction entre ſes enfans de différens lits... »

Je me bornerai, Monſieur, à ce morceau d'une lettre ſinguliere d'un *free thinker* qui vient de m'être communiquée. Vous ne l'aurez peut-être déjà trouvée que trop libre. S'il eſt permis de parler avec enthouſiaſme & emphaſe, ce ne peut-être qu'en faveur de la tolérance. Perſuadé que vous penſez ainſi, *j'ai* cru vous faire plaiſir en vous communiquant ce fragment.

ÉNIGME

PAR J. J. ROUSSEAU.

Enfant de l'art, enfant de la nature,
Sans prolonger les jours, j'empêche de mourir,
Plus je ſuis vrai, plus je fais d'impoſture,
Et je deviens trop jeune à force de vieillir.

De Paris, le 13 Mars 1779.

Nous avons eu derniérement trois ſuicides dans un jour. Un homme a franchi le parapet de notre Pont-neuf, ce qui a été pour lui le ſaut *de vie à trépas;* un autre eſt rentré dans ſon galetas avec les marques du déſeſpoir; ſes voiſins ont entendu un coup de piſtolet par-

tir, ont accouru & ont trouvé le pauvre diable couvert des ombres de la mort. Ces deux malheureux obſcurs n'étoient que des ouvriers qui peut-être n'ont pris ce genre de mort que par choix & qui étoient deſtinés à mourir de faim avant la fin du jour. Dans le temps même qu'ils terminoient ainſi leurs tourmens, des débiteurs qui retenoient leur ſalaire & qui les avoient repouſſés le matin, nageoient dans la joie, jouiſſoient de tous les plaiſirs attachés à l'opulence inſenſible, & goûtoient avec délices des mêts apprêtés par un cuiſinier qui s'enrichiſſoit à leurs dépens. Le ſuicide dont il me reſte à vous parler ſera plus célebre. M. Linguet ne pourra plus reprocher à ſes bons amis les philoſophes encyclopédiſtes & économiſtes, de défendre une doctrine qu'ils n'ont garde de pratiquer. M. le Colonel de St. Leu, homme eſtimé, mais peu favoriſé de la fortune, a eu, comme vous l'avez ſu, une très-grande part à la rédaction des *Ephémerides du Citoyen* & tenoit un rang diſtingué dans la troupe qui ſuit l'étendart de la *ſcience du produit net.* Il paroît qu'en conſacrant ſes veilles au bonheur de l'humanité, il a négligé le ſien propre, & que l'humanité a été fort ingrate à ſon égard. Ce matin on a trouvé ſur un de nos boulevards le digne Colonel baigné dans ſon ſang, tenant d'une main un piſtolet à deux coups dont l'un lui avoit fracaſſé le crâne, & l'autre étoit prêt à partir pour ſuppléer ſans doute au premier, s'il n'eût pas fait ſon effet. Une lettre attachée ſur ſa poitrine a indiqué ſon nom & ſes parens, ſans

faire mention des motifs qui l'avoient porté à une telle action. On doit croire qu'il n'en a pas eu d'autre que de ſe ſouſtraire à l'indigence. Le Colonel n'étoit pas payé depuis long-temps de ſes penſions, par la République de Pologne ; la déſection des protecteurs de l'*économie* & la ſuppreſſion du journal lui avoient ôté les reſſources ſur leſquelles il comptoit.

Ces événemens nous conduiſent naturellement à comparer le temps actuel à celui où des circonſtances très-ſemblables ont produit des effets bien différens. De quatre ou cinq ſuicides dont on a parlé cet hiver, aucun n'a été produit par les déſaſtres qui ont affligé notre finance & notre commerce. Pluſieurs tréſoriers, des traitans de diverſes ſortes, des banquiers & des marchands ſans nombre ; des capitaliſtes même qu'on croyoit à l'abri de tous les coups de la fortune, ont fait des banqueroutes énormes, & pas un n'a paru ſonger ſeulement à finir ſes peines avec ſa vie, malgré les diſpoſitions de ſévérité que le gouvernement a témoignées. Il y a quelques années, Billard qui maintenant jouit ſous le maſque de l'hipocryſie d'une vie qui, s'il avoit la plus petite parcelle d'une ame ſenſible, ſeroit pour lui le plus affreux ſupplice, donna l'exemple des banqueroutes qui ont alarmé en ce temps tous les gens à argent. De toutes parts bientôt on n'entendit parler que de ſuicides. La raiſon en eſt qu'un homme qui s'étoit trouvé ſon complice ſans avoir le cœur décidément vicieux a donné le ſignal en ſe déli-

vrant d'une vie qu'il avoit déshonorée. Le ſuicide peut être un acte de force & de courage pour ceux qui ont des reproches à ſe faire & qui font encore quelque cas de l'honneur: dans les autres c'eſt une foibleſſe. On cherche un remede aux maux que l'on ſouffre : l'homme foible ne ſachant quel parti prendre ſuit l'exemple de celui dont le mal eſt le même que le ſien, ſur-tout lorſqu'il eſt effrayé des efforts qu'il auroit à faire pendant tout le cours de ſa vie pour réparer des malheurs dont il eſt bien facile de rompre le cours, en lâchant par un ſimple mouvement du doigt, la détente d'une arme à feu. Tant que perſonne n'a pris ce parti, on ſe dit à ſoi-même : ſi mon confrere a pu réſiſter au coup qui l'a accablé, s'il eſt venu à bout de conſerver l'eſtime des créanciers qu'il a aſſociés à ſes pertes, s'il a ſu franchir le paſſage ſubit de l'opulence oiſive à une vie gênée, pénible & laborieuſe, ſe vouer à une infinité de privations qu'il ne connoiſſoit pas, pourquoi n'en ferois-je pas autant ? On ſe réſout pour lors par imitation à ce que fait par réflexion l'homme qui a quelqu'énergie. J'ai un ami dont l'ame eſt forte & ſenſible & qui m'a avoué qu'il lui avoit fallu ſoutenir ſouvent des combats contre lui-même pour réſiſter à la penſée de ſe ſouſtraire par la mort à une ſuite de revers qu'il a éprouvés ſucceſſivement. Cette ſituation le rend obſervateur attentif des ſuicides. Voici un billet que j'ai reçu de lui à l'occaſion de ceux dont je viens de vous parler. » Le parti qu'a pris le Colonel de St. Leu

» ne m'étonne point : je le connoiſſois : c'é-
» toit une ame foible & même puſillaniſme:
» honnête & bon, il a été la dupe d'une infi-
» nité de gens : la tête remplie des préjugés
» de ſon état, de ſa naiſſance, la ſphere de
» ſes reſſources contre la pauvreté étoit très-
» étroite : ſans élans, ſans énergie, il n'a pu
» s'élever au-deſſus du malheur, & n'aura pas
» trouvé en *lui-même d'autre arme pour le*
» combattre, que celle qui a tranché ſes
» jours. Vous ſavez, mon ami, combien j'ai
» réfléchi ſur cette matiere & combien de fois
» j'ai été prêt à ſuccomber à une pareille foi-
» bleſſe. Peu d'hommes ont éprouvé plus que
» moi, de ces coups de la fortune qui ſem-
» blent l'excuſer. *Voici ce qui m'a le plus*
» ſoutenu, c'eſt l'orgueil, oui, l'orgueil. Je
» deſcends dans ma propre conſcience, je n'y
» trouve rien qui doive me rendre haiſſable à
» moi-même : je m'interroge enſuite, & je me
» ſens aſſez fort pour ſupporter certaines hu-
» miliations. Je ne rougis point d'avoir trop
» aimé mes ſemblables, d'avoir obligé des in-
» grats, d'avoir donné ma confiance à des
» gens qui en ont abuſé. Des créanciers im-
» pitoyables en me diſant : *Paie-nous*, m'en
» ôtoient à la vérité les moyens, me lioient
» les bras dont le travail pouvoit réaliſer mes
» bonnes intentions ; ils vouloient que je la-
» bouraſſe pour eux & ils ne me laiſſoient pas
» une charue. J'ai cru devoir ſouffrir, j'ai
» penſé que ma perſonne même leur apparte-
» noit, & qu'il ne m'étoit pas permis d'en diſ-
» poſer je me ſuis dévoué à des peines con-

» tinuelles, à une vie miſérable; croyez-vous » qu'il ne m'eût pas été cent fois moins pé- » nible d'en trancher le cours. Encore une » fois, quand la vie devient un fardeau trop » peſant, il y a plus de force à le ſupporter » qu'à ſecouer les épaules & s'en délivrer. »

Je ne me ſuis que trop étendu, Monſieur, ſur une matiere auſſi triſte : je n'ajouterai plus que deux mots à cet article affligeant pour l'humanité. On apprend chaque jour la nouvelle de quelque banqueroute qui éclate, & nous ne ſommes pas encore à la fin. Il ne s'agit jamais de moins que de pluſieurs millions dans chaque bilan que l'on dépoſe. Il faut beaucoup rabattre de l'impreſſion que de ſi fortes ſommes peuvent vous faire. 1°. Dans des temps de crédit & de tranquillité, la facilité de la négociation du papier a ſoutenu des maiſons déjà ruinées & leur a procuré les moyens de faire des affaires aſſez conſidérables : le diſcrédit a néceſſité leur chûte devenue plus lourde par les pertes immenſes qu'entraînent des circulations long-temps prolongées. 2°. Cette époque eſt celle où des gens mal-honnêtes trouvent des prétextes pour des banqueroutes qui ſont ſouvent un objet de ſpéculation, & ils ont leurs raiſons pour enfler prodigieuſement leur maſſe, ce qu'un peu d'adreſſe & la connivence que les frippons ont entr'eux rendent facile. 3°. Les échanges de ſignature, les *communions* de crédit reſpectif, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, les opérations ſecrettes que font entr'eux des financiers mutuellement embarraſſés & où ils ſont obligés de ſe

coup la Cour. La Comteſſe de Maurepas, pour tâcher de ſe concilier à elle & à ſon époux l'amitié de la Reine, a imaginé cette alliance. Elle a en même temps eſpéré qu'elle ſerviroit à remettre le Duc d'Aiguillon ſur le chemin des graces & de la faveur. L'ambition de l'ex-Miniſtre s'eſt ranimée à cette occaſion, mais il feint peu d'empreſſement & dit même tout haut que ſon fils eſt encore trop jeune. Il ne manque pas d'ajouter que la volonté de la Reine ſera ſa loi.

La gaîté nationale s'exerce ſur tout. Le nom de famille du Baron de Breteuil qui vient d'être fait Prince du S. E. R., eſt *Tonnelier*. On dit qu'il faut l'appeller *le Prince Tonnelier*, puiſqu'il a raccommodé les cercles de l'Empire. Un autre calembour, c'eſt que ſi l'on donne le bâton de Maréchal au Comte d'Eſtaing, il ne ſera point fait de *bois de Sainte-Lucie*, eſpeçe de bois dont on fait de fort jolis ouvrages.

Les lettres de cachet vont leur train, & l'on en honore indiſtinctement une infinité de gens. Quatre Cordeliers ont été exilés pour n'avoir pas voulu ſe ſoumettre à la tranſlation de leur couvent à l'ancien bâtiment des Céleſtins.

Mlle. d'Eon a tellement fatigué le Miniſtre de ſes ſollicitations pour ſervir encore comme Chevalier de St. Louis, qu'elle a été exilée à Tonnerre ſa patrie.

Le Cardinal de Rohan a laiſſé un teſtament qui n'eſt point ſigné. Le Prince Louis & le Prince de Rochefort ſes héritiers, l'ont tenu pour

pour valide. Cette Eminence laiſſe à ſes héritiers plus de 12 millions en argent comptant.

Il paroît certain que, malgré l'influence actuelle du Prince des Aſturies dans le cabinet de Madrid, l'Eſpagne ſe déclarera en notre faveur contre les Anglois.

De Verſailles, le 18 Mars 1779.

Il y a eu quelques aventures piquantes aux derniers bals. Le Roi ayant quitté ſa ſuite, s'eſt promené long-temps avec un maſque femelle dont la converſation paroiſſoit l'intéreſſer. La foule les ayant ſéparés, l'aimable inconnue a reçu le conſeil de diſparoître, & on ne l'a plus revue. Un de nos grands Seigneurs qui a joué un rôle dans la derniere campagne, a eſſuyé des propos fort déſobligeans ſous le maſque. Une Dame dont le viſage étoit découvert, lui entendit dire à un de ſes amis : *Pour celle-ci, c'eſt une beauté paſſée.* — La Dame ſe retourne & lui dit : *Ma beauté, Monſeigneur, étoit auſſi fragile que votre renommée.*

M. Necker a derniérement voulu mettre la main au profit du tréſor royal, ſur un dépôt de 600,000 liv. ramaſſées pour la reſtauration des bâtimens incendiés dans l'enceinte du Palais. Le dépoſitaire de cet argent a refuſé de s'en deſſaiſir, ſans l'autoriſation du Parlement. M. Necker a inſiſté, mais le dépoſitaire a tenu bon & s'eſt allé plaindre à M. de Maurepas. Le Mentor a conſeillé au Directeur des finances de chercher d'autres reſſources.

De Paris, le 20 Mars 1779.

On ſe flatte de jour en jour, de voir paroître les *Epoques de la nature*, ouvrage de M. de Buffon qui renferme, dit-on, des obſervations auſſi ſavantes que ſingulieres. C'eſt, s'il en faut croire ſes amis, le grand livre du monde qui s'ouvrira à nos yeux. Les gens difficiles qui reléguent cet écrivain dans la claſſe des littérateurs du premier ordre, ne penſent pas ainſi, & prétendent qu'il y a plus à s'amuſer qu'à s'inſtruire avec un auteur entiérement livré à l'eſprit de ſyſtême. On peut en effet faire ce reproche à M. de Buffon, ce qui ôtera dans l'avenir beaucoup de valeur à ſes productions; il ne leur reſtera, diſent ces redoutables cenſeurs, que le mérite du ſtyle, & c'eſt la derniere qualité pour un ouvrage de phyſique. Qui a mieux écrit que Malebranche? qui a déployé les richeſſes d'une plus belle imagination? & préſentement y a-t-il beaucoup de lecteurs qui ſe paſſionnent pour ſon traité de *la recherche de la vérité*? M. de Buffon pourroit bien avoir le ſort de ce métaphyſicien. En phyſique ſur-tout, un édifice qui n'a pas l'expérience pour baſe, eſt ſujet à s'écrouler; la théorie de la terre eſt peut-être le roman le plus ingénieux qu'on ait écrit; mais qu'eſt-ce qu'un roman pour les amateurs de la vérité?

Les tribunaux nous offrent un ſpectacle auſſi indécent que ſingulier: c'eſt un procès entre deux hommes de qualité, que l'on va juger

au Parlement dans peu de jours. L'un eſt le Comte de Gamache qui épouſa, il y a quelques années, la veuve d'un riche jouaillier, appellé *Jacquemin*. L'autre eſt le Comte de Malderée, Officier aux Gardes. Celui-ci ſe plaint qu'ayant beſoin d'argent, il a eu recours à ſon ami le Comte de Gamache qui lui a donné pour ſoixante mille livres, une petite ſomme en eſpeces & le reſte en effets, que l'on met aujourd'hui beaucoup au-deſſous de la valeur que leur prêtoit M. de Gamache. Cette affaire a les couleurs de l'uſure; il faut cependant ſe garder de prononcer & attendre que les détails de ce procès ſoient mieux éclaircis. Il occupe extrêmement l'attention publique : c'eſt la nouvelle du jour.

Il s'eſt paſſé au For-l'Evêque une ſcene plus réjouiſſante. Un jeune Américain, ci-devant mouſquetaire, nommé M. de *Châteaublond*, étoit renfermé dans cette priſon pour des dettes qui montent à plus de 200,000 livres. Il n'avoit guere eſpérance d'en ſortir ſitôt; ſes parens ſembloient être de concert avec ſes créanciers pour le priver de la liberté. On dit que le malheur eſt le pere de l'induſtrie : le priſonnier imagine ce ſtratagême. Un de ſes amis vient avec un prétendu negre viſiter M. de Châteaublond, chez lequel ſe donne un excellent dîner. Sur le ſoir il faut ſe retirer; l'ami dit en préſence des géoliers à ſon negre d'avoir ſoin d'arranger les bouteilles vuides dans un panier, ils paſſent. On ne fait nulle attention à l'homme noir. C'étoit M. de Châteaublond qui s'étoit barbouillé le viſage ainſi que

le premier negre qui étoit entré dans la prison avec la couleur noire, & qui en est resorti très-blanc. Cette aventure est le vaudeville de Paris. Il n'y a que les créanciers de M. de Chateaublond qui ne trouvent pas le mot pour rire à cette espece de farce.

Ma plume se refuse à vous tracer une histoire que je viens d'apprendre, & qui prouve, malgré les cris de quelques froids déclamateurs, que la nature peut gagner quelque chose au relâchement des mœurs, ou du moins des préjugés qui les retiennent dans des liens trop séveres. Trouver un milieu juste entre le désordre & un frein trop rigoureux, ce seroit à cet égard le chef-d'œuvre de la législation. Pour avoir cédé une fois à un penchant irrésistible auquel nous a soumis la nature plus impérieuse cent fois que toutes les loix & les conventions humaines, pourquoi une personne honnête & vertueuse d'ailleurs, est-elle vouée à l'ignominie !

Une jeune Demoiselle très-bien élevée a eu le malheur d'écouter sa sensibilité : elle étoit crédule, elle espéroit que son amant deviendroit son époux. Tous ces fantômes se sont évanouis, elle a reconnu qu'elle avoit été trompée : remplie de cette image, & voyant approcher un terme où sa foiblesse alloit se manifester, elle a pris la malheureuse résolution de s'ôter la vie : il paroît qu'elle a hésité long-temps à exécuter ce funeste projet, & qu'elle sentoit déjà cet amour si puissant de mere dont un célibataire n'a point d'idée. On a trouvé sur la table cette lettre. Elle

empoisonnée ; elle adressoit cet écrit
re :

cette lettre, mon tendre pere,
os mains, je ne serai plus. Je
l'idée du déshonneur, j'ai
amour pour vous & pour
victime qui est dans mon sein.
de vous dire que le Marquis
mpé ma crédulité : il s'étoit an-
mes yeux comme un époux, & j'ai
ez d'égarement pour ne point voir le
cipice où je me jettois. Mon sort est donc
décidé. S'il étoit encore temps de sauver mon
enfant, ce seroit, mon pere, une grace dont
je serois reconnoissante dans le tombeau, car
je ne puis croire que la mort nous sépare to-
talement de ce que nous avons aimé pendant
la vie. J'espere que vos bontés vivront tou-
jours dans mon cœur, que vous pardonnerez
à ma mémoire. A l'égard du Marquis, c'est
un malheureux qu'il faut abandonner à ses
remords, & il n'est pas possible qu'il n'en ait.
Il en aura, mon pere, il portera un cœur
déchiré. Il nous vengera tous deux, je ne
lui souhaite point d'autre supplice : j'étois
de si bonne foi, je l'aimois avec tant de vé-
rité ! .... »

Elle expire trois minutes après avoir achevé
ces mots. L'infortunée à cet endroit n'a-
voit qu'une fille unique. Le pere est inconsola-
ble ; il est allé s'ensevelir au fond d'une terre
où il a fait porter le cercueil de sa fille.

Opposons à cette histoire tragique, l'aven-
ture de la Dlle. Montenier, Directrice de l'

comédie de Verſailles. Elle avoit fait nombre d'impertinences : un ordre du Roi eſt venu la claquemurer dans une priſon : la premiere choſe qui lui eſt échappée lorſqu'elle s'eſt vue renfermer : *N'aurai-je aucune ſociété*, a-t-elle dit. *Le Roi ordonne-t-il abſolument que je reſte ſeule ?* Le Roi a été le premier à rire de cette ſaillie effrontée, les Miniſtres en ont ri auſſi, mais ils ont cru devoir venger le reſpect dû à la Majeſté, en retenant quelque temps priſonniere la lubrique comédienne ; elle a pourtant obtenu ſa grace, & eſt revenue à ſa place de Directrice.

AVIS.

Après le décès de Grégoire,
On vendra des livres divers,
Dorés ſur tranche, bien couverts ;
Et tous neufs ainſi qu'on peut croire ;
Le défunt, de riche mémoire,
Ne les avoit jamais ouverts.

Cette penſée *qui n'eſt pas neuve*, s'eſt renouvellée à l'occaſion de la vente de la bibliotheque de M. de Peire, Fermier général, mort depuis peu.

Les banqueroutes ſe ſuccedent ici journellement. Un de nos financiers dont la ſignature étoit ci-devant comparée à *l'or en barre*, riche également par ſon patrimoine & par ſes places, a fini à peine de recueillir une ſucceſſion de plus de 60,000 livres de rente qui lui eſt échue il y a un an, & il vient de man-

quer pour pluſieurs millions. Un autre ou plutôt dix comme lui, ont aſſemblé leurs créanciers pour demander des remiſes : quelques-uns ont pris le parti de fuir, ſoit afin de ſe ſouſtraire aux pourſuites, ſoit pour n'être pas eux-mêmes témoins de leur propre humiliation. Des motifs différens ont quelquefois dirigé les pas de ces fugitifs. Les fripons ne manquent pas de ſaiſir le prétexte que leur offre le malheur général, pour faire leur coup. Le gouvernement ne perd point ceux-ci de vue, & les fait ſuivre. Ils échappent ſouvent à la vigilance de la police. Un de ces hommes emportoit 10 à 12,000 louis, en laiſſant une femme, des enfans & des créanciers dans la miſere; l'inſpecteur de police chargé de l'arrêter, le joint près de la frontiere. Ils reviennent enſemble, & à la poſte la plus prochaine, le coupable affectant la plus grande douceur, propoſe de prendre quelques rafraîchiſſemens pendant que l'on change de chevaux. Il avoit, pour un autre uſage ſans doute, de l'opium ſur lui. Il en met une forte doſe dans le verre de l'Officier. Celui-ci ne peut réſiſter à l'effet du poiſon, & malgré les prérogatives de ſon métier, il s'endort à côté de ſa proie. Mon banqueroutier ſe hâte de lui lier les mains avec les cordes qui lui avoient été deſtinées à lui-même, & dont ſa feinte ſoumiſſion lui avoit évité l'opprobre, comme elle lui avoit obtenu le renvoi des gens qui avoient accompagné l'inſpecteur. Il lui met un bâillon, s'empare des papiers & reprend ſon or. Arrivé à la premiere ſtation, il montre l'ordre du Roi, &

avec ce titre respectable se présentant lui-même comme Officier de police, il requiert la maréchaussée de lui prêter son secours contre le prétendu lui-même. Il enjoint en vertu de l'ordre dont il se trouve porteur, que le prisonnier soit conduit à la ville qu'il indique, & mis sous une sûre garde jusqu'à ce que, de retour d'une autre expédition qu'il prétend avoir à faire, il s'en charge de nouveau pour l'amener à Paris. Vous concevez, Monsieur, que cela une fois fait, rien n'a été plus aisé à mon homme que de sortir de France, & il l'a fait d'autant plus promptement qu'il s'est servi des passeports & des ordres dont l'Officier étoit porteur. Celui-ci n'a pu obtenir son élargissement qu'après plusieurs jours, & sur le rapport d'un de ses confreres qui a été envoyé de Paris pour le reconnoître. De rage, il a vendu sa charge le lendemain de son retour dans la Capitale.

La derniere représentation de la *Médée* de M. Clément a été très-plaisante. On ne finissoit pas de rire, ce qui est plus agréable que de huer. Le parterre s'est monté sur le ton le plus gai, quoique ce ne soit pas là précisément l'effet que l'auteur s'étoit flatté de produire. Entre mille & un calembours que j'y ai entendus, j'ai retenu celui-ci : ce fut un jeune homme à chevelure longue, qui lors d'une tirade assez plate, je dois l'avouer, quoique M. Clément soit fort de mes amis, se retourna brusquement en disant à son voisin ; *ah, laissons là Médée & Jason* (ET JASONS.)

Relation ou Notice des derniers jours de

M. J. J. Rouſſeau, circonſtances de ſa mort, & quels ſont ſes ouvrages poſthumes qu'on peut obtenir de lui; par M. le Begué de Preſle, Docteur en Médecine, avec une addition relative au même ſujet, par M. de Magellan, gentilhomme Portugais, & correſpondant de l'Académie des Sciences. Tel eſt le long intitulé d'une brochure nouvelle, dont le but eſt de diſſiper les ſoupçons répandus dans le public ſur la cauſe de la mort de ce grand homme, qu'on a prétendu avoir été volontaire, ainſi que ſur ſa créance. Comme ces deux hiſtoriens avouent n'avoir pas été témoins des derniers momens de leur héros, mais n'être ſurvenus que peu après, & tenir les faits qu'ils racontent de la femme du défunt & autres aſſiſtans, & que d'ailleurs ils ſe contrediſent dans leur récit, cela ne contribue pas à leur faire accorder beaucoup de confiance; & les ſceptiques ne peuvent que ſe confirmer dans leurs doutes. La cauſe que M. le Begue donne du départ de M. Rouſſeau de Paris, eſt aſſez gauche, aſſez mal fondée, puiſqu'il convient que ce philoſophe poſſédoit 1450 livres de rentes conſtituées, premier fond aſſez ſuffiſant pour un ménage auſſi médiocre, auſſi obſcur que celui de M. Rouſſeau. D'ailleurs le ſupplément qu'il pouvoit y joindre du produit de quelques ouvrages, l'auroit mis très à l'aiſe. Il s'enſuit que ce n'eſt pas l'impérieuſe néceſſité, comme le dit l'auteur qui a chaſſé le philoſophe de la capitale, & qu'il en faut chercher une autre cauſe, ſoit dans ſon inquiétude naturelle, ſoit dans la jalouſie qu'il devoit éprouver des honneurs extraordinaires, prodi-

gués à M. de Voltaire son ennemi & son rival de gloire. Les occupations que se proposoit M. Rousseau à Armenonville, étoient entr'autres l'éducation d'un enfant de M. de Gerardin son bienfaiteur, l'étude de la botanique, la continuation de quelques ouvrages commencés, tels que l'opéra de Daphnis, & la suite d'Emile. L'auteur finit par certifier que Rousseau ne laisse aucun ouvrage considérable achevé, qu'il ne faut pas compter sur la suite d'Emile dont il n'existe que quelques pages, que ses mémoires seuls ou ses confessions sont dans l'état de perfection qu'il desiroit, qu'il les a confiés à un ami en pays étranger, & qu'il ne faut pas compter qu'ils seront publiés de si tôt. M. Begue confirme en outre que le bruit qui courut dans le temps, que les confessions de Rousseau paroissoient avant sa mort, n'étoit qu'une méprise occasionnée par des lettres du même auteur qu'on avoit publiées contre son gré, & qui n'étoient pas faites pour l'être.

Quant à l'addition de M. Magellan, ce n'est qu'un bavardage, dont le but est plutôt de faire l'éloge du Marquis de Gerardin, de sa famille, de sa terre, que celui de Rousseau. La seule anecdote intéressante qu'on y trouve, c'est celle-ci. Il m'échappa de dire un jour devant Rousseau, je ne sais plus à quel propos, que l'homme *étoit méchant* : — *les hommes, oui*, répliqua notre philosophe, *mais l'homme est bon*.

Avide des secours que les sociétés retirent des hommes élevés par leurs connoissances au-dessus du vulgaire, il n'est pas étonnant que

dans les temps d'ignorance & de barbarie, les peuples aient donné leur confiance à ceux qui ſavoient maſquer leur impéritie ſous un adroit charlataniſme. Mais que dans un ſiecle éclairé, où la médiocrité eſt vouée au mépris, d'imbécilles impoſteurs ſe faſſent une réputation, & trouvent des admirateurs, c'eſt ce que je ne puis concevoir. Tel homme voudra encore faire un choix entre deux Médecins habiles, & les ſottes déclamations d'un opérateur monté ſur des treteaux, pourront le déterminer à faire uſage d'un remede, dont la meilleure propriété peut être tout au plus de ne pas nuire! Je ne comprends pas pourquoi l'autorité ſemble, dans tous les gouvernemens policés, tolérer cette eſpece mépriſable d'êtres qui n'ont d'autre profeſſion que d'eſſayer d'en impoſer à la multitude, & qui n'y réuſſiſſent que trop ſouvent. Les charlatans ne doivent peut-être leurs ſuccès qu'à ce qu'ils ont des confreres dans toutes les claſſes, & dans tous les états. Ils ont également étendu leur empire ſur les trois regnes de la nature. Il s'en eſt depuis quelques années établi un à Paris qui ſemble avoir conſpiré contre le regne végétal. C'eſt le plus ignorant & le plus imbécille peut-être de tous les jardiniers, qui s'eſt annoncé comme profeſſeur d'agriculture & de jardinage : inſtituteur habile, il fait éclorre ſous des châſſis d'une nouvelle invention, les plantes des climats brûlans ; & Médecin prudent il guérit toutes les maladies auxquelles les végétaux ſont ſujets. Ses chaſſis, Monſieur, ne different des autres qu'en ce qu'il leur a donné une forme circulaire, en

les diſpoſant comme les berceaux de feuillage qui décorent nos jardins; invention uſée dont les horticulteurs ont déjà diſcuté les inconvéniens & les avantages. Sa médecine & ſa pharmacie conſiſtent en un mélange de fumier qui n'eſt aſſujetti à aucuns principes; ſes connoiſſances ſe bornent à celle d'un jardinier, à qui la peine d'acquérir une routine aveugle n'a pas laiſſé le temps d'apprendre à lire & à écrire. M. Mallet, c'eſt l'homme dont il s'agit, ne ſe doute pas qu'il exiſte d'autres végétaux que ceux qu'a cultivés ſon grand-pere pour le ſervice de la halle & du marché aux fleurs, & les journaliſtes ont eu la bonhomie d'annoncer ſes talens, ſes lumieres & ſes découvertes. Rapportez-vous-en au jugement de ces appréciateurs hebdomadaires du mérite. Voici un échantillon de la ſcience de M. Mallet. Il dit, dans un ouvrage fait à ſa façon, & qu'il a publié ſous le titre de *Beauté de la nature*, ou *Fleurimanie raiſonnée*, qu'on a tort de mettre, dès le mois d'Octobre, les arbres des pays chauds en ſerre. Voici pourquoi : « Prenons » l'oranger pour exemple, qui eſt plus de conſéquence que tous les autres : il croit parfaitement bien en Provence, il y donne des fruits exquis. Prenons Paris pour comparaiſon, il n'y a jamais que cinq degrés de latitude de différence, de Paris à Aix en Provence; conſéquemment, quand le froid à Paris eſt parvenu à huit degrés, il y a glace : dans de certains hivers il paſſe les vingt. Comme il n'y a que cinq degrés de différence de Paris à Aix, & comme les orangers

» y croiſſent en pleine terre, on ne peut pas » les ſauver : par conſéquent, quand le froid » eſt à Paris au vingtieme degré, il eſt donc » au quinzieme à Aix; & comme il y a glace » au huitieme, les orangers ſouffrent donc la » glace de ſept degrés, puiſqu'ils n'y meurent » pas, conſéquemment ceci prouve clair com- » me le jour l'erreur de tous les jardiniers de » ces pays. » On pourroit ajouter que ceci prouve clair comme le jour que M. Mallet eſt un ſot. J'ai penſé que ce hochepot de degrés de latitude confondus avec les degrés du thermometre, vous amuſeroit un inſtant. Comment un cenſeur peut-il dire, dans l'approbation d'un tel ouvrage, *qu'il ne contient rien qui doive en empêcher l'impreſſion.* Il me ſemble qu'il eſt également contraire au gouvernement & aux mœurs, que la publication de platitudes qui peuvent répandre de fauſſes idées ſoit permiſe, puiſque

Un ſot trouve toujours un plus ſot qui l'admire;

& il eſt prouvé qu'il n'y a pas d'imbécille, qui, dans telle partie que ce ſoit, ne réuſſiſſe à faire des proſélites. M. Mallet n'a pas même le mérite d'être un bon praticien, & malheur aux pauvres plantes dont la culture ſera dirigée conformément à ſes leçons.

Je vous parlerai au premier jour d'une production du même homme, plus conſidérable & plus remplie de charlatanerie encore que celle-ci.

Le mot de l'énigme de J. J. Rouſſeau que je vous ai envoyée dernierement, eſt un *Portrait*

De Paris, le 27 Mars 1779.

Il faut compter au nombre des ſpectacles qui dans cette ſaiſon modérent l'impatience des Parisiens pour le retour du printemps, un vaiſſeau de canon, ouvrage qui fait honneur à l'adreſſe & à la patience d'un Anglois qui le montre aux curieux pour ſa gloire & pour de l'argent. Il a *cinq pieds de quille & eſt* armé de ſoixante-quatre pieces de canon. M. le Duc de Chartres dont le goût pour les arts eſt reconnu & que cette partie intéreſſe principalement, n'a pas manqué d'aller voir cette production ſingulière. Il a demandé à l'Anglois combien il faudroit de vaiſſeaux de cette force pour ſubjuguer l'Amérique. *Monſeigneur*, lui a répondu l'Anglois, *il ſuffiroit que le Saint-Eſprit fît à leur tête.* (C'étoit le nom du vaiſſeau que M. le Duc de Chartres commandoit.) Cette réponſe ingénieuſe a valu à celui qui l'a faite, une récompenſe analogue à la munificence du Prince, qui a été très-flatté de ce compliment.

L'éloge de Voltaire par le Roi de Pruſſe eſt un monument trop glorieux à la république des lettres, pour qu'on doive ſe permettre de le conſidérer avec d'autres yeux que ceux de l'admiration. Il ſeroit ridicule & indécent de vouloir le ſoumettre à la critique qui s'exerce toujours avec plaiſir ſur les ouvrages académiques. Quoique l'homme étonnant qui en eſt l'auteur ait la grandeur de ne demander ſur le Parnaſſe d'autre place que celle qui lui eſt aſſignée par ſes talens litté-

raires, on ne peut lui refuſer en cette occaſion un tribut particulier d'éloges bien ſupérieur à celui que mérite un littérateur même du premier ordre. Celui-ci n'a d'autre affaire que de s'en rendre digne : tranquille à ſon bureau, entouré de livres & de ſecours pour ſa mémoire, il donne ſans effort carriere à ſon imagination & ſa plume prend toujours un vol proportionné à l'étendue des talens qu'il a reçus de la nature. L'homme de génie ſeul peut concevoir au milieu des camps, occupé des plus grands intérêts, l'idée de rendre un tribut académique à un homme de lettres & de l'exécuter en même temps qu'il trace le plan d'une bataille. C'eſt dans de telles circonſtances que le grand Roi qui ne veut être ici que l'Académicien de Berlin, a préſenté le tableau des écrivains célebres qui ont précédé Voltaire, a établi une comparaiſon raiſonnée entre eux & celui dont il a voulu honorer la mémoire, a rapproché les différentes époques littéraires de ſa vie, analiſé & diſcuté le mérite de ſes différentes productions, en mettant toujours des critiques juſtes à côté des louanges motivées, enfin lui a fixé une place au temple de mémoire, non comme un Prince qui y a acquis le même rang qu'il occupe parmi les maîtres du monde, non en enthouſiaſte aveugle, mais en juge éclairé & integre, le ſeul peut-être qui ne doive point être récuſé, ſi en littérature ſur-tout on ne peut être bien jugé que par *ſes Pairs*, ſi l'envie ou l'adulation dirigent la plume de tous les écrivains ordinaires.

[illegible] ne me permet-
[illegible] en entier ce mo-
[illegible] nt quelques pas-
[illegible]ie de Voltaire avec Ra-
[illegible] rement prononcé ſur Zaïre
[illegible] grand homme ne ſauroit ſe per-
[illegible] ſur [illegible] la poſtérité, en diſſimu-
[illegible] [illegible] même qu'il entre-
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] des *panégy-*
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] une mal-adreſſe
[illegible] [illegible] [illegible] ouvrage pour ceux qui les ecoutent. Il ne faut pas regarder que des critiques, peut-être trop ſévères, reprocheront à notre poëte, que la conſtruction de ſes tragédies n'approche pas de la nature & de la vraiſemblance de celles de Racine : voyez, diſent-ils, *Mérope*, *Idoménée*, *Pierre*, *Athalie* : vous n'avez aſſiſté à une action qui ſe développe ſans peine devant vos yeux, au-lieu qu'au ſpectacle de *Zaïre*, il faut vous faire illuſion ſur la vraiſemblance & écouter légérement ſur certains ſcrupules qui vous choquent. Ils ajoutent que le ſecond acte eſt un hors-d'œuvre : vous avez beſoin d'entendre le radotage du vieux Lusignan qui ſe retrouvant dans ſon Palais, ne ſait qu'il eſt, qui parle de ſes anciens faits d'armes, comme un Lieutenant-Colonel du Régiment de Navarre devenu Gouverneur de Jeroſalem, on ne ſait pas trop comment il reconnoît les enfans pour rendre à ſa fille chrétienne, il leur raconte qu'elle eſt ſur la montagne où Abraham immola, ou voulut ſacrifier ſon fils unique au Seigneur : il l'engage à ſe faire baptiſer après que Chatillon arrête l'a-

voir baptiſée lui-même ; & c'eſt là le nœud de la piece : après que Luſignan a rempli cet acte froid & languiſſant, il meurt d'apoplexie, ſans que perſonne s'intéreſſe à ſon ſort. Il ſemble, puiſqu'il falloit un prêtre & un ſacrement pour former cette intrigue, qu'on auroit pu ſubſtituer au Baptême la Communion. Mais quelques ſolides que puiſſent être ces remarques, on les perd de vue au cinquieme acte ; l'intérêt, la pitié, la terreur, que ce grand poëte a l'art d'exciter ſi ſupérieurement, entraînent l'auditeur, qui agité de paſſions auſſi fortes, oublie de petits défauts en faveur d'auſſi grandes beautés. On conviendra donc que M. Racine a l'avantage d'avoir quelque choſe de plus naturel, de plus vraiſemblable dans la texture de ſes drames ; & qu'il regne une élégance continue, une molleſſe, un fluide dans ſa verſification dont aucun poëte n'a pu approcher depuis : d'autre part, en exceptant quelques vers trop épiques dans les pieces de M. de Voltaire, il faut convenir qu'au cinquieme acte près, de Catilina, il a poſſédé l'art d'accroître l'intérêt de ſcene en ſcene, d'acte en acte, & de le pouſſer au plus haut point à la cataſtrophe : c'eſt bien là le comble de l'art. »

Ce tableau rapide me paroît être le portrait le plus reſſemblant de Voltaire qu'on ait encore tracé.

» Tant de talens, tant de connoiſſances diverſes réunies en une ſeule perſonne, jettent les lecteurs dans un étonnement mêlé de ſurpriſe. Récapitulez, Meſſieurs, la vie des grands

ſonnes de l'antiquité, dont les noms nous ſont parvenus; vous trouverez que chacun d'eux ſe bornoit à ſon ſeul talent. Ariſtote & Platon étoient philoſophes; Eſchine & Démoſthene orateurs, Homere poëte épique, Sophocle poëte tragique, Anacréon poëte agréable, Thucidide & Xénophon hiſtoriens; de même que chez les Romains, Virgile, Horace, Ovide, Lucrece n'étoient que poëtes, Tite-Live & Varron hiſtoriens; Craſſus, le vieil Antoine & Hortenſius s'en tenoient à leurs harangues. Cicéron, ce Conſul orateur, défenſeur & pere de la patrie, eſt le ſeul qui ait réuni des talens & des connoiſſances diverſes: il joignoit au grand art de la parole, qui le rendoit ſupérieur à tous ſes contemporains, une étude approfondie de la philoſophie, telle qu'elle étoit connue de ſon temps; c'eſt ce qui paroît par ſes *Tuſculanes*, par ſon admirable traité *de la nature des Dieux*, par celui des *Offices* qui eſt peut-être le meilleur ouvrage de morale que nous ayions. Cicéron fut même poëte, il traduiſit en latin les vers d'Aratus, & l'on croit que ſes corrections perfectionnerent le poëme de Lucrece. »

» Il nous a donc fallu parcourir l'eſpace de dix-ſept ſiecles pour trouver dans la multitude des hommes qui compoſent le genre-humain, le ſeul Cicéron dont nous puiſſions comparer les connoiſſances avec celles de notre illuſtre auteur. L'on peut dire, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, que M. de Voltaire valoit ſeul toute une Académie. Il y a de lui des morceaux où l'on croit reconnoître Bayle ar-

mé de tous les argumens de ſa dialectique ; d'autres où l'on croit lire Thucidide ; ici c'eſt un phyſicien qui découvre les ſecrets de la nature, là c'eſt un métaphyſicien qui s'appuyant ſur l'analogie & l'expérience, ſuit à pas meſurès les traces de Locke. Dans d'autres ouvrages vous trouvez l'émule de Sophocle : là vous le voyez répandre des fleurs ſur ſes traces ; ici il chauſſe le brodequin comique ; mais il ſemble que l'élevation de ſon eſprit ne ſe plaiſoit pas à borner ſon eſſor à égaler Térence ou Moliere ; bientôt vous le voyez monter ſur Pégaſe qui, en étendant ſes ailes, le tranſporte au haut de l'Hélicon, où le Dieu des Muſes lui adjuge ſa place entre Homere & Virgile..... »

Les troubles de l'opéra ont été appaiſés, par la punition des auteurs du ſchiſme. D'Auberval a été renvoyé ſans pitié pour ne pas dire chaſſé : défenſes à lui de venir au ſpectacle de l'opéra même pour ſon argent. Mlles. Duplan & Beaumeſnil congédiées auſſi durement : injonction très-vive à Mlle. Guimard & aux Veſtris d'être plus circonſpects à l'avenir. Cet exemple de ſévérité a déterminé le tripot à venir en corps faire une ſoumiſſion à M. le Prévôt des marchands & au corps de ville dont M. de Viſmes eſt le repréſentant, pour la direction de la lubrique académie. C'eſt Larrivée qui a été le médiateur de cette paix, & en conſidération de cette démarche une amniſtie générale a été prononcée. D'Auberval même y a été compris & eſt rentré au théâtre. Les ſeules Beaumeſnil & Duplan, dont l'a-

mour-propre n'a point plié, ont été exceptées du pardon universel. L'Arrivée a été recompensé de son zele ; il reste encore pour six ans avec quinze mille livres d'appointemens dont le tiers ensuite lui sera conservé en pension viagere.

La piece des *Deux amis*, jouée aux Italiens, n'a fait qu'une apparition : les paroles sont d'un rimailleur nommé du Roçoi qui a donné déja à ce théâtre *la Bataille d'Yvri*, ouvrage très-médiocre dont le sujet seul a fait le succès. Ici il s'est montré dans toute sa foiblesse. La musique est un assemblage assez mal tissu d'airs italiens pris de différens maîtres. On ne croit pas que ce mauvais drame reparoisse.

Le nouvel Acteur François continue ses débuts qui sont chicanés. Il a autant de censeurs que de partisans ; c'est le temps qui décidera cette affaire, car c'en est une pour nos oisifs ; tous les gens de lettres au reste & les amateurs du théâtre national ne sauroient perdre de vue la place que le Kain a si bien occupée, & qui depuis sa mort a été si mal remplie. D'ailleurs nulle nouveauté à ce théâtre. Celui de Thémis est plus fécond en scenes intéressantes & singulieres. Le procès de Mrs. de Gamache & de Malderée a pris une très-mauvaise tournure pour le premier. On l'a décrété de prise de corps avec sa femme : l'aventure est d'autant plus mortifiante qu'il s'agit ; comme je vous l'ai déjà marqué, d'une espece d'accusation d'usure, & le soupçon seul feroit une tache ineffaçable pour une homme de la con-

dition de M. de Gamache, s'il ne réuſſit pas à s'en laver parfaitement. Qu'il ſoit permis de faire une réflexion : voilà où conduit cette maladie du luxe qui s'eſt emparée de la nation.

O Cives, Cives, quærenda pecunia primum eſt;
Poſt nummos virtus....

L'affaire du prétendu Comte de Solar ſourd & muet de naiſſance, occupe auſſi beaucoup le Parlement. Elle ſe jugera dans le courant du mois prochain. Il s'agit d'établir ſa naiſſance & ſon état : vous pouvez vous rappeller ſa ſinguliere hiſtoire que je vous ai racontée lors de ſon origine. S'il gagne, il pourroit en coûter la vie à un étudiant en droit de Toulouſe qui eſt ici dans les priſons, comme accuſé d'avoir voulu ſe défaire de ce jeune Solar.

On répand le bruit que la femme Deſrues, après avoir ſuhi ſon jugement, le fouet & la marque, eſt morte de douleur à l'hôpital où elle devoit être renfermée pour le reſte de ſes jours. Beaucoup de gens crient que le procès a été mal inſtruit : ils ne veulent pas voir que les Juges, s'ils avoient décidé en qualité d'hommes, auroient condamné la veuve Deſrues à la mort, mais qu'ils s'en ſont tenus à la ſageſſe des loix qui ne veulent rien devoir aux préſomptions ; elles étoient toutes toutes réunies contre cette miſérable femme.

Nos Prédicateurs tonnent en chaire contre les philoſophes. Il y a un certain abbé Beau-

regard, Ex-Jéſuite, qui fait retentir les voûtes de notre Cathédrale, d'une éloquence de miſſionnaire. Il appelle la vengeance de Dieu ſur les beaux-eſprits, crie à l'abomination, au ſacrilege; comme les extrêmes ſe touchent, il y a lieu de croire que bientôt le peuple, & cette claſſe d'hommes eſt très-étendue parmi nous, verra avec horreur quiconque barbouillera du papier. Il faut ſi peu de choſe pour échauffer le vulgaire & l'amener à toutes les extravagances! L'ignorance eſt toujours voiſine du fanatiſme & l'on brûleroit encore Savonarole, ſi quelque canaille s'aviſoit de crier à l'impie.

Voici le moment où nos courtiſanes vont jouir de tout leur empire; le défaut de ſpectacles porte entiérement tous les yeux & tous les cœurs vers elles. Il y en a une dont on parle beaucoup en ce moment; elle a feint de vouloir ſe convertir; un honnête dévot eſt tombé dans le piege: elle a demandé une ſomme d'argent pour payer, diſoit-elle, ſes dettes & ſe retirer dans un cloître d'où elle répandroit le bon exemple & l'édification. Le ſaint homme, enchanté de faire une proſélyte au Seigneur, s'eſt hâté de lui compter une ſomme aſſez conſidérable; elle a effectivement payé des dettes qui la preſſoient, enſuite à l'inſtant que le céleſte bienfaiteur l'attendoit pour la laquemurer avec un eſprit de charité & de pénitence, la Madelaine mondaine a diſparu, & s'en eſt allée avec un jeune homme dépenſer l'argent qui lui reſtoit. On a été fort ſcandaliſé de cette eſcroquerie; rien cepen-

dant de ſi naturel. Il falloit que l'homme de Dieu, avant que de lui offrir une pareille brebis égarée s'aſſurât bien que ſon repentir étoit ſincere. Il faut croire que le voilà corrigé du deſir de faire des proſélytes.

Notre auguſte Reine a toujours fait un accueil diſtingué aux gens de lettres & leur a donné différentes marques de la protection dont elle les honore. On l'a vue ſouvent dévorer l'ennui d'une lecture faſtidieuſe, ſans faire ſubir à l'écrivain médiocre qu'un mouvement d'amour-propre avoit abuſé, une punition bien juſte ſans doute, celle de ne pas l'écouter juſqu'au bout. S. M. a permis la ſemaine derniere qu'on lût devant elle trois opéra-comiques deſtinés à la comédie italienne; *le nouveau Bailli*, *le Canton Suiſſe* & la *Journée remarquable*. Les arts ont également des droits aux bontés d'une Princeſſe qui réunit les talens aux vertus & aux graces. Elle a voulu entendre un Allemand qui n'a point encore joui du ſens de la vue, & qui joue du *forte-piano* de maniere à mériter une place à côté des plus habiles virtuoſes en ce genre. S. M. lui a étendu ſon éventail devant les yeux; il s'eſt arrêté ſur le champ, en diſant: *Je ne vois pas, mais je ſens un voile qui m'effarouche*: l'éventail étoit blanc, on lui en a ſubſtitué un verd; l'aveugle a continué ſon jeu ſans s'en appercevoir. Voilà matiere à diſſertation pour les phyſiciens.

Il eſt bien légitime, Monſieur, de rire encore un peu aux dépens de l'auteur de la nouvelle *Médée*. On a parodié cinq pour lui faire

piece la vie d'un autre *Clément*, que je vous ai envoyée dans l'une de mes précédentes.

Eh! mon pauvre Monſieur Clément,
C'eſt bien le diable aſſurément
Qui vous a fourré dans l'idée,
De mettre au jour cette Médée:
Le monſtrueux accouchement!
Point de char, point d'enchantement,
Empoiſonneuſe ſeulement;
Un Roi qui groſſiérement,
Lui fait l'honnête compliment,
De déguerpir de la contrée;
Le Sire avoit la diarrhée;
Certain Adraſte & ſon armée....
Fi le vilain! Heureuſement
Il ne bavarde qu'un inſtant,
Et la ſcene en eſt épurée.
Jaſon, avec ſa large épée,
Vient cajoler très-fadement
La pauvre femme délaiſſée,
Qui lui parle aſſez tendrement.
Jaſon, dit-elle, doucement,
Vous me parlez bien froidement.
Tout le parterre, (il eſt méchant)
Sur ce fit une horrible huée.
Dont je fus bien fâché vraiment.
Creuſe meurt horriblement.
Son linge de ſa chair s'arrache en déchirant.
Quel chien de vers, ami Clément!
Chapelain rimoit rudement,
Mais un tel vers certainement,
Ne fut venu dans ſa penſée.
Enfin vint le jugulement;
Mais je ne conçois pas comment....

N'ayant

N'ayant point là de char volant ;
Cette Colchienne éclopée,
Ne fut point ſur l'heure aſſommée ;
Pour moi je l'aurois étranglée,
Mais le Jaſon toujours Clément,
(Il étoit ému cependant)
Lui dit : pour ſi belle équipée,
Vous méritez d'être frappée
De la foudre & non de l'épée ;
Le Ciel eſt juſte heureuſement.
Je vous livre au remords cuiſant,
Et n'en ſerez pas moins damnée.
Le fils d'Ezon toujours parlant,
Sa femme jouant la pâmée ;
A notre grand ſoulagement,
A la fin la toile eſt tombée.
Eh ! mon pauvre Monſieur Clément !

Il s'eſt réveillé parmi nous une eſpece d'aſſociation qui eſt à peu près le pendant de celle des convulſionnaires ou convulſioniſtes. Si elle ne fait pas beaucoup d'honneur aux lumieres de ceux qui s'y livrent de bonne foi, elle donne au moins une haute idée des reſſources incroyables que les hommes ont dans leur imagination pour ſe tromper les uns les autres. C'eſt une ſociété de prétendus alchymiſtes qui prétendent aux honneurs des freres de la Roſe-Croix. Ils ont des intelligences céleſtes pour objets de leur amour. Il eſt vrai qu'il faut leur ſacrifier les attachemens terreſtres. Un homme de condition, jouiſſant d'ailleurs d'une réputation excellente s'eſt mis dans la tête de s'aggréger à ce troupeau myſtique. Il s'eſt ſoumis

à tous les ſacrifices pourvu qu'à ce prix il fût admis aux dernieres connoiſſances. La parole lui a été donnée, on a reçu ſes ſermens : environ un mois après cette eſpece de dévouement, le nouvel initié s'eſt reſſouvenu de la terre & de ſes voluptés matérielles, il n'a pu réſiſter à l'aiguillon de la chair ; il a retrouvé une de ſes anciennes conquêtes ; la foibleſſe s'eſt emparée du candidat, il n'a plus été qu'un malheureux humain : en conſéquence il s'eſt livré à ſes appétits brutaux. A peine étoit-il dans les bras de ſa beauté mortelle, vingt coups de nerf de bœuf ſont venus comme la grêle tomber ſur ſes lombes pêcheurs : il n'a pas eu le temps de céder à la corruption, il s'eſt ſauvé du ſein de ſa complice, a proteſté de ne plus retomber. Il a été relaps, nouveaux coups de nerf de bœuf, mais encore mieux appliqués que les premiers. Voilà notre Roſe-Croix au déſeſpoir d'être forcé à ſe conduire plus ſagement. C'en eſt fait, il eſt enchaîné & il n'y a plus moyen de revenir contre ſon vœu & de tâter des joies de ce bas monde, où il eſt aſſuré d'expirer ſous les coups. C'eſt donc aujourd'hui *l'homme chaſte malgré lui.* Voilà ſans doute un adepte maintenant bien réſigné mais cet exemple, intimidera ceux qui auroient quelque velléité d'entrer dans la congrégation, & il y a lieu de croire que cette ſecte ne fera pas fortune à Paris. Nous aimons le bonheur un peu plus à notre portée, & nous aurions de la peine à quitter nos femmes de chair & d'os, pour les plus belles ſylphides de la région éthérée. Quelques doux

momens ont plus de prix à nos yeux que les longues années dont la découverte de l'or potable couronneroit nos privations.

Mlle. Duplan a enfin daigné jetter un regard de commiſération ſur ce pauvre public qui alloit être obligé de ſe paſſer d'elle : elle s'eſt ſoumiſe & eſt rentrée à l'opéra.

De Paris, le 3 Avril 1779.

DES lettres récentes de l'Iſle de France, annoncent que la culture des épiceries y fait les plus grands progrès ; cette colonie ſe flatte d'entrer un jour, pour cette branche de commerce, en concurrence avec la nation jalouſe qui s'en eſt emparée excluſivement. On peut regarder cet objet comme propre à maintenir contre les évémens, la balance du commerce en notre faveur. C'eſt un avantage que nous devrons à M. Poivre, ci-devant Intendant de cette Iſle. Ses connoiſſances en hiſtoire naturelle, dirigées par une paſſion effrénée de faire le bien, ont, pendant le cours de ſon adminiſtration, accru journellement les richeſſes rurales de la colonie, en même temps qu'elles lui ſuſcitoient un nombre proportionné d'ennemis. Rendu à la vie privée, il a voulu que ſon inaction même fût utile, & il a tracé pendant ce temps, les obſervations que ſes voyages l'ont mis à portée de faire. Il ne ſe bornera pas ſans doute au petit volume dont j'ai à vous rendre compte & dont l'objet eſt de prouver que *chez tous les peuples, l'agriculture dépend abſolument des loix*,

des mœurs, des préjugés établis. Il auroit pu établir en même temps la propoſition inverſe qui n'eſt pas moins vraie que celle-ci. Le paſſage ſuivant qui eſt le réſultat abrégé des obſervations de M. Poivre, eſt également propre à démontrer l'une & l'autre. « Cet art (*l'agriculture*) proſpere chez les nations ſages qui ſavent l'honorer & l'encourager; il ſe ſoutient foiblement chez les peuples à demi-policés, qui lui préferent les arts frivoles, ou qui étant aſſez éclairés pour ſentir ſon utilité, ſont encore trop eſclaves des préjugés de leur ancienne barbarie, pour ſe réſoudre à affranchir & à honorer ceux qui l'exercent; il languit & on apperçoit à peine ſon influence chez les barbares qui le mépriſent. »

» L'état de l'agriculture a toujours été le premier objet de mes recherches, chez les différens peuples que j'ai vus dans le cours de mes voyages. Il n'eſt guere poſſible à un voyageur, qui ſouvent ne fait que paſſer dans un pays, d'y faire les remarques qui ſeroient néceſſaires pour emporter une idée juſte du gouvernement, de la police, & des mœurs de ſes habitans. Dans ce cas, il n'eſt pas de moyen plus court pour ſe former d'abord une idée générale de la nation, chez laquelle on ſe trouve, que de jetter les yeux ſur les marchés publics, & ſur les campagnes. Si les marchés abondent en denrées, ſi les terres ſont bien cultivées & couvertes de riches moiſſons, alors on peut en général être aſſuré que le pays où l'on ſe trouve eſt bien peuplé, que les habitans ſont policés & heu-

reux, que leurs mœurs ſont douces, que leur gouvernement eſt conforme aux principes de la raiſon. On peut ſe dire à ſoi-même, je ſuis parmi des hommes. »

» Lorſqu'au contraire, j'ai abordé chez une nation qu'il falloit chercher au milieu des forêts, & au travers des ronces qui couvroient ſes terres; lorſqu'il me falloit faire pluſieurs lieues pour trouver un champ défriché, mais mal cultivé; lorſqu'enfin arrivé à quelque peuplade, je ne voyois dans le marché public, que quelques mauvaiſes racines; alors je ne doutois plus d'être chez un peuple malheureux, féroce ou eſclave. Il ne m'eſt jamais arrivé d'être dans le cas de réformer cette premiere idée, conçue à la ſeule inſpection de l'état de l'agriculture chez les différentes nations que j'ai vues : les connoiſſances de détail qu'un ſéjour aſſez long m'a quelquefois permis d'acquérir chez elles, m'ont toujours confirmé qu'un pays mal cultivé eſt à coup ſûr habité par des hommes barbares ou opprimés, & que la population ne ſauroit y être conſidérable.... »

La conduite des Européens vis-à-vis des habitans des nouveaux mondes, a prouvé dans tous les temps que la certitude de l'impunité pouvoit porter l'homme à tous les vices & même aux plus grands crimes. Les loix pénales, les galeres & les gibets ſont certainement les ſeuls freins efficaces qui puiſſent arrêter l'impétuoſité des paſſions qui gouvernent les hommes les plus civiliſés & ſur-tout leur cupidité. La mauvaiſe foi avec laquelle ſuivant

M. Poivre, les Européens traitent les Madecaſſes ou habitans de l'Iſle de Madagaſcar, dans les échanges, fait honte à l'humanité. » Ils ne cultivent guere d'autres grains que le riz. Ils le ſement au commencement de la ſaiſon des pluies ; ils ſont par-là diſpenſés d'accouder leurs champs. Ils ne donnent à leur terre d'autre labour qu'avec la pioche ; ils commencent par ſerfouir toutes les herbes ; puis cinq à ſix hommes ſe rangent en ligne dans le champ, & font devant eux des petits trous dans leſquels les femmes ou des enfans qui ſuivent, jettent quelques grains de riz qu'ils couvrent de terre avec le pied : une terre enſemencée de la ſorte rapporte juſqu'à 80 & 100 pour un ; ce qui prouve l'extrême fertilité du ſol plutôt que la bonté de la culture. Quelque mal-entendue qu'elle paroiſſe, elle ſuffit pour mettre les peuples de Madagaſcar dans l'abondance. Je n'ai vu aucun pays dans le monde où le riz & les approviſionnemens eſſentiels ſoient à meilleur marché. Pour un coupon de toile groſſiere, teinte en bleu, qui peut valoir vingt ſols de notre monnoie, le Madecaſſe donne deux ou trois meſures de riz. Ces meſures ſont fournies par les Européens, qui ne manquent pas d'en augmenter la capacité chaque année, ſans que les inſulaires s'en plaignent. La meſure ſe remplit d'abord comble, puis l'acheteur uſe du droit qu'il a établi pour avoir bonne meſure, il enfonce le bras juſqu'au coude dans le riz, & d'un ſeul coup vuide preſque entiérement la meſure que le Madecaſſe à la

ance de remplir une ſeconde fois, ſans mais murmurer. Cette meſure ſe nomme *gamelle*, & une gamelle ainſi meſurée donne environ 160 livres de riz blanc.... »

L'axiome reconnu qu'*il faut ſavoir ſupporter de petits maux pour en éviter de plus grands*, eſt un de ceux que démontre l'admirable police de cette ville. Ce n'eſt qu'en tolérant, pour ainſi dire, les petits filoux ou du moins en modérant à leur égard la rigueur de la juſtice, qu'on eſt parvenu à détruire les grands vols, les meurtres & les crimes autrefois fréquens dans notre capitale, où une population nombreuſe & un luxe prodigieux rendent indiſpenſable la multiplicité de coquins de toutes les eſpeces. Depuis long-temps la ſécurité indolente des Pariſiens n'a été troublée par aucun de ces événemens qui alarment facilement les citoyens d'une ville paiſible. En revanche il y a eu un aſſez grand nombre de ces filouteries qui ſouvent n'excitent que le rire de ceux mêmes qui en ſont l'objet & qui ordinairement ne forment une ſpéculation utile pour ceux qui l'exercent, que par la négligence des perſonnes volées. En effet, en rempliſſant à temps les formalités preſcrites par la police & qui ſont entiérement gratuites, il eſt rare qu'on ne retrouve bientôt le fripon & ſa proie. Cette multitude de petits filoux qui abondent dans la capitale, eſt aſſez comparable à la vermine dont un médecin prudent ſe garde bien de délivrer ſon malade auquel elle eſt ſouvent utile. Ce ſont autant d'eſpions qui ſe contiennent mutuellement dans

de certaines bornes, qui ſe connoiſſent tous, & qui ont bientôt découvert & ſoumis aux mêmes loix qu'eux, les nouveaux fripons ou ceux qui de l'etranger voudroient s'introduire dans la capitale. C'eſt ainſi que notre police tient ſous ſes yeux & dans ſa main, pour ainſi dire, cette eſpece de gens qui lui echapperoient ſi elle vouloit uſer de rigueur, qu'elle peut *contenir, mais non pas ramener* à la vertu. M. de Marville, l'un des réformateurs de cette machine ſinguliere, répondit à quelqu'un qui lui reprochoit d'employer pour l'eſpionnage des gens dont la probité étoit ſuſpecte : *trouvez-moi d'honnêtes gens qui veuillent faire cet infame métier* ! Les filoux qui ont des vues trop ambitieuſes & qui *prennent* un vol trop elevé ne ſauroient ſe ſouſtraire à la vigilance de ſurveillans qui ſont pris dans leur propre corps, ſouvent même parmi leurs complices, & ils paient leur audace d'une brûlure ſur l'epaule, de quelques coups de fouet, & des galeres. C'eſt un ſpectacle dont nous avons joui pluſieurs fois cet hiver. La vive imagination des François donne toujours à ces fleuveries d'un certain ordre, une tournure & des circonſtances amuſantes, & je me propoſois de vous tracer l'hiſtoire de celles qui nous ont égayes pendant cette ſaiſon : je m'apperçois que quelques feuilles publiques ont ſatisfait votre curioſité à cet égard. Vous conviendrez avec moi, Monſieur, que le chef-d'œuvre de l'eſprit humain eſt d'avoir fait ſervir le vice à la deſtruction du vice même : des frais énormes n'euſſent pas ſuffi pour éclai-

rer les fripons qui fourmillent dans un corps ſocial auſſi monſtrueux que celui qui a remplacé l'ancienne Lutece. En les convertiſſant en autant d'eſpions qui ſe ſurveillent mutuellement, on a de plus l'avantage de les rendre incapables d'entrepriſes d'une certaine étendue, puiſqu'ils ſont dans une continuelle défiance les uns des autres. Au reſte tout homme qui ne laiſſera pas ce qu'il poſſede à la diſpoſition des inconnus, & qui ſaura dans les foules bien fermer ſes poches, n'aura rien à craindre de nos filoux : la néceſſité de prendre ces légeres précautions eſt tout ce qu'il en coûte pour ne plus redouter les bâtons ferrés des *Cartouches*, les frondes des *Nivets* & les peaux d'anguille des *Rafiats*.

Il eſt peu d'individus qui jouiſſent d'une ſanté parfaite. Les médecins ont obſervé que *les ſujets* d'une conſtitution vigoureuſe ſont les plus expoſés aux accidens violens & aux grandes révolutions. Souvent une humeur peccante & viciée parcourt les membres de ceux dont l'embonpoint eſt parvenu à un trop haut degré : elle occaſionne ſucceſſivement des déſordres dans les parties où elle ſéjourne. Les corps politiques préſentent les mêmes phénomenes ; il en réſulte quelquefois des purgations utiles, mais le moment de la criſe eſt fâcheux. Nous avons vu en France, les différens états de la ſociété ſoumis l'un après l'autre à ces mouvemens inteſtins qui produiſent néceſſairement des changemens dans l'ordre partiel, & qui font peu d'impreſſion ſur l'ordre général d'une machine auſſi con-

ſidérable. C'eſt à ce moment le tour de la finance. Ce membre monſtrueux s'étoit prodigieuſement accru, ſans doute, aux dépens du tronc; des médecins éclairés ont, en différens temps, arrêté ſes progrès : je vous ai rendu compte avec la briéveté que vous m'avez preſcrite, des événemens qui ont recommencé à le purifier. La cure n'eſt point achevée : avant que d'en reprendre l'hiſtorique, il eſt indiſpenſable que j'eſſaie de fixer vos idées ſur ce qui compoſe notre finance. Cette claſſe ne comprend pas ſeulement les Fermiers, Receveurs & Tréſoriers des revenus du Roi & les traitans de diverſes eſpeces : des corps ſubalternes, & même qui y paroiſſoient étrangers, ſont parvenus à y être aggrégés. De ce nombre ſont les agens de change & les notaires. L'état des premiers ne conſiſtoit autrefois qu'à découvrir un acheteur pour celui qui avoit du papier de banque ou de finance à vendre, & un vendeur pour celui qui en vouloit acheter. Quand l'agent de change avoit mis les deux perſonnages d'accord, ſa miſſion étoit terminée, on payoit ſa peine, & l'affaire ſe conſommoit ſans lui. La tâche des notaires, officiers de juſtice reçus au Châtelet, étoit de conſtater par des actes dont ils reſtoient dépoſitaires, les volontés & conventions des particuliers qui contractoient enſemble. Quelquefois on laiſſoit entre leurs mains, les deniers dont l'emploi n'étoit pas encore déterminé, mais la probité & les loix leur défendoient également de toucher à ces dépôts ſacrés. J'ai vu des notaires de l'ancienne

roche, pouſſer à cet égard la délicateſſe au point de rendre en nature les mêmes eſpeces telles qu'elles avoient été dépoſées chez eux, & renfermées dans les mêmes ſacs cachetés & étiquettés qui étoient demeurés pendant plus d'un demi-ſiecle intacts dans leurs coffres.

D'autres temps, d'autres mœurs. Les agens de-change & les notaires ont franchi les limites d'un ſphere qui leur paroiſſoit trop étroite. Ceux-ci ont diſputé aux premiers l'avantage de chercher & de rapprocher les parties auxquelles il pouvoit convenir de traiter réciproquement. La multiplication des affaires de finance ayant donné lieu à des opérations d'argent immenſes & répétées fréquemment, a rendu importantes, les fonctions des uns & des autres. Ils ſont devenus un centre où ſe rapportoient les négociations de toutes eſpece, & bientôt ils les ont faites pour leur propre compte, ſe rendant à la fois prêteurs & emprunteurs. Les ſommes dépoſées & une immenſe circulation leur ont facilité les moyens de ſe rendre perſonnelles, les affaires qui leur étoient confiées. Malgré la faculté de rejetter ſur des cliens, les opérations qui devenoient onéreuſes, & de recueillir les avantages de celles dont le ſuccès étoit certain, les faillites & les banqueroutes ſont devenues fréquentes dans une claſſe d'hommes où juſqu'ici elles avoient été inconnues.

Les notaires ont en général été plus heureux que les agens de change. Maîtres par leur état du ſecret des familles, jouiſſant d'un crédit appuyé ſur la finance d'une charge aſ-

ſez chere (*) & d'attribution de droits plus conſidérables, diſpoſant de ſommes immenſes dépoſées entre leurs mains, & dont ils ont ordinairement la faculté de reculer la reſtitution, en différant la concluſion des affaires dont elle dépend, leur chemin eſt plus rapide, & ordinairement un notaire gagne en dix ans, 40 à 50,000 livres de rente. Quelques-uns ont trouvé ces progrès encore trop lents, & ont eſſayé de les accélérer en étant moins délicats encore ſur les moyens. On a ſoupçonné de penſer ainſi, maître Arnoult, fils du fameux faiſeur de ſachets qui, comme l'a dit Voltaire très-plaiſamment, *guériſſoient les apoplexies dans les gazettes.* L'accuſation qu'on a intentée contre ce notaire a fait retentir nos tribunaux, & a compromis un grand nombre de perſonnes de tous les états. Comme d'ailleurs elle tient à une des affaires judiciaires les plus célebres de ce ſiecle, je dois en eſquiſſer l'hiſtoire.

Deux paſſions oppoſées naiſſent dans le cœur des hommes que la fortune a favoriſés. Ils brûlent d'augmenter encore leurs richeſſes, & ils veulent accumuler les plaiſirs qu'elles peuvent procurer. L'une de ces paſſions prend ordinairement l'empire, & l'homme riche devient preſque toujours avare ou prodigue. M. de Montmartel n'étoit pas préciſément avare, mais il s'occupa juſqu'au dernier moment de ſa vie, d'accroître un patrimoine im-

(*) La finance des charges de notaire étoit de 40,000 liv. on les vend maintenant de 200 à 300,000 liv.

menſe qu'il laiſſoit à ſon fils. Celui-ci trouva dans la ſucceſſion, des coffres remplis d'or, des parchemins bien plus appréciés chez nous que ceux d'une nobleſſe antique & indigente, un porte-feuille de pluſieurs millions, & *le goût des folles dépenſes*, que le vieux Montmartel avoit enchaînés & reſſerrés ſous un triple cadenat. Ce fut à cette divinité perfide que l'héritier de tant de richeſſes éleva des autels ſur les débris de ceux de Plutus. Le nom de Marquis de Brunoi parut à notre jeune homme, devoir emprunter l'éclat d'une diſſipation inſenſée, pour cacher encore mieux la craſſe financiere de ſon origine dont il rougiſſoit. Bientôt l'abus de toutes les jouiſſances amena M. de Brunoi aux goûts les plus ſinguliers & les plus abſurdes. Une mere aveugle l'avoit accoutumé dès l'enfance à ſatisfaire toutes ſes fantaiſies, à ne reconnoître aucun frein, à ne trouver aucun obſtacle à ſes volontés. Il en a coûté bien des larmes à Madame de Montmartel pour donner cet exemple terrible aux meres trop tendres. Le château de Brunoi devint le théâtre des plaiſirs du jeune extravagant. Méconnoiſſant ſans ceſſe les loix d'un Dieu ſuprême, il conſidéra ſon culte comme une baſe pour le faſte qu'il vouloit déployer, & comme une ſource d'amuſemens nouveaux. Tous les habitans de ſon village furent bientôt couverts de chapes des plus belles étoffes, ornées de galons & de pierreries. Le curé eut ordre de multiplier les proceſſions où le Marquis faiſoit les fonctions de maître des cérémonies. Dans l'intervalle

que laiſſoient les différens offices de l'égliſe, & quand la journée étoit finie, d'amples libations de vin dont M. de Brunoi prenoit ſa part, lui acquéroient l'amour de ſes vaſſaux. La nuit ſe paſſoit en débauches abominables avec ceux d'entr'eux qu'il avoit choiſis pour complices.

C'eſt ainſi que ſe ſont diſſipées des richeſſes acquiſes avec tant de travaux, & dont la poſſeſſion étoit cimentée par l'eſtime publique que M. de Montmartel avoit ſu mériter. Son fils n'en a pas connu le prix. Ses parens & ſes créanciers ont obtenu à pluſieurs fois qu'il fût interdit, & chaque fois il a trouvé le moyen de faire lever l'interdiction. Les tribunaux ont enfin prononcé définitivement, & ont mis un terme aux extravagances de M. de Brunoi, en le reſtreignant à une penſion alimentaire.

A cette époque on a reconnu combien on avoit abuſé de la foibleſſe de M. de Brunoi, en lui faiſant contracter divers engagemens uſuraires. Beaucoup de perſonnes de tous les états ont été accuſées & décrétées. Le Sr. Arnoult, notaire, a été de ce nombre. Près d'éprouver un jugement infamant, il a été trop heureux d'obtenir un *hors de Cour*, reſſource incertaine qui laiſſe l'opinion publique flotter dans l'incertitude. La compagnie des notaires a cru devoir repouſſer hors de ſon ſein un membre dont le ſort reſte ſuſpendu entre la flétriſſure & l'abſolution, que les juges n'ont pas cru pouvoir laver & qu'ils n'ont cependant pas puni. Différens coaccuſés

ont été blâmés, admonêtés, condamnés à des reſtitutions. Parmi les premiers s'eſt trouvé M. de Mairobert, Cenſeur Royal & Secrétaire des commandemens de Mgr. le Duc de Chartres. Il n'a pu ſurvivre à ſon déshonneur : à l'exemple de Séneque, il s'eſt ouvert les veines dans un bain chaud, & y a perdu la vie avec ſon ſang avant qu'on ait pu le ſecourir. C'étoit un grand faiſeur de bulletins, manuſcrits, & ces bulletins ont fourni les matériaux des *Mémoires ſecrets* qui portent le nom de *Bachaumont*.

De Verſailles, le 6 Avril 1779.

M. de Vergennes s'eſt flatté de pacifier l'Allemagne, mais les dernieres nouvelles du congrès de Teſchen ſont peu ſatisfaiſantes. Elles n'annoncent point ce concert unanime dont on s'étoit flatté. Il s'eſt élevé, entre les Cours de Munich & de Dreſde, des difficultés d'autant plus embarraſſantes que la premiere de ces Cours paroît s'entendre avec celle de Vienne.

Le port de France où il regne l'animoſité la mieux fondée contre les Anglois, indépendamment de tout patriotiſme, eſt certainement celui de Dunkerque. La tyrannie avec laquelle les Anglois exercent les droits que la France a eu la foibleſſe de leur donner par les différens traités de paix où elle en a conſenti la deſtruction, eſt un aiguillon bien puiſſant pour les armateurs Dunkerkois. Vous ſavez que les négocians de cette place importante

avoient fait à grands frais un nouveau canal pour que leur commerce, au moins en temps de paix, ne souffrit point de cette clause humiliante qui leur ôte toute défense en temps de guerre, & qu'après une dépense de plus de deux millions, ils avoient été obligés de le combler. Ils ont cherché à s'en dédommager toutes les fois qu'il leur a été permis de prendre les armes. Suivant un état qui vient d'être publié, le nombre des vaisseaux corsaires qu'ils ont armés depuis l'ouverture des hostilités, est considérable ; les frais de leur construction, armement & premiere sortie, sont de près de 4,500,000 liv., & les prises & rançons, à l'époque du 16 Mars, se montent à 2,200,000 liv.

Le Prince Poniatowski, frere du Roi de Pologne, a voulu jouer un rôle dans la scene qui se passe annuellement pendant la semaine sainte au bois de Boulogne, dans l'allée qui conduit à Longchamp. Il étoit à cheval, suivi de huit gentilshommes habillés à la polonoise qui mangeoient des oranges & en jettoient la peau à droite & à gauche. Il est assez remarquable que ces sortes de traits, qui ne sont que l'abus de la gaîté, caractere distinctif de notre nation, nous sont ordinairement fournis par les étrangers.

De Paris, le 10 Avril 1779.

La ſérénité du temps, marquée par l'étonnante ſéchereſſe, preſque générale en Europe depuis quelques mois, a attiré un concours prodigieux aux promenades de Longchamp. Elles n'ont jamais été plus brillantes ni plus ſcandaleuſes. Toutes les courtiſanes, & ce que nous appellons *les filles* de tout étage que la capitale alimente, s'y étoient donné rendez-vous. On ne peut rien voir de plus galant & de plus ſomptueux. C'eſt bien dans cette occaſion qu'on doit demander au ciel la réſurrection d'un Boileau, d'un Juvenal : quels tableaux ils auroient à nous préſenter! Le triomphe effronté du vice; l'honnête femme entièrement anéantie par la courtiſane; celle-ci étalant toute ſon impudence, & ſemblant dire par ſon luxe inconcevable : *Vous voyez comme la galanterie & le libertinage menent à la fortune, & même à la conſidération. Tout Paris ſe diſpute l'honneur de me regarder, de me parler....* En effet, rien ne prouve mieux la dégradation de nos compatriotes que cette audace impunie de nos Laïs; il ne manquoit plus à cette fête que quelque héliogabale traîné par des femmes toutes nues. On y a obſervé que nos Dames & nos filles ſont bien éloignées de modérer leur goût déſordonné pour les modes. Elles ſemblent ſe diſputer les unes aux autres, la gloire du ridicule qui accompagne une élégance trop recherchée & une trop grande multiplicité d'ornemens. Elles portent

maintenant un long vêtement, contenu par une large ceinture, qu'on appelle *une lévite* : en effet elles ne reſſemblent pas mal à des Prêtreſſes; ce ſera plutôt celles de Vénus que les Veſtales qu'elles figureront. Les coëffures ſont plus que jamais amples & élevées; elles enſéveliſſent le viſage. Une petite femme n'eſt aujourd'hui qu'une tête capuçonnée de plumes ou de fleurs. Il faut croire qu'inceſſamment on donnera dans l'excès contraire; que tout cet édifice de bonnets & de chevelure fauſſe s'écroulera & fera place à des coëffures applaties ou à très-peu de cheveux; révolution que ce ſiecle a déjà produite. Alors les phyſionomies ſe remontreront, & la beauté ſortira de ſon éclipſe.

Il eſt queſtion de recommencer les courſes de chevaux. Elles ont été pluſieurs fois projettées & différées. Nos oiſifs regrettent beaucoup ce délai; ils ont beſoin d'être remués & ils cherchent du ſpectacle comme un malheureux tend toutes ſes vues à ſe procurer un morceau de pain. Les Romains n'étoient donc pas les ſeuls qui fuſſent dans la néceſſité d'avoir des jeux. Les François, leurs glorieux imitateurs, partagent leur curioſité & leur amour de la ſcene & des hiſtrions. Ce goût eſt plus fondé à l'égard de notre célebre Gluck, quant à l'impatience avec laquelle on attend ſon *Iphigénie en Tauride*. La direction de l'opéra nous la promet pour la rentrée.

On parle d'une édition des Oeuvres de Voltaire, dont s'étoit chargé d'abord le Libraire Panckouke. Il l'a cédée à M. de Beaumar-

pour cent mille écus. Elle formera ſoixante lumes, & ſera la plus complette qui ait ncore paru. On eſt aſſez incertain ſur la fa- on dont on pourra ſe la procurer, ce recueil renfermant tout le porte-feuille de Voltaire, c'eſt-à-dire des morceaux hardis qui ne ſeront pas du goût du Clergé. Le nom de ce grand homme rappelle néceſſairement celui d'un de nos aimables roués, qui, ſi vous me paſſez cette expreſſion triviale, s'eſt accroché à un pan de ſon habit pour paſſer avec lui à la poſtérité. M. le Marquis de V.... eſt du nombre des Eroſtrates de notre ſiecle qui veulent acquérir de la célébrité à tel prix que ce ſoit. Repouſſé du temple de la gloire où il avoit eſſayé de pénétrer, il a voulu que la renommée publiât ſes débauches, puiſqu'elle avoit refuſé d'honorer ſes talens. L'éclat qu'il a donné à ſon libertinage ou plutôt aux vices qu'il couvroit de ce nom modeſte, a fixé pendant quelque temps les regards du public. Le Marquis fut mépriſé & bientôt oublié : il reparut ſur la ſcene avec de nouveaux habits, & M. de Voltaire eut les honneurs d'une converſion qui n'étoit également due qu'à l'envie de faire parler de ſoi, la ſeule paſſion qui ait vraiment quelque pouvoir ſur la foible exiſtence de M. de V... Vous n'avez point ignoré que les circonſtances l'ont extrêmement bien ſervi à cet égard. Depuis la mort du patriarche, le pauvre Marquis oublié encore une fois, s'eſt ennuyé de la monotonie d'un ménage tranquille & de l'obſcurité où l'hymen l'avoit réduit. Il reparoît maintenant dans les lieux pu-

blics, & honore de ſes agaceries nos Phrynés & nos Laïs : il leur aſſociera ſans doute ceux qui partageoient autrefois avec elles l'honneur de célébrer les myſteres de ſes orgies nocturnes.

On prétend que la fin du monde approche. Il y a des animaux qui parlent. On nous raconte en cent façons différentes une hiſtoire abſurde qui ſe débite dans les meilleures maiſons. Le poëte Robbé eſt une des trompettes de cette extravagance. Il ſoutient avec zele que le Prophete Elie va venir ; il voit déjà le ciel s'entr'ouvrir & le char de feu deſcendre ſur la terre. On ne ſauroit imaginer à quel point ce vieil organe de lubricité eſt imbécille : il a la fureur de convertir & veut nous faire croire aux miracles du Diacre Pâris avec la même bouche qui vomit des rimes ordurieres & ſon poëme de la maladie vénérienne. C'eſt un être inconcevable. Cet homme a paru avoir quelqu'étincelle de génie, mais il eſt dénué totalement de goût, & il eſt d'une ignorance craſſe, défaut ordinaire de nos faiſeurs de vers. On retrouve encore dans Robbé des reſtes d'énergie, & cependant il a la crédulité d'une vieille femmelette, ramaſſant dans le ruiſſeau les moindres contes populaires. On peut dire qu'il eſt du nombre des écrivains qui ont ſurvécu à leur réputation. Les débauchés & les jeunes gens lui avoient donné une eſpece de vogue qui eſt aujourd'hui entiérement diſſipée.

Il paroît un abrégé des *Amadis*, par M. le Comte de Treſſan, l'un des coopérateurs de

theque des Romans. Cet ouvrage a quelucès : les connoiſſeurs cependant lui rent la production que fit paroître à ce et une Dlle. Imbert, il y a une trentaine années : il faut avouer que cette tâche eſt d'une difficulté inſurmontable. Le françois moderne ne peut rendre cette naïveté ſi ingénue, ſi attachante qui eſt répandue dans les *Amadis.* Ce ſont de belles ſtatues antiques auxquelles il faut bien ſe garder de toucher. La nouvelle langue avec tout ſon eſprit & ſa correction, ne ſauroit que faire diſparoître les nuances qui compoſent le tableau original. Que l'on mette en beaux vers du ſiecle préſent, ceux de Marot, tout ſon charme s'évanouira & il ne reſtera, ſi on peut le dire, que le *Caput mortuum* d'un poëte, qui avec raiſon fit les délices de ſon ſiecle....

M. Butel Dumont, Cenſeur Royal, après avoir joui de la gloire paſſagere de participer à l'adminiſtration des finances ſous M. de Silhouette, & avoir, ſuivant l'uſage, été déplacé avec ce Miniſtre, s'eſt adonné à la culture des lettres. De premier Commis il s'eſt fait auteur & candidat de l'Académie des inſcriptions & belles lettres, Corps aſſez obſcur parce qu'il eſt en général compoſé de gens de mérite & qui s'occupent de travaux utiles. Le noviciat eſt long à cette Académie, parce qu'il faut pour y obtenir place, quelque choſe de plus que d'avoir été admis à certains dîners, d'avoir ſoutenu avec chaleur un ou deux paradoxes dans des ſociétés particulieres, &c. M Dumont a déjà acquis des

Il eſt auteur d'un ouvrage aſſez eſtimé & intitulé : *la Théorie du luxe.* Il vient encore de publier des *Recherches hiſtoriques & critiques ſur l'adminiſtration publique & privée des terres chez les Romains, depuis le commencement de la République juſqu'au ſiecle de Jules-Céſar, dans leſquelles on traite incidemment de leur commerce par rapport aux productions de leur crû, & l'on eſſaie en même temps de prouver le peu d'influence que l'agriculture a eue ſur leurs mœurs.* Ce mémoire a été couronné en 1776 par l'Académie des inſcriptions, qui en dirigeant ainſi les recherches de l'érudition ſur des matieres relatives à l'économie politique, ramene les lettres à leur plus noble objet. « Malgré l'extrême frivolité, dit M. Dumont, d'un ſexe aimable » qui n'a que trop d'influence ſur le nôtre; » malgré l'exceſſive importance qu'on attache » aujourd'hui parmi nous aux vers, à la muſique, aux ſpectacles, manie qui attaquant » même de très-bons eſprits, forme tant de » ſectes, de partis différens; il exiſte heureuſement encore des perſonnes d'un jugement » ſolide, qui chériſſent les belles lettres & » les arts d'agrément, parce qu'en effet les » lettres & les arts répandent un charme infini ſur nos jours, mais qui ſavent pourtant qu'il eſt d'autres connoiſſances précieuſes dignes de toute leur attention. »

On diſtribue le premier & le ſecond volume de l'*Hiſtoire univerſelle depuis le commencement du monde juſqu'à préſent.* Cette hiſtoire compoſée en Angleterre & nouvellement traduite en françois par une ſociété de gens de

lettres, eſt enrichie de figures & de cartes ſous le format *in-8vo.* On ſait que cet ouvrage eſt le corps d'hiſtoire le plus vaſte, le plus complet & le plus généralement eſtimé qui ait encore paru. A peine les premiers volumes furent-ils publiés, que les Allemands, les Italiens & les Suédois s'empreſſerent de le traduire en leur langue. La traduction françoiſe que les libraires de Hollande firent faire en ce temps, eſt ſi informe que pluſieurs de nos bons écrivains ont cru devoir ſe réunir pour ce travail, afin que notre nation ne fût pas privée plus long-temps d'un livre qui forme lui ſeul une bibliotheque complette de politique & de morale établies par les faits, & qui offre un tableau intéreſſant des connoiſſances de l'homme depuis l'époque la plus éloignée à laquelle nous puiſſions remonter juſqu'à nos jours. Ces deux premiers volumes donnent une très-bonne idée de l'exécution de cette grande entrepriſe qui mérite d'être encouragée.

L'Abbé Sabathier de Caſtres, l'un des adverſaires les plus ardens qu'aient eus Voltaire & toute la milice encyclopédiſte, l'auteur des *Trois ſiecles de la Littérature*, ouvrage célebre qui auroit pu établir d'une maniere avantageuſe la réputation de l'Abbé Sabathier, ſi l'on pouvoit ſe perſuader qu'il a penſé ce qu'il a écrit; l'émule enfin de M. Clément l'inclément vient de faire une nouvelle inſulte aux mânes du Patriarche de Ferney. Il a publié encore une lettre adreſſée à l'Abbé de Fontenai, rédacteur des *Annonces & Affiches pour*

la Province. Parmi les défauts qu'il y reproche à Voltaire, & qui lui paroiſſent exclure le titre d'homme de génie, il met au premier rang celui de manquer de principes fixes, de n'avoir point un ſyſtême ſuivi de raiſon & d'idées. « Je défie, dit-il, quiconque lira ſes » écrits avec réflexion, d'y trouver une ſeule » opinion qu'il n'ait tour-à-tour approuvée & » combattue, aucun ſyſtême qu'il n'ait réfuté » & défendu. » Il prétend démontrer par le détail, que ce défi n'eſt pas haſardé. Dans l'énumération qu'il fait des contradictions de Voltaire, on remarquera celle-ci qui peut être auſſi légitimement reprochée à d'autres. « On » l'a vu, dit-il, tour-à-tour prêcher la tolé- » rance & la liberté de la preſſe, & récla- » mer l'intolérance & la ſévérité contre ceux » qui ſe ſervoient de la même preſſe pour » combattre ſes opinions ; recommander la » modération dans les diſputes & donner » l'exemple de l'emportement ; exiger du reſ- » pect pour les mœurs & les outrager par » des productions indécentes... »

Nous avons ici un certain M. de Launai qui offre aux Dames & aux jeunes gens de leur donner des leçons de *ſtyle*, de *goût*, de *déclamation*, d'*éloquence* & de *poéſie françoiſe* pour ſon plaiſir & pour leur argent.

On a conſeillé à l'Abbé Beaudeau d'aller à l'audience publique de M. le Directeur-général des finances, pour lui faire des excuſes ſur quelques diſcours libres qu'il s'eſt permis à l'occaſion du rétabliſſement de la caiſſe de Poiſſy. M. Necker lui dit à haute voix :

M.

l'Abbé, écrivez & ne parlez pas : — *Monſieur*, a répondu l'économiſte, *je ne parlerai que pour oublier ma vénération pour vous.* — *Diſpenſe plénière*, a repliqué M. le Directeur-général.

Voici une nouvelle gaîté de M. Dorat dreſſée AUX HOMMES DE TOUS LES TEMPS.

Tenez, mes bons amis, plus on penſe,
Moins on ſe retrouve éclairé.
Moi je vous parle en conſcience,
Ce globe aux abus eſt livré :
Auxquels donner la préférence ?
Que chacun prononce à ſon gré.
Par raiſon ou par nonchalance,
Mon choix flotte mal aſſuré,
Et me rend à l'inſouciance.
La coutume, à l'œil effaré,
Agitant un ſceptre mobile,
Parcourt, en habit chamaré,
Un monde enfantin & débile,
Par ſes hochets déshonoré.
Au lieu d'un joug elle en a mille ;
Elle eſt tyran de chaque état ;
Le préjugé lui ſert d'apôtre,
Et ſouvent la loi d'un climat,
Eſt le ridicule d'un autre.
Prouvez, me diront quelques ſots ;
Soit ; les Japonois, par exemple,
Sont nos Antipodes moraux,
Sous quelque jour qu'on les contemple.

Ici pour ſaluer les gens,
Il faut ſe découvrir la tête.
Le Japonois a de tout temps
Une autre façon d'être honnête.

Par quelqu'un eſt-il accueilli ?
Il eſt accuſé de ſcandale,
Et décidé très-impoli,
S'il tient ſes pieds dans la ſandale.

Ici lorſque l'on vient nous voir,
En nous déplaçant au plus vite,
Nous nous livrons pour recevoir ;
Bien promptement il va s'aſſeoir,
Pour faire honneur à la viſite.
Par la blancheur de vêtement,
Il faie juger de ſa triſteſſe,
Et s'habille en noir galamment,
Pour témoigner ſon alégreſſe.

Les plantes même du pays,
Ont un tempérament bizarre,
Plus invraiſemblable que rare,
Et fort analogue aux eſprits.
Telle qu'avec ſoin on expoſe,
Aux feux d'un jour étincelant,
Verdit dans un gravier brûlant,
Et ſe ſeche dès qu'on l'arroſe ;
Par-tout de même on eſt frappé,
Des variétés qu'on voit naître.
Quand un Chinois prie à ſoupé,
Il a grand ſoin de n'y pas être.
Le Tartare, non moins plaiſant,
Porte l'épée à ſa maniere ;
La pointe brille pardevant,
Et la poignée eſt parderriere.
Ces deux Nations dans leurs jeux,
Baignent de ſang la terre & l'onde.
Le Tartare, altier dans ſes vœux,
Prétend que le Chinois ſe tonde ;

Lui, prétend garder ſes cheveux....
Voilà ce qui trouble le monde!

Chez l'Africain, à qui mieux,
C'eſt la nature qu'on affronte.
Un Caffre eſt-il devenu vieux?
Au haut d'un arbre on vous le monte,
Puis ſon fils, ſans trouble & ſans honte,
L'ayant fait cheoir d'un bras trop ſûr,
Que féconde ſa faim preſſante,
Le dévore comme un fruit mûr,
Que le juſte Ciel lui préſente.

Eh! chez ces Moluques maudits,
Autre fardeau de l'hémiſphere,
N'avons-nous pas vu, j'en frémis,
Des Hures l'hôte ſanguinaire,
Par l'uſage au crime ſoumis,
D'un voiſin emprunter le pere,
Pour en régaler ſes amis?

Paſſons ſur cette horrible image.
Heureuſement, l'humanité
N'eſt pas toujours auſſi ſauvage.
Il eſt des objets que le ſage
Peut même voir avec gaité,
Et qu'il immole au perſifflage.
Chez les Lapons, tous les maris
Viennent vous propoſer leur femme;
On la vole à ceux de Paris;
J'ignore à qui reſte le blâme.
Tu pleures d'un fait, moi j'en ris.
Ce qui calme ici les familles
Un peu plus loin les troublera.
En certain endroit de Péra,

Au marché ſe vendent les filles,
Et les nôtres à l'opéra.
Eſt bien dupe qui mal y penſe !
Comme chaque fruit à ſon goût,
Chaque peuple à ſa différence.
A la bonne heure.... Il faut de tout
Remercier la Providence.

De Paris, le 17 Avril 1779.

Je vous remettrai aujourd'hui ſous les yeux, l'un des perſonnages les plus ſinguliers de ce ſiecle, qui, martyr de l'amour de la célébrité, ainſi que ceux dont je vous parlois dernièrement, a ſacrifié ſans ceſſe à cette paſſion, les charmes d'une vie douce & tranquille, auxquels elle le rend inſenſible. C'eſt, comme vous le voudrez, le Chevalier ou la Chevaliere d'Eon, être intéreſſant qui réunit à beaucoup d'eſprit & à de vrais talens, la ſingularité ou plutôt la fureur de ſe ſingulariſer; lequel appartenant à un ſexe fragile, poſſede cependant la vigueur de corps & d'eſprit qui ſembloit, à très-peu d'exceptions près, le partage excluſif des hommes, & ce qu'il y a de plus étonnant encore, l'art de cacher ſous un voile impénétrable, le ſecret le plus difficile à garder; ou bien s'il eſt de notre ſexe, l'homme qui a ſu manier tous les eſprits & en impoſer à l'Europe entiere, par des preſtiges dignes de lui obtenir en d'autres temps, une des premieres places dans la théogonie païenne.

Quoi qu'il en ſoit du ſexe de M. d'Eon,

problème qui aux yeux de bien des gens n'eſt pas ſuffiſamment éclairci, il s'eſt heureuſement laſſé du rôle de femme, qu'en effet il jouoit aſſez gauchement; dès que les tambours de Bellone eurent frappé ſes oreilles, la juppe lui devint inſupportable, & enfin il a écrit la lettre ſuivante à M. le Comte de Maurepas.

» Monſeigneur, je déſirerois ne pas interrompre un inſtant les momens que vous conſacrez au bonheur & à la gloire du Roi & de la France; mais animée du deſir d'y contribuer moi-même dans ma poſition, je ſuis forcée de vous repréſenter très-humblement & très-fortement, que l'année de mon noviciat femelle étant entiérement révolue, il m'eſt impoſſible de paſſer à la profeſſion. La dépenſe eſt trop forte & mon revenu trop mince pour moi en cet état. Je ne puis être utile, ni au ſervice du Roi ni à ma famille, & la vie ſédentaire ruine l'élaſticité de mon corps & de mon eſprit. Depuis ma jeuneſſe j'ai toujours mené une vie agitée, ſoit dans le militaire, ſoit dans le corps politique. La vie ſédentaire me tue totalement. »

» Je vous renouvelle cette mienne requiſitance, Monſeigneur, pour que vous me faſſiez accorder par le Roi, la permiſſion de continuer mon ſervice militaire, & comme il n'y a point de guerre de terre, d'aller comme volontaire, ſervir ſur la flotte de M. le Comte d'Orvilliers. »

» J'ai bien pu par obéiſſance aux ordres du Roi & de ſes Miniſtres, reſter en juppe en temps de paix, mais en temps de guerre

cela m'eſt impoſſible. Je ſuis honteux & malade de me montrer en telle poſture, lorſque je puis ſervir mon Roi & ma patrie avec le zele que Dieu & les circonſtances de ma vie, m'ont donné. »

» Je ſuis auſſi confuſe que déſolée de manger paiſiblement à Paris pendant cette guerre, la penſion que le feu Roi a daigné m'accorder. Je ſuis toujours prête à conſacrer au ſervice de ſon auguſte petit-fils, & ma penſion & ma vie. Aidez-moi, Monſeigneur, à ſortir de l'état léthargique où l'on m'a plongé. Il a été l'unique cauſe de mon mal & il afflige tous mes amis & protecteurs guerriers & politiques. »

» Je dois encore vous obſerver qu'il importe infiniment à la gloire de toute la maiſon de M. le Comte de Guerchy, de me laiſſer continuer mon ſervice militaire : du moins c'eſt la façon de penſer de toute l'armée, de toute la France, & j'oſe le dire, de toute l'Europe inſtruite. Une conduite contraire fait le ſujet des interprétations les plus fâcheuſes & donne matiere à la malice des converſations du public. J'ai toujours penſé & agi comme Achille : *Je n'ai point fait la guerre aux morts & je ne tue les vivans que lorſqu'ils m'attaquent les premiers.* Vous pouvez prendre à cet égard ma parole d'honneur ſur ma conduite préſente & future. »

» Vos grandes occupations vous ont fait oublier, Monſeigneur, qu'il y a plus de quinze mois que vous m'avez donné votre parole d'honneur que je ſerois heureuſe & contente quand j'aurois obéi à mon Roi, en reprenant

mes habits de fille. J'ai obéi complétement. Je dois eſpérer d'un Miniſtre auſſi bon & auſſi grand que Monſeigneur le Comte de Maurepas qu'il daigne tenir ſa parole & me remettre *in ſtatu quo*. Il ignore que c'eſt moi qui ſoutiens ma mere & ma ſœur, & de plus mon beau-frere & trois neveux que j'ai au ſervice du Roi; que j'ai encore à Londres une partie de mes dettes, ma bibliotheque entiere & un appartement qui me coûte vingt-quatre livres de loyer par ſemaine; qu'après avoir ſervi le feu Roi en guerre & en politique depuis ma jeuneſſe juſqu'à ſa mort, je ne ſuis pas encore en état de meubler ma maiſon paternelle en Bourgogne pour aller l'habiter. M. le Comte de Maurepas doit ſentir que mon obéiſſance ſilencieuſe doit avoir un grand mérite à ſes yeux; que dans ma poſition femelle je ſuis dans la miſere avec les bienfaits du feu Roi qui ſuffiſoient pour un Capitaine de Dragons, mais qui ſont inſuffiſans pour l'état qu'on m'a forcée de prendre. Il doit ſur-tout comprendre que le plus ſot des rôles à jouer pour moi eſt celui de Pucelle à la Cour, tandis que je puis encore jouer celui de Lion à l'armée. Je ſuis revenue en France ſous vos auſpices, Monſeigneur, ainſi je recommande avec confiance mon ſort préſent & à venir à votre généreuſe protection, & je ſerai toute ma vie avec la plus reſpectueuſe reconnoiſſance, votre dévouée Servante.

Signé, la Chevaliere d'Èon.

Notre Héroïne a adreſſé des copies de c

lettre à pluſieurs Dames de la Cour en y joignant cette eſpece de circulaire. « Madame, je vous ſupplie inſtamment de protéger près des Miniſtres du Roi, le ſuccès de mes demandes énoncées en la copie de ma lettre ci-jointe à M. le Comte de Maurepas, pour aller ſervir comme volontaire ſur la flotte de M. le Comte d'Orvilliers, prévoyant qu'il y aura encore moins de guerre ſur terre cette année que la derniere. Vous portez, Madame, un nom familiariſé avec la gloire militaire; comme femme vous aimez celle de notre ſexe. J'ai tâché de la ſoutenir pendant la derniere guerre en Allemagne & dans les négociations en diverſes Cours de l'Europe pendant vingt-cinq ans. Il ne me reſte plus qu'à combattre ſur mer avec la flotte royale. J'eſpere m'en acquitter d'une façon que vous n'aurez nul regret de protéger la bonne volonté de celle qui a l'honneur d'être, &c.

Signé, la Chevaliere d'Éon.

Ces diſpoſitions, Monſieur, n'ont point eu un ſuccès conforme aux deſirs de la Chevaliere : on lui a ſignifié l'ordre dont voici copie : „ D. P. L. R. Il eſt ordonné à la Dlle. d'Eon de » ſe retirer à Tonnerre dans trois jours, après » la vérification du préſent ordre & d'y reſter » dans les habits de ſon ſexe juſqu'à nouvel » ordre de S. M. ſans pouvoir habiter aucun » autre lieu, à peine de déſobéiſſance : fait » à Verſailles, le 19 Fév. 1779. *Signé*, Louis. » *Et plus bas*, Amelot. „ Mlle. d'Eon n'a pas manqué dans la vérification & reconnoiſſance

qu'on lui a fait ſouſcrire ſuivant l'uſage, de faire de nouvelles repréſentations à la maniere des corps qui enregiſtrent contre leur gré. Tels ſont les termes qu'elle a employés. " Je » ſouſſignée certifie que M. de Vierville, Ma- » jor des Gardes du Roi en la prévôté de » l'hôtel, m'a notifié & remis l'ordre du Roi » dont copie eſt ci-deſſus. Je promets d'y » obéir avec la ſoumiſſion due à S. M. en lui » repréſentant très-reſpectueuſement ainſi qu'à » ſes Miniſtres, que je ſuis préſentement dans » mon lit malade & abſolument ſans argent, » ſans meubles & ſans lit dans ma maiſon de » Tonnerre que j'ai quittée il y a plus de » vingt-cinq ans pour le ſervice public & » ſecret du feu Roi mon bon maître Louis XV. » Fait dans mon lit, le 2 Mars 1779. »

Signé, la Chevaliere d'Eon.

Il eſt difficile de pénétrer ſur quoi la Chevaliere d'Eon a pu eſpérer que les choſes en reſteroient là, ſans qu'on exigeât d'elle, plus que la promeſſe d'obéir; elle a cru pouvoir ſe diſpenſer de remplir ce devoir. Son opiniâtreté a déterminé le miniſtere à agir avec plus de rigueur & elle a été conduite au château de Dijon, où elle eſt renfermée.

Un bon bourgeois qui revenoit ſeul, l'un des jours derniers, d'un ſouper de famille où il avoit été plus ſobre que nos ancêtres ne l'étoient en ces occaſions, fût rencontré ſur le boulevard par un jeune homme qui lui demanda quelle heure il étoit. Le François ſe pique d'être obligeant & ſerviable : mon ba-

daut tire ſa montre pour en faire ſonner la répétition ; à ce moment une poignée de ſable la lui fait lâcher, en le forçant de porter involontairement les mains à ſes yeux qui en étoient remplis. Ce mal momentané fut bientôt guéri, mais le jeune homme & la montre avoient diſparu. Un cri mit toute la garde de ce quartier en mouvement & elle arrêta le filou pendant qu'il couroit encore pour fuir ; ſelon les apparences il ſera roué vif comme voleur de grand chemin. Peut-être à Sparte un tel homme eût-il trouvé grace en faveur du ſtratagême, mais une exception de cette nature auroit chez nous de terribles conſéquence. Nos filoux ſont en général auſſi ingénieux qu'adroits & agiles.

ÉPIGRAMME

CONTRE UN BAVARD.

Tant jaſoit l'aſſommant Alphonſe,
Qu'iris pour me parler attendit qu'il crachât :
Il me fallut pour lui faire réponſe,
Attendre auſſi qu'il ſe mouchât.

De Paris, le 20 Avril 1779.

J'EXTRAIRAI encore de la lettre *anti-Voltairienne* de M. Sabathier, une anecdote aſſez piquante, ſur l'univerſalité des talens de l'illuſtre défunt.

L'aventure, ſi l'on en croit le petit Abbé, s'eſt paſſée chez feu M. Duclos où ſe trou-

voient réunis pluſieurs ſavans. On y célébroit le génie encyclopédique de l'auteur de *la Henriade*. Oui, dit d'abord un juriſconſulte, cela n'eſt pas douteux, M. de Voltaire eſt également verſé dans la Poéſie, l'Hiſtoire, la Phyſique, les Belles-Lettres, les Mathématiques, la Médecine, l'Hiſtoire Naturelle, &c. C'eſt dommage qu'il ſoit un peu foible ſur la juriſprudence : oh ! il faut convenir qu'il n'y entend pas grand'choſe : mais c'eſt une bagatelle, & cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe dire qu'il eſt univerſel. Un mathématicien regrette enſuite qu'il ait voulu s'eſſayer dans les mathématiques ; un hiſtorien, qu'il ait écrit l'hiſtoire, un médecin qu'il ait parlé de médecine, un théologien de matieres théologiques, &c. & le refrein de chacun eſt toujours, que dans les genres étrangers à celui oublié de l'homme qui parle, M. de Voltaire eſt un *génie univerſel*. A la fin on ſe regarde les uns les autres ; on ſe met à rire & M. Duclos recommande le ſecret à tous les aſſiſtans.

Les *Epoques de la nature*, de M. de Buffon, paroiſſent. On convient aſſez généralement que c'eſt un des meilleurs romans qui ſoient ſortis de la brillante plume de ce grand écrivain. Son principal ſyſtême eſt que la terre a été dans un état de fluidité au premier moment qu'elle a pris ſa forme, & que cette liquéfaction a été cauſée par le feu. Ce feu là, dit-il, n'eſt pas encore éteint ; il n'eſt qu'un peu réfroidi ſur la ſurface ; & la maſſe entiere du globe a une chaleur propre & tout-à-fait indépendante de celle du ſoleil. Du

reſte les matieres dont ce globe eſt compoſé ſont *de la nature du verre :* un mauvais plaiſant diroit à ce ſujet qu'il ne faut plus s'étonner que les choſes de ce bas monde ſoient ſi fragiles. Quoi qu'il en ſoit, le ſyſtême de l'auteur eſt appuyé d'un grand nombre de raiſonnemens & d'obſervations qui lui donnent de la vraiſemblance. Il ſera principalement accueilli de ce que nous appellons *les gens du monde*, à qui les hypotheſes ingénieuſes plaiſent mille fois plus que les obſervations les mieux prouvées. Au reſte, il faut lire cet ouvrage qui eſt d'une claſſe ſupérieure & qu'on ne peut ni décrire ni juger dans l'eſpace de quelques lignes.

Revenons à M. de Voltaire : car lorſqu'il eſt queſtion de parler ſuperficiellement, on trouve mieux ſon compte avec lui. On a tous les jours de nouvelles preuves qu'il étoit bien éloigné d'eſtimer les talens de ceux qu'il a le plus prônés. Un homme qui l'a beaucoup vu pendant ſon dernier ſéjour à Paris me citoit de lui un trait aſſez comique au ſujet du ſtyle de M. Thomas, pour lequel il avoit conçu une averſion extraordinaire. Cette antipathie étoit telle qu'elle lui avoit fait créer un nouveau mot. Tout ce qui lui paroiſſoit enflé, ſcientifiquement entortillé, viſant au ſublime, il appelloit cela du *Gali-Thomas*.

On a donné jeudi dernier à l'opéra la *Buona filiola maritata* de *Piccini*, qu'il faut bien ſe garder de confondre avec celle qui n'étoit pas *maritata*, & que nous connoiſſons depuis longtemps. Celle-ci eſt nouvelle, du moins pour

nous; les paroles ſont de Goldoni, & n'en ſont pas moins ennuyeuſes. Le ſuccès s'eſt réduit à trois ou quatre morceaux de muſique & ſur-tout à une des plus triomphantes *finales* qu'aient produites les muſiciens de toute l'Italie. Les fanatiques ſe ſont pâmés depuis le commencement de la piece juſqu'à la fin; tandis que les Italiens ſe pâment aux pieces de Gretri, ſi l'on en croit les lettres qui nous viennent de ce pays-là. Cet enthouſiaſme factice me rappelle un homme qui l'année derniere pleuroit de tout ſon cœur à un morceau de muſique d'un opéra bouffon, &, vérification faite, il ſe trouva que ce qui l'attendriſſoit ſi fort étoit un air de danſe.

On prépare pour la ſemaine prochaine l'*Iphigénie* en Tauride de Gluck, & le *Devin de Village* pour lequel Rouſſeau, avant que de mourir, a refait de la muſique dans le genre Italien. L'ancienne étoit trop naturelle, trop chantante apparemment : il a voulu remédier à cela. Cet homme étonnant a ſouvent dit à ſes amis, qu'il étoit beaucoup plus ſatisfait de ſa nouvelle muſique, que de celle qu'elle devoit remplacer. Un ſeul air avoit fait échouer ſes efforts pour faire mieux : c'eſt celui de ce couplet : *ſi des galans de la Ville, &c.*

Les aventures galantes depuis quelque temps ſont peu propres à piquer la curioſité. Les élégantes d'aujourd'hui trompent leurs amans au moins autant qu'autrefois : mais elles ne ſe donnent plus la peine de les tromper d'une maniere plaiſante. Pourvu qu'elles ſoient bien coquines & bien affichées, on les diſpenſe du

reſſe. L'une des plus brillantes, *la belle Urbain*, en tournant ces jours-ci au Vaux-Hall de la foire St. Germain, venoit de témoigner beaucoup d'humeur à un charmant Roué qui la lutinoit plus qu'elle ne vouloit l'être : *Comme vous êtes vive*, lui dit un de mes amis ! *Oh ! vous ne voyez rien*, répondit-elle, *s'il avoit continué, je m'aurois mordu.* Voilà les Ninons du dix-huitieme ſiecle ! auſſi comme elles forment la jeuneſſe !

M. de Mairobert, dont je vous ai annoncé la mort volontaire, eſt peu regretté. Sa cauſticité l'avoit fait haïr des uns & quelques perſonnes prétendoient avoir d'autres raiſons de fuir ſa ſociété. Sa fin doit cependant faire conjecturer qu'il n'avoit pas renoncé à tout ſentiment d'honneur. Il avoit quinze à ſeize mille livres de rente dont une portion avoit été acquiſe par la vogue ſinguliere qu'ont eue ſes bulletins qu'il diſtribuoit à bas prix. Il étoit garçon & il pouvoit ſe tranſplanter ſur un autre théâtre ; mais il a cru, étant blâmé, devoir renoncer à la vie. Il auroit bien des imitateurs ſi tous ceux qui méritent le blâme, penſoient de même. Cet événement a donné lieu au quatrain ſuivant, dont un ami du défunt eſt ſans doute l'auteur.

Ci gît qui, de l'honneur partiſan aſſidu,
De ſes ſentiers étroits s'écarta par foibleſſe,
Mais qui par un ſeul trait de force & de nobleſſe,
En a plus recouvré qu'il n'en avoit perdu.

M. Rouelle qui vient de mourir, avoit per-

ſectionné le procédé connu de M. Scheel ſavant Suédois, qui le premier a découvert l'acide phoſphorique dans les os & dans la corne de cerf. Il étoit parvenu à réduire en verre l'acide du phoſphore des os. Il mettoit dans un vaiſſeau de capacité ſuffiſante, ſix livres d'os de mouton calcinés au noir & pulvériſés, puis il verſoit ſur cette poudre, quatre livres de vitriol & ſeize parties d'eau. Après une digeſtion de ſept à huit heures il décantoit la liqueur, mêloit exactement avec le marc deſſéché, huit onces de pouſſiere de charbon & on obtenoit par la diſtillation, ſept onces de phoſphore.

M. Francklin a lu dernièrement à une aſſemblée de l'Académie des Sciences, un mémoires ſur les aurores boréales. M. Raup de Batiſtin qui étoit préſent a fait cet impromptu,

Son cœur dictant les loix du nouveau monde,
Affranchit ſon pays qu'il eût pu gouverner:
En nous communiquant ſa ſcience profonde,
Du feu de ſon génie il vient nous enflammer.

L'Abbé Blavet, fils du fameux joueur de flûte qui portoit ce nom, vient de mourir âgé de ſoixante ans; on lui a trouvé ſoixante cinq flûtes que ſon pere lui avoit laiſſées en mourant & que l'Abbé avoit conſervées : il en jouoit lui-même très-bien. On l'appelloit l'*Abbé de plâtre*, parce qu'il avoit ſur ſa tête chauve, quatre lignes de poudre d'épaiſſeur.

De Paris, le 24 Avril 1779.

Le théâtre françois a fait les honneurs de ſon ouverture à M. de la Harpe ; ainſi que ceux de la clôture : il avoit fermé avec les *Muſes rivales*, & ſa rentrée a été la tragédie de Warwick. L'acteur nouveau a joué le principal perſonnage ; on a trouvé qu'il étoit inégal, qu'il entendoit mal ſon rôle, enfin il n'a point réuſſi. On a donné dernièrement ſur le même théâtre, la premiere repréſentation d'une bagatelle en un acte, intitulée, *l'Amour François*. Cet ouvrage eſt de M. Rochon de Chabannes, connu par pluſieurs drames, où il y a de l'eſprit & de la gaîté. Il s'agit d'un jeune homme, Lieutenant d'infanterie, éperdument amoureux d'une jeune & aimable veuve, qui n'en eſt pas moins épriſe ; l'amour l'a emporté ſur la gloire dans le cœur de l'amant : il ne ſauroit s'éloigner de ce qu'il aime. Il a ſollicité un congé, l'a obtenu : ſa maîtreſſe, par une nobleſſe d'ame peu commune, le ramene à ſon devoir, le force à ſacrifier ſon penchant & à voler à l'armée, en un mot à ſervir ſon Prince & ſa patrie ; ce qui donne lieu à de très-beaux ſentimens exprimés avec énergie. Il eſt aiſé de voir que l'action ne fait pas le mérite de cette petite piece, mais l'auteur a couvert ce défaut de tant de graces, a répandu tant de charmes dans le ſtyle, qu'on a applaudi avec enthouſiaſme. Le ſuccès a été décidé, & l'on ira revoir avec plaiſir ce joli drame, en convenant que la fable eſt peu

de choſe. On a beaucoup goûté cette jolie épigramme.

Un jour d'affaire, un jeune homme eſt bien neuf!
Échappé de Paris, ou bien de l'œil de bœuf.

Voici encore quelques endroits qui ont été retenus.

On eſt compté pour rien, quand on eſt inutile.
L'oiſiveté, Monſieur, eſt une mort civile.
L'honneur eſt l'aliment le plus pur de l'amour.
La tombe la plus belle eſt le champ de bataille.

Le jeune militaire dit à la jeune veuve, pour lui prouver ſa tendreſſe,

Mon oncle le Baron ne vous embraſſe pas,
Sans que mon cœur troublé n'en murmure tout bas.
Je ſuis jaloux des ſoins que vos femmes vous rendent,
D'un enfant qui ſe jette en vos bras qui l'attendent,
D'un abſent quel qu'il ſoit, que vous vous rappellez,
D'un tableau qui vous frappe & que vous contemplez,
Et voilà les tranſports, le voile, le délire,
Qui ſignalent l'amour & prouvent ſon empire.

Les comédiens Italiens donnent aujourd'hui la repréſentation d'un petit drame en opéra-comique, intitulé, *Roſe & Carloman.* Le ſujet en eſt tiré de l'anecdote ſi connue que nous a donnée M. d'Arnaud ſous le titre de *Sargines.* Cette jolie bagatelle produit un grand effet à la lecture; il y a lieu de craindre qu'elle n'ait pas le même ſuccès au théâtre. L'ancien langage que l'auteur a ſu employer dans cet

ouvrage avec beaucoup d'art, pourra, transporté ſur la ſcene, perdre de ſes graces & de ſa naïveté. Il n'y a que les gens de lettres & les amateurs qui goûtent l'ingénuité & le charme du vieux François, tel que le parloit Marot. Notre parterre aura de la peine à s'accoutumer à cette précieuſe ſimplicité. Au reſte, tout ceci n'eſt qu'une prévention ſur laquelle le jeu nous éclairera. *Il faut pour le théâtre*, des traits plus marqués, & un langage qui ſoit à la portée de tout le monde.

J'ai aſſiſté à l'opéra à la premiere repréſentation du *Devin de village*, embelli de la nouvelle muſique de J. J. Rouſſeau. Les avis des ſpectateurs étoient très-partagés; les uns prétendoient que cette muſique ne vaut pas l'ancienne, d'autres ont trouvé que Rouſſeau s'étoit ſurpaſſé. Il peut être vrai, à certains égards, qu'il n'y a qu'une façon de ſentir & de s'exprimer; mais il faut ſuppoſer qu'on veuille parler la même langue. On regrette, dans le nouveau *Devin de village*, la charmante naïveté & la ſimplicité de l'expreſſion de l'ancien; mais on y retrouve une muſique plus ſavante & plus profondément ſentie, & qu'un talent ſupérieur, comparable à celui de Gluck, n'en a pas moins rendue propre à peindre la nature. Si ce but vers lequel tendent tous les artiſtes ne peut être atteint que par le génie ſeul, qui ſait y parvenir par des moyens auſſi ſimples que ſon objet, le génie ſeul peut également produire des effets ſimples par une multitude de moyens combinés. Cet art eſt ſans doute celui qui eſt le plus convenable

pour un grand théâtre. Un deſſein plein de chaleur & d'expreſſion nous tranſportera d'admiration dans le cabinet : une grande galerie doit nous préſenter les chef-d'œuvres des Rubens, où l'enſemble & l'harmonie des effets qui réſultent de toutes les parties de la peinture ne tendent cependant qu'à un effet principal, la parfaite imitation de la nature. Un homme qui a pouſſé ce talent au plus haut degré, peut-être, que le comportent les limites de ſon art, c'eſt l'inimitable Glück. Son *Iphigénie en tauride*, que l'on donnera inceſſamment, ſera regardée comme ſon chef-d'œuvre. La ſcene où Oreſte eſt pourſuivi par les furies, eſt un morceau admirable de muſique : c'eſt là que le compoſiteur s'eſt mis à côté des plus grands poëtes. Il a rendu, avec un art merveilleux, l'agitation, les remords du malheureux Oreſte, ſouillé encore du ſang de ſa mere ; on eſt dans ſon cœur, on y ſaiſit ſes accès de déſeſpoir, on eſt effrayé de l'apparition des furies ; en un mot, jamais la ſcene lyrique ne nous aura préſenté un tableau de cette force.

On continue à nous faire eſpérer la création d'un nouveau théâtre françois, ſous la protection de MONSIEUR, frere du Roi. Les gens ſenſés s'obſtinent à n'en rien croire ; les comédiens ſont trop ſupérieurs aux auteurs pour le crédit & l'intrigue : il eſt difficile qu'une ſociété, qui renferme de jolies femmes, n'ait pas l'avantage, & une jeune actrice aura toujours plus d'influence ſur Mrs. les gentilshommes de la chambre, que tous les phénomenes

du Parnaſſe françois : on fait plus que de lire avec ces Demoiſelles, & Vénus aura toujours le pas ſur Apollon. Quoi qu'il en ſoit, la littérature d'ailleurs eſt d'une ſtérilité inconcevable. Elle a beſoin d'être encouragée : elle formoit une partie aſſez eſſentielle de notre commerce, indépendamment de l'éclat qu'elle répandoit ſur la nation françoiſe : la lecture eſt aujourd'hui devenue *ſi néceſſaire qu'on* peut ranger les livres à côté des premiers beſoins, & cette vérité promet de grands avantages à nos dépens, aux établiſſemens typographiques qui ſe font de toutes parts chez nos voiſins.

On a gravé une eſtampe allégorique ſur le mariage des cent filles, dotées par la Reine : elle eſt intitulée : *l'Heureuſe époque*, & accompagnée des quatre vers ſuivans.

Protege, ô Ciel, ces auguſtes Epoux,
Pour leur bonheur & l'exemple du monde :
Rendre leur regne heureux, leur union féconde,
C'eſt verſer tes bienfaits moins ſur eux que ſur nous.

Cette eſtampe a été préſentée à la Reine, qui a permis qu'elle fût placée dans ſon cabinet.

Deux inventions nouvelles, aſſez ingénieuſes, occupent nos ſociétés. L'une eſt une voiture inverſable, même dans le cas où ſon eſſieu ſeroit caſſé : l'autre eſt une eſpece d'artifice qui rend les illuminations très-agréables & peu coûteuſes. Par ſon moyen on peut, en une demi-minute, allumer dix à douze mille lampions.

M. Roucher s'eſt mis ſur les rangs pour

combattre le ſyſtême de M. Bailly ſur l'origine des ſciences & des arts : il fait imprimer en réponſe à ce ſavant, une diſſertation très-longue, &, dit-on, très-approfondie. Ainſi nous verrons cet auteur courir à la fois deux carrieres, ſon poëme des douze mois ne tardera pas à paroître.

Voici un grand jour de fête pour nos dévots ; Madame la Princeſſe Douairiere de Naſſau Saarbruck vient ici faire abjuration. M. l'Archevêque de Paris eſt un des auteurs de cette converſion ſi honorable pour notre Clergé. Madame la Douairiere a déjà fixé ſa demeure en cette ville, & l'on eſpere que cette aventure ramènera d'autres brebis égarées dans le bercail du catholiciſme.

On annonce une nouvelle édition des Oeuvres de J. J. Rouſſeau, & les Libraires qui l'ont entrepriſe promettent d'y joindre ſes fameux mémoires. Il eſt permis de douter que cet ouvrage tant attendu, ſoit publié chez nous intact, & dans toute ſa pureté. Mais on en fait eſpérer d'autre part une édition authentique, ce qui met une infinité de gens dans les tranſes. Ce ſera le livre formidable où ſeront écrits en caracteres de feu les gros pêchés de quelques-uns de nos philoſophes. On parle auſſi d'une eſpece de préſervatif qui eſt ſous preſſe : c'eſt un volume d'ordures contre Jean Jacques ; cette maniere de ſe défendre aura de la peine à réuſſir : le célebre Génevois a montré tant de vertu & de modération, que ſes partiſans s'échauffent au ſeul doute qu'on oſe propoſer ſur l'eſpece de répu-

nation ſacrée dont il jouit. En effet, ſi quelqu'un de nos gens de lettres a mérité le nom de philoſophe, c'eſt bien feu M. Rouſſeau; la calomnie, quelque génie qu'elle emploie pour ſouiller ſa mémoire, verra avorter toutes ſes brigues & ſes machinations.

Voici la traduction d'une Ode attribuée au pere Bertola, ſur la mort de Voltaire.

» Sur la baſe d'un ſiecle, s'élevoit par les mains du goût un temple conſacré aux graces; ce temple auguſte eſt tombé. »

» Les rides du vieux Prêtre de ce temple plaiſoient davantage aux Déeſſes, que la fleur brillante de la jeuneſſe »

» Elles ont voilé leurs yeux de leur longue chevelure; pour lui, ont-elles dit, nous ſommes deſcendues ſur la terre; avec lui, nous retournons au ciel. »

» Trois fois les arts les rappellerent par des cris inutiles; trois fois le goût ſuppliant tendit vainement vers elles ſes mains tremblantes. »

» Seulement, dans leur fuite, leurs beaux yeux ſe retournerent vers le temple détruit, pour ſe repaître triſtement du ſpectacle de ſes ruines. »

» Déeſſes, qui attendez pour vous montrer la révolution des ſiecles, quand, oh! quand redeſcendrez-vous parmi les hommes? »

» Je ſais que l'ingénieux Paris ſe vante encore de vous poſſéder, ébloui des traces de votre paſſage & de l'éclat de vos rayons réfléchis. »

» Dans peu il s'appercevra de ſa perte, il

en gémira, remuant inutilement des cendres ſous leſquelles il ne trouvera point de feu. »

» N'eſpérez point que la langue univerſelle acquierre jamais dans les écrits de la poſtérité, plus de beauté ni d'agrément. »

» N'eſpere pas, ô Melpomene, te remontrer encore ſur la ſcene moderne avec un éclat ſupérieur à celui que tu donnas au cothurne d'Athenes. »

» Que le ſiecle avant de ſe fermer, ferme ſes faſtes déjà pleins; qu'il jouiſſe de la grande époque qui a marqué ſon cours, & que ſon Voltaire lui ſuffiſe. »

» Voltaire, mes yeux ſont fixés ſur ton image; je t'appelle, & mon cœur palpite; je t'appelle encore, & je verſe des pleurs. »

» Tes jours ne furent pas trop courts pour la vie d'un mortel; mais, divin génie, ne devois-tu pas vivre éternellement? »

» Pourquoi le Ciel, qui réunit dans ton eſprit les lumieres de mille génies, ne réunit-il pas dans ta durée les jours de mille ſages? »

» Combien de fois, en te liſant, je m'écriai aux Dieux: pourquoi n'ajoutez-vous pas à ſes années, les années floriſſantes de ma jeuneſſe? »

» Pourquoi ſera-t-il privé de voir le culte que ſes ouvrages immortels recevront de la poſtérité la plus éloignée? »

» Dans quels temps ſa gloire ſera-t-elle plus éclatante & moins offuſquée des nuages de l'envie? mais de quoi t'ont ſervi mes vœux? tu n'es plus qu'ombre & pouſſiere. »

» Toi, ombre & pouſſiere ! ah ! puiſſent parvenir juſqu'à toi ces chants de douleur que murmurent mes levres incertaines, & que m'inſpire mon cœur. »

» Ce cœur accoutumé à ſavourer ton éloquence dont il s'enivra tant de fois, ce cœur dont tu fis les délices, n'es-tu pas un Dieu pour lui ? »

» Vois ſi tu trouveras un œil ſec parmi tous les enfans de Minerve; c'eſt de toi que s'entretient la fleur de l'Europe entiere. »

» Vois le Héros Philoſophe s'appuyer triſtement ſur ſon épée & baiſſer en ſilence ſon front majeſtueux. »

» Son ame troublée s'arrête à ces beaux jours où tu goûtois l'ambroiſie avec les ſages raſſemblés autour de lui. »

» Sa profonde affliction ſuſpend ſes hautes penſées & abſorbe la grandeur de ſes projets guerriers; des larmes de douleur coulent de ſes yeux magnanimes. »

» Qu'étoient les pleurs d'Alexandre, au tombeau d'Homere ? des témoignages de l'envie qu'il portoit à la gloire d'Achille. »

» Que ſont les pleurs qui baignent le viſage de Fréderic ? il ne lui reſte plus de gloire à deſirer ? ſes larmes coulent ſur ſon ami. »

» O Muſes, recueillez ces larmes précieuſes, & dépoſez-les dans le temple de l'éternité. »

» O Muſes ! mes yeux ſe fondent encore en pleurs; daignez auſſi recueillir ces pleurs ſinceres; dépoſez-les ſur le ſeuil du temple. »

» Ainſi dans le vaſte Océan nage l'humble goutte

goutte d'eau, pour qui s'ouvre un palais d'écaille qui la reçoit dans ſon ſein. »

» L'atôme liquide ſe change en perle précieuſe, & les Rois de la terre ſe la diſputent pour en orner leurs diadêmes. »

» Telle ſera ma gloire, ſi les Muſes portent mes pleurs juſqu'à la demeure éternelle où tu t'éleves couvert de lauriers entre Homere & Sophocle. »

» Leur obſcure origine ne les empêchera pas de jouir d'une renommée durable, & les cœurs ſenſibles en ſeront jaloux. »

» J'irai ſur les bords de Leman, juſqu'à la la montagne glorieuſe où Ferney éleve ſa tête ſuperbe; Ferney, célebre par les Oracles d'Apollon. »

» Ferney redemande tes cendres chéries. Qui écrira nos regrets ſur le marbre? Ah? qu'il écrive ſeulement ton nom, & qu'il laiſſe tes vers parler pour toi à la poſtérité. »

» Je veux ſuſpendre devant ton image, à la gloire de ton nom, les lauriers & les myrtes que les cignes d'Italie préparent pour ta tombe. »

» Pardonne en leur faveur, aux cris inſenſés qu'une baſſe injuſtice fera entendre contre ta gloire. »

» L'Italie eſt encore la mere des arts; elle eſt encore fertile en génies; l'Italie ſait t'apprécier; l'Italie ſait te louer. »

Comme vos comédiens ſont auſſi dans l'uſage de haranguer ou de complimenter le public qui va les entendre ou les voir, je crois devoir vous faire connoître comment les nô-

très s'acquitterent de cette tâche assez difficile. Voici le Discours prononcé au Théâtre François à la rentrée, le 12 de ce mois.

MESSIEURS,

» Nouvellement admis au nombre des comédiens françois, mon bonheur seroit imparfait, s'il ne m'étoit point permis de vous en faire hommage. Je vous le dois, Messieurs; vous avez souffert avec complaisance les différentes tentatives que j'ai faites pour vous plaire; vous m'avez averti de celles qui ne méritoient pas votre approbation; vous avez daigné applaudir lorsqu'elles vous ont paru moins malheureuses, & mon cœur avoue que je suis redevable autant à votre sévérité qu'à votre indulgence : l'une m'a instruit, l'autre m'a encouragé. »

» C'est ce mélange heureux de critique & d'éloge qui, dirigé par le goût & dégagé de toute espece de partialité, forma de tout temps les comédiens; je le réclame pour tous mes camarades, même pour ceux que vous honorez plus particuliérement de votre suffrage. Leur réputation seroit usurpée, s'ils avoient l'orgueil de se croire parfaits. Non, Messieurs, aucun d'eux n'a cette présomption. Ils savent trop bien que le théâtre est un livre immense, fermé après les premieres pages, pour la médiocrité, mais sans cesse ouvert à l'auteur, au comédien, au spectateur, hommes de génie. »

» Pourquoi craindrions-nous de le dire ? la

nature ébauche le comédien ; le public le perfectionne. »

» Qu'eſt-ce qu'un comédien parfait ? C'eſt un acteur qui, riche de tous les dons de la nature, de toutes les acquiſitions de l'art, ſauroit ſubjuguer en même temps les yeux, les oreilles, le cœur. »

» Le comédien doit d'abord avoir reçu de la nature une taille, une voix, une figure, propres au rôle qu'elle lui deſtine ; mais qui le lui indiquera ce rôle, auquel il eſt réellement appelé ? le père du Théâtre François, Moliere, ſe croyoit un bon acteur tragique ; le public, en le détrompant, en fit un comédien excellent dans les rôles à manteau. »

» Il en eſt des acquiſitions de l'art, comme des préſens de la nature. Cet acteur qui, pour s'élever en quelque ſorte juſqu'à des juges éclairés, ſe familiariſe comme eux, avec l'enſemble, avec les détails d'une piece, & s'étudie à graduer tous leurs effets ; cet acteur qui, à force de travail parviendra bientôt à le faire diſparoître, qu'on le ſuppoſe condamné à repréſenter devant des juges moins inſtruits, il recherchera des applaudiſſemens faciles ; il aura le malheur de les obtenir, & il réduira à un état méchanique un art qui peut être ſublime. »

» Heureux les comédiens qui peuvent ſe former dans la capitale des arts ſous les yeux de ce public qui inſtruiſit la tendre Gauſſin à fondre les nuances dans les nuances mêmes, qui familiariſa Armand avec toutes les variations des rôles de valet, qui donna à Belle-

cour une contenance toujours convenable, qui permit à le Kain d'eſſayer une infinité de jeux muets pour les adopter ou les rejetter d'après l'effet, qui le rendit enfin dans ſes divers rôles l'homme de toutes les nations, ſans qu'il ceſſât d'être lui-même. »

» Vous retracer, Meſſieurs, le ſouvenir de ce que vous avez fait pour la gloire du théâtre de la nation, c'eſt le ſeul hommage que nous puiſſions vous rendre; employer tous nos ſoins pour mériter les bienfaits dont vous avez comblé nos prédéceſſeurs, c'eſt le ſeul tribut que nous puiſſions vous promettre. »

De Verſailles, le 26 Avril 1779.

On lit bien bas des copies de la lettre ſuivante, que notre jolie *Théodore* de l'opéra, a reçue d'un de nos très-grands Seigneurs, & que l'étourdie a communiquée à qui a voulu la lire.

— » *Ce..... le..... à..... je ne ſais ni le jour, ni la date ni où je ſuis....*, ſalut à vous, beau lutin, hommage à vos graces & reſpect à vos fantaiſies!... mais de quoi t'aviſes-tu, mine incendiaire, de venir avec des yeux qui parlent & ne ſignifient rien, avec des levres boudeuſes, avec un ſein de neige & bigarré de ciſelures azurées, avec une bouche, un front, une main & des joues que tu volas dans quelque parterre! de quoi t'aviſes-tu de venir avec cette pacotille d'appas, te jetter tout à travers de mon ſérieux, & troubler mal-adroitement mon ſommeil? En vain j'ai

voulu dormir la nuit paſſée ; ton chiffon d'individu m'a harcelé comme un argouſin tourmente un forçat. A propos..... ô ſouvenir ! ô douleur !... hier au ſoir, le *quidam* bénévole, ſoi-diſant auſſi grand Seigneur que moi. & payeur *plus large*, revenant fâcheux, enfanté ſur le champ, & venu là dans un cabinet tout exprès pour dérouter mes eſpérances ; eh bien, ce *quidam* étoit à mon gré un fort mauvais impromptu. L'influence ſeule de ſon ombre congéla tout d'un coup mes feux, comme l'arrivée bruſque des frimats congele la terre. Ce fut grand dommage ! car écoute ! hier au ſoir, ou plutôt ce matin, quand mon char rapide nous porta comme un trait dans ce petit temple où tu reçois journellement des offrandes, quoique tu ne ſois rien moins que déeſſe, je me figurois bonnement, en homme conformé, que c'étoit une affaire arrangée, que nous touchions à la fin du Roman, & que ce matin j'aurois un article à ajouter *au Dictionnaire de mes bonnes nuits.* (C'eſt ainſi que j'appelle ce que les autres nomment *bonnes fortunes.*) En conſéquence, j'avois monté les cordes de mon luth au ton qui convenoit à la grandeur du ſujet & du Dieu que j'allois célébrer. J'étois rayonnant comme une belle journée du printemps, je pétillois comme un feu de bruyeres, j'avois de moi l'opinion la plus avantageuſe ; opinion ſouvent démentie par l'expérience, mais enfin je m'apprêtois aux travaux d'Hercule. Je me peignois les plus tendres ébats, l'ivreſſe de la volupté, ſon calme heureux, les mots entre-

coupés, les larmes du plaisir, les baisers, les soupirs, les frémissemens..... je me représentois..... non, je ne me représentois rien.... mais voyez donc ce petit monstre grimacier, voyez ce sourire, voyez ce coup-d'œil fin & malicieux qui s'échappe obliquement à travers deux paupieres qu'on devroit punir pour le crime d'assassinat. Comme il triomphe! comme il jouit! tu crois donc, petite échappée de Cythère, petit singe coloré, petite serinette humaine, tu crois donc, parce que l'amour t'a barbouillée avec ton pinceau, que moi, amateur, je ne résisterai pas à l'enluminure de ce maître-là! tu t'imagines de bonne-foi avoir fait sur moi l'effet de la poudre enflammée sur une balle de plomb! Détrompe-toi. J'en conviens: un curieux de mon espece est frappé, en voyant une peinture originale comme la tienne; mais je résiste à l'illusion. D'ailleurs, comme je redoute infiniment le blâme de nos petits maîtres impériaux, de nos poupées de cour, de nos héroïnes de coulisse, de nos arlequins & de toute cette fequelle de petits êtres eunuques & colifichets qui prétendent donner le ton, juger les manieres, régler la mode, & qui font de notre nation la plus délicieuse & la plus jolie nation possible, je m'garde d'aller me couvrir d'un ridicule affreux, en m'amusant de vous adorer. Si je m'y mettois une fois, je deviendrois un drôle d'animal, je roucoulerois comme un pigeonneau, je pleurerois comme une biche aux abois, mon visage perdroit toute sa fraîcheur & son embonpoint, il plon-

eroit d'un demi-pied, & reſſembleroit bien
à une feuille de velin ſur laquelle on au
oulvériſé du tabac. Je vous écrirois des
capables de fendre les pierres & d'a
us les marbres de l'attelier d'un ſculp
e trouve donc qu'il eſt bon que je ne
pas amoureux. Il eſt vrai que quelquefois
a tendreſſe a autant d'empire ſur moi qu'un chardon frais & tendre en a ſur un courſier à longues oreilles, mais mes deſirs ſont des feux follets. C'eſt le ſillon qu'on trace dans l'eau, c'eſt la fumée d'un feu de paille. Hier au ſoir, j'étois un braſier, aujourd'hui je ſuis une glaciere, ce ſoir peut-être je redeviendrai braſier & demain encore glaciere; chez moi tout eſt extrême, tout eſt changement, & je puis me vanter d'être à moi ſeul le pays des métamorphoſes.... Adieu, petit boſquet, petit ſentier, petite grotte; adieu, petite coquille, où je voudrois bien loger, petit gazon que je voudrois fouler, petite fontaine où je voudrois me déſaltérer, petit fruit que je voudrois bien ſucer; adieu, petit bouton épanoui, fleur cueillie, fleur renaiſſante, & que je voudrois cueillir encore; adieu, rayon de l'aurore, ombre du ſoleil & rivale de la lune... »

De Verſailles, le 29 Avril 1779.

Le Roi a ordonné que le jeu fût très-modéré à Marly, & a promis au Curé ſon confeſſeur de lui envoyer pour les pauvres tout ſon gain, même ſans déduction des pertes.

La Reine a ainſi deſtiné ſon gain à de bonnes œuvres. Elle le réſervera pour les enfans provenant des mariages que ſa bienfaiſance a formés.

De Paris, le 1 Mai 1779.

Je retire toutes mes félicitations aux gens de lettres ſur l'établiſſement projetté d'un nouveau théâtre. On aſſure que c'eſt le célebre Chevalier du Coudrai, qui en a obtenu le privilege. On y jouera toutes les pieces refuſées, *le Théâtre de Famille* de l'illuſtre Chevalier, & tous les drames larmoyans poſſibles, ce qui n'eſt qu'un petit détour pour faire rire davantage. Les troupes rivales paroiſſent prendre l'alarme plus ſérieuſement que jamais : le choix du fondateur du nouveau tripot devroit en vérité les raſſurer.

Une actrice nouvellement arrivée de Bordeaux, Mlle. la Chataigneraie, va débuter aux François. Les cabales de ſes futurs camarades vont déjà leur train ; c'eſt une preuve qu'ils craignent ſon talent. Ses rôles ſont ceux de Mlle. *Dumeſnil* : Elle a, dit-on, une taille plus qu'avantageuſe & les confidens ne ſeront démentis par perſonne quand ils lui diront *grande Reine.*

Les amateurs s'amuſent beaucoup depuis la ſemaine derniere à la lecture d'une petite comédie en un acte & en vers, intitulée : *Le Joyeux Moribond.* Cette piece n'a point été repréſentée & n'eſt point ſuſceptible de l'être. C'eſt une production d'un nommé *Billard*, eſ-

pece de fou qui, monté ſur les bancs de l'orcheſtre, ſe mit, il y a quelques années, à lire tout haut au parterre une autre Comédie ayant pour titre *le Suborneur*. Il fut arrêté & envoyé pour ſix mois à Charenton. Rien de plus ſingulier que celle qu'il vient de nous donner : s'il n'y a pas de raiſon, il y a au moins de la rime; les rimes en ſont par-tout d'une richeſſe extraordinaire. Il y a même de temps à autre des étincelles de talent & des choſes très-plaiſantes. *Le Joyeux Moribond* a une fille chez lui & il joue du tambourin en robe de chambre. Son frere lui dit que parmi ſes maux il pourroit bien y en avoir un..... *J'entends*, répond l'autre,

Colomb à mes dépens découvrit l'Amérique.

Ce vers a fait fortune & eſt depuis quelques jours dans la bouche de la plupart de nos jeunes littérateurs, où il ne paroît pas ſi mal placé.

M. de la Harpe s'eſt entiérement réhabilité dans l'eſprit de ſes confreres, les IMMORTELS, par ſa petite piece & ſon petit ſuccès des *Muſes rivales*. Il y a un fonds inépuiſable de tendreſſe entre l'*Encyclopédie* & ſes amans toujours fideles, mais quelquefois ingrats. Le cœur de M. de la Harpe eſt ſi tendre & ſon imagination ſi active que différens ſentimens s'en diſputent ſouvent l'empire : certaines lettres ſcandaleuſes inſérées dans le *Courier de l'Europe* avoient brouillé l'académicien avec l'Académie. Il avoit même été queſtion de

l'exclure. Les uns & les autres goûtent moins cet amusement, & partagent les plaisirs du raccommodement. Les partisans du *fameux critique* ont saisi cette occasion pour relever les débris de sa petite renommée. Ils ont de nouveau prêté le flanc à des critiques moins fameux sans doute, mais alertes à saisir les ridicules, & attentifs, comme le disoit une petite maîtresse, à donner sous les matins *la suite d'épigrammes*, pour le déjeûner de leurs lecteurs. M. de la Harpe cruellement chagriné par le *Journal de Paris* est venu tout en feu au bureau de cet ouvrage & s'est plaint fort pathétiquement de ce qu'on sembloit l'avoir choisi pour servir de jouet au public. Cet acte d'humilité de la part d'un si haut & si puissant littérateur a paru fort étrange. Celui à qui il s'est adressé a répondu qu'il n'étoit pas seul le maître. Trois jours après nouvelle visite, mais l'ambassadeur étoit plus auguste encore ; c'étoit le secrétaire perpétuel, le chef de la moderne philosophie, M. d'Alembert ; M. d'Alembert, ce personne qui, dans *ses petites coteries* du matin, a cru devoir comprendre le bureau du *Journal de Paris*. Le chef encyclopédique a reçu la même réponse que son protégé, & peu satisfait du succès de sa démarche, a déclaré qu'il alloit s'adresser à M. le Directeur général de la librairie ; ce qu'il a fait sur le champ. Ce grand Capitaine a enfin emporté la place, ou du moins elle a été obligée de capituler. On est convenu que quand il sera question d'une mauvaise piece d'un académicien, on pourra bien dire qu'elle est mauvaise, mais on aura

l'air d'en avoir du regret & on ne ſe permettra pas de faire rire à ce ſujet les lecteurs.

Avant de ſonger aux guerres du dehors, l'Académie devroit bien s'occuper à mettre fin à la guerre civile qui s'eſt élevée dans ſon propre ſein. Il y eſt toujours queſtion de la querelle des deux muſiques. L'abbé Arnaud & M. Suard ſont à la tête des Gluckiſtes : Marmontel & la Harpe aboient pour Piccini. M. Marmontel avoit compoſé un poëme en pluſieurs chants pour ridiculiſer ſes adverſaires : le fougueux abbé Arnaud n'y avoit répondu que par quelques eſcarmouches épigrammatiques. Les choſes étoient en cet état lorſque des médiateurs puiſſans avoient fait jurer la paix aux chefs des deux partis ; & cette paix plâtrée avoit été ſubitement conclue à un grand dîner il y a cinq à ſix mois. L'abbé Arnaud avoit dit : ſi Marmontel garde le ſilence je le garderai : s'il lit un chant de ſon poëme, je lâcherai une épigramme ; s'il le publie, je ferai auſſi imprimer. Qu'eſt-il arrivé ? L'amour-propre de Marmontel n'a pu ſe contenir une demie année entiere ; il a lu la ſemaine derniere fort clandeſtinement un chant de ſon poëme burleſque contre la muſique allemande. Le ſecret a tranſpiré auſſitôt ; ce qui nous a valu l'épigramme ſuivante du bon abbé :

Ce Marmontel ſi long, ſi lent, ſi lourd,
Qui ne parle pas, mais qui beugle,
Juge la peinture en aveugle,
Et la muſique comme un ſourd.

Ce pédant à fâcheuſe mine,
De ridicules ſi bardé,
Dit avoir le ſecret des vers du grand Racine:
Jamais ſecret ne fut ſi bien gardé.

Je vous ai raconté, il y a une couple d'années, l'hiſtoire d'un Anglois qui s'eſt fait couper une jambe bien ſaine pour plaire à ſa maîtreſſe qui n'en avoit qu'une. Les Auteurs du *Journal de Paris* ont trouvé cette anecdote digne de remplir un des vuides que leur laiſſe l'obligation de faire tous les jours *deux à trois pages* d'eſprit. Il falloit une queue au Roman, voici celle que la Providence leur a fournie. Le tendre couple à jambes de bois, alloit un jour voir un oncle qui leur étoit doublement cher depuis qu'un boulet de canon l'avoit également délivré de l'embarras d'avoir deux jambes à faire agir. Ils s'arrêtent dans une auberge pour y coucher : le feu y prend : réveillés en ſurſaut ils n'ont pas un moment à perdre pour échapper aux flammes. Le généreux Anglois ajuſte à la hâte ſa jambe de bois, prend ſa femme ſur ſes épaules & ſaute à cloche-pied par la fenêtre ſur une échelle qu'on y avoit placée pour le ſauver. Il ne put ſans doute conſerver dans ce danger, le même ſang froid que lorſqu'il s'étoit fait faire l'amputation à laquelle il doit une mention ſi honorable ſur les regiſtres de l'amour. En Angleterre peut-être, le déſir d'acquérir une maîtreſſe chérie eſt-il plus puiſſant que celui de conſerver une épouſe dont on a eu une longue jouiſſance. Enfin, l'inſenſibilité de la jambe

de bois trompe le malheureux Anglois, il manque un échelon, eſt renverſé en arriere, ſon précieux fardeau lui échappe..... le voilà veuf. La fatale jambe de bois le prive du même bien qu'elle lui avoit procuré. Cette aventure, obſerve-t-on judicieuſement, prouvera à la poſtérité que, dans l'état de mariage, la jouiſſance de tous nos membres & de toutes nos facultés eſt indispenſable.

ÉPITRE

*De Madame ***, à Mlle. le Chevalier d'Éon,*

Par M. Dorat.

Enfin, *Monſieur l'Ambaſſadeur*,
De Dragons jadis Capitaine,
Orateur en Cour Souveraine,
Aide de Camp, Miniſtre, Auteur,
Malgré votre toge militaire,
Et votre eſprit ſi cavalier,
Et votre talent pour vous taire,
Ou pour taire votre adverſaire,
Quand il étoit trop familier;
Malgré la croix de Chevalier,
Le nom de plénipotentiaire,
Et d'agent extraordinaire,
Qu'on n'oſoit pas contredire.
Vous voilà des rôtres, j'eſpere!
Les jurés ont regardé la,
Et Mansfield, arbitre ſevere,
A même opiné ſur cela,
Dans un tribunal d'Angleterre.

Femme en un mot décidément ;
Sans en avoir été moins ſage !....
Loin de vous plaindre du partage,
Je vous en fais mon compliment.
Pallas qui, dit-on, reſta fille,
Valoit bien Mars aſſurément,
Et dans ſon mâle accoutrement,
Levoit la lance leſtement,
Après avoir tenu l'éguille.
Quoiqu'on s'aviſe d'en penſer,
Votre ſexe, brave pucelle,
Avec orgueil peut s'annoncer ;
S'il vous manque une bagatelle,
Vous avez ſu vous en paſſer,
Et votre gloire en eſt plus belle.
Nous ſommes, vous le prouvez mieux
Que tout ce que j'en pourrois dire,
A ces hommes préſomptueux,
Des politiques plus fins qu'eux :
Souvent nos plus frivoles jeux
Cachent le grand art de ſéduire,
Que nous avons reçu des cieux,
Et qui vaut ſeul tout leur empire.
Dans tous les poſtes d'apparat,
Nous brillerions comme tant d'autres.
Pour les ſecrets.... d'après les vôtres,
Il faudroit que l'on publiât,
Que nous gardons ceux de l'Etat,
Comme on nous voit garder les nôtres.
Quant au talent de batailler,
Dont ces hommes font étalage,
(Car c'eſt-là qu'ils penſent briller)
Grace enfin à votre courage,
Ils trouveront à qui parler.

De l'honneur atteignant la cime,
Que par vous nos bras ſoient armés;
De nos eſcadrons emplumés,
On vous fait généraliſſime.
Nos tyrans ſans tant de façon,
Tendront aux fers, leurs mains rebelles.
Puiſqu'ils n'entendent pas raiſon,
Nous ferons marcher du canon,
Contre ces monſtres d'infideles.

Point de quartier pour les amans,
Sans honneur, ſans délicateſſe;
Pour les maris trop exigeans,
Qui voudroient bien que ſans foibleſſe,
Avec des minois de vingt ans,
On eût les goûts de la vieilleſſe;
Pour les jaſeurs impertinens.
Les ſots, les fats de toute eſpece,
Et les faiſeurs de faux ſermens;
Oui, leur renvoyant les allarmes,
Avec les maux qu'ils nous ont faits,
Glaive au poing, cocarde aux bonnets,
Les ayant battus par nos charmes,
Nous y joindrons d'autres ſuccès,
Et nous moquant de leurs vacarmes,
Et les traitant en ennemis,
Ces Dames mettront bas les armes,
Quand ces Meſſieurs ſeront ſoumis.

Cette piece de vers qui ſe rapporte au temps de la métamorphoſe de Mlle. la Chevaliere d'Eon, eſt placée à la tête d'une brochure nouvelle, intitulée : *La vie militaire politique & privée de Mlle. Charles-Genevieve-Louiſe-Auguſte-*

André-Thimothée d'Eon de Beaumont, Ecuyer, Chevalier de l'Ordre Royal & militaire de ſaint Louis, ancien Capitaine de dragons & de volontaires de l'armée, Aide-de-camp des Maréchal & Comte de Broglie ; ci-devant Docteur en droit civil & en droit canon, Avocat au Parlement de Paris, Cenſeur Royal pour l'hiſtoire & les belles lettres, Envoyé en Ruſſie d'abord ſecrétement, puis publiquement avec le Chevalier Douglas pour la réunion de cette Cour avec celle de Verſailles, Secrétaire d'Ambaſſade du Marquis de l'Hôpital, Ambaſſadeur extraordinaire & plénipotentiaire de France près Sa Majeſté Impériale de toutes les Ruſſies : Secrétaire d'Ambaſſade du Duc de Nivernois, Ambaſſadeur extraordinaire & plénipotentiaire de France en Angleterre pour la concluſion de la paix ; Miniſtre réſident près cette Cour après le départ du Duc de Nivernois ; enfin Miniſtre plénipotentiaire de France à la même Cour, & connu juſques en 1777 ſous le nom de Chevalier d'Eon, *par M. la Fortelle.* J'ai dû vous tranſcrire ce titre, parce qu'il forme à lui ſeul une hiſtoire abrégée qui inſpire une vive curioſité pour l'ouvrage où l'on en trouvera les détails. Mais ce n'eſt point ici qu'il les faut chercher ; cette tâche reſte encore à remplir. M. la Fortelle n'a raſſemblé que les faits publiés par cent bouches ; il ne vous peut apprendre par quelle raiſon Mlle. d'Eon a reçu une éducation oppoſée à celle qui convenoit à ſon ſexe. On ne ſauroit ſe perſuader que le déſir *de n'avoir que des garçons* ayant déterminé ſon pere à lui donner au moins l'habillement de ce ſexe, ſa mere ait pris l'étrange parti de lui en inſpirer

les mœurs ; parce que la jeune perſonne annonçoit des diſpoſitions maſculines.

Parmi les époques ſingulieres & intéreſſantes de la vie de Mlle. d'Eon, ſes panégyriſtes doivent s'étendre particuliérement ſur celle où, jeune encore, ſans expérience dans les affaires politiques, dépoſitaire des ſecrets les plus importans, elle parvint à changer le ſyſtême de la Cour de Ruſſie.

Les perſonnes curieuſes des aventures extraordinaires ne trouveront dans la brochure que je vous annonce, aucun trait de la vie de Mlle. d'Eon pendant ſon ſéjour à Londres, qui ſoit nouveau pour elles. L'anecdote ſuivante a pu ſeule leur échapper. « Pendant le cours des négociations de M. le Duc de Nivernois pour la paix, M. d'Eon rendit un ſervice important à ſa patrie. M. Wode, ſous-Secrétaire d'Etat, vint conférer avec le Duc de Nivernois ſur quelques points qui s'y rapportoient. » Il avoit ſur lui l'*ultimatum*, les dernieres inſtructions de la paix & la dépêche que le Lord Egremont, Secrétaire d'Etat, l'avoit chargé d'envoyer au Duc de Bedford, Ambaſſadeur d'Angleterre, qui traitoit de la paix à la Cour de France. Le Chevalier ſentit de quelle importance il étoit pour cette Cour d'être inſtruite du contenu de ces diverſes pieces. Il eut l'adreſſe de s'en ſaiſir, & pendant que M. Wode étoit à table avec l'Ambaſſadeur, il en fit prendre une copie exacte qui, dès le ſoir même, fut dépêchée à Verſailles avec des lettres particulieres du Duc de Nivernois au Roi, aux Ducs de Choiſeul

& de Prusse, dans lesquelles il parloit du coup d'adresse de son Secrétaire d'Ambassade. Le courier du Duc de Nivernois arrive à Paris un jour avant celui d'Angleterre. » L'importance de ce service valut à notre héroïne de nouveaux éloges & de nouvelles graces. Tous les moyens sont louables & licites quand ils ont le service de la patrie pour objet, mais il semble qu'il faudroit taire tout ce qui sert à prouver la malheureuse nécessité de ne point apporter dans la gestion des affaires publiques, la même délicatesse qu'un particulier doit prendre pour regle de ses actions. Il y a long-temps qu'on a dit que les missions secretes avoient cela de désavantageux, que ceux qui en étoient chargés pouvoient à peine s'honorer de leurs succès, & qu'il ne leur étoit pas permis de tirer parti pour leur amour-propre, des moyens par lesquels ils se les étoient procurés. Un militaire fait parade de ses belles actions : le négociateur doit en général renoncer à la gloire qui pourroit être le prix de son adresse, de son habileté & de ses talens.

Louis XV avoit honoré M. d'Eon de sa correspondance particuliere. Notre Monarque, en succédant à son aïeul, trouva cette correspondance dans ses papiers & elle lui apprit le secret qui regardoit le sexe de notre héroïne. S'il en faut croire M. la Fortelle, c'est ainsi qu'il a été découvert.

Cette brochure a eu presqu'en même temps deux éditions. L'auteur, dans la premiere, faisoit descendre Mlle. d'Eon de l'ancienne Mai-

ſon le Sénéchal en Bretagne. Mrs. Louis Gabriel le Sénéchal de Carcado. — Molac, Comte de Carcado & Corentin, Joſeph le Sénéchal Carcado. — Molac l'ont fait aſſigner en rétractation & réparation. Ils ont répandu à ce ſujet un mémoire à conſulter dans lequel ils établiſſent qu'il eſt coupable : 1°. d'avoir donné une origine fauſſe & ignominieuſe à la Maiſon le Sénéchal, en la faiſant deſcendre d'Eon de l'Etoile héréſiarque condamné au Concile de Reims en 1148. 2°. D'avoir voulu lui imprimer une tache, en avançant contre toute vérité & vraiſemblance, qu'elle a changé ſon nom & altéré ſes armes dans la même année. 3°. D'avoir altéré lui-même & falſifié le titre de la fondation de l'Abbaye de Bonrepos par l'addition d'un mot eſſentiel. M. la Fortelle s'eſt ſoumis & a ſupprimé tout ce qui concernoit ſa premiere aſſertion. Combien les Tribunaux n'auroient-ils pas à faire avec les hiſtoriens ſi l'on pouvoit rendre ceux-ci reſponſables de la vérité de tout ce qu'ils avancent !

A Mlle. D O L I G N I,

JOUANT DANS L'AMOUR FRANÇOIS,

A ta voix peut-on réſiſter ?
Peut-on renoncer à te plaire ?
Damis, en jeune militaire,
Près de toi s'obſtine à reſter.
Son oncle, ſide un front ſévere ;
A peine il daigne l'écouter ;

Mais tu parles ; & dans ſon ame,
Où tu te peins à chaque inſtant,
Il ſent germer un ſentiment,
Qui le tranſporte & qui l'enflamme ;
Bientôt, invincible guerrier,
Sans renoncer à la tendreſſe,
Il ira cueillir un laurier,
Loin des regards de ſa maîtreſſe,
Et, plus ſenſible à ſon retour,
Encor plus épris de ſes charmes,
Prendra ſoin d'eſſuyer les larmes,
Que l'abſence coûte à l'amour.
Dans le monde, jeune Thalie,
De tes vertus qu'on apprécie,
Tel ſeroit le pouvoir flatteur.
Laiſſe-nous prétendre à ton cœur.
Oui, plus d'un guerrier intrépide,
Prendra les armes à ce prix ;
Et grace à toi, nos ennemis,
Auront à combattre un alcide,
Dans ton amant le plus ſoumis.

De Paris, le 6 Mai 1779.

Le Prince de Naſſau a entièrement manqué ſon expédition aux iſles de Jerſey & de Guerneſey, mais la nation en recueillera cependant quelque fruit. Les Pirates auxquels les iſles ſervent de retraite, ſont déconcertés au moins pour quelque temps, par la néceſſité où ils ont été de tranſporter ailleurs leurs effets & leurs munitions dans la crainte d'une deſcente, & retenus dans leurs parages par une partie des troupes de M. le Prince de

Naſſau qu'il a laiſſées à Chone près de Grandville. Un coup de main comme celui qu'avoit projetté ce jeune guerrier auroit dû être exécuté avec plus de myſtere & plus de célérité. Notre mauvais deſtin a préciſément fait trouver à la portée de ces iſles l'Amiral Arbuthnot qui faiſoit voile vers New-Yorck & qui, accourant à leur ſecours, a forcé le Prince de rentrer dans nos ports. Il paroît plus court à notre miniſtere de nier cette expédition que d'avoir à en pallier la malheureuſe iſſue.

On aſſure tenir de M. Francklin même que l'Eſpagne s'eſt enfin déterminée à reconnoître l'indépendance des Etats-Unis & à fortifier par ſon adhéſion notre traité de commerce avec ces peuples qui, ſi cette nouvelle eſt vraie, ſont bien plus heureux que ſages. La fatale mode de l'Europe a pénétré chez eux & la diviſion continue entre leurs chefs. Cette méſintelligence les a empêchés de tirer parti des petits ſuccès que le Comte d'Eſtaing a obtenus contre l'Amiral Byron. Ce dernier ſe plaignoit de manquer de forces & d'avoir perdu ſes meilleurs vaiſſeaux, dans les dépêches que portoit un aviſo anglois dont un de nos Corſaires vient de ſe rendre maître.

Le Roi a fait hier la revue de l'infanterie de ſa Maiſon. Elle a, ſuivant l'uſage, attiré une grande affluence. Le Duc de Coiſeul s'y eſt trouvé & a eu l'honneur de ſaluer la Reine, qui l'a admis pour quelques momens à ſa converſation.

Le Sr. de Lattre, ci-devant Régiſſeur des

acciſes de S. M. Pruſſienne & enſuite chef d'une Compagnie de commerce dans la Poméranie, après avoir été accuſé de malverſation & empriſonné, a recouvré il y a quelque temps ſa liberté, en faiſant un abandon de tous ſes biens, & en s'engageant à donner tous les bénéfices *qu'il pourroit faire par la ſuite.* Il eſt revenu dans ſa patrie, en France, & comme ſans doute il avoit eu l'adreſſe de faire quelques réſerves, il a pris des intérêts en différentes affaires. La Chambre de commerce de Berlin a découvert qu'il avoit placé 14,000 livres ſur un vaiſſeau armé à Nantes. Elle a réclamé cette ſomme; en conſéquence l'amirauté de Nantes en a refuſé la jouiſſance au Sr. de la Lattre, ſous prétexte qu'il étoit étranger. La Chambre de commerce de Berlin a demandé la délivrance de ces fonds en vertu de l'acte de ceſſion, & a donné pour caution un négociant de Nantes.

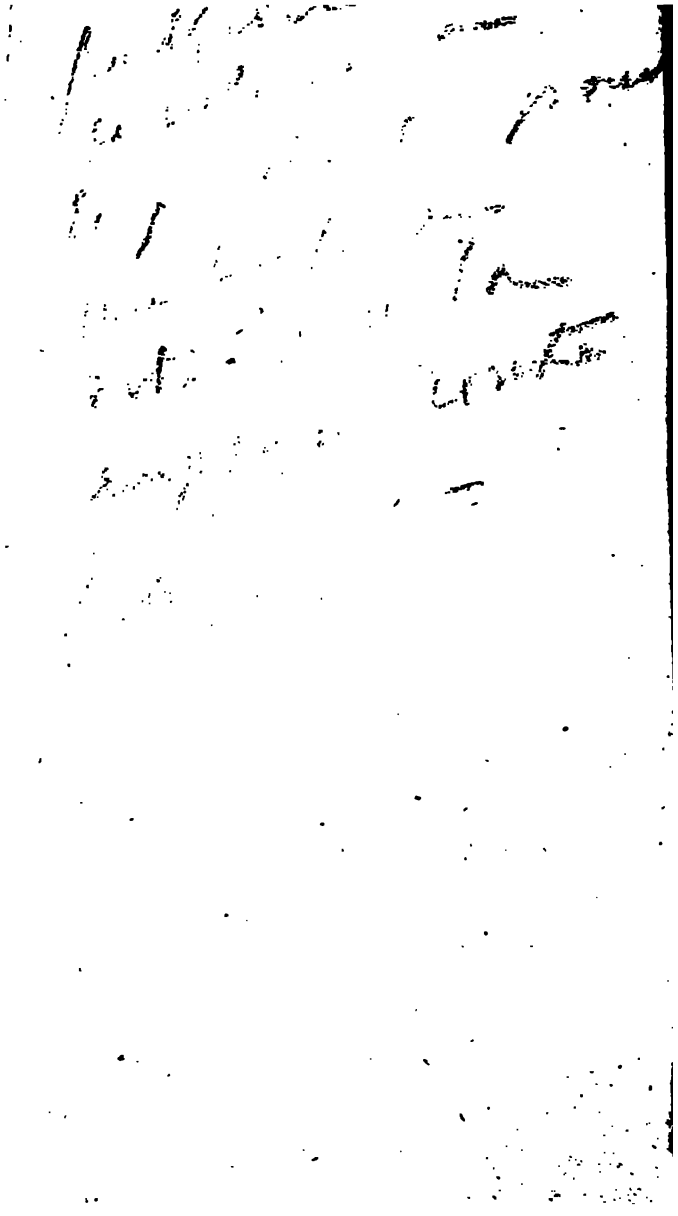
Le Sr. de Lattre s'eſt adreſſé au miniſtere de France, a fait reconnoître qu'il étoit François & a fait voir que la réclamation de la Chambre de commerce de Berlin étoit contraire à l'ordonnance de la marine. On lui a conſeillé d'appeller au Parlement de Rennes de la ſentence de l'amirauté de Nantes, & de demander la nullité de l'obligation qu'il avoit ſignée, comme ayant été contraint de faire tout ce que l'on exigeoit de lui pour ſe ſouſtraire à l'autorité. Il l'a fait. Il vient de ſortir un arrêt par défaut, perſonne ne s'étant préſenté contre lui, qui lui accorde la reſtitution des 800,000 livres qu'il a été obligé de

donner, les intérêts de ladite ſomme & des dommages & intérêts, le tout montant à environ 1,500,000 livres. Il a fait ſignifier l'arrêt à la Chambre de commerce de Berlin, au domicile de M. le Procureur-général ſuivant l'uſage établi pour la ſignification aux perſonnes non domiciliées en France, & au négociant de Nantes qui s'étoit rendu caution. Il ſe diſpoſe à pourſuivre celui-ci qui ſe tirera d'affaire comme il pourra.

ENSEIGNE D'UN POËTE.

Sur ſa porte, on lit, que veux-tu?
Car tout eſt de ſa compétence,
Enigme, chanſon, drame & ſtance;
Moralités ſur la vertu,
Ou bien madrigaux pour *Conſtance*;
Une épigramme, une romance,
Un ſujet neuf ou rebattu,
Un poëme de conſéquence,
Voire un acroſtiche pointu;
Et quand on veut un impromptu,
On le prévient un mois d'avance.

Fin du Tome ſeptieme.



DC
136
.A2.C6
v.7

Stanford University Libraries
3 6105 013 445 692

DATE DUE